

HISTOIRE GRECQUE

10. - 1. H. 23

Bruzelles. — Typographie de A. Lacroix, Verbonckhoven et C^{ie},
boulevard de Waterloo, 42.

HISTOIRE UNIVERSELLE

HISTOIRE GRECQUE

LES PEUPLES ORIENTAUX

PAR

LE D^r GEORGES WÉBER

PROFESSEUR A HEIDELBERG

TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA 9^{me} ÉDITION PAR JULES GUILLIAUME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

45, Boulevard Montmartre, 45

A. LACROIX, VERBÖCKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1870

Droits de reproduction réservés



L'HELLÉNIE ET SES HABITANTS.

LA TERRE-FERME.

§ I. La Grèce est la partie méridionale d'une grande presqu'île, large et bien adhérente au nord, au sud étroite, irrégulière et garnie d'anses nombreuses. Coupée par beaucoup de montagnes, elle renferme des accidents de terrain qui partagent le pays en une foule de petites contrées distinctes et isolées et favorisent la formation d'un grand nombre d'États séparés, pareils aux cantons de la Suisse. Au nord, la presqu'île est traversée par une grande chaîne de montagnes qui s'étend de la mer Noire à la mer Adriatique, et prend à l'est le nom d'*Hémus* ou *Balkan*; sur les versants méridionaux s'étendent les pays montagneux d'*Illyrie*, de *Macédoine* et de *Thrace* qui, à côté de montagnes abondantes en mines d'or et d'argent et couvertes de forêts, présentent des vallons et des plaines d'une grande fertilité. Ils touchent au sud à la mer *Égée* qui sépare la Grèce de l'Asie Mineure, et d'où le détroit de l'*Hellespont* (Dardanelles) conduit au bassin de la *Propontide* (mer de Marmara) et de là, par le canal encore plus étroit du *Bosphore*, dans la mer Noire hospitalière (*Pont-Euxin*). Les côtes de Thrace et de Macé-

doine étaient couvertes de *colonies grecques*. La presque n'avait point de fleuves importants; les plus dignes de mention sont l'*Hèbre* (Marisa) le *Strymon* et l'*Axius* (Vardar). La capitale de la Macédoine habitée par un grand nombre de tribus bellicieuses, était Pella qui, au temps de Philippe et d'Alexandre, acquit la prééminence sur *Edesse*, l'ancienne ville héroïque aux tombeaux de rois. — Au sud de l'Illyrie et de la Macédoine, étaient situées :

1. La GRÈCE SEPTENTRIONALE qui comprenait l'*Epire* et la *Thessalie*, entre lesquelles s'étendait, du nord au sud, le *Pinde* sauvage, dentelé et presque toujours couvert de neige, le nœud principal de toutes les montagnes grecques. L'Epire est un pays de montagnes, âpre et crevassé, habité par plusieurs peuples guerriers et endurcis, la plupart *pélasgiques*, dont les princes juraient chaque année, près du village de Passaron, après un sacrifice solennel, de gouverner légalement et recevaient ensuite le serment de fidélité du peuple. Au sud, se trouvaient les *Molosses*, dont la capitale était *Ambracie* (Arta) sur le golfe du même nom; au nord, sur les frontières de Macédoine, *Dodone* qui avait un oracle vénéré de Zeus; plus loin, sur les côtes d'Illyrie, était située *Épidamnus* (Durazzo) colonie corinthienne. — La Thessalie, contrée entourée par plusieurs bras du Pinde, renferme des plaines fertiles et de gras pâturages qui la rendent propre à l'élevage des chevaux. Elle est traversée par le tranquille fleuve *Pénée* (Salambrie) dont les bords, environnés de pentes de rochers, coupées de grottes et couvertes de bosquets ombreux et disposés d'une façon pittoresque, forment le vallon de *Tempé*, célèbre par ses beautés naturelles, entre le mont *Olympe*, le siège sourcilieux des Dieux, et le mont *Ossa*. — Parmi les villes, il faut remarquer *Larisse* sur le Pénée, l'ancienne capitale des Pélasges; *Iolcos* et *Lamia* au fond de deux anses; *Pharsale*, et non loin de là *Cynocéphalie* (Tête-de-chien), fameux champ de bataille. La Thessalie était gouvernée par des familles nobles de chevaliers, qui combattaient comme

cavaliers dans les armées. La noblesse thessalienne, brave et fière de l'indépendance populaire, mais sans souci des intérêts généraux de l'Hellénie, bornait son activité principale à l'entretien des chevaux, aux joutes, à la chasse, aux plaisirs de la table, à de fuites querelles territoriales. Une large vie nationale ne pouvait s'enraciner dans le pays. Ainsi la belle et fertile plaine coupée de montagnes et de collines se divisa en une série de villes et de districts indépendants, qui, régis par des familles riches qui choisissaient pour la durée des expéditions générales le duc ou *tagos* investi d'un pouvoir dictatorial, demeuraient pour tout le reste dans un isolement égoïste. L'hospitalité, le faste, la franchise formaient les meilleurs côtés du caractère national, surtout chez les grands; mais par la suite, la sensualité égoïste détruisit la vigueur, la bonhomie et la vertu chevaleresque. La chaîne de montagnes méridionale s'appelle le mont *Oëta*; entre le pied du mont et le golfe se trouve une gorge étroite qui forme le seul passage naturel de la Thessalie vers l'Hellade. C'est le célèbre passage des *Thermopyles* (portes chaudes) qui, entre le mont Callidrome et les bords marécageux de la mer, se rétrécissait tellement à deux endroits, que deux chars n'y pouvaient passer de front. Le nom des Thermopyles vient des sources chaudes qui jaillissent encore aujourd'hui du flanc de la montagne.

2. GRÈCE CENTRALE OU HELLADE. L'Hellade est coupée à l'est jusqu'au cap Sunium, par des bras de l'Oëta, parmi lesquels les plus connus sont : dans l'Attique, le mont *Penthélique* à cause de son marbre, le mont *Hymette* à cause de son miel et le mont *Laurium* à cause de ses mines. D'autres rameaux partent de l'Épire en se dirigeant vers le sud-est et forment le *Parnasse*, l'*Hélicon*, le *Cithéron*, célèbres dans le culte religieux comme sièges des Muses; leurs sites, leurs forêts et leurs sources, inspirèrent des chants où, pour ainsi dire, le chant de la nature provoqua celui de l'homme. Le Parnasse, le plus remarquable parmi ces monts, élève presque perpendiculairement à plus

- de 7,000 pieds au dessus d'une plaine d'un aspect imposant, ses rochers nus en pierre calcaire d'un gris bleuâtre. Les plus grands fleuves sont l'*Archéloüs* et le *Céphise* qui a son embouchure dans le lac Copais. Près d'Athènes coule le petit fleuve *Ilissus*.

L'Hellade se compose des états suivants : A) **ATTIQUE** (au temps de la guerre du Péloponnèse 500,000 habitants, parmi lesquels 40,000 esclaves), pays montueux, peu fertile, sauf en oliviers, en figuiers, en miel et en cire. Les villes principales étaient la capitale *Athènes* qui avait trois lieues de circuit; le port du *Pirée* sur la presqu'île *Munychie*, transformé par Thémistocle, au lieu de l'ancien port de Phalère, en port militaire et en chantier, et après la guerre persique relié à Athènes par deux murailles énormes; *Éleusis*, centre fameux du culte de Déméter et des mystères; on arrivait à son sanctuaire vénéré par la *voie sacrée* ornée d'un grand nombre de monuments. C'est dans l'Attique que se trouvait aussi le champ de bataille des plaines de *Marathon*. Dans l'origine, l'Attique formait un état sacerdotal indépendant, dont la tradition faisait remonter la fondation au pélasge *Ogénus* et au thrace *Eumolpe* (1380); *Éleusis* conserva, même après sa fusion avec Athènes, les doctrines, les statuts et les mœurs de l'Orient, qui furent transportés dans les mystères sacrés. Vis-à-vis d'Athènes, dans la mer Saronique, est située la populeuse île d'*Égine*, distinguée par son haut degré de culture, sa navigation et ses arts; c'est là que le roi Phédon d'Argos fit graver les premières monnaies et que 470,000 esclaves servaient des marchands fiers et durs; au nord d'Egine, se trouve *Salamine* dont un célèbre combat naval a conservé le nom. B) **BÉOTIE**, pays fertile, aux plaines abondantes en céréales, autour du lac Copais presque entièrement sec en été et dont l'eau était amenée à la mer par des canaux de décharge souterrains. Aux environs était située *Orchomène*, ancienne résidence des *Minéides*, avec des ruines remarquables. A la tête des quatorze villes de Béotie réunies en *lique*, se trouvait *Thèbes* aux sept portes avec la forteresse

Cadmée. La Béotie fut le théâtre de la plupart des guerres; c'est pourquoi beaucoup de villes sont fameuses par des combats; de ce nombre sont : l'héroïque *Platée*, au pied du Cithéron, près des frontières de l'Attique (bataille 479, siège 429-427) qui se plaça dès l'an 510 sous la protection d'Athènes; *Délium*, sur les côtes de l'Euripe (bataille 424), *Coronée* (447 et 394), *Leuctres* (371), *Chéronée* (338). Parmi les autres localités, il y a encore à remarquer : la ville maritime d'*Aulis* sur l'Euripe; *Tanagre* sur une éminence escarpée, dans une région riche en vin; *Haliarte* sur le lac Copaïs; *Thespie*, etc. La Béotie était fréquemment agitée par des tremblements de terre; c'est ainsi qu'Orchomène fut détruite. Peut-être le mythe du devin Amphiaraüs qui fut englouti avec son attelage de quatre chevaux dans la région montueuse de Tanagre se rapporte-t-il à quelqu'ébranlement du sol. C) PHOCIDE. C'est là que se trouvait le centre de la Grèce, et même, croyait-on, de toute la terre, le temple de *Delphes* (Pytho) appelé à cause de cela « le nombril de la terre; » la ville, avec son célèbre oracle d'Apollon, ses constructions somptueuses et la fontaine de *Castalie* qui était consacrée aux Muses, et qui purifiait de tous les péchés, était bâtie sur un sommet du Parnasse; elle reposait au sud sur plus de trente terrasses portées par des massifs; elle attirait déjà l'attention par la beauté sauvage de sa situation, la variété de rochers, de forêts, de grottes, de ruisseaux, de montagnes incultes et de plaines fertiles. Outre la ville de Delphes, on remarquait encore l'antique *Daulis* des Thraces mythiques; la ville forte d'*Elatée* et les villes maudites de *Crissa* et de *Cirrha* qui, pour avoir empiété sur les biens du temple et pratiqué l'usure au détriment des nombreux pèlerins, furent détruites et consacrées au Dieu delphien. — Les Phocéens vivaient sans esclaves dans vingt à trente républiques urbaines et champêtres, qui, indépendantes à l'intérieur de leurs frontières, délibéraient sur les intérêts communs au moyen de délégués. D) DORIDE, petite contrée montagneuse, résidence des Doriens,

avec quatre villes insignifiantes. E) LOCRIDE. Il y avait trois sortes de Locriens : 1) Les *Locriens épionémidiens* dans le voisinage des Thermopyles ; 2) les *Locriens opontiens* avec la ville d'*Oponte* sur l'Euripe ; 3) les *Locriens ozoliens* sur le golfe de Corinthe, avec le port de *Naupacte* (aujourd'hui *Lépante*). Dans un isolement paisible, les petites peuplades des Locriens conservèrent leur virilité et la simplicité de leurs mœurs hospitalières ; ils étaient, pour la plupart, pasteurs et agriculteurs, régis par des familles honorables de telle façon que les classes populaires se rendaient volontiers au sentiment des chefs ; les esclaves et les domestiques faisaient défaut à ces possesseurs de biens francs, qui n'étaient ni pauvres ni riches et qui cultivaient sans envie ni cupidité l'héritage de leurs pères. F) ÉTOLIE, pays de montagnes, âpre et boisé, traversé par l'*Achéloüs*, peuplé par des habitants sauvages et belliqueux d'origine différente, qui se livraient à la chasse, à l'entretien du bétail et à la petite culture dans les plaines fertiles des côtes méridionales, mais surtout à la guerre de terre et de mer, et faisaient des excursions lointaines comme soldats endurcis et corsaires redoutés. La capitale de ce pays divisé en plusieurs territoires urbains réunis en ligue était l'imprenable *Thermon* située sur un plateau de montagnes. G) ACARNANIE au sud du golfe d'Ambracie sur les côtes duquel était située *Argos Amphilocheium* ; on y remarquait le promontoire d'*Actium*, célèbre par la victoire d'Auguste (31 avant J.-C.) et dans le voisinage duquel *Nicopolis* fut fondée plus tard ; la ville de *Leucade*, la ville forte de *Stratos* et un certain nombre de bourgs ouverts. Les Étoliens, les Acarnaniens et les Épirotes ne se rattachaient que faiblement à l'organisation hellénique. Ils obéissaient, soit à des princes héréditaires, soit à des anciens et à des chefs choisis par le peuple. A travers la petite province de H) MÉGARIDE qui renferme la ville de *Mégare*, près de la côte, on arrive à l'Isthme qui, baigné par le golfe de Corinthe et la mer Saronique, rattache l'Hellade à la presqu'île du

3. PÉLOPONNÈSE (aujourd'hui *Morée*). Cette presqu'île, « la forteresse de l'Hellade, » baignée des quatre côtés par la mer, est une contrée entièrement montagneuse. Au centre s'élève l'ARCADIE hérissée de montagnes qui envoient vers les trois langues de terre du sud et vers celle de l'est des ramifications dont la plus élevée est le mont *Taygète* qui, en s'étendant jus qu'au cap *Ténare*, sépare la rude *Laconie* de la fertile *Messénie*. Des hauteurs de la Laconie jaillissent les fleuves les plus importants du pays : l'*Alphée* qui court vers l'ouest, le *Pamisos* et l'*Eurotas* vers le sud. L'Arcadie, où de hautes montagnes alternent avec des vallées fertiles et des pâturages propres à la nourriture du bétail, forme le centre et le nœud du pays, auquel se rattachent les autres États. Elle était habitée par un peuple simple et belliqueux, endurci par une rude vie pastorale, lequel, pareil au peuple suisse, fournit aux étrangers, dans les temps postérieurs, des soldats mercenaires. L'Arcadie renfermait, outre les anciennes villes de *Mantinee* (batailles 418, 362, 267) et de *Tégée* qui furent longtemps soumises aux Spartiates, *Mégalo-polis* fondée d'après le conseil d'Epaminondas, et plusieurs autres localités de moindre importance. — Les autres États du Péloponnèse étaient : A) l'ACHAÏE, sur le golfe de Corinthe, avec les villes de *Patrae*, d'*Ægium*, d'*Hélèce* ; elle avait un célèbre temple de Poséidon et neuf autres villes qui, dès les temps les plus reculés, formaient une ligue, et avaient pour centre le temple de Zeus à *Ægium*. La ligue achéenne, réorganisée vers le milieu du III^e siècle, comprenait, outre les douze villes précitées, la ville marchande de *Sicyone*, l'ancien siège de l'art hellénique, et la célèbre *Corinthe*, dans le voisinage de deux anses ; l'opulente Corinthe, avec sa forte citadelle (*Acrocorinthe*) était renommée par son commerce, son activité industrielle, et son habileté artistique (ouvrages en bronze et en terre cuite). Au sud-est, se trouvait la *Phliasie*, petite république avec la ville de *Phlionte*. L'union des villes, séparée du reste du monde hellénique, ne songea qu'à tirer parti de l'étroitesse de son territoire ;

et, enrichie par le commerce, l'industrie et l'agriculture, ne prit aucune part aux combats du reste de la Grèce. B) L'ARGOLIDE, contrée rocheuse, aux anses nombreuses, avec la capitale *Argos* dont la citadelle *Larisse* semble remonter au temps primitif des Pélasges, avec les résidences d'Agamemnon, *Mycène* et *Tirynthe*, célèbres par les ruines de constructions gigantesques (murailles des Cyclopes), et un grand nombre d'autres localités connues soit dans l'histoire de la mythologie, soit comme villes marchandes et maritimes, telles que : *Némée* (jeux néméens), *Lerne* (hydre de Lerne), *Epidaure*, *Trézène*, *Hermione*, *Nauplie*, l'île de *Calaurie* avec droit d'asile, où Démosthènes se donna la mort, etc. C) LA LACONIE, la partie la plus méridionale de la Grèce, qui se termine par deux langues de terre, contrée rude et montagneuse avec quelques plaines fertiles dans la vallée de l'Eurotas. Outre la capitale *Sparte* (*Lacédémone*) qui comptait 60,000 habitants, parmi lesquels 8 à 9,000 citoyens doriens, les villes les plus importantes sont : *Amyclée*, l'antique cité des Tyndarides, célèbre par le culte particulier qu'on y rendait à Apollon; *Sellasia* (bataille 222), *Hélôs* (hélotés, ilotes?) et le port *Githium* sur le golfe de Laconie. Les Spartiates furent longtemps en guerre avec Argos pour la possession de la province de *Cynurie* au nord. D) LA MESSÉNIIE, terre fertile mais peu peuplée, avec l'ancienne forteresse d'*Ithome* qui servit de rempart à la capitale de *Messène*, bâtie plus tard selon le conseil d'Epaminondas, avec la ville maritime de *Pylos* (Navarin) vis-à-vis de l'île déserte de *Sphactérie*, et la ville dorique de *Sténiclaros*. E) L'ELIDE, contrée fertile, riche et très bien cultivée, qui était regardée comme sacrée, et, à cause de cela, préservée de toutes les guerres. Une importance plus grande que celle de la capitale *Elis* et de l'ancienne résidence souveraine de *Pise*, s'attache aux édifices et au bois sacré d'*Altis* dans la plaine d'*Olympie* sur l'*Alphée*; c'est là que tous les quatre ans on célébrait les fameux *jeux olympiques* et que se trouvaient le temple magnifique de Zeus supporté par des

colonnes doriques et la majestueuse statue du roi des Dieux, en or et en ivoire, de la main de Phidias, qui était regardée comme le chef-d'œuvre de l'art plastique. Outre le temple et la statue colossale de Zeus qui était représenté assis, Olympie possédait encore une foule d'autres objets d'art, de monuments et d'édifices. La contrée au sud d'Olympie portait le nom de *Triphylie* et renfermait la « sablonneuse » *Pylos* de Nestor. — La Grèce avait un très riche développement de côtes, un heureux climat et un sol privilégié. La mer pénètre profondément dans les côtes, qu'elle articule et diversifie; elle forme de nombreux golfes et dans ceux-ci des baies et des havres. Un air pur et pourtant doux préservait la terre hellénique de l'amollissement des Barbares du sud aussi bien que de la rudesse des Barbares du nord. Un ciel clair et transparent élevait l'âme à de libres et sereines contemplations; et, tandis que le climat favorable de l'intérieur du pays contribuait à tous les genres de production qui répondaient à la disposition du sol, la mer qui baignait une partie considérable du territoire, invitait les habitants du littoral aux entreprises lointaines et assurait un écoulement sûr et commode aux produits de la nature et de l'industrie.

LES ILES GRECQUES.

§ 2. Les îles les plus importantes sont, dans la mer de l'Ouest (Ionienne) : *Corcyre* (aujourd'hui Corfou) qu'on croit être l'île des *Phéaciens* vantée par Homère, résidence du roi *Alcinoüs*, plus tard colonie de Corinthe; *Leucade* avec le culte d'Apollon sur le rocher blanc du rivage; la « pierreuse » *Ithaque*, demeure d'Ulysse; *Cephallénie* et *Zacynthe*, mère de l'espagnole Sagonte; — dans la mer du Sud : l'île montagneuse et presque ronde de *Cythère*, très ancienne colonie des Phéniciens, qui semblent aussi avoir donné naissance au culte fameux d'Aphrodite (l'Astarté phénicienne). Le temple d'Aphrodite était situé sur le

point le plus élevé de l'île abondante en vin, en huile, en miel et en autres produits; la *Crète* (Candie) traversée par une chaîne de montagnes autrefois volcaniques, parmi lesquelles le mont *Ida*, est remarquable par sa grande fertilité comme par sa civilisation précoce et sa bonne législation (Minos); mais elle fut redoutée dans tous les temps, parce qu'elle servait de refuge à de hardis pirates; elle était peuplée de Chananéens ou de Phéniciens à côté des Hellènes. Homère estime à cent le nombre des villes qu'elle pouvait renfermer; dans des temps postérieurs, les plus connues furent *Cydonie*, *Gortyne* et *Cnosse* avec le labyrinthe; — *Cypre*, abondante en vin et en huile, en minerais et en bois, avec une population syrienne et phénicienne, connue par le culte licencieux d'*Aphrodite* (Astarté) qui avait des temples célèbres, notamment à *Paphos*, sur le mont *Olympe* et près de la ville de *Salamine*. Après l'expédition des Héraclides, des Doriens s'établirent dans l'île et y firent prédominer les particularités de leur race. *Rhodes* (île des roses) célèbre par sa culture précoce et surtout par la fonte du bronze (*Telchines*), eut d'abord une population orientale; plus tard elle devint une colonie doriennne, florissante par son commerce et sa richesse, et remarquable par sa bonne constitution et sa législation. L'école d'éloquence qui y fut fondée par *Eschine*, jouit d'une grande considération. La haute statue d'airain d'Hélios (le *colosse de Rhodes*) avec un phare qui se voyait de loin, se trouvait dans le port de la capitale. L'île de Rhodes eut une seconde floraison pendant la période macédonienne. — La mer de l'Est, la mer *Égée* était la plus riche en petites et en grandes îles; aussi son nom d'*Archipel* a-t-il servi à désigner les mers peuplées d'îles. D'après leur disposition physique, analogue à celle du continent, on peut considérer ces îles comme des éclats arrachés des bords de la terre ferme par des forces volcaniques ou neptuniennes. Vis-à-vis de la côte orientale de l'Hellade, dont elle est séparée seulement par le détroit d'*Euripe*, est située la longue île d'*Eubée* (Négrepont) traversée par de hautes montagnes,

mais très fertile; elle renferme les villes marchandes et maritimes d'*Erétrie* et de *Chalcis*, la dernière reliée depuis 410 à la Béotie par un pont remarquable, au sud *Caryste* avec des carrières de marbre et au nord *Orée*. A l'est de l'*Eubée*, se trouve l'île rocheuse de *Scyros* qui appartenait aux Athéniens, et plus loin au nord-est l'île volcanique de *Lemnos*, fameuse par son culte d'Héphaëstos, et ses forges d'armes. Au nord de Lemnos, sont situées *Thasos*, *Imbros* et *Samothrace*; les deux dernières sont connues comme les sièges principaux d'anciens mystères religieux (culte des *Cabires*). Le groupe d'îles situé près des côtes orientales du Péloponnèse, porte le nom de *Cyclades* ou cercle d'îles, parce qu'il est disposé en cercle autour de l'île de *Délos* consacrée au Soleil. A Délos, lieu de naissance d'Apollon et d'Artémis, se trouvait un somptueux sanctuaire du Dieu de la lumière, avec un autel auprès duquel on célébrait tous les cinq ans des jeux solennels, préparés par des pèlerinages (*théories*) des divers États de la Grèce. Parmi les autres Cyclades, les plus importantes sont *Paros* (marbre), *Andros*, *Céos*, la volcanique *Mélos* et *Naxos* riche en vin. A l'est des Cyclades sont les *Sporades*, îles disséminées qui appartiennent au continent asiatique, sauf la lacédémonienne *Thera*. Les plus remarquables par leur grandeur et leur fertilité, aussi bien que par les lumières et les richesses de leurs habitants, sont les îles suivantes, sur les côtes de l'Asie Mineure : *Ténédos*, *Lesbos* fertile en vin, patrie d'*Alcée* et de *Sappho*, avec les villes de *Mitylène* et de *Méthymne*, renommées par leur civilisation raffinée; *Chios*, riche en vin, en figues et en autres produits, et florissante par son commerce; dans la mer *Icarienne*, *Samos* avec un temple célèbre d'*Héra*, lieu de naissance du philosophe *Pythagore*, *Cos*, patrie du peintre *Apelles* et du médecin *Hippocrate*, célèbre par ses vêtements de pourpre; et enfin la stérile et petite île de *Patmos* dont les Romains se servaient comme lieu d'exil, et qui fut connue plus tard comme séjour de l'évangéliste *Jean*.

§ 3. Système théogonique des Grecs. — La terre (*Gé*), engendra d'elle-même le ciel (*Uranus*), et la mer sauvage et stérile (*Pontus*). De son alliance avec *Uranus* naquirent, — outre les *Cyclopes*, qui forgeaient les éclairs et les puissances physiques aux cent bras comme *Briarée*, etc., — les *Titans*, dont les uns errent dans et sur la terre, comme le dieu marin *Océan* avec ses fils et ses filles les fleuves et les sources; d'autres appartenaient au ciel et aux régions éthérées, comme les différents êtres lumineux *Hypérion* (lumière primitive), *Théia* (clarté du jour), *Hélios* (soleil), *Séléné* (lune), *Eos* (aurore), les vents (*Zéphyre*, *Borée*, *Notus*, *Eurus*), et le ciel nocturne avec ses étoiles (*Léto* et *Astérie*); d'autres représentaient les destinées et les tendances de l'esprit humain, comme *Japet* et ses fils, le robuste *Atlas* qui portait le ciel, l'orgueilleux *Ménœtius*, l'adroit *Prométhée* qui déroba aux dieux et apporta aux hommes le feu caché dans un « roseau moelleux, » en punition de quoi il fut enchaîné par Zeus sur un rocher où un vautour lui dévorait le foie; et l'imbécile *Epiméthée*, qui épousa la ravissante *Pandore*, à la boîte de maux dont l'ouverture répandit toutes les misères sur la terre, tandis que l'espoir seul restait au fond comme un faible remède; d'autres représentaient les forces amies ou ennemies de l'humanité, comme *Thémis*, la respectable gardienne de l'ordre légal et moral, *Mnémosyne* (mémoire), mère des neuf *Muses*, et la mystérieuse et redoutable *Hécate*, déesse de la nuit, de l'épouvante et des enchantements. *Chronos* est le plus jeune des Titans; il détrôna son père *Uranus*. Des gouttes de sang qui coulèrent sur la terre naquirent les *Erinnyes* (*Euménides*, chez les Romains *Furies*), redoutables esprits de la vengeance qui habitaient le monde souterrain et, coiffées de couleuvres et des flambeaux dans les mains, poursuivaient le criminel, et les *Géants*. De l'écume de la mer sortit la déesse de l'amour (*Aphrodite*, *Anadyomène*, chez les Romains *Vénus*), d'abord attachée à *Uranus* (d'où *Vénus Uranie*), et ensuite un être particulier. — De l'alliance de *Gé* avec la mer (*Pontus*), naquit *Nérée*, « la mer dans ses aspects riants, » d'où sortit l'innombrable race des nymphes maritimes ou *Néréides* et ensuite les phénomènes grandioses et terribles qui résident

dans la mer (*Thaumas*, *Phorcys*, *Céto*). Les enfants de *Thaumas* sont *Iris*, l'arc-en-ciel, d'après le principe que la lumière tire son aliment de la mer, et les *Harpies*, êtres emportés, les trombes, les tourbillons qui sont si fréquents en Grèce; *Phorcys* et *Céto* représentent les aspects effrayants et horribles de la mer; tous deux s'unissent dans l'amour et produisent une multitude d'êtres fabuleux, les *Grées* (les trois aïeules avec des cheveux gris et une seule dent), les *Gorgones* (parmi lesquelles *Méduse* dont la tête coiffée de serpents changeait tous les vivants en pierres), les *Hespérides*, aimables filles de la nuit, qui gardaient les pommes d'or dans l'Occident Inconnu. Du fils de *Méduse*, sortirent les spectres *Cerbère*, *Hydre*, *Chimère*. — La nuit tira aussi de son sein ténébreux toutes sortes d'êtres dont l'influence est mystérieuse et parfois d'une nature pernicieuse: le sommeil avec ses songes, la mort et le destin (*Ker*), et par dessus tout les trois *Mara* (chez les Romains *Parques*): *Clotho*, qui commençait le fil de la vie des hommes, *Lachésis* qui continuait à le filer, et *Atropos* l'inflexible qui le coupait. Plus tard, on les appela filles de Zeus et de Thémis, parce qu'elles avaient réellement puissance sur les destinées. — Après *Uranus* régna *Chronos* (chez les Romains *Saturne*), le représentant du temps passé avec le bonheur imaginaire d'un âge d'or, où la maturité était éternelle comme la moisson. Les principaux sièges de son culte étaient les îles de la mer Egée et de Crète; le mythe d'après lequel il aurait dévoré tous les enfants que mettait au monde sa femme Rhée (*Cybèle*), semble indiquer une parenté entre son culte et le culte de Moloch des races syriennes et phéniciennes. Zeus, le plus jeune de ses fils, fut sauvé par l'artifice de sa mère avec l'assistance des bruyants *Curètes* et *Corybantes*, et élevé secrètement dans la Crète. Il ravit la puissance à son père, le força à rendre ses autres enfants et, après un combat terrible contre les forces révoltées de la nature, il fonda le règne des dieux olympiens. Les Titans et les Géants qui s'étaient levés contre le nouveau gouvernement divin et avaient cherché à bouleverser le ciel, furent vaincus et précipités dans le Tartare, à l'exception de Thémis, de l'Océan et d'Hypérion. Typhon lui-même, le dernier-né de *Gé*, « le repré-

sentant de toutes les épouvantes des jours brûlants de l'été, des vents impétueux et des trombes, un malheur pour le ciel, le plus terrible ennemi des dieux célestes, » Typhon vaincu fut contraint de se soumettre au nouvel ordre. Là dessus, les Chronides se partagèrent l'empire du monde.

§ 4. Les Dieux olympiens. Dans le royaume des dieux olympiens, Zeus (chez les Romains *Jupiter*), est maître et souverain. C'est le dieu principal des Hellènes; de Dodone en Épire où se trouvait un oracle vénérable, son culte se répandit avec le temps vers la Thessalie et s'étendit de là sur toute la Grèce. D'après son essence originelle, Zeus est dieu de la nature, gouverneur du ciel et des hautes régions de l'air (éther), qu'il met en mouvement pour former les jours, les années et les saisons, exciter les vents et envoyer la pluie, la neige et la clarté du soleil. C'est pourquoi il est aussi le père des *Heures* qui, en vertu de cette origine, indiquent le cours de l'année et le changement des saisons, tandis que, en qualité de filles de Thémis (*Diké, Eunomie, Eirène*), elles représentent l'état réglé de la vie humaine. Zeus est patriarche et maintient les droits parmi les hommes; il est le gardien des droits de la famille et de la maison, de l'amitié, de l'hospitalité, des droits des peuples et de l'État; il institue les rois, il entend les serments et punit le parjure; il bénit et multiplie les possessions. Quoique soumis aux destins qui gouvernent éternellement et aux lois invariables de la nature, il est pourtant le souverain et le dominateur du monde, la source de toute inspiration qui dévoile l'avenir. La sœur et l'épouse de Zeus, particulièrement honorée à Argos et à Samos, est *Héra* (chez les Romains *Junon*), la divinité féminine du ciel, l'atmosphère. Elle préside au mariage et punit sévèrement toute atteinte à cette sainte Institution; c'est pourquoi elle est représentée comme la compagne jalouse et querelleuse de son époux impliqué dans de nombreuses aventures d'amour. Elle poursuit toutes les maîtresses de son mari, et notamment *Io*, sa prêtresse d'Argos, échangée par Zeus en vache blanche, qu'elle fait d'abord surveiller par *Argus*, le gardien vigilant aux cent yeux qui voient tout, et, quand celui-ci a été endormi et tué par *Hermès*, qu'elle fait chasser par un

laon de pays en pays, jusqu'à ce qu'enfin Io trouve du repos en Égypte. Elle transporte les yeux d'Argus à la queue du paon qui lui était consacré, comme l'aigle qui porte la foudre l'était à Jupiter. Le mythe d'Io se rapporte à des intuitions de la nature. Io est la lune avec laquelle le dieu du ciel folâtre; elle appartient à la terre, et c'est pourquoi Héra la châtie en la faisant errer constamment sous la forme d'une vache blanche dans la nuit noire. Io est changée en vache parce qu'on représente la lune avec des cornes. Argus aux cent yeux est le ciel semé d'étoiles qui veille sur la lune. — Les deux filles d'Héra sont la virginale *Hébé* qui versait le nectar dans l'Olympe avant que le beau *Ganymède* enlevé de Troie par l'aigle de Zeus eût pris sa place, et *Elithye* que les femmes invoquaient pour être heureusement délivrées. — La déesse protectrice d'Athènes qui lui était redevable de l'olivier, est la virginale *Pallas Athéné* (chez les Romains *Minerve*), « aux yeux de hibou, » qui jaillit tout armée de la tête de Zeus, après qu'il eut dévoré l'océanide *Métis* (esprit, intelligence). Athènes célébrait en son honneur tous les quatre ans les grandes et tous les ans les petites *Panathénées*, les principales fêtes athéniennes. D'abord déesse du ciel bleu qui resplendit dans toute sa beauté sur l'Attique, elle s'introduisit plus tard dans les relations les plus diverses de la vie intellectuelle et publique. Elle est l'inventrice de tous les arts et elle préside à toutes les occupations de l'esprit. Elle a animé l'agriculture par la découverte de la charrue; elle est la gardienne des cités et des institutions publiques; c'est pourquoi la statue de la déesse civique (*palladium*), se trouvait dans la plupart des villes grecques; elle est la créatrice de l'art et de la science de la guerre; aussi apparaît-elle armée du bouclier et de l'épée. Ce bouclier (*égide*) porte la tête de Méduse, tuée par Persée le héros de la lumière et du soleil. Elle est aussi l'inventrice de la médecine, de la flûte, de l'art de tisser, et d'autres productions de l'intelligence et de la sagacité. A côté d'elle, se place le fils de Zeus et d'Héra, précipité du ciel dans l'île de Lemnos et devenu boiteux dans sa chute, *Héphaestos* (chez les Romains *Vulcain*), le représentant du feu terrestre, à l'usage des hommes. Il est l'inventeur du

travail des métaux et parla le promoteur de la civilisation, et se sert pour ateliers de l'Etna et d'autres volcans. Ses compagnons de travail sont les gigantesques *Cyclopes* qui préparent la foudre. — L'un des êtres divins les plus importants est *Apollon* qui appartient principalement à la race dorique; il est originaire de Tempé en Thessalie, ou de la Lycie en Asie Mineure selon d'autres. Le mythe appelle *Artémis* et *Apollon* les enfants jumeaux de Zeus et de *Léto* (*Latone*), et indique l'île sainte de *Délos* comme le lieu de leur naissance. *Apollon* est le dieu rayonnant de la lumière (*Phœbus*); c'est pourquoi on le confond souvent avec *Hélios*, dieu du soleil. C'est un dieu saint qui combat l'obscurité et l'impureté, et établit partout l'ordre dans le monde physique et dans le monde moral. Il poursuit et punit les fautes et les crimes, mais il reçoit en grâce les pénitents et les suppliants, et les préserve de la vengeance des *Érinnyes*. Armé d'un arc et de flèches, il tua le dragon *Python* et arriva ainsi en possession de l'oracle de *Delphes*; mais il dut fuir l'Olympe comme impur, et entrer, en expiation, au service du roi *Admète*. — A l'égard de la vie humaine, *Apollon* est le conservateur des maux, le protecteur du seuil et de la rue; sous le nom de *Pœan*, il est le dieu et le père d'*Asclépios* (*Esculape*), qui préside à la médecine. Comme dieu des arts, et notamment de la musique et de la poésie, *Apollon* (*Musagète*) gouverne les neuf *Muses*: *Clio* (histoire), *Calliope* (épopée), *Melpomène* (tragédie), *Thalie* (comédie), *Erato*, *Euterpe*, *Terpsichore*, *Polhymnie* (chant, musique, danse), *Uranie* (astronomie), qui habitent les montagnes ardues de l'*Hélicon* et du *Parnasse* dans le voisinage de *Delphes*. Le mythe d'après lequel *Apollon* aurait tué par méprise son favori, le bel *Hyacinthe*, d'un coup de palet (disque du soleil), donna naissance dans le Péloponnèse à la fête funèbre des *Hyacinthies*, tandis que dans la fête des *Carnées*, *Apollon* était célébré comme dieu de la guerre, armé de la lance. — La sœur d'*Apollon* qui n'eut point de femme, est la chaste *Artémis* (chez les Romains *Diane*), déesse de la lune et, comme son frère, divinité des muses et des oracles. Armée d'un arc, elle préside à la chasse. Dans la *Tauride*, on lui rendait un culte antique, mêlé de barbares sacrifices humains dans

lesquels fut impliquée la maison des *Atrides* (*Iphigénie* et *Oreste*). Dans le célèbre temple d'*Éphèse*, Diane était représentée, comme mère-nourrice, avec un grand nombre de mamelles. On ne peut méconnaître, dans ces deux représentations, les exagérations des idées orientales qui portèrent les adorateurs de la déesse, tantôt à s'adonner à leurs désirs sensuels, tantôt à se faire un devoir du renoncement et de l'éternelle chasteté. — *Niobé*, ayant osé, dans son orgueil maternel, se préférer à *Latone*, ses enfants (*Niobides*), furent tués, les garçons par *Apollon*, les filles par *Artémis*, et elle-même fut métamorphosée en pierre larmoyante. Aujourd'hui encore, on prétend retrouver dans la montagne de *Sipyle* l'image pétrifiée de la triste *Niobé*. — *Poséidon*, (chez les Romains *Neptune*) était un ancien dieu pélasgique, qui fut d'abord vénéré à *Oncheste* en *Béotie* et dans l'*Isthme* (de *Corinthe*), d'où son culte se répandit dans les contrées voisines, et particulièrement dans l'*Attique* et sur les rivages du *Péloponnèse*. A *Athènes*, il disputa l'empire à *Pallas Athéné* et, de même que celle-ci avait donné l'olivier au pays, il lui offrit le cheval consacré depuis lors. Il est le souverain de la mer qu'il gouverne avec son *trident*; la nymphe marine *Amphitrite* est sa compagne; il est en même temps le créateur du cheval et le dompteur des coursiers, le père du cheval ailé *Pégase*, qui naquit du sang de *Méduse* et qui fait jaillir des fontaines d'un coup de sabot. — *Arès* (*Mars*), et *Aphrodite* (*Vénus*), signifient *combat* et *amour*. Ils étaient principalement honorés à *Thèbes*, où leur fille *Harmonie* devint la divinité de la ville et l'épouse du fondateur phénicien *Cadmus*. *Arès* est le dieu sauvage de la guerre et des combats; il avait à *Athènes* une colline qui lui était consacrée (*Aréopage*). *Aphrodite* est la déesse de la beauté et de l'amour sensuel; son culte, mêlé à celui de l'immorale *Astarté* ou *Aschera* asiatique, était particulièrement célébré à *Cypre*, à *Cythère* et à *Gnide*. La légende de son favori *Adonis*, qui fut tué à la chasse par la dent d'un sanglier et qui, par l'intercession d'*Aphrodite*, obtint de *Zeus* la permission de partager son existence entre elle et la princesse des ombres *Perséphone*, en sorte que chacune d'elles en jouissait pendant six mois, semble avoir une origine orientale et représenter

allégoriquement le cours de la vie physique dans sa croissance et son déclin. C'est pourquoi, en Grèce et à Rome, on commençait la fête d'Adonis au solstice d'été; le premier jour, les femmes pleuraient la mort du beau jeune homme, le second jour elles fêtaient sa résurrection avec une joie immodérée. Des légendes poétiques plus récentes représentent comme le fils et le compagnon d'Aphrodite, le petit dieu de l'amour, *Eros* (*Amour, Cupidon*), qui a pour amante *Psyché* (âme); à leur suite appartiennent les aimables *Charités* (*grâces*), et les *Heures*, déesses des Saisons. — On compte encore, parmi les *dieux supérieurs*, dont le nombre s'élevait à douze selon des mythes postérieurs; *Déméter*, *Hermès*, et *Hestia* (*Vesta*) qui préside au foyer domestique. En conséquence, l'ensemble comprend six êtres mâles et six êtres femelles, rangés dans l'ordre suivant : Zeus-Héra; Poséidon-Athéné; Apollon-Artémis; Arès-Aphrodite; Héphaëstos-Hestia; Hermès-Déméter.

§ 5. Les divinités chthoniques (terrestres). Les mythes de *Déméter* (*Cérès*) la mère de la terre, comptent parmi les plus profonds et les plus mystérieux. Déméter, la sainte et respectable fille de Chronos, représente la nature créatrice et féconde, qui se manifeste dans la croissance et le dépérissement des végétaux, qui produit le blé et rend la terre fertile; elle est l'inventrice de l'agriculture et, comme telle, la mère de *Triptolème*, qui indiqua aux hommes les lois de l'agriculture et les richesses (*Plutus*) qui y sont renfermées. Elle reçoit aussi les âmes des morts dans son sein et c'est pourquoi elle est déesse des morts. Son culte était particulièrement célébré en Thessalie, dans l'Attique (à Eleusis) et en Sicile. La Sicile et Eleusis étaient les lieux sacrés où, selon la légende, sa fille *Coré* ou *Perséphone* (*Proserpine*) fut enlevée par Hadès et conduite dans le monde souterrain; Déméter au désespoir erra longtemps à sa recherche et pendant ce temps-là, la terre demeura stérile. Enfin, elle obtint de Zeus la promesse que *Perséphone* serait ramenée par Hermès, si elle n'avait encore rien mangé dans le monde souterrain; mais comme elle avait déjà mangé d'une pomme de grenade (symbole de la fécondité) Déméter dut consentir à ce qu'elle devînt l'épouse de Hadès et

passât la moitié de l'année dans le monde souterrain et l'autre moitié sur la terre; c'est l'image de la semence qui reste enfouie pendant les mois d'hiver dans le sein de la terre. On célébrait en l'honneur de Déméter les fêtes des semailles et des moissons, et notamment les *Thesmophories*, les petites et les grandes *Éleusines* et les *Anthestéries* dans l'Attique (voir § 2). — HADÈS (PLUTON) est gouverneur du monde souterrain (*Orcus*) et du royaume des morts, qui est séparé du monde des vivants par plusieurs fleuves (*Styx*, *Achéron*, *Cocyle*, le fleuve d'oubli *Léthé*, etc.). Son culte, accompagné d'oracles funèbres et de sacrifices pour les trépassés, était particulièrement célébré en Épire, sur le promontoire lacédémonien du *Ténare* et à *Elis*. Il s'appelle aussi le dispensateur des richesses (*Pluton*) parce que tous les trésors sont cachés dans les entrailles de la terre. Le monde souterrain qui comprend l'*Élysée* (séjour des justes) et le *Tartare* (séjour des damnés) est gardé par *Cerbère*, le chien à trois têtes. Le nocher *Caron* fait passer le fleuve dans sa barque aux mânes de ceux qui ont joui d'une sépulture, tandis que ceux qui n'ont pas eu de funérailles sont contraints d'errer sur le rivage. — HERMÈS (chez les Romains *MERCURE*) est une ancienne divinité pélasgique, intimement liée à l'agriculture et à la vie pastorale. D'après les mœurs pélasgiques des temps primitifs, on rendait hommage au Dieu par des amas de pierres (*hermeia*) placés dans les carrefours, parce que les pierres étaient rejetées des champs. A ces tas des pierre consacrés à Hermès, on ne tarda pas à substituer une pierre carrée, et l'usage s'établit alors d'adorer le Dieu sous cette forme. Plus tard seulement on y appliqua une tête. A cause de ses rapports avec l'agriculture et les fruits de semences, Hermès est le fils de Zeus et de *Maïa*, considérée comme mère de la terre. C'est pourquoi il se trouve en relation avec Hadès et Perséphone, et conduit comme *psychopompos* les âmes des trépassés dans le monde souterrain. En outre, il est héraut et messenger des Dieux et porte comme tel le symbole de l'inviolabilité, la verge de héraut (*caducée*) façonnée de bois sacré et entourée de laine, et des ailerons aux talons. Comme l'habileté est nécessaire pour remplir une pareille mission, Hermès passe aussi

pour le Dieu de la ruse et de la finesse, des entreprises où ces qualités sont requises, des marchands et des voleurs. Tout ce qui rapporte un bénéfice, notamment le commerce, et même le parjure et la fraude, est mis sous sa protection. Il est l'inventeur du chalumeau (*syrix*) et de la lyre qu'il abandonna plus tard à Apollon, ainsi que des caractères d'écriture; il est aussi l'inventeur des langues nécessaires au commerce et de leur sens (*herméneutique*). Comme Dieu qui répand ses bénédictions sur les pasteurs, il est particulièrement adoré sur les montagnes. — DIONYSUS (BACCHUS) parent de l'italique *Liber*, est une très ancienne divinité pélasgique, d'une signification profonde et mystique; c'est pourquoi il était avec Déméter l'objet principal de la vénération dans les *mystères*. Son culte prit naissance en Béotie où il eut pour mère la thébaine *Sémélé*, qui fut consumée par Zeus lorsqu'il lui apparut dans son ardent éclat. Dionysus fut arraché du corps brûlant de sa mère par Zeus qui le mûrit dans sa hanche et le fit élever par les Nymphes. Le culte de Dionysus se répandit dans la Bassc-Italie (Tarente), dans les îles de la mer Égée, Lesbos, Naxos où le Dieu se maria avec *Ariane*, la déesse aux beaux cheveux de la terre féconde, vers l'Asie, etc., — diffusion qui semble indiquée par le mythe très fréquent dans l'art de son pèlerinage vers l'Inde en compagnie de Nymphes, de *satyres* et de *Silène* ivre. On lui attribuait la force de la nature qui amène la vigne à maturité et prête au raisin une vertu enivrante; compris d'une façon plus large, il est le dieu de l'hiver, avec ce qui précède et ce qui suit, une image de la nature qui dépérit et se ranime, ou le représentant de l'opulence de la nature, qui se manifeste dans le vin. Le service de Dionysus fut l'occasion de beaucoup de fêtes désordonnées et bruyantes (*bacchantes*); ainsi, dans l'Attique, les petites (rustiques) *dionysies*, les *lénées*, les *anthestéries*; autour de Delphes, on célébrait en hiver les *Triétériques*, dans lesquelles les femmes s'assemblaient, et, furibondes (*Ménades*, *Bacchantes*), vaguaient çà et là autour du Parnasse; les nombreuses fêtes de printemps et d'automne furent, pour la plupart, instituées en son honneur. Les parades et les mascarades rustiques en usage aux fêtes

des vendanges donnèrent naissance aux jeux dramatiques, tragédies et comédies. — Les *Cabires*, pélasgiques ou phéniciens, honorés dans les îles de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace, appartiennent aussi aux divinités chthoniques, qui symbolisent la force productrice de la nature. — Dans les îles de Crète, de Rhodes, etc., on honorait les *Dactyles* et les *Telchines* comme inventeurs des ouvrages d'art, et particulièrement du travail des métaux, et on les représentait comme des enchanteurs.

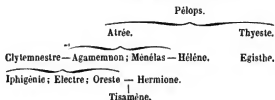
§ 6. Le monde héroïque. Les mânes des héros du passé, des chefs de races, des fondateurs de villes ou de colonies, obtinrent chez les Grecs les honneurs divins. Ils forment un monde à part, qui se trouve pourtant en relation intime avec les dieux dont les héros tirent leur origine. Chaque race, chaque contrée, chaque ville, chaque famille importante même, avait son héros propre, auquel on offrait des fêtes et des sacrifices. — Le culte héroïque le plus répandu et le plus fécond en légendes est celui de l'*Alcide* HÉRACLÈS (HERCULE). Il est le symbole du plus haut degré de la force humaine, en lutte incessante avec l'obstacle que le destin lui oppose partout, afin de lui offrir des épreuves qu'elle surmonte et de la rendre maîtresse de tous les antagonismes et de toutes les terreurs de la nature, et de la rendre semblable aux dieux après avoir expié les faiblesses humaines. Il représente l'humanité qui, à l'aide de son origine demi divine, s'efforce de gravir l'Olympe, malgré l'opposition des puissances ennemies. D'abord renfermé dans la Béotie et à Argos, le mythe d'Héraclès fut, dans la suite des temps, mêlé à une foule de récits légendaires, parce que les Grecs confondirent leur Héraclès avec toutes les divinités analogues qu'ils apprirent à connaître par leurs relations avec les Phéniciens (*Melcart*), les Égyptiens et les races celto-germaniques. Il est le fils de Zeus et de la Thébaine *Alcmène*, et le chef des familles des rois de Doride, de Thessalie et de Macédoine. Condamné, par l'envie de Héra, à servir le prince d'Argos *Eurysthée*, il accomplit les douze travaux qui lui furent prescrits, en délivrant le Péloponnèse et d'autres pays de monstres et d'animaux féroces, en nettoyant à Élis les écuries du roi

Augias, en dérobant, avec l'aide d'*Atlas* qu'il soulagea en soutenant quelque temps la voûte du ciel, les pommes d'or du jardin des *Hespérides* dans le nord de l'Afrique; ensuite il posa du côté de l'Espagne, les colonnes d'*Hercule*; là, il enleva les bœufs du roi *Geryon* à trois têtes, et revint par la Gaule, l'Italie et la Sicile. Il s'empara en Asie de la ceinture d'*Hippolyte*, reine des Amazones; en Égypte, il tua le cruel roi *Busiris*, et il enleva du monde souterrain *Cerbère* enchaîné. Mais pendant quelque temps aussi, il tomba dans le relâchement et se livra à des occupations féminines auprès d'*Omphale*, reine de Lydie; pourtant, il reprit bientôt sa mâle vigueur, entreprit d'autres expéditions, courut d'autres aventures, et enfin, comme la tunique empoisonnée que lui avait offerte *Déjanire*, son épouse trompée, rendait sa mort inévitable, il se précipita lui-même dans les flammes sur le mont *Oëta* d'où il fut élevé dans l'Olympe et épousa *Hébé*, la déesse de la jeunesse. Dans tous les pays, sur tous les rivages où les Grecs arrivèrent à l'époque active de leur commerce et de leur navigation, ils découvrirent des traces de leur héros national, qui leur avait ouvert et aplani la voie, et dont les fatigues et les dangers surmontés héroïquement avec une force persévérante, reflétaient leur propre vie populaire. De l'extrême Occident où le mont *Atlas*, le jardin des *Hespérides* et les colonnes d'*Hercule* témoignaient de sa présence, jusqu'en Égypte et aux rives de la mer Noire, l'imagination des Grecs conduisait leur héros favori. Les soldats de l'armée d'*Alexandre* crurent même le reconnaître dans les lodes lointaines.

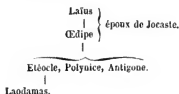
Le Péloponnèse donna naissance au mythe de la famille maudite du lydien ou du phrygien *Tantale*, dont le fils *Pélors* s'empara, par l'artifice et la fraude, de la fille et des domaines du roi *Oënomâüs* d'*Elis*. *Pélors* eut pour fils *Atrée* et *Thyeste*, qui commirent des incestes, des meurtres sur leurs enfants et leurs parents, et augmentèrent ainsi la malédiction dont leurs descendants héritèrent, jusqu'à ce qu'enfin le fils d'*Agamemnon*, l'ami intime de *Pylade*, *Oreste*, meurtrier de sa mère *Clytemnestre* et de son amant *Égisthe*, fut délivré des *Érinnyes* et obtint le pardon de sa famille, en enlevant sa sœur *Iphigénie* de la Tau-

ride où elle avait été prêtresse d'un culte barbare d'Ar-
témis.

FAMILLE DES ATRIDES.



A Lacédémone, on révéra comme héros les frères d'Hélène, les *Tyndarides*, les jumeaux *Castor* et *Pollux*. On mit en connexion avec eux les *Dioscures*, divinités chthoniques, étoiles brillantes qui passaient pour être tutélaires aux navigateurs et aux vaisseaux, parce qu'on s'imaginait que leur lever apaisait la tempête. — Le héros fondateur de Thèbes est le phénicien *Cadmus* qui se mit à la recherche de sa sœur *Europe*, enlevée par Zeus et, conduit par une vache, arriva en Béotie. De cette tige descend *Laïus* qui, pour échapper à la prédiction de l'oracle, fit exposer dans une gorge de montagnes, son fils *OEdipe* qu'il avait eu de *Jocaste*, d'où il résulta que l'enfant ayant été sauvé et élevé à Corinthe, il tua son père qu'il ne connaissait pas ; puis, par l'explication d'une énigme, il délivra le pays thébain d'un monstre redoutable, le *Sphinx*, et obtint pour récompense la main de la reine-veuve, sa propre mère. Dans la suite, le pays fut accablé de terribles fléaux, et quand un vieux prêtre eut révélé ces effroyables circonstances, *Jocaste* elle-même se donna la mort. *OEdipe* s'arracha les yeux de désespoir et devenu vieux il quitta sa patrie et mourut à Colone dans l'Attique ; ses fils *Eteocle* et *Polynice*, chargés de la malédiction paternelle, s'entre-tuèrent dans un combat, et sa fille *Antigone* fut livrée à la mort par *Créon*, roi de Thèbes, parce qu'elle avait, contre l'ordre de celui-ci, donné la sépulture à son frère.



Le célèbre chanteur *Amphion*, l'époux de *Niobé*, et son frère le brave *Zéthos*, armé d'une massue, appartiennent également à Thèbes. Pour se venger de *Dirce* qui avait maltraité leur mère, ils la firent mourir en l'attachant à la queue d'un taureau. Dans la Béotie et dans l'Attique règne la légende de *Térée*, — l'ancien roi de la Thrace située sur les bords du lac Copais fécond en mythes, — de sa sœur et de sa belle-sœur, *Progné* et *Philomèle* qui, après avoir tué le fils de *Térée*, furent métamorphosées la première en hirondelle et la seconde en rossignol. *Térée* habitait Daulie au nord du Parnasse. — Dans la Thessalie abondante en chevaux naquit la légende des *Centaures* (tueurs de taureaux), moitié hommes et moitié chevaux, qui livrèrent aux *Lapithes* de grands combats souvent représentés par la sculpture. Le plus juste parmi les *Centaures* sauvages était le botaniste *Chiron*, qui eut pour disciples *Asclépias* (Esculape) et *Achille*. — Le héros national d'Athènes était *Thésée*. Il passe pour le fondateur de la ville, parce qu'il réunit les habitants épars dans une même communauté. Il est le fils du roi athénien *Égée*, mais il naquit et fut élevé à Trézène chez *Pitthée*; après qu'il eut retiré de dessous un énorme bloc de rocher l'épée et les sandales de son père, et donné ainsi la preuve d'une grande force, il revint dans sa patrie et nettoya l'isthme de brigands sauvages (*Procruste*, etc.) et pour affranchir les Athéniens du lourd tribut de sept garçons et de sept jeunes filles qu'ils devaient payer tous les neuf ans au *Minotaure* crétois, il tua ce monstre qui portait une tête de taureau sur un corps humain, et trouva l'issue du labyrinthe à l'aide d'un fil qu'il reçut d'*Ariane*, fille du roi. (Les nouvelles études sur le mythe de Minotaure y ont vu avec

raison une expression du culte sanglant de Moloch qui régnait en Crète.) Égée, persuadé que son fils était mort parce qu'il avait oublié d'échanger la voile noir du vaisseau contre une blanche, se jeta de désespoir dans la mer qui reçut de lui son nom de mer Égée. Thésée se rattache intimement au culte de *Poséidon* en l'honneur duquel il institua les *jeux isthmiques*; dans l'histoire d'amour de sa seconde épouse *Phédre* avec son fils *Hippolyte*, c'est aussi *Poséidon* qui amène le dénouement tragique. — La légende de Thésée a beaucoup d'analogie avec le mythe d'Héraclès : l'un comme l'autre descendit dans le monde souterrain.

LA GRÈCE AVANT LES GUERRES DES PERSES.

TEMPS PÉLASGIQUES.

§ 7. PÉLASGES. Les Pélasges sont regardés comme les plus anciens habitants de la Grèce; ils étaient vraisemblablement répandus sur tout le pays, quoiqu'on ne leur connaisse, de source certaine, que la *Thessalie* et l'*Arcadie* pour résidences. Nous trouvons également des traces d'une population pélasgique dans les îles de la mer *Ægée*; ainsi qu'en Italie (*Tyrrhéniens*, Toscans) et dans l'*Asie-Mineure*. C'était un peuple pacifique, adonné à l'agriculture; il professait un culte de la nature, dans lequel il révérait, mais sans image ni forme humaine, les dieux *chthoniques* (terrestres) et par dessus tous la terre-mère *Déméter*, le père du vin *Dionysus*, *Zeus* qui rendait des oracles et son épouse *Dioné* révéérés dans le sanctuaire de la forêt de Dodone, et les mystérieux *Cabires*, les agents actifs et féconds de

l'intérieur de la nature. Le degré de culture des Pélasges est attesté par les débris de villes et de châteaux royaux primitifs, par les vestiges et les restes d'aqueducs, de digues, de canaux, aussi bien que par les murs des Cyclopes dans la Péloponnèse, entassements de blocs abrupts et de pierres taillées, et par d'autres constructions (la porte des lions à Mycène, les ruines de Tirynthe et d'Orchomène). D'indices isolés et incertains, on a conclu que les Pélasges avaient organisé des castes, moins rigoureuses à la vérité que celles de l'Orient, avec un ordre sacerdotal puissant, une noblesse héréditaire pour la défense du pays, et un peuple corvéable de paysans censiers. Les bras de l'homme à moitié libre remplissaient des corvées par l'ordre des maîtres, entassaient des rochers, perçaient des montagnes, ouvraient des passages ou opposaient des digues aux flots. La supputation et la division de l'année reposaient en grande partie, comme la connaissance des astres, sur d'anciennes traditions. — On regarde comme consanguins des Pélasges les *Thraces piériens*, établis dans l'origine près de l'Olympe, les pères de la poésie grecque, les fondateurs du culte des Muses, qui se rattache à leurs résidences postérieures de l'*Hélicon* et du *Parnasse*. Le héros mythique de leur race était *Orphée*, qui, d'après la légende sacrée des Hellènes, ravissait les hommes et apprivoisait les animaux par les sons de sa voix et de sa lyre, et qui fit même une telle impression sur les dieux inexorables du monde souterrain, qu'ils lui permirent de ramener sa com-

pagne Eurydice du royaume des ombres sur la terre; à côté de lui se placent le fils d'Apollon *Linus*, l'inventeur de la plaintive Élégie, et le prêtre *Eumolpe* (beau chanteur) à qui l'on attribue la fondation des *mystères d'Éleusis* liés étroitement avec le culte de la nation des Pélasges, et dont les successeurs, les *Eumolpides*, possédaient, comme privilège héréditaire, la direction de ces mystères. Les poètes, prêtres et devins, du temps légendaire, tournaient principalement leur inspiration vers la glorification de la religion et du service divin, et déploraient, dans de lamentables élégies, l'évanouissement de la jeunesse et le dépérissement de la nature par l'ardeur de l'été ou le froid de l'hiver. Ils célébraient dans de courtes chansons détachées (hymnes) Dieu et la nature, dont les œuvres dans le ciel et sur la terre frappaient leur regard étonné, ils exhortaient les mortels à la paix, à l'ordre et à l'expiation des meurtres commis, et remplissaient leur cœur de sentiments de piété, de justice et d'humanité.

Poète saint, Orphée, interprète des Dieux,
Détourna les mortels de meurtres odieux,
Leur montrant loin des bois une autre nourriture
Que la chair et le sang, leur première pâture;
De là, ces bruits fameux acceptés autrefois,
De tigres, de lions, amollis à sa voix.
Amphion bâtit Thèbe, et chacun de redire
Que les blocs, se mouvant aux accords de sa lyre,
Son appel entendu, d'eux-mêmes arrivaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.

Poète, telle fut autrefois ta puissance,
 Que l'on te vit des mœurs réprimer la licence,
 Sanctifier l'hymen, dans l'intérêt commun
 Fixer les droits de tous et les droits de chacun,
 Proscrire ces amours que la raison condamne,
 Avec soin du sacré séparer le profane,
 Construire des remparts, et graver sur le bois
 L'éternel monument du livre de nos lois.

(Horace *aux Pisons*) (1).

L'ORACLE DE DODONE ET LES ÉLEUSINIENNES. Le sanctuaire de Dodone en Épire passait pour le plus ancien de la Grèce ; on y consacrait à Zeus le chêne dont le fruit avait été, disait-on, le premier aliment de l'homme. Le dieu ne se révèle point par des paroles, mais par des signes, par le bruissement du vent dans la couronne des chênes sacrés, par le bruissement ou le bouillonnement d'une source qui jaillit à leur pied. Les murailles des Cyclopes semblent, comme les monuments égyptiens et indiens avec lesquels elles ont une grande analogie, les indices d'une puissante classe sacerdotale parmi les Pélasges, et plusieurs droits et prétentions héréditaires élevés de temps immémorial par des familles distinctes sur certains ministères, sur certains emplois et sur certaines occupations ou connaissances techniques, — droits qui persistèrent encore en partie dans la période historique, — pourraient être considérés comme des traces d'une séparation des classes en sortes de castes, pendant l'époque pélasgique. Au reste, il règne quelque obscurité sur ce qui concerne les Pélasges ou dérive d'eux. Ils ont laissé des vestiges indubitables de leur existence et de leur activité, mais des vestiges devenus presque méconnaissables et indistincts à cause de la haute antiquité de leur origine. Les mythes d'*Inachus* à Argos, d'*Égialée*, l'aïeul des Pélasges riverains de Sicyone, de *Pélasgus* dans l'Arcadie qui se nourrissait de glands avant les Hellènes, d'*Ogygès*, qui régnait en Attique

(1) Trad. d'Ad. Mathieu.

au temps des grands déluges, etc., appartiennent au cycle légendaire du peuple pélasgique primitif. — La religion des Pélasges persista comme culte secret dans quelques mystères : les plus célèbres furent les *mystères d'Éleusis* qui se rattachent aux mythes religieux de *Déméter* et de *Coré* (Perséphone § 4), comme force de conception et de *Dionysus* (Iacchus, Bacchus), comme force de production de la vie physique et terrestre ; la famille des *Eumolpides* présidait aux mystères d'Éleusis ; la surveillance civile et le droit de sacrifice étaient exercés par le roi d'Athènes et plus tard par le deuxième archonte. Dans la suite, les Éleusines furent célébrées à Athènes aussi bien qu'à Éleusis. Dans les deux localités se trouvaient de très anciens temples de Déméter, reliés par les *voies sacrées* richement garnies d'œuvres d'art, d'édifices, de monuments, etc., où avait lieu la *procession d'Iacchus*. Les *petites Éleusines* étaient célébrées au printemps, les *grandes* duraient neuf jours, en automne. Elles consistaient surtout en purifications et expiations, en sacrifices et processions, en une fête de nuit aux flambeaux, et en une consécration des nouveaux initiés par l'*hiérophante* orné du frontal et choisi à vie dans la famille des Eumolpides. Les *grands-prêtres*, escortés d'un grand nombre de prêtres et de sacrificateurs, portaient, aux jours de fête, des vêtements de pourpre et des couronnes de myrte. Il y avait plusieurs *degrés d'initiation*. Les mystères s'occupaient des questions profondes sur les rapports entre l'homme et les Dieux, et surtout sur l'état des âmes après la mort ; c'est pourquoi le fond de tous leurs rites symboliques était un rapport alternatif des idées de la fécondité de la terre et de la fécondité de la mort dont on supposait le domaine dans les profondeurs du globe, ainsi qu'un pressentiment et un espoir d'une nouvelle vie après la mort. Ainsi, la participation aux mystères, qui dépendait de la pureté et de l'expiation, pouvait passer pour une consécration de la vie à une moralité plus élevée. A l'opposé de la religion plastique et poétique du peuple, qui prêtait de plus en plus aux Dieux la figure, les qualités et les forces des hommes, quoique dans une perfection idéale, les mystères conservèrent des doctrines et des traditions soit orientales, soit

helléniques, qui mettaient un abîme entre l'essence divine et l'essence humaine ; et, à cause de l'affinité entre l'original et la copie, entre la divinité et l'homme, ils reconnurent la nécessité d'une piété et d'un ordre de salut plus profond ou d'une philosophie de la religion plus transcendante que la croyance populaire tout extérieure, qu'ils accompagnaient pas à pas ; ils constituèrent ainsi la philosophie de la croyance panthéiste du peuple, dans laquelle presque tous les citoyens adultes et honorables de l'Attique pouvaient être initiés. — D'autres fêtes très anciennes, analogues aux Éleusines et également instituées en l'honneur de Déméter, étaient les *Thesmophories* célébrées en octobre par les femmes mariées ; elles se rapportaient à l'ordre introduit par Déméter au moyen de l'agriculture dans la vie civile et particulièrement dans la vie conjugale, et à cette occasion les femmes portaient des corbeilles avec des signes symboliques.

§ 8. Colonisation orientale. L'opinion qui fait procéder la plus ancienne culture grecque de l'Orient en supposant que ses colonisateurs de l'Égypte, de la Phénicie et de l'Asie-Mineure ont communiqué les germes de la civilisation aux habitants incultes de la Grèce, a été fortement ébranlée dans les temps modernes ; on a soutenu avec ardeur l'originalité et le caractère aborigène de l'organisation grecque. Toutefois, si insoutenables que soient, devant la critique historique, les légendes de l'égyptien *Cécrops* auquel on a attribué la fondation de la citadelle (Cécropie) d'Athènes, du phénicien *Cadmus* qui jeta les fondements de la ville de Thèbes, et apporta en Grèce les caractères d'écriture et l'art de fondre l'airain, de l'établissement de *Danaüs* et des *Danaïdes* dans l'Argolide, et des aventures du phrygien *Pélops* qui donna son nom à la presqu'île du Péloponnèse, on ne peut contester néanmoins qu'il n'ait existé de bonne heure une alliance et des rapports entre la Grèce et l'Orient, et que l'un n'ait exercé une influence essentielle sur le système religieux et les institutions civiles de l'autre. La religion

de la nature des Pélasges, la divison héréditaire des classes en quatre *phyles* ou tribus dans l'Attique, les débris de constructions primitives, etc., confirment les assertions des anciens écrivains au sujet de la parenté de l'Orient et de la Grèce, et de l'analogie du développement entre les peuples orientaux et les peuples pélasgiques. Il est possible que d'abord les Pélasges, par leur passage vraisemblable d'Asie en Europe aient apporté en germe la culture à laquelle ils donnèrent plus tard son développement naturel; mais on ne peut nier l'influence orientale sur le temps primitif des Pélasges en s'appuyant sur le fait que les institutions postérieures, les intuitions religieuses et les tendances artistiques de la Grèce n'offrent aucune analogie avec celles de l'Orient; car les Hellènes par la conquête de la Grèce, pourraient avoir transformé et ennobli l'organisation pélasgique, et dans cette transformation et cet ennoblissement se confirment la nature supérieure et les aptitudes intellectuelles plus grandes des Hellènes. Quelque douteuse que soit donc l'originalité du peuple grec jusqu'à sa complète indépendance d'influences exotiques, il est certain d'un autre côté qu'il a perfectionné tout ce qu'il a reçu du dehors et y a imprimé le sceau d'un génie qui est toujours resté étranger aux barbares même les plus policés de l'antiquité.

CÉCROPS, dont les anciens rois d'Athènes se prétendaient descendus, avait quitté Saïs en Égypte et avait apporté aux Athéniens les germes de la civilisation et l'institution du mariage. Cette assertion se trahit déjà comme une invention postérieure, en ce que, avant Nécho, les Égyptiens ne possédaient aucune flotte, aucune puissance maritime, et, par conséquent, ne pouvaient guère fonder des établissements lointains. Les légendes de CADMUS, le fondateur de la citadelle de Cadmée à Thèbes en Béotie (pays des vaches), où il vint sur l'ordre de son père Agénor pour chercher sa sœur Europe enlevée par Zeus, sont entièrement fabuleuses; on prétendait que les chefs des cinq plus illustres familles de Thèbes étaient

nés des dents du dragon qu'il avait semées. Dans le mythe de DANAUS et de ses cinquante filles, les *Danaïdes*, qui furent condamnées à puiser de l'eau dans un tonneau sans fond pour avoir, à l'exception d'une seule, Hypermnestre, tué, la nuit de leurs noces, les prétendants qu'elles avaient amenés de la brûlante Égypte, on a cru trouver un rapport avec la disposition physique de l'Argolide aride, dont les filles, les sources et les rivières, sont convoitées en été par les vents brûlants du midi, jusqu'à ce qu'enfin les sources virginales, reprenant leurs forces, se débarrassent de leurs poursuivants. PÉLOPS, le fils de *Tantale*, haï des dieux, obtint, par la ruse et le meurtre, la main d'Hippodamie, fille du roi, et la souveraineté de Pise en Elide, d'où il étendit son pouvoir sur la majeure partie de la péninsule; ses descendants (*Pélopides*, *Atrides*), héritèrent de son père et de lui un esprit d'entreprise et une audace qui les poussèrent aux crimes et aux aventures dont le souvenir occupe une large place dans les poésies des Grecs.

L'ÂGE HÉROÏQUE ET MYTHIQUE DES HELLÈNES.

§ 9. *Tribus helléniques.* — *Héraclès (Hercule)* et *Thésée*. Les belliqueux HELLÈNES, avec leur héroïsme chevaleresque, remplacèrent le peuple primitif des Pélasges. Comme on ne sait rien ni sur leur origine ni sur leur arrivée, on a supposé qu'ils n'étaient pas d'une race particulière, mais qu'ils formaient seulement la partie guerrière des Pélasges, et qu'ainsi la chevalerie hellénique avait renversé la théocratie pélasgique et assujetti le peuple pacifique. Dans tous les cas, les Pélasges et les Hellènes se sont bientôt confondus en un seul peuple. La fusion s'opéra d'autant plus facilement que les uns et les autres étaient des rameaux de la même

branche et qu'ils parlaient la même langue, sauf les différences de dialectes. Le culte hellénique de Zeus et des dieux olympiens se substitua alors à la religion de la nature des Pélasges. Les Hellènes (*Achéens* chez Homère) se divisèrent en quatre tribus : les DORIENS et les ACHÉENS dans la Péloponnèse, les IONIENS dans l'Attique et dans les îles, et les ÉOLIENS en Béotie et ailleurs. La plus ancienne histoire se rapporte à des héros ou à des familles de héros qui favorisèrent la civilisation du pays en la purgeant de bandits, d'animaux sauvages et de monstres, et en fondant des villes et des communautés, mais qui obéirent en même temps à leur penchant pour les aventures et à leur avidité. Dans ce temps héroïque, nous rencontrons, — outre les vertus chevaleresques, la bravoure et la soif de prouesses, que ce peuple vigoureux et belliqueux attribue à ses aïeux, — les premiers germes de moralisation et d'humanité ; car l'on estimait comme un service signalé rendu par les héros le châtement de criminels audacieux et impies, à une époque où les brigandages étaient encore regardés comme permis et honorables et où l'étranger était mis partout hors la loi ; on tremblait devant les dieux punisseurs du crime et l'on portait respect au droit imprescriptible. Les héros, qui descendent des Dieux, restent en rapport avec eux et relient la race humaine aux Immortels qu'on supposait des hommes perfectionnés, des êtres animés de passions et de sentiments humains, possédaient toutes les qualités d'un peuple énergique, aspirant aux grandes

choses, et en même temps inculte et grossier dans son ingénuité originelle. Dans les récits de leurs voyages, de leurs aventures et de leurs combats chevaleresques, l'histoire, la légende et la poésie se confondent en un ensemble mythique dont les éléments sont inséparables. — Parmi les anciens mythes les plus connus sont les *travaux d'Hercule*, le représentant national de l'héroïsme grec, et les exploits de *Thésée* qui, par la réunion des douze localités distinctes en une communauté politique, par la division du peuple en trois classes (nobles, paysans et industriels) et par l'institution de la fête nationale des Panathénées, est cité comme le fondateur d'Athènes et de sa constitution, l'organisateur politique de l'Attique. On raconte qu'il avait délivré l'île de Crète, sa patrie, d'un tribut ignominieux, en tuant la *Minotaure* qui se nourrissait de chair humaine, dans le *labyrinthe* construit par l'ingénieur *Dédale*. La Crète était célèbre depuis la plus haute antiquité, autant par sa puissance maritime et ses pirateries, que par l'excellente législation attribuée au roi *Minos*.

LES TRIBUS HELLÉNIQUES. Le nom d'*Achéens*, qui signifiait peut-être « nobles, » fut, pendant les temps héroïques, le nom générique de toutes les tribus ou au moins des tribus les plus saillantes du peuple grec. C'est sous ce nom que les Grecs sont désignés dans Homère. Au ix^e siècle, cette dénomination se restreignit de plus en plus aux riverains du nord du Péloponnèse, tandis que les autres Hellènes furent spécifiés comme *Doriens*, *Ioniens* et *Eoliens* et furent mis en rapport de parenté au moyen d'une généalogie dressée vraisemblablement par les

prêtres de Delphes. Au temps passé, disait une ancienne légende, il arriva un déluge sans fin, dans lequel périrent tous les hommes à l'exception de *Deucalion* et de sa femme *Pyrrha*. Ceux-ci furent poussés çà et là pendant neuf jours dans une arche qui s'arrêta enfin sur le sommet du Pinde, ou, comme on le raconta plus tard, sur la pointe du Parnasse. Ayant prié pour qu'il y eut de nouveaux hommes, ils reçurent tous les deux le conseil de jeter derrière eux « les os de la mère, » c'est à dire les pierres de la terre. Alors des hommes naquirent des pierres que jeta *Deucalion*, et des femmes de celles que jeta *Pyrrha*. Dans la suite, on donna *Hellen* pour fils à *Deucalion*. D'après la généalogie inventée plus tard, le premier né d'*Hellen* fut *Eole*, tige des *Eoliens*; le second fut *Dorus*, la personnification des *Doriens*; le troisième fut *Xuthus*, le « repoussé, » de qui descendaient *Ion* et *Achæus*. On fit également remonter à un fils de *Deucalion* l'institution de l'*amphictyonie*, de la ligue qui embrassait les différentes tribus, et le nom de Grecs que les habitants de l'Occident appliquèrent aux Hellènes, à un fils de *Pandore*, fille de *Deucalion*. A l'aide de cette descendance de toutes les tribus d'un père commun, le sentiment de la communauté et de la parenté nationale que les prêtres de Delphes s'attachaient à éveiller et à nourrir, reçut une expression à la portée du peuple et compréhensible pour tous.

§ 10. LES SEPT DEVANT THÈBES. Par la suite, quelques-uns de ces héros s'unirent pour effectuer certaines entreprises en commun : telle fut la guerre, célébrée bien des fois par la poésie grecque, des *sept contre Thèbes* où régnait la famille de *Laius* et d'*OEdipe*, persécutée par le sort. Les sept héros argiens que *Polynice*, le fils d'*OEdipe* chassé par son frère *Etéocle*, conduisit contre sa patrie, périrent dans l'action, à l'exception d'*Adraste*, et les frères ennemis s'entretuèrent en combattant. Les fils des

Sept vengèrent sur les Thébains la mort de leurs pères dans la guerre des *Epigones* (Posthumes). La tradition poétique et tragique de la maison souveraine de Thèbes cache peut-être des souvenirs des violents combats entre les anciens *Cadméens* d'origine pélasgique-phénicienne et les tribus helléniques d'origine éolienne-achéenne.

§ 11. *Expédition des Argonautes*. Une entreprise commune plus considérable et quelque peu antérieure, fut l'*expédition des Argonautes*, fameuse dans la tradition et la poésie grecques; elle fut dirigée par le thessalien *Jason* d'Iolchos, avec les plus illustres héros de son temps, *Héraclès*, *Thésée*, *Castor* et *Pollux* (lacédémoniens), *Pélée*, père d'Achille (thessalien), le chanteur thrace *Orphée*, et d'autres encore; ils partirent pour l'Orient lointain sur le navire *Argo*, afin de chercher à *Æa*, la toison d'or (peau de bélier) qu'un prince thessalien *Phryxus*, après s'être enfui bien des années auparavant avec sa sœur *Hellé*, avait pendue dans un bois consacré à Arès, et qui, d'après la fable était gardée par un dragon toujours éveillé qui vomissait des flammes. D'autres explorations maritimes, où le merveilleux se mêlait au terrible, captivèrent également les Grecs; rien n'excitait plus leur curiosité et leur imagination que les histoires de héros conduits par la volonté des Dieux jusqu'aux extrémités de la terre: leur inexpérience de la mer leur faisait considérer chaque traversée comme une grande témérité. Jason vint à bout de son entreprise par le secours de *Médée*, fille du roi d'*Æa*, qui était maî-

tresse dans l'art de la magie et des enchantements, et il l'emmena avec lui dans sa patrie. Le merveilleux retour de l'Orient et des bords du Phase à travers la Libye jusqu'en Occident sur l'Océan et l'Éridan, et les dangers de tout genre et les aventures variées des Argonautes dans ces parages inconnus, forment le noyau de la légende héroïque, richement ornée par les fictions poétiques des Grecs. Médée, devenue l'épouse de Jason, mais répudiée ensuite au profit de Créuse, fille du roi de Corinthe, empoisonna sa rivale et tua ses propres enfants.

D'après la tradition, *Athamas* d'Iolchos, fils d'Eole dieu du vent, eut de sa première femme Néphélé, la Nue, deux enfants *Phryxus* et *Hellé*. Ceux-ci eurent beaucoup à souffrir de leur belle-mère Ino. Le pays ayant été frappé de sécheresse et de stérilité, Ino conseilla au roi, prétendument pour obéir à un oracle, d'offrir Phryxus en sacrifice expiatoire. Mais Néphélé, la mère des nues, enleva les deux enfants sur un bélier à la toison d'or, qui pouvait voyager dans l'air et sur la mer. Hellé tomba du dos du bélier et se noya dans le détroit qui prit alors le nom d'Hellespont (mer d'Hellé), mais Phryxus atteignit heureusement la terre d'*Æa*, qui fut désignée dans la tradition postérieure comme la *Colchide* lointaine sur les bords de la mer Noire. — Le mythe des Argonautes appartient à la *tribu éolienne*, notamment aux *Minéides* d'Orchomène, établis autour du lac Copaïs, et semble se rapporter aux relations précoces de ce peuple navigateur, commerçant et riche en or, avec les pays du littoral de la Propontide et du Pont-Euxin; car dans la partie qui contient le combat pour la souveraineté à Iolchos, on trouve un indice de l'assujettissement et de l'expulsion des Minéides pélasgiques par l'hellène Jason. La défaite des Minéides pourrait bien avoir été suivie d'une croisière aventureuse

de la chevalerie hellénique vers l'est, dont les vaincus avaient déjà montré le chemin.

§ 12. *Guerre de Troie.* L'événement le plus connu des temps héroïques est la guerre de Troie, célébrée dans l'histoire légendaire, dans la poésie et dans l'art. Le roi *Priam* gouvernait, à *Ilion* ou *Troie* sur la côte nord-ouest de l'Asie-Mineure, un peuple plus adonné à l'agriculture et à l'industrie qu'à la guerre et au maniement des armes. Son fils *Paris* (ou *Alexandre*) enleva la belle *Hélène*, femme du roi lacédémonien *Ménélas*, qui lui avait donné l'hospitalité dans son riche palais. L'époux offensé appela les princes grecs à le venger, et une expédition fut organisée sous la direction d'*Agamemnon* de *Mycène*, frère de *Ménélas* et avec le concours des plus illustres héros de la Grèce, *Achille* et son ami *Patrocle* de Thessalie, le rusé *Ulysse* de l'île d'*Ithaque*, *Diomède* d'*Argos*, *Ajax* de *Salamine*, le vigoureux héros au large bouclier, le vieux *Nestor* de *Pylos*, *Idoménée* de *Crète*, petit-fils de *Minos*, et beaucoup d'autres. L'armée qui comptait près de cent mille combattants, partit d'*Aulis* où, selon la tradition postérieure, *Agamemnon* sacrifia sa fille *Iphigénie* à *Artémis*; elle cingla sur une grande flotte vers les côtes de l'Asie; mais elle trouva de si valeureux adversaires dans les *Troyens*, et surtout dans les fils de *Priam*, *Hector* et *Énée*, que la ville ne fut conquise, après dix années de combats auxquels les dieux mêmes prirent part, que par l'artifice d'*Ulysse*, au moyen d'un *cheval de bois* rem-

pli d'hommes armés. Ilion fut détruite, car elle était destinée à la ruine par un arrêt immuable du destin. Priam et la plupart des Troyens tombèrent dans le combat ou dans la destruction de la ville, les autres furent condamnés à un triste esclavage. Quelques-uns seulement émigrèrent vers l'ouest comme Énée, ou se maintinrent encore pendant plusieurs générations dans les vallons écartés du mont Ida. Mais les vainqueurs, de leur côté, eurent à subir plus d'un désastre ; Achille, Patrocle et d'autres trouvèrent à Ilion une mort prématurée ; Agamemnon, après un retour pénible, fut tué à l'instigation de *Clytemnestre*, son épouse infidèle, et Ulysse, battu par les tempêtes, erra durant dix ans sur des bords inhospitaliers, avant qu'il lui fût donné de revoir sa fidèle compagne *Pénélope* et son fils *Télémaque*, et de purger sa maison des poursuivants téméraires qui, pendant son absence, avaient aspiré à la main de son épouse, vécu à ses dépens et détourné de leurs devoirs ses serviteurs et ses servantes.

La guerre de Troie, conclusion de la lutte entre la nationalité hellénique et la nationalité pélasgique, n'est guère douteuse en fait, quoique les particularités puissent n'être que des fictions poétiques. Dans la légende du « cheval de bois, » l'expression figurée dont on s'est servi pour désigner des « navires, » semble avoir acquis une signification littérale en se conservant dans la tradition. Les Hellènes, incapables de se soumettre à une discipline rigoureuse, rétifs et arrogants à l'égard d'Agamemnon, le roi des rois, perdirent leurs forces et leur temps en expéditions désordonnées et en tentatives stériles. Après le départ des vainqueurs, des troupes de Lydiens et de Phrygiens inondèrent le territoire troyen.

LES MIGRATIONS DES DORIENS.

§ 13. Bientôt après la guerre de Troie, de grandes révolutions politiques agitèrent la Grèce; certaines peuplades helléniques expulsèrent les anciens habitants de leurs résidences; ceux-ci se jetèrent sur d'autres tribus, jusqu'à ce qu'enfin les plus faibles, celles du moins qui ne préféreraient pas se soumettre et obéir aux nouveaux venus, se décidèrent à émigrer et fondèrent des établissements au-delà de la mer. Ainsi les *Thessaliens* de Thesprotie occupèrent, 60 ans avant la guerre de Troie, les plaines et les provinces montueuses du Pénée et du Pinde, auxquelles ils imposèrent leur nom; ils réduisirent une partie des habitants à la condition de serfs (pénestes) et obligèrent l'autre à se réfugier vers le midi. Les « rapides et agiles » *Éoliens* du voisinage de la ville d'Arné choisirent le dernier parti; incapables de servir ou de résister, ils émigrèrent vers le sud, soumirent ou chassèrent les peuples pélasgiques des environs, les *Cadméens*, les *Minéides* et les *Thraces*, et occupèrent les forteresses et le pays qui reçut d'eux le nom de *Béotie*. La plus importante de ces migrations fut celle des *Doriens* vers le *Péloponnèse*. Après de longues pérégrinations et beaucoup d'aventures, les Doriens, chasseurs endurcis, pasteurs et laboureurs, s'étaient établis au pied de l'OËta sous des ducs et juges héréditaires, et avaient fondé une libre république de paysans, dont le service d'Apollon dans le sanctuaire de Delphes

était le centre commun. Pressés par les Thessaliens et les Béotiens, ils se retirèrent de là vers le sud, et après de longs combats sous la conduite des successeurs d'Héraclès (retour des Héraclides) conquièrent la péninsule du Péloponnèse. La contrée montagneuse du centre, l'*Arcadie*, conserva seule ses anciens habitants pélasgiques. La population *ionienne* du littoral septentrional fut dépossédée par les *Achéens* qui fuyaient devant les Doriens, et réduite à se retirer dans l'Asie-Mineure; les Achéens occupèrent alors le pays qui depuis lors porta leur nom. Les Doriens conquièrent peu à peu l'*Argolide*, la *Laconie*, la *Messénie*, *Sicyone*, *Corinthe* et la *Mégare*. Ils firent même une incursion en Attique et menacèrent Athènes; mais ici ils furent obligés de se retirer par le sacrifice du roi athénien Codrus (1068) : Un oracle d'Apollon delphien avait annoncé que la victoire se tournerait du côté du peuple dont le roi tomberait. Lorsque les Doriens l'apprirent, ils défendirent sévèrement de faire le moindre mal à Codrus. Celui-ci alors échangea ses habits royaux contre des vêtements de berger, se présenta dans le camp ennemi sans être reconnu, engagea une querelle à dessein et trouva la mort qu'il cherchait. Les Doriens, désespérant de remporter la victoire, se retirèrent d'Athènes et se contentèrent de Mégare; mais les Athéniens déclarèrent qu'après un roi si héroïque, personne n'était plus digne de porter la couronne, et abolirent la royauté. — Les anciens habitants du Péloponnèse eurent trois lots différents : les plus hardis et les plus vigoureux émigrè-

rent et fondèrent après quelque temps, de concert avec leurs consanguins de l'Attique, sur les côtes favorablement situées de l'ouest de l'Asie-Mineure et dans les îles de Lesbos, de Chios, de Samos, etc., les *colonies ioniennes* qui arrivèrent bientôt par la fertilité du sol comme par la navigation, le commerce et l'activité industrielle, à un bien-être et à un degré de culture qui éclipsèrent la mère-patrie. Ceux qui étaient restés se soumirent volontairement aux Doriens, et alors ils furent rendus tributaires et exclus de toute participation au gouvernement de l'État, mais ils conservèrent leur liberté individuelle et leurs biens (dans la Laconie ils s'appelaient *Lacédémoniens* par opposition aux *Spartiates* doriens), ou bien ils furent assujettis par la force des armes, et réduits alors à la condition d'esclaves ou de serfs (HÉLOTES). Mais à Lacédémone seulement cette séparation du peuple s'effectua dans toute sa rigidité. Dans les autres États, à Corinthe, à Sicyone, en Messénie et ailleurs, on accorda aux familles considérées de l'ancienne population la communauté de droits avec les Doriens et la participation à la vie publique. — *Téménus*, l'aîné des Héraclides, régna à Argos; *Cresphonte* entra par surprise en possession de la meilleure part, de la *Messénie*. La *Laconie* âpre et peu fertile échut aux deux fils mineurs d'Aristodème, *Proclès* et *Eurystène*. Une fédération qui avait pour centre le sanctuaire d'*Apollon Carnéen*, unit les peuples doriens pour la protection réciproque et pour l'aplanissement amiable des querelles intestines. L'ancienne

répartition du peuple en trois *phyles* ou tribus et en dix communes fut aussi maintenue dans les nouvelles résidences, et l'on y adjoignit une division territoriale en cercles ou districts. Le dorisme développa de bonne heure la discipline et l'ordre, l'activité et la sobriété, le courage et la piété, et il fut heureux tant que ces vertus persistèrent; la hauteur et la rudesse envers les étrangers et les vaincus forment le côté sombre du caractère populaire.

LES COLONIES GRECQUES.

§ 14. L'amour des voyages et le besoin de locomotion, joints à des raisons extérieures, firent naître chez les Hellènes le penchant à s'affranchir de la patrie et à s'ouvrir de nouvelles carrières sur un sol étranger. Ils établirent dans toutes les îles et sur toutes les côtes de la mer Méditerranée et de la mer Noire des colonies dont le nombre, vers l'an 600, ne s'élevait pas à moins de 250. Comme les Hellènes joignaient au désir d'émigration le talent de faire valoir et de conserver à l'étranger leur physionomie nationale, la langue et la culture grecques se propagèrent en même temps que la population. Tantôt c'étaient les guerres et les conquêtes, tantôt les dissensions intérieures et les luttes de partis, tantôt l'excès de population et l'appauvrissement, mais plus tard, les intérêts commerciaux surtout qui poussaient une partie des citoyens de quelque ville grecque à s'expatrier avec leurs femmes et leurs enfants et à s'établir à un endroit favorablement situé sur une côte étrangère. Les colonies restaient avec la métropole dans un rapport de consanguinité, mais elles étaient libres et indépendantes et n'avaient envers elle d'autres obligations que celles de la piété naturelle

de la fille envers la mère. Elles conservaient les mœurs, les institutions et les rites de la ville-mère, ne lui livraient la guerre que dans les cas d'extrême nécessité et lui témoignaient une vénération d'enfant dans des occasions solennelles ; mais elles n'en étaient point dépendantes comme les colonies des Romains ou celles du temps moderne. La métropole n'intervenait que par extraordinaire dans les affaires intérieures de la colonie, quand celle-ci avait besoin de son aide ou de son autorité arbitrale. Beaucoup de succursales l'emportèrent sur leur ville-mère pour la précocité de la culture, l'activité commerciale et industrielle ; mais fréquemment elles dissipèrent leurs nobles facultés en luttes civiles, en démêlés de tribu à tribu, de voisin à voisin, ou bien en entreprises inconsidérées, et tombèrent dans le relâchement et la faiblesse. Les principales colonies étaient :

1. Sur les côtes de l'Asie-Mineure : Les premiers colons de ces côtes furent les *Éoliens* (de *Béotie*), qui fondèrent des établissements, soit dans les îles septentrionales de *Lesbos* et autres, soit vis-à-vis, sur le continent de la *Mysie* et de la *Troade* avec le territoire célèbre d'Ilion. Le nombre de ces dernières s'éleva à douze, parmi lesquelles la plus considérable était *Cume* (Phriconis). Il est contestable qu'elles aient formé une ligue comme les plantations ioniennes. De nouvelles colonies furent fondées de *Lesbos* et de *Cume* sur les côtes de *Mysie* et de *Thrace*.

Les colonies *ioniennes* situées au sud, eurent plus d'importance ; elles comptaient également douze villes florissantes par leur commerce, leurs arts, et réunies dans un ligue qui reposait sur la communauté d'origine et de culte. Les plus importantes sont : *Milet*, *Priène*, *Ephèse*, *Colophon*, *Phocée*, *Téos* (lieu de naissance d'Anacréon). *Smyrne*, l'éolienne, se joignit à elles, aussi bien que *Samos* et *Chios*, les principaux sièges de leur puissance maritime. Le temple de Poséidon, où l'on célébrait chaque année la fête fédérative des *Panionies* et où l'on tenait les diètes, était situé sur le promontoire de *Mycalé*, et pendant

plusieurs jours il était le centre d'un grand concours de monde et d'une vie populaire très active. L'huile et le vin étaient les principales productions du pays, les « vêtements de Milet » en laine fine, les articles les plus importants de l'industrie. — Au sud étaient situées les *six villes doriques* également fédérées; cette colonie comprenait *Halicarnasse* (ville de naissance d'Hérodote), *Onide* et les îles de *Rhodes* et de *Cos*. Les assemblées annuelles et les délibérations dans le temple d'*Apollon triopien*, sur le promontoire Triopium, étaient célébrées par des sacrifices en commun et des joûtes; les trépieds d'airain remportés comme prix étaient consacrés au dieu de la ligue. La plupart des colonies édifièrent à leur tour des succursales; Milet devint à elle seule la métropole de 80 villes situées pour la plupart sur le littoral de la mer Noire (*Pont-Euxin*) et de la *Propontide*.

Parmi les villes ioniennes, MILET occupa le premier rang aussi bien par l'extension de son commerce et de sa marine, que par sa force armée et son application aux arts et aux sciences. Située sur une éminence de la rive méridionale de la large baie du Méandre, la ville s'étendit par la suite jusqu'au rivage de la mer. Sur la rive septentrionale, au pied du mont Mycale, se trouvait l'ancien temple de Déméter, non loin de la ville de Priène. Comme lieu de naissance de *Thalès*, d'*Anaximandre*, d'*Hécatée* et d'autres, Milet fut la métropole de l'ancienne philosophie (ionienne), et de l'histoire. Dans le quartier sud de la ville étaient situés le temple et l'oracle antiques d'*Apollon Didyméen*. — Le temple d'*Artémis* à Ephèse était plus ancien que la ville; après qu'il eut été incendié en 356 par Érostrate, il fut reconstruit avec une splendeur encore plus grande, en sorte qu'il passait, à cause de sa grandeur et de sa magnificence, pour l'une des sept merveilles de l'ancien monde. *Colophon* faisait un grand commerce de la résine qui porte encore son nom (colophane) et possédait une flotte et une cavalerie imposantes. *Lébédos* était également une des villes ioniennes les plus importantes.

2. Sur les bords de l'*Hellespont* (Dardanelles), de la *Propontide* (mer de Marmara) et du *Pont-Euxin* (mer Noire) : La milésienne *Abydos*, vis-à-vis de *Sestos*, célèbre par la fable d'Héro et Léandre; *Lampsaque*, fondée par les Phocéens; *Priape*, milésienne, siège principal du culte licencieux de Priape; *Héraclée* en Bithynie, fondée par Mégare; la milésienne *Cyzique* sur la gorge étroite d'une presqu'île; sur la côte de Thrace, la riche *Périnthe* (Mygdonia), fondée par des Samiens; *Chalcédoine*, colonie mégarienne, comme l'importante *Byzance* (Constantinople), située à l'opposite. La Paphlagonie renfermait l'importante et riche ville marchande de *Sinope*, colonie milésienne, lieu de naissance du philosophe Diogène le Cynique, et métropole de *Cérasonte* (Cérasus, la patrie des cerises), et la puissante ville commerçante de *Trébisonde* (Trapezus). *Phase* en Colchide, *Tanaïs* sur le Don, *Olbia* non loin de l'embouchure du Borysthène (Dniéper), *Odessus* au sud des bouches du Danube. Ces villes faisaient un grand commerce des produits indigènes, tels que fourrures, cuirs, laines, métaux et poissons salés que leur procuraient les habitants non civilisés de la contrée environnante et qu'ils expédiaient au loin. Les alentours de ces villes étaient cultivés avec le plus grand soin, en sorte qu'ils ressemblaient à de vastes parcs. Elles exercèrent une influence bienfaisante sur la moralisation et l'éducation des indigènes, mais la plupart dégénérèrent dans la suite, parce que le bien-être engendra la volupté, le luxe et la mollesse.

3. Sur les côtes de la Thrace et de la Macédoine : *Abdère*, fondée par les citoyens de *Téos* qui s'enfuyaient devant Cyrus; quoiqu'elle eût donné naissance à plusieurs hommes distingués, comme *Démocrite*, *Protagoras*, et d'autres, cette ville avait une réputation de stupidité. *Amphipolis* sur le Strymon, athénienne. Le roi Philippe de Macédoine fit bâtir plus tard entre les deux la ville de *Philippe* (bataille 42 ans av. J.-C.) dans une région riche en mines d'or. La presqu'île macédonienne de *Chalcidique* qui envoyait trois langues de terre dans

la mer Egée (*Acté* avec l'aride et rocheux promontoire *Athos*, *Sithonie* et *Pallène*) renfermait : *Stagyre*, lieu de naissance du philosophe *Aristote*; *Olynthe*, et la colonie corinthienne de *Potidée*, (agrandie plus tard et nommée *Cassandrie*), sur l'étroit isthme de *Pallène*.

4. Dans la Basse-Italie et la Sicile : Dans la Basse-Italie, nommée d'après ses principales productions « pays du vin » (*Enotria*) et « pays des bêtes à cornes » (*Italia*) le nombre des colonies grecques était si considérable que les habitants tributaires de l'intérieur du pays parlaient grec, et qu'on appelait toute la contrée *Grande-Grèce*. Malgré les difficultés que les sauvages indigènes, aussi bien que les pirates tyrrhéniens et les Carthaginois jaloux de tout commerce étranger suscitèrent aux colonies grecques, elles arrivèrent pourtant à un bien-être, à une civilisation et à une puissance maritime qui égalèrent presque les progrès des colonies de l'Asie-Mineure. Avec une ardeur infatigable, elles créèrent des ports artificiels et changèrent le sol inculte et souvent marécageux en champs et en jardins luxuriants. Mais la richesse facilement acquise traîna à sa suite, dans la plupart des villes, une mollesse et un épuisement précoces. Les villes *achéennes* surtout, entre autres *Sybaris*, perdirent bientôt toute énergie de l'esprit et du corps ; aussi leur influence sur le développement du pays fut-elle moins décisive que celle des colonies *doriques* et *ioniennes*. *Tarente*, colonie *lacédémonienne* avec un port célèbre, un commerce étendu et de grandes richesses, fut fondée après la première guerre de *Messénie* (vers 707) par les *Parthéniens*, auxquels on refusait, paraît-il, les droits civils à Sparte, parce qu'ils étaient issus du mariage de femmes *doriennes* avec des *Hélotes*. Les délices, les débauches et les jouissances sensuelles étouffèrent le civisme et conduisirent bientôt la ville opulente au devant de sa ruine. Une animation particulière régnait dans cette Athènes italique qui comptait, dans sa population de marins, de pêcheurs et de fabricants, beaucoup d'hommes riches, mais peu de citoyens

éminents; il est digne de remarque que ce fut dans cette ville où l'on se riait et se jouait de tout, que la tragédie travestie fut inventée. *Mélaponte* (achéenne); *Héraclée* (tarentine). *Sybaris* (achéenne) dont la richesse conduisit les habitants à une mollesse et à une volupté devenues proverbiales; après sa destruction (510) par les habitants endurcis et accoutumés à une vie simple de *Crotone* où dominait la ligue remarquable instituée par *Pythagore*, la ville de *Thurium* fut fondée par Athènes (vers 444) presque au même endroit, *Locres*, grande par les lois écrites de *Séleucus* (660) qui avaient pour bases une conduite morale et une vie simple. Après que *Séleucus*, choisi pour *Aesymnète* (dictateur) au milieu des guerres civiles, eut organisé la communauté avec sagesse et équité, et augmenté le grand conseil des familles par l'adjonction de citoyens de la classe moyenne, il inculqua au peuple, dans des maximes et des préceptes pénétrants, la piété, la vertu, l'honorabilité et la simplicité des mœurs. Il chercha surtout à proscrire le luxe; il interdit aux hommes de porter des vêtements milésiens et des anneaux d'or, et de boire du vin pur: il ordonna aux femmes de s'habiller de blanc et de ne se faire suivre que d'une seule esclave. *Rhégium* (population mêlée); *Hyèle* ou *Elea* (Vélia) colonie des Phocéens, patrie des philosophes Parménide et Zénon, les fondateurs de l'école *éléatique*; *Posédonia* ou *Pæstum* (avec des débris de temples doriques). *Cumes* en Campanie, la plus ancienne colonie de la Basse-Italie et la métropole de *Naples* (*Parthénope*) et d'autres villes près du Vésuve, célèbre par l'oracle de la Sibylle. Les Cuméens qui passèrent de l'île fertile d'Enaria (Ischia) sur la terre ferme et s'établirent sur une éminence naturellement ferme tout près de la mer vivaient selon les lois de Charondas; ils furent les plus zélés propagateurs de la culture hellénique dans cette région.

En Sicile: *Zancle* en face de Rhégium, appelée Messine après l'invasion des Messéniens (§ 22); *Catane* au pied du mont Etna, volcan couvert de neige, dans une contrée fertile, pleine d'oran-

gers et de citronniers, de bois de figuiers et d'oliviers, fondée par des Ioniens de Chalcis, célèbre par les lois de *Charondas* (vers 640) qui s'efforça comme Séleucus de purifier les mœurs du peuple, de discipliner et de former la jeunesse, d'éveiller les sentiments de piété et, par une réglementation fixe, d'empêcher tout arbitraire juridique. La colonie de *Syracuse* établie d'abord par les Corinthiens dans la petite île d'Ortygie (735), mais qui s'étendit par la suite bien au delà de la côte escarpée; elle avait deux ports excellents et se distinguait par son commerce, sa navigation et ses richesses; *Géla*, lieu de naissance des tyrans Gélon et Hiéron; *Agrigente* dans une région fertile en blé, en huile et en vin, ville riche et luxueuse (temple de Jupiter) sur une haute et large terrasse de la côte sud; elle tomba vers 560 sous la domination du cruel tyran *Phalaris*. *Sélinus*, *Ségeste*, *Panorme* (Palerme), *Himère*. Les Hellènes asservirent les anciens habitants de l'île, les Sicules, et les réduisirent à cultiver leurs champs et à garder leurs troupeaux; mais ils introduisirent par contre dans le pays de nombreux éléments d'éducation et de moralisation.

5. En Afrique, en Espagne et en Gaule : *Cyrène* (dorienne), dans une contrée montagneuse et fertile, arrosée par une grande quantité de sources, près de l'endroit où s'élève actuellement Tripoli : grand commerce par terre avec l'Égypte et la Nubie comme par mer; exportation de blé, de vin, d'huile, de fruits, de safran et surtout de laser (silphium) fort recherché comme épice; les Cyréniens s'enrichirent, mais ils tombèrent dans la mollesse et la volupté; lieu de naissance du philosophe *Aristippe*, fondateur de l'école *cyrénaïque*; *Massilia* (Marseille), au sud de la Gaule, fondée par les habitants de la ville ionienne de *Phocée* qui avaient fui devant Cyrus, changea le sol pierreux en vignobles et en jardins d'oliviers et se livra à un commerce très étendu. La ville était surtout renommée par son excellente constitution républicaine et par l'esprit d'économie, la moralité et la tempérance de ses habitants. *Sagonte*

en Espagne, bâtie par Zacynthus, fut grande par son commerce comme par l'amour de la liberté et le patriotisme qu'elle fit éclater au commencement de la deuxième guerre punique. Sagonte, *Emporiae* également en Espagne, et quelques autres colonies furent des pépinières de civilisation pour tout l'Occident.

LA POÉSIE ÉPIQUE (HÉROÏQUE) DES GRECS.

§ 15. Son origine. La plus ancienne poésie, que l'on attribue aux *chanteurs thraces*, était religieuse et sacrée. Car toute poésie a son origine dans la religion. L'âme remplie de pressentiments d'un monde supérieur, d'une puissance divine, éternelle et immuable, au dessus de la variation des phénomènes, se sent portée à exprimer ses aspirations et ses sentiments en prières et en actions de grâces. Lorsque, dans le cours du développement, l'ancienne organisation pélasgique avec le culte des agents physiques eut été remplacée par l'héroïsme hellénique et le cortège des dieux olympiens, la vie pastorale et rustique par une existence pleine de hauts faits et de combats, de joyeux festins et de passe-temps chevaleresques, cette poésie religieuse, cultivée par des chanteurs-prêtres, céda également la première place à la *poésie épique*, propriété d'une chevalerie occupée des choses de la terre. Il ne suffit plus de se tourner vers les dieux avec des prières et des invocations ; on chanta leurs actes, leurs destinées et leurs combats, et d'eux on descendit aux héros du passé, aux tiges des familles de chevaliers, dont les faits et gestes apparaissaient seulement comme des images du monde céleste. Là où le poète sacré puisait dans son propre sein le sujet de ses chants, en sorte que son cantique était l'épanchement de sa disposition et de son inspiration religieuses, le poète épique se tourna vers le monde des phénomènes sensibles, puisa son sujet dans le mythe, la légende et l'histoire des héros et

chercha à rendre présent aux sens du lecteur ou de l'auditeur ce qui était passé et éloigné. L'art du poète épique consiste donc à décrire les figures que lui présente son imagination, leur vie et leurs actes, avec la tranquillité d'un spectateur impassible, sans jamais faire intervenir sa personne ni ses sentiments ou ses propres émotions. Le temps héroïque de toute nation poétiquement douée, qui peut saisir clairement les figures du monde des phénomènes, est ordinairement accompagné d'une classe chevaleresque de chanteurs; car l'élan qui pousse aux hauts faits, enfante presque toujours aussi une poésie qui les exalte et leur sert de reflet. Dans les chants homériques, on retrouve plus d'un vestige de l'existence de semblables chants héroïques dans la période antérieure aux migrations doriennes. Des princes et des héros cultivaient la poésie et la musique; des poètes nomades, de certaines familles ou corporations déterminées, au sein desquelles on s'exerçait à la partie technique du chant, la musique et le rythme, glorifiaient de leur voix et de leur cithare les fêtes des rois et des nobles, étaient hautement estimés comme favoris et serviteurs des Muses; les héros regardaient comme un bonheur digne d'envie d'être célébrés dans des chants.

§ 16. HOMÈRE. Les colons grecs, dans leur passage en Asie-Mineure, emportèrent avec eux les germes de la poésie épique, et là, dans ce beau pays au splendide climat, au limpide ciel bleu, au milieu de la joie et de l'abondance, elle arriva à une perfection et à un épanouissement qui n'ont plus été atteints depuis (vers 950). Cette poésie épique dont le nom d'HOMÈRE indique l'apogée empruntait sa matière au cycle légendaire qui tournoie autour des combats devant Ilion, des aventures et des voyages des héros pendant leur retour. D'après la tradition, Homère était un chanteur aveugle, dont la vie est tellement obscure que, dans l'antiquité déjà, sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour. Les deux grandes *épopées* qui nous sont parvenues sous son nom, sont l'*Illiade* et l'*Odyssée*. La première dépeint le courroux d'Achille, les combats des

Achéens et des Troyens devant Iliou pendant 51 ou 53 jours dans la dernière année de la guerre, jusqu'aux funérailles d'Hector; la seconde expose les destins et les aventures d'Ulysse (Odysseus) et de ses compagnons pendant leurs erreurs de dix ans et la conduite des orgueilleux prétendants à la cour d'Ithaque. On s'accorde généralement à reconnaître que ces poésies ont pris naissance en Ionie, où le sujet était indigène aussi bien que la mesure du vers (hexamètre dactylien) et que le lieu d'origine d'Homère était *Chios* ou plus vraisemblablement encore *Smyrne*; mais pour le reste, les opinions diffèrent quant à l'origine, à la conservation et à la propagation des deux poèmes, parce que, dans ce temps, l'écriture était encore inconnue en Grèce et que par suite, ils n'ont pu être transcrits que plus tard. Tandis que les uns considèrent les chants homériques, non comme les créations d'un seul grand génie poétique, mais comme les productions d'une école de chanteurs ioniques, rassemblées et coordonnées à une époque postérieure, apprises par cœur, récitées et transmises oralement pendant des siècles par des chanteurs ambulants (*rhapsodes*), jusqu'au moment où Pisistrate les fit colliger et transcrire, les autres ne peuvent se faire à l'idée qu'une œuvre qui porte à un si haut degré l'empreinte de l'unité et de l'uniformité ait eu plusieurs auteurs, et ils maintiennent l'ancienne créance qu'Homère a été le créateur des deux ouvrages dans leur forme actuelle, ou bien que les poésies conçues par lui dans l'origine ont été séparées et amplifiées par les rhapsodes postérieurs dans la reproduction orale, et ensuite rétablies dans leur ensemble par Pisistrate. — Les chants homériques exercèrent une grande influence, non seulement sur la civilisation grecque, mais sur les progrès artistiques de toute l'Europe. C'étaient des sources inépuisables pour l'art et la poésie; après leur transcription, ils s'imprimèrent dans l'esprit de la jeunesse et servirent à éveiller le sentiment national et religieux, le patriotisme et le sens du beau; ils étaient pour les Grecs des miroirs où se reflétait toute leur originalité nationale,

leur héroïsme comme leur finesse et leur ruse. La postérité les fêta comme les premiers élans du génie européen; elle en admira la conception et la vérité d'expression, la symétrie harmonieuse, la clarté, la simplicité enfantine et en même temps l'exubérance d'imagination; elle fut ravie de cette alliance si complète de la nature et de l'art. Les poèmes d'Homère ont toute la fraîcheur de la nature dont elles parlent le langage simple, et la spontanéité de la poésie populaire; et pourtant, ils arrivent à la véritable perfection artistique et ils sont pénétrés d'une élévation morale et intellectuelle qui dégage l'âme de l'empire des appétits sensuels. — La parodie de l'Iliade, connue sous le nom de combat des grenouilles et des rats (*Batrachomyomachie*) dans laquelle les rats et les grenouilles jouent des rôles analogues à ceux des héros achéens et troyens, prit vraisemblablement naissance en Ionie vers l'an 500 avant J. C. Les *hymnes* attribués à Homère proviennent également de poètes postérieurs nommés *homérides*. Les plus grands contiennent des narrations épiques des événements particuliers du cycle mythique de diverses divinités avec des peintures de leurs propriétés; les plus petits étaient sans doute des préludes (proèmes) que les rhapsodes chantaient avec un accompagnement musical avant de commencer le récit d'actions héroïques, afin de captiver ainsi l'attention. — Les poésies homériques reçurent leur forme présente dans la période alexandrine, surtout par les soins du sage critique *Aristarque*.

Sommaire : L'Iliade commence par le courroux d'Achille. Neuf années s'étaient déjà écoulées au milieu de combats et de pillages, et la dixième, l'année décisive et fatale, avait commencé, lorsqu'une dispute entre Agamemnon et Achille pour la possession de la belle Briséis amena un revirement de situation. Blessé dans son honneur et dans son amour, Achille irrité reste près de ses vaisseaux sur le bord de la mer, et ne prend plus part aux combats. Il se plaint en pleurant à sa mère qui supplie le roi du ciel d'accorder la victoire aux Troyens jusqu'à ce que les Achéens aient honoré son fils; sa prière est entendue. Bientôt les Troyens, conduits par le redoutable Hector, obtiennent l'avantage; ils ne résistent pas seulement aux Achéens en bataille rangée, ils les pressent jusque dans leur camp fortifié par des fossés et des remparts. Hector debout sur le fossé les

menace d'enfoncer les palissades et les murs. En vain Agamemnon tend alors une main amie au fils de Pélée, et veut lui rendre Briséis avec sept femmes lesbiennes et de magnifiques trésors. Achille reste inflexible : « Quand il m'offrirait tous les biens que cache le riche Orchomène ou Thèbes l'égyptienne, il ne changerait pas mon humeur, avant d'avoir effacé complètement mon affront, » répond-il aux envoyés. Les assauts de l'ennemi deviennent de plus en plus redoutables ; quelle que soit la bravoure déployée par les Achéens, Hector enfonce enfin la porte avec un gros bloc de rocher ; les Achéens tombent comme des frênes coupés sous les coups des Troyens. Déjà le vaisseau de Protésilas est en flammes et menace d'anéantir la flotte entière ; le désordre et le tumulte régissent dans tout le camp. Patrocle court auprès d'Achille : « Pélée et Thétis, » lui crie-t-il, « ne t'ont pas engendré ; ce sont les flots ténébreux de la mer et les rochers arides qui t'ont créé, car ton cœur est dur et inexorable. »

Il le supplie de lui permettre de sortir avec son armée à la tête des Myrmidons, afin que les Troyens, persuadés que le Péléide même combat contre eux, s'éloignent des vaisseaux. Achille y consent, mais Patrocle repoussera seulement l'ennemi au dessus des fossés, et il reviendra ensuite. Dans la chaleur de l'action, il poursuit les Troyens jusque sous les murs de la ville et devient furieux, jusqu'à ce que, désarmé et étourdi par Apollon, il tombe dans la poussière, transpercé par la lance d'Hector. On ne parvient qu'avec peine à sauver son cadavre dans le camp ; ses armes et son armure deviennent le partage des vainqueurs. Achille ressent une douleur sans bornes en apprenant la mort de son frère d'armes, de son héroïque ami ; il souhaite de reposer près de lui dans la paix du tombeau. Thétis entend avec effroi, du fond de la mer, les cris de désespoir de son fils, et elle accourt avec ses sœurs aux bords troyens. « Jupiter, lui dit-elle, a accompli tout ce que tu as imploré de lui. » Mais Achille lui déclare que la vie n'a plus aucun prix pour lui, tant qu'Hector, percé de sa lance, n'aura pas mordu la poussière. La vengeance est sa seule pensée. Tandis que la mère court vers Héphestos, chercher de nouvelles armes pour son fils, le combat s'approche des vaisseaux. Achille crie trois fois du haut du fossé avec sa voix d'airain, au point que l'ennemi s'enfuit épouvanté. Contre l'avis de Polydème, les Troyens, par ordre d'Hector, passent la nuit en pleine campagne près des feux de garde. Au lever du jour, Achille sort du camp avec sa nouvelle armure et son bouclier fait avec art ; il agite sa lourde lance de bois de frêne et se précipite terrible au milieu de l'armée des Troyens. Il emplit le Scamandre de cadavres, au point que les flots se teignent de sang. Dans une pareille extrémité, Priam ordonne d'ouvrir la porte aux fuyards, mais d'en tenir les battants à la main, de peur que le Péléide ne pénètre aussi dans la ville. Hector reste pourtant devant la porte, sans se laisser émouvoir par les prières et les gestes suppliants des vieillards.

Mais quand Achille s'avance, avec sa lance redoutable sur l'épaule, le cœur lui manque et il fuit trois fois autour des murailles. Zeus prenait pitié d'Hector, qui l'avait toujours honoré par des prières et des sacrifices. Il pèse et sort des deux adversaires dans la balance d'or, mais le plateau d'Hector s'abaisse. Enfin, Achille l'attraint, et après l'avoir percé de sa lance, il l'attache par les pieds à son char et le traîne dans la poussière vers les vaisseaux au milieu des lamentations des Troyens qui regardent du haut des murailles. Le

corps d'Hector restera sans sépulture, tandis que celui de Patrocle reçoit des honneurs funèbres et qu'on fait brûler sur le même bûcher douze prisonniers troyens. Achille se venge encore du mort en le traînant trois fois autour du tombeau de son ami.

Mais enfin, les Immortels versent la miséricorde dans son cœur. Lorsque Priam se présente dans la tente d'Achille avec de riches présents et, en embrassant ses genoux, lui rappelle son vieux père, des pleurs et de profonds gémissements sur le sort humain dissipent la douleur qui avait accablé son âme jusque-là. Il rend au vieillard son fils que les Immortels ont empêché jusque-là d'être défiguré, afin que Priam lui fasse des funérailles. Les Troyens pleurèrent leur héros et se lamentèrent pendant dix jours; ensuite ils brûlèrent le cadavre, assemblèrent les cendres dans une urne et les déposèrent dans le tombeau.

L'Ouvrage contient le récit des souffrances et des contrariétés qu'à son retour Ulysse eut à subir dans la mer inhospitalière de l'ouest, mer peu connue et par là même pleine de sujets d'épouvante et d'étonnement, et d'autre part, le récit des événements qui se passaient en même temps dans l'île d'Ithaque, sa patrie, où la longue absence du héros avait fait croire à sa mort et poussé une foule de jeunes gens d'Ithaque même et des îles voisines à prétendre à la main de la fidèle Pénélope; mais la vertueuse compagne d'Ulysse avait trouvé moyen de les écarter pendant des années par d'ingénieux subterfuges. Ulysse lui-même raconte comment il fut jeté par la tempête dans le pays des Cyclopes, où le borgne Polyphème, le fils de Poséidon, dévora six de ses compagnons; lui-même ne parvint que par la ruse à s'échapper avec les autres de la caverne du géant après lui avoir crevé l'œil. C'est pourquoi le courroux de Poséidon le poursuit; mais avec le secours d'Eole, dieu du vent, qui lui donne les vents contraires enchaînés dans une outre, il arrive dans le voisinage d'Ithaque. Là, ses compagnons curieux ouvrent l'outre et sont ainsi cause que les vaisseaux sont rejetés de nouveau bien loin vers l'ouest, chez les Lestrigons anthropophages. Ulysse se sauve avec un seul vaisseau dans l'île de l'enchanteresse Circé où il reste un an; il descend dans le monde souterrain pour consulter le devin Tirésias sur son retour. Celui-ci l'avertit d'avoir à ménager par dessus tout les bœufs et les moutons d'Hélios dans l'île à trois pointes (Sicile). Son esprit rusé lui fournit le moyen de franchir l'île des Sirènes en bouchant les oreilles de ses compagnons avec de la cire et en se faisant attacher lui-même à un mât; il traverse avec non moins de bonheur le détroit bordé d'un côté par la Scylla, de l'autre par le Charybde, deux spectres voraces; ses compagnons l'obligent ensuite d'aborder dans l'île à trois pointes où ils tuent les bœufs d'Hélios; la foudre alors fracasse le navire et tous les criminels sont engloutis. Ulysse seul se sauve sur les débris du vaisseau et aborde dans l'île d'Ogygie chez la nymphe Calypso, qui lui promet l'immortalité, s'il veut rester près d'elle. Mais il ne peut oublier sa patrie et les siens. Assis sur le rivage, il regarde au loin la vaste mer et souhaite en pleurant de voir seulement monter la fumée d'Ithaque. Il reste là sept ans; par l'ordre de Zeus, Calypso est obligée de le laisser partir; il construit un radeau et met à la voile; après dix-huit jours, Poséidon l'aperçoit, fracasse le radeau; Ulysse est jeté sur les côtes du pays des Phéaciens (Corcyre) où un peuple heureux et riche mène une vie éternellement sereine et joyeuse au milieu des festins et des danses. Découvert par la fille du roi, qui le

conduit au château de son père, il y trouve un accueil hospitalier et quand son émotion l'a trahi au moment où le chanteur, dans un repas de fête, évoque le souvenir du cheval de bois et de la ruine de Troie, il est conduit, par une nuit obscure, sur un vaisseau rapide comme le vent, à Ithaque où, après une absence de vingt années, il arrive sous le costume d'un mendiant; après s'être ouvert à son fils Télémaque, dans la maison du « divin porcher » Eumée, il purge sa maison des prétendants audacieux qui mangeaient son bien dans des festins perpétuels, diminuaient ses troupeaux et tendaient des pièges à Télémaque. Pénélope promet sa main au tireur le plus adroit; le mendiant prend part à l'épreuve, atteint le but au moyen de l'arc qu'il parvient seul à tendre, et tue ensuite les criminels prétendants avec le secours de son fils et de deux anciens bergers fidèles. Reconnu par sa compagne à un signe certain, il vit encore avec elle pendant un grand nombre d'années.

§ 17. LES CYCLIQUES. HÉSIODE. Le haut intérêt que prit toute la Grèce à l'Iliade et à l'Odyssée devait éveiller la pensée et le désir de voir traiter d'une manière analogue l'issue de cette guerre tant chantée, d'en apprendre l'origine et les commencements. Ainsi naquirent, dans le cours des années, plusieurs poésies épiques qui, se rattachant pour la forme et le sujet à l'Iliade et à l'Odyssée, traitaient les autres récits du cycle légendaire de la guerre de Troie dans le même langage, le même ton, le même genre de vers, et souvent avec l'interpolation des mêmes expressions et des mêmes mots. La plupart s'identifiaient tellement avec leurs grands modèles, que les générations postérieures les attribuèrent à Homère lui-même, lorsque ce nom de poète était déjà passé à l'état d'idée collective, de représentant de la poésie épique; fiction d'autant plus croyable que les auteurs étaient pour la plupart des rhapsodes qui récitaient sans doute souvent des productions plus récentes à côté des productions véritables. Le cycle troyen fut ainsi élargi et complété par une quantité de poètes qui, à la vérité, s'appuyaient sur Homère et le suivaient à la trace, qui gravitaient dans son orbite et à cause de cela furent nommés *cycliques*, mais qui restèrent bien en arrière de leur modèle, comme on s'en aperçoit dans les quelques fragments qui ont été conservés. A cet ordre appartiennent l'*Ethiopide* et la *destruction*

d'Iliou du poète milésien Arctinus, et les *Cypriens* de Stasinus de Cypre, épopée dans laquelle étaient racontées les causes de la guerre de Troie et son cours dans les neuf premières années jusqu'au début de l'Iliade. Lorsque le cycle homérique fut épuisé, les poètes épiques élaborèrent d'autres sujets, comme les mythes thébains et héracléides, qu'ils présentèrent sous une forme analogue à celle d'Homère et avec la même mesure de vers (hexamètre) qui fut employée dès lors dans toutes les poésies épiques, mais de façon pourtant à faire prédominer l'action, le fait historique. Bientôt après se développa dans la mère-patrie grecque la *poésie didactique* qui se rattachait à la forme épique, mais ne se servait de la poésie que comme d'un moyen de répandre des doctrines sur les choses divines ou humaines. *Hésiode* (vers 850) peut être regardé comme le fondateur de ce genre de poésie didactique. Né à Ascra, au pied de l'Hélicon, environ cent ans après Homère, Hésiode fut, comme lui, le chef d'une école de chanteurs en Béotie; c'est pourquoi ses poésies peuvent également être considérées comme une œuvre collective. Il forme le degré transitoire entre l'âge de la chevalerie héroïque, et l'avènement de la bourgeoisie, situation qui se manifeste dans ses deux grands poèmes : la *Théogonie*, poème épique-didactique, sur la formation du monde et l'origine des dieux, appartient encore au temps héroïque, tandis que le poème didactique « *les Travaux et les Jours* » a un caractère bourgeois et domestique. Le contenu aride, instructif, et le ton tranquille des poésies hésiodiques, sont aussi éloignés de l'élan et de l'imagination des épopées homériques, que la sombre et ténébreuse intuition des poètes béotiens de la sérénité et de la fraîcheur du chantre ionien. On peut en tirer la preuve que les Béotiens éoliens n'avaient point participé au vigoureux épanouissement, à la richesse, aux pures jouissances de leurs consanguins de l'Asie, qu'ils avaient bien plutôt à opposer une pénible industrie aux nécessités de la vie contre lesquelles ils avaient à lutter, et qu'ils n'étaient pas encore arrivés à un état politique satisfaisant.

La THÉOGONIE est un essai de réunion en un ensemble des divers mythes transmis par la tradition et de coordination du système religieux des Grecs d'après la descendance généalogique des dieux. Les anciennes divinités pélasgiques y apparaissent personnifiées et incarnées, et comme le poète range les uns à la suite des autres les mythes les plus différents, on cherche en vain l'unité épique au milieu de ce bariolage symbolique et allégorique, quoique le combat des Titans, qui pourtant peut n'être qu'une interpolation postérieure, semble former une sorte de centre. Les TRAVAUX ET LES JOURS se divisent en plusieurs parties de genres différents; la première excite en général à une vie active et juste; la seconde fournit des indications économiques, et les cinquante derniers vers contiennent des doctrines superstitieuses sur les jours heureux et les jours malheureux du mois. Dans les *travaux et les jours*, la vie est regardée sous un aspect honnête, mais borné. C'est un coffret d'or pour le paysan intelligent et le petit bourgeois; on y trouve des préceptes et des règles d'agriculture, de navigation, d'économie civile et domestique, accommodés par les expériences propres du poète, qui ne se fait aucun scrupule de mettre sa personne en avant et laisse regretter la pure objectivité d'Homère. Une poésie analogue à la théogonie et nommée « Eson, » d'après les mots grecs du commencement, célébrait les femmes de l'ancienne Hellénie, les mères des héros; on n'en a conservé que quelques fragments. Le poème descriptif : LE BOUCLIER D'HÉRACLÈS, qui existe encore et qui est une imitation de la description homérique du bouclier d'Achille, est regardé pour une partie de la poésie perdue « Eson. »

ORGANISATION HELLÉNIQUE.

§ 18. La Grèce ne forma jamais un seul État; elle se divisa en une foule de communautés urbaines et de cantons, parmi lesquels le plus puissant exerça de temps en temps une influence prépondérante,

une prédominance (*hégémonie*). Il en fut ainsi de *Sparte*, d'*Athènes*, de *Thèbes*. Mais la langue, les mœurs et les institutions religieuses réunissaient toutes les tribus en *une nation*, dont les membres s'appelaient HELLÈNES, par opposition aux autres peuples désignés sous le nom commun de BARBARES. Des aptitudes extraordinaires élevèrent les Grecs, et surtout la race ionienne, à un degré de civilisation qui ne fut jamais égalé depuis lors ; la soif de liberté et la force virile les conduisirent à fonder beaucoup de communautés républicaines indépendantes, auxquelles ils s'attachèrent d'abord avec une ardeur patriotique et qu'ils défendirent au prix de leur sang, jusqu'à ce que la fureur des partis eût détruit les sentiments plus nobles. L'activité répandait partout le bien-être ; un beau pays sous un ciel serein, avec une température favorable et saine, faisait naître la joie et la gaieté. Grâce à la simplicité des mœurs, on était content de peu ; satisfait de ce que le sol fertile et bien situé offrait presque de lui-même, on vivait sans soucis ni chagrins, et chacun pouvait avoir part aux jouissances élevées de la poésie, de l'art et de la science. Tous les étrangers devaient paraître grossiers et barbares en comparaison d'un peuple si magnifiquement doué, et privilégié également du côté de la beauté corporelle et des avantages physiques. Comme la population non hellénique n'obtint jamais une égalité de droits politiques, la vigueur nationale et l'originalité se maintinrent constamment.

§ 19. Les institutions communes à toutes les tribus helléniques dépendaient de la religion. En première

ligne venait la LIGUE DES AMPHICTYONS, rattachée au temple de Delphes, juridiction arbitrale à laquelle douze États grecs envoyaient des députés et dont le but était de protéger le sanctuaire national de Delphes et de prévenir les guerres désastreuses entre les tribus fraternelles des Hellènes; L'ORACLE DE DELPHES effaça et remplaça peu à peu les autres instituts de même nature. Avant toute entreprise importante, l'Apollon delphien était consulté; une prêtresse inspirée, la *Pythie*, répondait du haut de son trépied d'or en sentences obscures et souvent équivoques ou énigmatiques. Un troisième lien, qui embrassait toutes les tribus et tous les États grecs, c'était celui des FÊTES NATIONALES avec sacrifices, jeux gymnastiques et concours de musique; elles étaient célébrées en l'honneur de Zeus, d'Apollon, de Poséidon, dans la plaine d'*Olympie*, dans le sanctuaire d'Apollon *pythien*, à *Némée* et sur l'*isthme* battu par la mer. Les plus anciennes et les plus célèbres étaient les OLYMPIQUES qui (depuis 776) avaient lieu tous les quatre ans dans une plaine de l'Élide, au bord de l'Alphée; pendant leur durée régnait une paix de Dieu générale. Elles consistaient principalement en courses, en luttas, en exercices de pugilat et de saut, en jet de disque (palet), en courses de chars, et la couronne d'olivier offerte au vainqueur passait pour une marque de distinction, qui honorait non seulement celui qui la recevait, mais aussi toute sa famille et sa ville maternelle. Dans ces fêtes nationales, on s'occupait également des œuvres des artistes, des poètes et des écrivains. D'après une version très répandue, cer-

taines parties de l'œuvre d'Hérodote, le père de l'histoire, avaient été lues pendant une grande fête et avaient excité l'émulation de Thucydide, le plus grand de tous les historiens. Le temple du Zeus olympique et la statue colossale en or et en ivoire, œuvre de Phidias, appartenaient aux plus beaux morceaux de l'art grec. Le grand poète lyrique, PINDARE de Thèbes, illustra les vainqueurs des jeux par des odes immortelles. La religion seconda les sentiments d'humanité et tempéra encore, par d'autres institutions sacrées, la rigueur de la législation grecque, en vertu de laquelle la protection des lois ne s'étendait qu'aux citoyens du même État, et un exil éternel équivalait à la peine de mort. Ainsi, le lien sacré de l'*hospitalité* embrassa les États, les familles et les particuliers; ainsi, la piété protégea les *suppliants* chargés d'un meurtre fatal; ainsi, le *héraut* passa pour inviolable et sacré, et fut respecté même au milieu des combats les plus ardents; ainsi, des institutions sacrées arrêtaient la violence effrénée des vengeances. Ces institutions et d'autres analogues, placées sous la garde de la religion, développèrent avec le temps un droit public hellénique, qui reposait sur les mœurs, les coutumes et les traditions.

Les JEUX OLYMPIQUES étaient célébrés dans une plaine où s'élevait le bois sacré d'*Altis*. Le *stade*, long de 600 pieds, qu'on prétendait avoir été mesuré par Héraclès, servait à la course; l'*hippodrome* à la course des chars et aux quadriges, — accroissement des jeux, — qu'on fit plus tard remonter à Pélops. L'Élide était regardée comme une terre sacrée, dont les habi-

tants jouissaient de privilèges sacerdotaux et étaient exemptés de tous les inconvénients de la guerre. Pendant les jeux, il y avait une suspension d'armes. L'origine de ces fêtes se perd dans la nuit des temps. Bornés d'abord au voisinage de Pise sur l'Alphée, ils s'étendirent aux Lacédémoniens depuis la convention entre Lyeurgue et Iphitus d'Élide, à laquelle s'associèrent par la suite toutes les tribus et tous les États de la Grèce. A partir de la victoire de Coroebus (776 avant J. C) on inscrivit régulièrement le nom du vainqueur; c'est pourquoi lorsque plus tard, vers 300 avant J. C., on commença à supputer le temps par olympiades, l'année 776 servit de point de départ pour la chronologie. — DELPHES formait un État sacerdotal analogue aux États orientaux. Cinq grands-prêtres, choisis parmi les anciennes familles nobles, avaient la direction du culte. Le temple possédait un domaine cultivé par des censiers et des esclaves; les oblations et les offrandes l'enrichissaient, et la multitude d'étrangers qui venaient consulter l'oracle faisait de Delphes un centre des plus fréquentés. Il est facile de comprendre que les prêtres devinrent orgueilleux et débauchés. Le *grand temple* avec l'oracle se trouvait dans un espace entouré de murs, à l'intérieur duquel s'élevaient plusieurs autres petits temples, les trésors des divers États et un grand nombre de statues. Au dedans du temple resplendissait la statue d'or d'Apollon, derrière laquelle se trouvait, dans un petit enfoncement, l'autre ou la gorge d'où s'exhalait une *vapeur froide* et excitante qui provoquait l'inspiration. L'institution de l'Apollon delphien qui rendait des oracles et, par des sentences et des décisions, dirigeait toutes les entreprises importantes, faisait la force de la théocratie dont l'action fut si puissante sur le développement du régime hellénique. Elle réfrénait la violence par l'humanité, en arrêtant les sacrifices humains, les guerres, les vengeances et les autres coutumes brutales, en encourageant l'agriculture et les arts de la paix, en aplanissant les dissensions civiles, en dirigeant les essais de colonisation et en embrassant tous les actes de la vie publique dans le lien de la religion et de la moralité. — L'AMPHICTYONIE de Delphes n'était qu'une extension des ligues de villes et d'États comme il en existait

plusieurs en Grèce qui comprenaient ordinairement douze territoires de villes (ligues *achéenne*, *ionienne*, etc.). Dans ces unions communales, un membre puissant avait souvent la prédominance (*hégémonie*); on lui confiait la direction des intérêts généraux et la conduite des guerres. Il y avait chaque année deux assemblées de l'Amphictyonie, au printemps à *Delphes*, en automne aux *Thermopyles*. Le véritable but de la ligue nous est indiqué par les serments dans Eschine : « Ne jamais détruire de fond en comble aucune des villes amphictyoniques; ne jamais retrancher l'eau à aucune, et protéger de toutes ses forces le sanctuaire du Dieu delphien, auquel la ligue était nouée; » c'était donc une « trêve de Dieu » qui suppléait à l'insuffisance des stipulations générales du droit des gens. Les foires, l'affluence du peuple et, pour l'assemblée du printemps, les jeux pythiens, animaient la fête nationale et religieuse.

§ 20. *Les plus anciennes formes de gouvernement en Grèce.*

Dans l'origine, tous les États grecs furent gouvernés par des *rois*, revêtus d'une autorité patriarcale; ils étaient juges suprêmes et chefs de guerre; ils offraient des sacrifices aux Dieux au nom du peuple et célébraient des fêtes. Leur puissance, dont ils faisaient remonter l'origine aux Dieux, avait une limite déterminée par le droit et la coutume. Comme Zeus lui-même, le roi des Dieux, était soumis à l'arrêt du destin, de même les rois étaient assujettis à l'idée du droit, qui habite chez les Dieux et dont ceux-ci leur avaient transmis la connaissance par suite de leur parenté. Quoique la *royauté* fût *héréditaire*, certaines qualités, telles que la vigueur physique, la sagesse, la taille imposante, passaient pour des conditions nécessaires aux princes. Leur revenu consistait en présents honorifiques ainsi que dans le rapport d'un bien-fonds public, leur puissance dans leur valeur et leur considération et dans l'estime qu'on leur portait. Ils étaient à la tête des familles nobles, qui formaient leur conseil et qui se distinguaient, comme les rois, par leur naissance et leur fortune aussi bien que par

leur courage et leur adresse à manier les armes. Dans la suite, ce rapport fondé sur le respect et la piété, entre le roi et les familles nobles, s'altéra ; la classe privilégiée chercha à affaiblir de plus en plus l'autorité royale, et à augmenter sa propre puissance, jusqu'à ce qu'elle devint assez forte pour écarter complètement la royauté et fonder un *gouvernement aristocratique républicain*. Alors les familles princières, auxquelles avaient appartenu les rois, furent mises sur le même rang que la noblesse militaire et la noblesse sacerdotale, quoiqu'elles jouissent encore quelque temps d'une plus haute considération (comme les *Codrides* et les *Alcméonides* à Athènes, les *Bacchiades* à Corinthe, etc.). Le sacerdoce seul resta plus longtemps encore dans la possession exclusive de certaines familles, en partie parce que l'organisation religieuse, reposant sur les coutumes et la tradition, est moins soumise aux vicissitudes que les institutions séculières et les lois de la vie civile ; en partie, parce que certaines familles étaient dépositaires de certains arts, de certaines connaissances et de certaines fonctions, comme les *Eumolpides* d'Athènes (§ 2) qui possédaient le don de prophétie et la connaissance des mystères d'Eleusis, les *Asclépiades* d'Epidaure et de Cos la médecine, etc. — La noblesse de naissance avait des biens-fonds avec des paysans censiers ; elle servait de cavalerie dans les armées ; elle s'exerçait à la lutte et aux jeux gymnastiques ; elle pourvoyait à ses frais aux offices publics et aux sacrifices, comme droit honorifique de son rang. En possession de l'éducation, de la législation et de l'art militaire, il ne lui fut pas difficile d'exclure de toute participation aux affaires publiques le peuple (*démos*) de paysans, d'artisans et de marins, traité avec une médiocre estime. Mais comme l'activité du commerce et de l'industrie répandait le bien-être et les lumières parmi le peuple, comme l'union et l'égalité de rang entre les familles nobles s'effaçaient et que celles-ci plaçaient leurs intérêts privés au dessus des lois et des coutumes et estimaient les privilèges du rang plus que le bien général, et comme

l'exemple des colonies qui florissaient sous le régime de l'égalité des droits civils, réagissait sur la mère-patrie, la puissance aristocratique fut brisée par degrés. Ainsi, la liberté eut à passer par bien des souffrances et bien des épreuves, avant de se purifier de ses nombreuses scories et de plier la constitution, la loi et les mœurs à la symétrie, à la discipline et à l'ordre. — Il y avait dans tous les États de la Grèce des *domiciliés* sans droits politiques, des *serfs*, et des *esclaves* étrangers. On leur abandonnait tous les travaux manuels d'utilité, ainsi que le petit commerce, tandis que les Hellènes de condition libre s'occupaient des ouvrages d'art et du grand commerce.

LÉGISLATION DE LYCURGUE ET GUERRES DE MESSÉNIE.

§ 21. La simplicité des anciennes mœurs des Doriens s'était peu à peu altérée par la migration et les nouvelles circonstances où ils se trouvaient; la noblesse menaçait de les envahir; la haine nationale entre les vainqueurs et les tribus soumises troublait leur commerce paisible, le désordre régnait dans les États. Ce fut alors, vers 884, qu'un patriote spartiate, de sang royal, LYCURGUE dont le père avait été tué d'un coup de couteau en pleine rue pendant la guerre civile, conçut le projet de rendre à sa ville natale le repos intérieur et de lui assurer la prééminence sur les autres États, par la restauration de l'ancien régime dorien. Il se rendit à cet effet dans l'île de Crète, dont les habitants doriens avaient conservé leurs mœurs et leurs institutions originales, et à son retour il donna aux Spartiates la remarquable constitution dont les traits principaux sont reconnaissables dans tout l'ordre public et

privé, quoique des institutions, des mœurs et des lois pareilles, qui ne se sont développées que dans le cours des années, aient pu être attribuées au célèbre législateur par la piété des générations subséquentes.

a) Organisation politique. L'autorité politique se trouvait entre les mains des Doriens, qui s'occupaient exclusivement d'exercices militaires, de guerre et de gouvernement. Dans les *assemblées du peuple*, ils choisissaient les *sénateurs* ou le CONSEIL DES ANCIENS (*gérousie*) auquel appartenait le gouvernement, et les cinq ÉPHORES nommés pour un an, qui d'abord étaient seulement gouverneurs de districts et juges dans les affaires civiles, mais qui, plus tard, après qu'ils eurent été investis de la surveillance politique de l'éducation publique et de la gestion des fonctionnaires, sans en excepter même les *Gérontes* (sénateurs), ils attirèrent à eux toute la puissance et demandèrent des comptes même aux rois. Le sénat se composait de vingt-huit vieillards d'au moins 60 ans, appartenant aux familles nobles; ils étaient choisis à vie et présidés par les DEUX ROIS DE SPARTE, qui commandaient l'armée et remplissaient les fonctions de grands-prêtres et de grands-juges, devaient appartenir à la race des Héraclides, et conséquemment possédaient leur dignité comme un héritage de leur naissance. Pendant la paix, les rois avaient moins de puissance que d'honneur; mais, par contre, ils jouissaient, pendant la guerre, d'une autorité illimitée. L'assemblée du peuple, à laquelle prenaient part tous les citoyens âgés de plus de 30 ans, avait le

droit d'adopter ou de rejeter sans discussion les propositions des rois et du conseil. Toute la constitution était fondée sur l'égalité des biens. Le sol de la Laconie fut divisé de telle sorte que les 9,000 familles spartiates reçurent des parts égales de biens indivisibles et transmissibles par droit d'ainesse; les 30,000 Périèques furent également pourvus de terres d'une moindre étendue, tandis que les Hélotés n'obtinrent rien et cultivèrent, comme serfs et journaliers, les terres des Doriens. Les Hélotés supportaient impatiemment le joug de la servitude; ils étaient toujours en guerre et en révolte contre leurs maîtres, toujours prêts à se joindre aux ennemis de leurs oppresseurs. C'est pourquoi il était permis à la jeunesse spartiate, pour s'exercer aux ruses de guerre, de tuer quelques Hélotés (*cryptée*), afin que leur nombre excessif ne devint pas dangereux pour les citoyens. Chaque année, les Éphores envoyaient, dans les diverses parties du pays, un certain nombre de jeunes Spartiates qui parcouraient la contrée et massacraient traîtreusement les suspects; dans les moments critiques, on procédait clandestinement contre les plus audacieux et les plus entreprenants. Les Hélotés servaient ordinairement dans l'infanterie légère ou, sur la flotte, comme matelots et comme rameurs. Les plus méritants obtenaient souvent des droits de citoyen limités.

b) Vie privée. Afin que le Dorien pût défendre, par des avantages physiques et intellectuels, les droits que lui conférait sa naissance, l'État prit entièrement en main l'éducation de la jeunesse. Les

enfants débiles ou estropiés étaient exposés; les autres étaient éloignés de la maison paternelle dès que leur sixième année était révolue, et élevés publiquement. L'éducation réglée par une discipline sévère était surtout dirigée vers l'endurcissement physique et le développement de la santé et de la force; ce premier but était atteint par les exercices gymnastiques dans les *palestres* et par les combats en plein air sur les rudes versants de Taygète, sous la surveillance et la direction d'inspecteurs de l'éducation. Mais l'esprit était également cultivé; aussi la ruse et la finesse des Spartiates n'étaient-elles pas moins célèbres que la concision énergique (laconisme) de leurs discours. L'âme et l'imagination seules étaient peu excitées; la science et la poésie, à l'exception de la poésie lyrique, n'étaient ni estimées ni cultivées à Sparte. L'art *dorique* même ne se distinguait que par la vigueur et l'harmonie sévère, et non par la grâce et la beauté, comme l'art *ionique*. La poésie lyrique des Doriens, liée au chant, à la musique et à la danse, portait le caractère simple et sérieux de la race; elle servait surtout à éveiller et à exciter le patriotisme, l'ardeur des combats, le sentiment national, et à produire une disposition harmonique de l'âme et une impression virile. C'est pourquoi elle consistait presque exclusivement en cantiques religieux (hymnes), en chants de guerre et en sentences (*gnomes*). Le contact des enfants et des adolescents avec des hommes mûrs et expérimentés passait pour un excellent moyen d'éducation. L'amitié réciproque devait former et ennoblir.

L'éducation des jeunes filles était organisée d'une façon analogue. Elles s'exerçaient dans des endroits séparés de ceux qui servaient à l'instruction des garçons ; mais il y avait des luttes et des jeux publics où les uns assistaient aux divertissements des autres, et les applaudissements ou les railleries excitaient l'émulation au plus haut degré. Si la vie de famille était déjà affaiblie par l'éducation publique des garçons, elle l'était encore davantage par l'isolement de la population masculine adulte dans les relations quotidiennes. Grâce aux repas publics (*syssities*), les Doriens s'unissaient d'après leur âge en compagnies de table, de telle sorte que d'habitude, quinze compagnons s'asseyaient à la même table par un libre choix. Les femmes mangeaient chez elles, les enfants et les adolescents dans leurs divisions particulières. Ainsi la population mâle était en même temps placée sous la surveillance continuelle de la communauté. La position des femmes était plus libre et plus élevée que dans le reste de la Grèce, et les rapports des hommes avec elles portaient un cachet de chevalerie. La fiancée était enlevée de la maison de ses parents. Les femmes spartiates n'étaient pas moins renommées par leur fidélité conjugale et leurs vertus civiques et domestiques, que par leur force et leur beauté. Les repas publics des hommes (*Andreia*) étaient très simples et très frugaux ; les Hélotés en fournissaient les éléments, qui consistaient principalement en un brouet noir et une coupe de vin ; le dessert se composait de fromage, de figues et d'olives. Le luxe et la mollesse étaient évités de

toutes les façons; aussi les maisons étaient-elles grossières et dépourvues de tout agrément, la hache et la scie pouvant seules être employées à leur construction; la monnaie en métaux précieux était bannie de la circulation ordinaire, afin que personne n'eût le moyen de se livrer à des jouissances superflues; les transactions habituelles s'effectuaient par l'échange des denrées, et pour l'appoint on avait recours à une monnaie de fer très commune; de peur qu'on n'apprit à connaître d'autres satisfactions et qu'on ne s'y accoutumât, tout voyage sans but dans d'autres États était interdit aux Spartiates, de même que tout établissement et même tout séjour prolongé à Sparte était défendu aux étrangers, qui auraient pu corrompre les anciennes mœurs. La chasse et le maniement des armes étaient les occupations principales du Spartiate adulte; la culture du sol était abandonnée aux Hélotés, le commerce et l'industrie aux Périèques. Toute la vie du Spartiate se rapportait à la guerre. Dans la ville, il vivait comme au camp; la guerre était pour lui une fête et un divertissement. Les Spartiates marchaient au combat en manteaux de pourpre, avec la barbe et les cheveux longs, au bruit de la flûte et de la cithare; avant la bataille, ils se paraient comme pour une réjouissance. La force de l'armée reposait sur l'infanterie pesamment armée (*hoplites*) qui consistait en divisions (*mora*) et en régiments (*lochos*) avec beaucoup de subdivisions et des articulations parfaites, de manière à pouvoir effectuer sans confusion des manœuvres et des mouvements divers,

sous la conduite des nombreux commandants des compagnies distinctes. Les compagnons de table combattaient côte à côte, en bons camarades liés dans la vie comme dans la mort. Le Spartiate n'hésitait ni ne reculait jamais ; il triomphait ou tombait à sa place ; le mépris public poursuivait le lâche. L'obéissance stricte, la subordination des jeunes aux vieux, était l'âme de l'éducation guerrière de Sparte, qui était un véritable temple à l'honneur de la vieillesse.

§ 22. Après que ces lois eurent été confirmées par l'oracle de Delphes, qui exerçait une influence décisive sur les affaires intérieures des Doriciens, Lycurgue fit jurer aux Spartiates de n'y rien changer jusqu'à son retour du voyage qu'il se proposait de faire. Il partit ensuite pour la Crète où l'on croit qu'il mourut. La patrie reconnaissante éleva un temple au grand législateur et lui voua un culte dont la direction fut confiée à sa famille. Les conséquences de la législation de Lycurgue se montrèrent bientôt. En peu de temps, le pauvre petit État acquit la prédominance (hégémonie) sur le Péloponnèse et sur toute la Grèce, après avoir, à la suite des GUERRES MESSÉNIENNES célébrées par la tradition et la poésie, soumis la contrée voisine, la fertile Messénie qui avait fleuri pendant une longue paix à l'aide de l'agriculture et du commerce. Des combats privés, provoqués et soutenus par la soif de conquête et l'ardeur guerrière des Spartiates, fournirent le premier prétexte de dissentiment. Dès la première guerre (743-724), les Messéniens furent

rendus tributaires, après la chute de leur forteresse d'Ithome et la mort de leur héros ARISTODÈME qui se tua de désespoir sur le tombeau de sa fille qu'il avait infructueusement vouée au sacrifice. Ils s'engagèrent à livrer la moitié de leur revenu annuel et à déplorer comme une calamité nationale la mort d'un roi de Laconie ou d'un grand dignitaire. Mais beaucoup d'entre eux émigrèrent pour chercher la liberté à l'étranger; ils fondèrent *Rhégium* dans la basse-Italie, à la même époque où les *Parthéniens* spartiates bâtirent *Tarente* (§ 14, 4). Dans la *deuxième guerre* (685-670), les Messéniens, révoltés par la dureté et le mépris des Spartiates à leur égard, excités à la vengeance par les fugitifs qui séjournaient dans le pays voisin, obtinrent au début quelques avantages par les exploits du brave et rusé ARISTOMÈNE, tellement que les Spartiates vaincus et découragés demandèrent la paix. Mais ceux-ci furent tirés de leur pusillanimité par le poète TYRTÉE du bourg attique d'Aphidnée, que les Athéniens, dit-on, envoyèrent par raillerie à leur secours. Tyrtée enflamma l'orgueil national, réveilla les sentiments d'honneur qui sommeillaient et l'ardeur virile des combats, et évoqua le souvenir des ancêtres illustres; en même temps, il rétablit la discipline et le respect des anciennes lois et des anciennes magistratures doriennes. Encouragés par ses chants, les Spartiates retournèrent au combat et brisèrent la puissance des ennemis, de telle sorte qu'ils évitèrent désormais les batailles rangées et se bornèrent aux escarmouches dans les

montagnes et derrière des remparts solides. Aristomène fut pris par les Spartiates et jeté dans l'abîme, d'où il fut sauvé miraculeusement, suivant la tradition, par un aigle et un renard. Malgré les hauts faits de l'illustre héros, l'avantage resta aux Spartiates après la chute de la forteresse messénienne d'*Eira* (Ira), qui était réputée imprenable. Une grande partie des Messéniens émigrèrent et fondèrent *Messène* (Zancle) en Sicile; Aristomène et ses fidèles furent accueillis par les Arcadiens; ceux qui restèrent furent réduits au triste sort des Hélotés. Depuis lors, il y eut entre les deux peuples une haine mortelle, qui se manifesta plus d'une fois encore par des soulèvements, des guerres civiles et des émigrations; le joug de la servitude s'appesantit d'autant plus. Les Arcadiens à leur tour, qui avaient cherché longtemps à se soustraire aux attaques des Spartiates, furent enfin soumis, vers l'an 600, et obligés de reconnaître la suprématie de Sparte. Les Tégéates, les plus braves parmi les Arcadiens, occupèrent depuis lors la place d'honneur, l'aile de l'extrême gauche, dans l'ordre de bataille des Doriens. — Argos, le siège des anciens princes achéens et l'héritage de l'antique souche des Héraclides, dut renoncer à l'hégémonie sur le Péloponnèse, dont elle avait joui d'une manière fugitive sous le roi belliqueux et entreprenant Phéidon I^{er} (768-740), le conquérant d'Égine et de Corinthe, et céder son privilège à la branche cadette, après avoir perdu, par la bravoure du spartiate Othryades, la province de Cynurie longtemps disputée, avec la

ville de Thyrée (550), et avoir été cruellement défaite près de Tirynthe par le roi Cléomène (524). Envieux de la gloire de leurs voisins, les Argiens se tinrent depuis lors à l'écart de toutes les entreprises à la tête desquelles se trouvaient les Spartiates, et ceux-ci se contentèrent de l'honneur d'avoir humilié leurs aînés. En vertu de leur préséance, les Spartiates commandaient les troupes dans toute guerre générale, déterminaient les forces que chaque État avait à fournir à l'armée confédérée du Péloponnèse, et présidaient le conseil de la ligue.

Hérodote raconte (I, 82), qu'après de longs et de nombreux combats pour la possession de la province de Thyrée, les Argiens et les Lacédémoniens convinrent de mettre en présence trois cents hommes de chaque parti et d'adjuger le pays aux vainqueurs, tandis que le gros de l'armée se retirerait dans ses foyers et n'assisterait pas au combat. Les hommes choisis de part et d'autre furent donc laissés à eux-mêmes et commencèrent à combattre. La nuit survint avant que l'un des camps opposés l'eût emporté sur l'autre; des six cents combattants, il ne restait plus que trois hommes, les deux Argiens Alcénor et Chromios, et le Lacédémonien Othryades. Les premiers crurent alors qu'ils étaient vainqueurs et se retirèrent en hâte; mais Othryades dépouilla les Argiens morts, porta leurs armes dans son camp et demeura ensuite à son poste. Le lendemain les deux parties arrivèrent et quand elles apprirent l'issue du combat, elles prétendirent l'une et l'autre à la victoire. Les Argiens se fondaient sur le fait qu'ils comptaient le plus grand nombre d'hommes restés vivants; mais les Lacédémoniens objectaient que leurs adversaires s'étaient enfuis, tandis que leur homme avait gardé sa place et pris les dépouilles de l'ennemi. Des disputes on en vint aux coups, et, après un grand carnage de part et d'autre, la victoire appartint aux

Lacédémoniens. Depuis ce temps, les Argiens qui, auparavant, devaient porter les cheveux longs, se rasèrent la tête et ils firent une loi qui interdisait aux hommes de se laisser croître les cheveux, aux femmes de porter des parures d'or, avant que Thyrée fût reconquise. Les Lacédémoniens, au contraire, qui, auparavant, ne portaient pas les cheveux longs, firent une loi qui leur enjoignait de les laisser pousser. On ajoute qu'Othryades eut honte de retourner à Sparte alors que ses compagnons étaient tombés, et qu'il se tua à Thyrée même. Sa mémoire et celle de ses camarades furent honorées à Sparte, et les poètes célébrèrent aux Carnées la mort héroïque des victimes dans des chansons patriotiques.

SOLON, LÉGISLATEUR DES ATHÉNIENS.

§ 23. Tandis que les Spartiates maintenaient durant des siècles la constitution militaire-aristocratique de Lycurgue, les Athéniens, vifs et mobiles, introduisaient chez eux toutes les formes de gouvernements imaginables. Après la mort mémorable de *Codrus* (1068) (§ 13), la royauté ayant été abolie, on choisit dans la famille des Médontides (Codrides) un chef perpétuel qui, sous le nom d'*archonte*, exerçait les fonctions de roi, sans en avoir le titre ni le rang; son conseil était formé de chefs de familles nobles dont l'origine remontait aux héros du temps passé, et qui avaient reçu de leurs aïeux certaines charges héréditaires, soit militaires, soit religieuses. Les classes inférieures, quoique sans puissance politique et en grande partie sans propriété, étaient au commencement dans une situation tolérable; d'un côté la tempérance et l'activité, l'aptitude commerciale et indus-

trielle répandaient une aisance générale, et de l'autre, une certaine douceur et un profond respect de la liberté personnelle avaient pénétré dans toute l'organisation ionique. Nulle part plus qu'à Athènes la religion et les mœurs ne faisaient une loi d'accueillir le fugitif sous la protection de Zeus hospitalier; la piété y avait des racines profondes dans les entrailles du peuple, des autels sur la place publique. Les familles des seigneurs fonciers (*Eupatrides*) traitaient la masse des artisans d'une façon toute paternelle. Elles étaient divisées de temps immémorial en quatre « parentés » ou *phyles* : les *Géléontes* (éclatants), les *Hoplètes* (guerriers), les *Argades* (laboureurs) et les *Ægichores* (chevriers). Une phyle se divisait en trois « confréries » (*fratries*), dont chacune comprenait trente tribus avec un nombre plus ou moins considérable de maisons ou de familles. A chaque famille de seigneurs était assignée une certaine quantité de clients qui, admis dans la communauté religieuse de la famille, participaient à tous les droits attachés à cette affiliation. Il existait de la sorte un rapport de piété entre les « Eupatrides » et le « peuple. » Mais l'envie, la division et l'esprit de parti parmi les citoyens de distinction, leur dureté envers leurs inférieurs, troublèrent par la suite l'harmonie de leurs rapports, et rendirent oppressif et insupportable le gouvernement des nobles seigneurs. La noblesse avait conféré d'abord la dignité d'archonte à la famille de Codrus exclusivement et à perpétuité (752); plus tard, lorsque les formes d'une *république aristocratique* se furent développées

d'avantage, on limita l'archontat à dix ans (714), et quelque temps après on le rendit accessible à toutes les familles nobles; puis, comme les éligibles étaient très nombreux, on décida enfin qu'à l'avenir *neuf* archontes seraient choisis chaque année pour présider au gouvernement, à la religion, à la législation et à la judicature (683). Ce fut le commencement d'une ère pénible pour les citoyens et les paysans; non seulement parce que les nobles, qui avaient désormais toute l'autorité entre les mains, excluaient le peuple (*démos*) de toute participation à l'administration, au sacerdoce, à la magistrature, mais parce qu'ils détruisaient de plus en plus les anciens rapports paternels par leur égoïsme et leur cupidité, et chargeaient les classes inférieures d'impôts et de créances; eux seuls prononçaient sur les affaires divines et humaines, parce qu'eux seuls connaissaient les dispositions législatives non écrites, qui reposaient seulement sur la tradition et la coutume, et leur administration judiciaire était entachée d'oppression et d'arbitraire, de partialité et d'injustice. Cette torsion du droit dans l'intérêt d'une classe poussa enfin le peuple athénien à provoquer la confection de *lois écrites* et à renouveler ses instances avec tant d'énergie que la noblesse fut obligée d'y céder. Mais elle résolut de saisir l'occasion pour comprimer l'émancipation de l'esprit populaire. Elle chargea l'un des siens, le sévère DRACON (620), de l'élaboration de lois. La dureté que celui-ci apporta dans l'accomplissement de sa mission est devenue proverbiale. On disait de ses lois qu'elles étaient écrites avec du

sang. Chaque transgression était punie de mort ; la contrainte et la terreur lui semblaient les seules voies d'amélioration ; le législateur n'avait point d'adoucissements pour les fautes légères. Les seigneurs espéraient par là ramener le peuple à son ancienne soumission ; mais ils se trompaient ; de rudes combats s'élevèrent ; non seulement les paysans et les vigneron, les artisans et les marins attaquèrent les Eupatrides, mais ces derniers eux-mêmes se tournèrent les uns contre les autres et affaiblirent leur puissance dans des querelles et des luttes de partis. L'ancienne noblesse, appuyée sur la tradition et la lettre de la loi, ne se contenta point d'opprimer le commun peuple par de dures lois sur les dettes et de remplir les champs engagés de pierres hypothécaires, elle rompit aussi toute relation avec les nouvelles familles qui s'étaient élevées par le commerce et l'industrie. Beaucoup de gens, autrefois libres et aisés, s'endettèrent et tombèrent sous la dépendance des riches qui leur arrachaient leur maison et leur champ : les séditions, les meurtres, les brigandages devinrent de plus en plus les armes de la foule livrée à elle-même. La perfidie des *Alcméonides* (612), l'une des grandes familles nobles, envers le parti de *Cylon*, souilla l'honneur et détruisit la considération de toute la classe. Les disettes et les épidémies qui survinrent furent interprétées par le peuple irrité comme les conséquences de la colère céleste qu'avait excitée la profanation des sanctuaires. L'État était sur la pente de la décadence, lorsque Solon (594), l'un des *sept sages*, qui avait mis sa ville natale

en possession de Salamine, et qui jouissait, comme archonte et comme Eupatride de la race de Codrus, de la confiance de la noblesse, en même temps que de la plus haute considération comme poète et comme ami du peuple, sauva sa patrie par sa nouvelle législation. Sa constitution est un mélange d'éléments aristocratiques et d'éléments démocratiques. Car, tandis qu'il chercha à alléger la position du peuple par l'abolition des dettes (*seisachtie*) et par l'attribution de l'autorité supérieure et de la puissance législative à l'*assemblée du peuple*, dont répondait le *conseil des quatre cents* investi de l'administration, aussi bien que les *juges* (*héliastes*, jurés), il assura aux gens de qualité et aux riches certains privilèges et certains honneurs, par la *répartition du peuple en quatre classes d'après les fortunes*; il leur réserva la dignité d'archonte et fit de l'*aréopage* aristocratique, tribunal ancien et respectable, le gardien des lois, de la constitution et des mœurs. Sans perdre de vue les fondements solides de la discipline et de l'usage, Solon brisa ainsi les chaînes qui avaient tenu jusque-là la majorité du peuple athénien dans une tutelle politique et civile; il rattacha à l'expérience du passé les réformes réclamées par l'esprit du temps. C'est pourquoi, au milieu de toutes les fluctuations, la législation de Solon resta la base du droit de l'organisation attique.

Cylon, qui appartenait à une ancienne famille noble et avait été couronné vainqueur aux jeux olympiques, s'intéressa aux classes inférieures et occupa la citadelle avec le secours de Théagène, tyran de Mégare, son beau-père. Mais le peuple,

déflant de ses intentions, ne le soutint pas ; les nobles, conduits par l'Alcméonide *Mégacles*, s'emparèrent de l'Acropole ; Cylon s'enfuit ; mais ses partisans furent massacrés, malgré la parole donnée devant les autels des dieux où ils avaient cherché un asile (596). Ce sacrilège amena l'expulsion des Alcméonides et l'expiation de la ville par le devin *Épiménide* de Crète qui, à l'instigation de Solon, tranquillisa les esprits par des sacrifices et des purifications, rétablit la paix et la concorde, et prépara par plus d'une institution salubre le travail de législation de son ami.

§ 24. *Législation de Solon.* 1. Le dégrèvement des charges consista dans la remise aux citoyens pauvres d'une partie de leurs dettes, au moyen d'un abaissement du titre des monnaies qui éleva la valeur du numéraire existant sans changer la somme des obligations, dans la diminution des impôts sur les propriétés foncières hypothéquées, dans l'abrogation de la loi en vertu de laquelle le créancier pouvait réduire à l'esclavage son débiteur insolvable ; la liberté fut rendue à tous les Athéniens devenus serfs pour cause de dettes. 2. En vertu de la répartition des classes, on procéda à une nouvelle estimation. A la première série appartenaient les citoyens (*Pentacosiomédimniens*) qui récoltaient sur leurs propres terres 500 mesures (*médimnes*) de productions solides ou liquides et avaient un commandement pendant la guerre ; à la deuxième, les *chevaliers* (*hippeis*) ou possesseurs d'une récolte de 300 médimnes, suffisante pour fournir deux chevaux de bataille, l'un pour le maître, l'autre pour l'écurier ; la troisième comprenait les *Zéngites* dont le revenu était de 200 médimnes ; ils amenaient un attelage de mulets, de chevaux ou de bœufs et pouvaient servir dans les troupes pesamment armées (*hoplites*) ; la dernière classe et la plus nombreuse se composait des *Thètes* qui récoltaient au dessous de 200 médimnes ou qui ne possédaient aucun fonds, servaient comme soldats armés à la légère ou comme matelots, et n'étaient soumis à aucune imposition. Les

trois premières classes avaient seules accès aux fonctions publiques et au grand conseil; la dernière était exclue de toutes les places. C'est sur cette disposition des classes que se régla le service militaire; lorsque le jeune homme, préparé par les exercices de corps et le maniement des armes, avait atteint sa dix-huitième année, il était armé en présence de ses parents et des autorités; il jurait fidélité à la patrie, aux généraux et aux lois du camp; il promettait de ne jamais déshonorer ses armes, de résister jusqu'à la dernière extrémité aux ennemis de la constitution. Après deux ans de service à l'intérieur du pays, il était inscrit sur les contrôles de l'armée. La solde était inconnue; chacun servait à ses propres frais; l'État prenait soin des blessés, et les braves qui succombaient recevaient une sépulture pompeuse; le lâche était frappé d'infamie, c'est à dire de la perte de son droit de citoyen et de l'exclusion des sacrifices.

3. *L'assemblée du peuple* exerçait le pouvoir législatif et contrôlait les fonctionnaires publics et les magistrats, particulièrement les neuf archontes; elle fixait les impôts, prenait des résolutions décisives sur la paix et la guerre, etc. Le *conseil des quatre cents* nommé pour un an, prenait soin, à l'aide des *prytanes*, des affaires courantes de l'administration et dirigeait les délibérations de l'assemblée du peuple et les relations avec l'étranger; pour les affaires judiciaires, les archontes qui, en même temps, présidaient aux procès, choisissaient les juges parmi 6,000 jurés. 4. *L'aréopage* était composé des citoyens les plus honorables, choisis à vie, surtout parmi les archontes qui s'étaient bien acquittés de leurs fonctions; il exerçait la juridiction criminelle à l'égard des assassins, des incendiaires, des empoisonneurs et d'autres grands criminels; mais ce qui lui donnait une signification capitale, c'était la *judicature des mœurs* que lui confia Solon; il surveillait l'éducation de la jeunesse et la conduite des citoyens, afin que la moralité et l'ordre fussent observés, que chacun menât une vie active et honorable, et que la débauche et le luxe des habits restassent bannis de la répu-

blique. Solon ne laissa subsister, des institutions draconiennes, que les peines portées contre le meurtre et l'assassinat, ainsi que le tribunal des *Éphètes* (tribunal d'appel) parce que Dracon lui-même n'avait fait en cela que confirmer des droits très anciens, consacrés par la religion et l'usage. Solon maintint également l'antique division du peuple athénien en phyles, en fratries et en familles, et il sauva par là le dernier reste de l'ancienne piété et des rapports d'affinité. Ces agrégations de tribus et de familles avaient l'inspection sur la pureté de la descendance et la légitimité de la bourgeoisie innée. C'est pourquoi chaque citoyenne nouvellement mariée devait être introduite dans la fratrie de son mari, chaque enfant nouveau-né inscrit dans le registre de famille. De cette manière seulement on entraînait en possession de la plénitude du droit de bourgeoisie. Les fratries et les tribus servaient aussi de points de réunion par le culte des dieux particuliers d'une lignée. — Comme autrefois, les neuf archontes dirigeaient, d'après la législation de Solon, la marche du gouvernement et l'administration de la justice civile; seulement ils étaient élus par l'ensemble des citoyens et responsables de l'assemblée du peuple. Le premier archonte, qui donnait son nom à l'année, jugeait les différends et les affaires matrimoniales, apaisait, en qualité de juge de paix, les querelles entre voisins, et accomplissait une sorte de censure des mœurs; l'archonte-roi, successeur de l'ancien roi-pontife héréditaire, présidait aux mystères, aux sacrifices publics et aux fêtes religieuses, décidait de toutes les accusations d'impiété ou de violation du droit ecclésiastique, portait l'instruction du meurtre devant l'aréopage, et prononçait des sentences pénales sur les objets inanimés qui avaient blessé ou tué un individu; l'archonte général avait, outre la haute direction de l'organisation militaire et le commandement de l'armée, le règlement des difficultés entre des étrangers et des citoyens; les six gardiens des lois (*Thesmothètes*) vidaient toutes les affaires qui n'entraient point dans les attributions spéciales de leurs collègues

et protégeaient les droits constitutionnels contre toute agression ou toute contestation.

§ 25. Lorsque Solon eut achevé sa législation, il fit jurer aux Athéniens de n'y rien changer dans l'espace de dix ans, et se rendit ensuite en Égypte, dans l'île de Chypre et en Asie Mineure; il s'entretint à Sardes avec Crésus qui le consulta sur les choses divines et humaines (362). Mais pourtant de nouvelles émotions dans sa ville natale le ramenèrent bientôt à Athènes où se passa la fin de sa carrière; car, selon son opinion, quiconque ne prenait point parti dans un temps de troubles, perdait l'honneur. Dans un âge avancé, Solon, jeune encore d'esprit et de cœur, pénétra les plans ambitieux des chefs de factions et notamment de son parent Pisistrate (§ 27) et, dans des chansons et des discours, il recommanda paternellement au peuple de se défier des « grands hommes » qui menaçaient la république; il combattit l'introduction de l'art dramatique qui pervertissait le véritable sens patriotique par des illusions, et réprimanda par ces paroles irritées l'assemblée des citoyens qui avait accordé une garde du corps au chef des démocrates : « N'attribuez pas aux dieux, mais à votre lâcheté, le malheur qui vous atteindra ! » — L'activité éveillée par les institutions démocratiques de Solon, éleva le peuple athénien à un degré de civilisation et à une variété de développement intellectuel, dont il n'existait aucune trace dans la rude Sparte dominée par une chevalerie aristocratique.

LA TYRANNIE.

§ 26. *Naissance de la tyrannie.* Vers cette époque, les familles nobles privilégiées avaient aboli la royauté dans presque tous les États de la Grèce et fondé une *aristocratie républicaine* (§ 20). Celle-ci dégénérait ordinairement en une *oligarchie* oppressive; c'est pourquoi le peuple (*démos*) exclu de toute coopération aux affaires publiques, se soulevait contre les abus de pouvoir des seigneurs, aussitôt qu'il arrivait à la conscience de sa situation et de ses droits. Mais comme l'aristocratie était en possession des armes, les démocrates ne triomphaient d'habitude que lorsqu'un noble riche et ambitieux se séparait de sa classe, se mettait à la tête du peuple, s'emparait de la citadelle et renversait le gouvernement aristocratique. Entouré d'une troupe armée de partisans fidèles, un pareil *démagogue* pouvait alors s'approprier facilement la souveraineté; car le peuple l'y aidait souvent en retour du secours qu'il lui avait prêté contre les oligarques, et se contentait d'abord de biens plus immédiats, tels que le morcellement des terres, l'abolition des dettes, la communauté matrimoniale, et l'égalité générale des droits. Ainsi il arriva qu'au vi^e et au vii^e siècle, dans la plupart des États de la Grèce, des monarchies se formèrent, dont les défenseurs furent désignés sous le nom de *tyrans*, dénomination qui, d'abord, ne signifia que « dominateur » ou « gouver-

neur » avec l'idée accessoire d'usurpation arbitraire, par opposition aux *æsymnètes* qui, dans les moments difficiles, étaient investis de pouvoirs extraordinaires par ordre du conseil et du peuple, mais qui, au temps de la démocratie policée, lorsqu'une pareille puissance parut dangereuse entre les mains d'un seul homme, furent regardés comme des dictateurs cruels et violents. Plusieurs de ces tyrans étaient doués de qualités éminentes et gouvernèrent avec beaucoup d'éclat. Pour occuper le peuple, auxquels ils étaient redevables de leur élévation, ils faisaient construire de somptueux édifices; leurs richesses leur donnaient les moyens de s'entourer d'artistes, de poètes et de sages, et d'exciter leur émulation; un brillant train de cour ajoutait à l'animation des résidences. Mais la domination des tyrans fut de courte durée, malgré les efforts qu'ils firent pour l'assurer en concluant des alliances matrimoniales entre eux et des ligues et des traités avec les rois étrangers. Les oligarques cherchèrent à les renverser par tous les moyens, et ils furent aidés dans cette tâche par les Spartiates qui prêtaient partout leur appui aux constitutions aristocratiques. Souvent aussi, les fils qui avaient grandi au milieu de la puissance, oublièrent de quelle manière leurs pères s'en étaient emparés, mirent de côté toutes les considérations qu'ils devaient au peuple et devinrent des despotes tortionnaires. Ils étaient alors renversés; le peuple s'unissait pour quelque temps aux nobles, mais seulement pour fonder, après leur expulsion, une démocratie pure. Les tyrans les plus

illustres furent PÉRIANDRE (625-585) de Corinthe, un des sept sages, qui joignait la dureté et la cruauté à l'amour des arts et à la grandeur souveraine, POLYCRATE de Samos et PISISTRATE (vers 560) d'Athènes. Les deux premiers ont été célébrés par les légendes poétiques. Périandre, fils du prudent *Cypselus* qui enleva la domination de Corinthe à la puissante famille des *Bacchiades* et gouverna pendant trente ans (635-625) avec douceur et modération, avait pour ami le chanteur et joueur de cithare *Arion* de Lesbos, qui habita longtemps Corinthe et parcourut l'Italie et la Sicile pour faire connaître son talent dans les pays lointains; il s'embarqua ensuite à Tarente pour revenir à Corinthe. En route, les matelots, convoiteux des richesses qu'il avait acquises, formèrent le projet de le jeter dans la mer. En vain Arion leur offrit tous ses trésors pour racheter sa vie; ils redoutaient la colère de Périandre si leur tentative criminelle venait à être découverte et ils maintinrent leur résolution première. Lorsque tout espoir de salut fut évanoui, Arion fit retentir les accents de sa voix et de son instrument, et se précipita de lui-même dans les flots. Mais le navire était suivi par des dauphins; l'un d'entre eux présenta son dos au chanteur et le porta à terre. Arion se hâta de regagner Corinthe et raconta à son ami le danger qu'il avait couru et la façon miraculeuse dont il avait été sauvé. Périandre alors fit comparaître devant lui les premiers bateliers qui arrivèrent à Corinthe et leur demanda des nouvelles d'Arion. « Nous l'avons laissé en bonne santé à Tarente, »

répondirent-ils. Mais Arion apparut tout à coup devant eux ; les bateliers interdits reconnurent leur faute et subirent le châtement qu'ils avaient mérité. — La légende de l'*anneau de Polycrate* (§40-§22) n'est pas moins célèbre. Le riche et puissant maître de Samos réussissait dans toutes ses entreprises ; partout où il combattait, dit Hérodote, il remportait la victoire. Il avait cent vaisseaux à cinquante rames et mille archers, à l'aide desquels il défit tous ses ennemis, vainquit les Lesbiens dans un combat naval et soumit beaucoup de villes et d'îles. *Amasis* d'Égypte, l'hôte de Polycrate, s'inquiéta d'un bonheur si constant ; il l'engagea dans une lettre à se défier des vicissitudes du sort et de l'envie des dieux, et lui conseilla de se défaire de ce qu'il avait de plus cher, afin de se préparer une douleur à lui-même et de se concilier les puissances célestes. Polycrate alors jeta au fond de la mer un riche sceau d'émeraudes enlâssées dans l'or, ouvrage de Théodore de Samos. Mais les dieux dédaignèrent son sacrifice : quelques jours après, un pêcheur apporta un gros poisson qu'il avait pris, et l'offrit au souverain ; quand on l'ouvrit, on trouva la bague dans l'intérieur de son corps. Lorsqu'*Amasis* apprit cet événement, il craignit que Polycrate n'eût une mauvaise fin, et renonça à son hospitalité, afin de n'avoir pas à pleurer un ami quand le malheur inévitable aurait fondu sur lui. Quelque temps après, le gouverneur de la Perse attira, sous des promesses captieuses, le souverain de Samos à Magnésic, dans l'Asie Mineure, où il le fit mettre en croix (§22).

LES SEPT SAGES. Les Grecs se sont plu à désigner comme les « sept sages, » les représentants de la science et de l'expérience morale, politique et sociale du VI^e siècle, et à leur attribuer des sentences et des maximes concises; mais on ne s'accorde généralement ni sur leurs noms ni sur leurs sentences. Aux quatre philosophes de la Grèce asiatique, *Thalès*, *Pittacus*, *Bias* et *Cléobule* de Lindos dans l'île de Rhodes, on en adjoint ordinairement trois de la mère-patrie : *Solon* d'Athènes, *Chilon* de Sparte et *Périandre* de Corinthe; mais on remplace parfois le dernier par *Phérécyde* de Scyros ou *Myson* de Laconie. C'étaient des hommes pratiques qui agirent puissamment comme conseillers du peuple, hommes d'État et conducteurs des affaires publiques. Voici quelques-unes des formules morales qu'on leur prête : « Garder une mesure est bon » (Cléobule); « connais-toi toi-même » (Chilon); « jamais trop » (Solon).

§ 27. Pisistrate et ses fils. Pendant que Solon était encore en vie, l'athénien Pisistrate, homme riche et éminent, s'empara du pouvoir en tournant au profit de son élévation les querelles des classes inférieures du peuple avec les autres classes. Il se blessa lui-même et prétendit ensuite que l'on attentait à sa vie; par cette ruse il obtint une garde du corps de cinquante porte-massue et l'occupation de la citadelle. A la vérité ses ennemis parvinrent à le chasser deux fois de la ville, mais il rentra la première fois par une tromperie concertée avec l'Alcméonide Mégaclês, en feignant que Pallas Athéné elle-même l'avait introduit dans la ville, la seconde fois, après un séjour plus long à Erétrie en Eubée, par une bataille dont il sortit victorieux; il se vengea de ses ennemis par l'exil et par des impositions oppressives, et s'affermir enfin dans sa

haute position qu'il transmit à sa mort à ses fils HIPPIAS et HIPPARQUE (527). Pisistrate et Hippias aussi à son début, gouvernèrent avec beaucoup de gloire. L'agriculture, l'industrie et le commerce prirent un grand essor; plus d'un champ aride et désert fut planté de bois d'oliviers aux frais de l'État; des mines d'argent nouvellement exploitées augmentèrent les revenus publics; les poésies d'Homère qui jusque-là n'avaient été transmises qu'oralement par des chanteurs nomades (rhapsodes), furent couchées par écrit et ainsi conservées à la postérité; les artistes de tout genre furent libéralement encouragés; Athènes fut embellie de temples et d'édifices publics; des statues d'Hermès avec des devises ornèrent les places et les rues; le chansonnier *Anacréon* vécut à la cour d'Hippias. Mais lorsque Hipparque, homme cupide et débauché, eut été tué pendant la grande fête des Panathénées par deux Athéniens, liés d'une étroite amitié, HARMONIUS et ARISTOGITON (514), qui avaient à se plaindre d'une offense, Hippias laissa une libre carrière à son naturel despotique. La cruauté qu'il montra d'abord en livrant au supplice les meurtriers honorés plus tard par les Athéniens comme des héros et des tyrannicides, ainsi que leurs amis et leurs complices; les lourds impôts dont il accabla la noblesse comme les simples citoyens, lui aliénèrent le parti démocratique et fournirent aux oligarques qui vivaient en exil et dont les chefs influents, les *Alcméonides* (§ 23), venaient précisément de s'attirer la faveur du sacerdoce pythien et de toute l'Hellade par la construction

grandiose du temple de Delphes, une occasion favorable pour chasser les tyrans avec le secours des Spartiates. Lorsque ses enfants furent tombés entre les mains des ennemis (310), Hippias rendit la citadelle en vertu d'une capitulation, et se réfugia dans l'Asie Mineure, afin de demander l'appui de la Perse pour être rétabli dans sa souveraineté.

§ 28. *Achèvement de la démocratie athénienne.* Les oligarques avaient vainement espéré ressaisir la domination d'Athènes avec l'aide des Lacédémoniens. Sous la direction de l'alcéméonide *Clisthène*, la constitution de Solon fut dépouillée de ses éléments aristocratiques, et une démocratie pure fut instituée.

1. Les quatre ancienes phyles, au sein desquelles avaient été choisis jusqu'ici les 400 membres du conseil avec une préférence pour les seigneurs fonciers, furent dissoutes, et par là furent rompus les liens des associations de tribus et de familles. A leur place, on établit dix nouvelles phyles, ayant chacune dix *dèmes* ou districts séparés l'un de l'autre; dans cette nouvelle organisation géographique et politique les citoyens jouissaient de droits égaux. Deux dèmes formaient une *naucrario* qui avait à équiper et à armer une trirème et à fournir un éphète au tribunal criminel de l'archonte-roi. 2. Le conseil des cinq cents était élu chaque année par les dix phyles, soit 50 membres de chaque district, sans égard à la fortune ni au rang. Les cinquante *prytanes* gouvernaient; pendant les 36 jours de leur présidence ils se tenaient dans le Prytanée et étaient nourris aux frais de l'État. Chacune des dix phyles exerçait alternativement la prytanie, et à chaque changement une assemblée du peuple était convoquée. 3. Chaque année, 6,000 citoyens (500 de chaque tribu et 100 suppléants) étaient dési-

gnés par le sort pour remplir des fonctions auprès du tribunal populaire (*héliæa*). Les héliastes étaient répartis en 100 décuries ou sections, de 500 membres chacune. Par ces réformes constitutionnelles, l'*archontat*, encore toujours réservé à la première classe de contribuables, devint de plus en plus une charge purement honorifique. Le pouvoir des deux premiers archontes se borna à la direction des sacrifices et à certaines décisions judiciaires dans les affaires de famille et d'héritage; le troisième, le polémarque, dut partager ses attributions avec les dix stratèges qui étaient élus chaque année, et les six thesmothètes descendirent au rang de juges d'instruction pour les décuries de l'héliæa. L'autorité de l'aréopage fut limitée dans une égale proportion. En même temps, Clisthène fit enrôler dans les tribus et participer aux droits et aux devoirs des citoyens, un certain nombre d'industriels et d'artisans qui jusque là avaient vécu dans l'Attique comme étrangers ou comme affranchis, mais sans jouir de l'indigénat. Ainsi, la réforme de Clisthène jeta les fondements de gouvernement du peuple athénien par lui-même. Tout citoyen qui avait atteint sa trentième année avait voix consultative et délibérative dans l'assemblée générale, il était apte à devenir juge ou juré près de l'héliæa; et afin de pouvoir éloigner pour quelque temps par un exil (honorable) quiconque paraissait mettre en péril l'égalité civile et la constitution démocratique par une puissance, une considération ou une influence excessives, on établit l'*ostracisme*, arbitrage et censure du peuple souverain envers l'individu dans ses rapports avec la sécurité et la prospérité générales. Beaucoup de personnages des plus éminents, tels qu'Aristide, Thémistocle, Cimon et d'autres, eurent à subir cette sorte de bannissement, dont la dureté était mitigée par cette circonstance que celui qui en était frappé acquérait une grande importance; son honneur, sa droiture et ses biens restaient intacts. Mais lorsqu'au temps de la guerre du Péloponnèse, un démagogue insignifiant et vil, Hyperbolus, par une intrigue d'Alcibiade et de Nicias, eut été frappé d'os-

tracisme à la place de l'un de ces deux chefs de parti, les Athéniens abolirent avec raison toute l'institution, qui dès lors ne pouvait plus être une marque d'honneur et de considération, mais devenait une dégradation.

Les citoyens de distinction, sous la conduite d'*Isagoras* et avec l'aide des Spartiates, cherchèrent en vain à renverser la démocratie. Le peuple était arrivé à la conscience et au sentiment de sa force et de sa liberté; il repoussa victorieusement toutes les attaques. Il profita avec ardeur de toutes les occasions qui s'offraient d'exercer sa virilité dans le voisinage et au loin; et par d'heureux combats contre les Béotiens et les Chalcidiens (506), par sa rivalité avec Égine, il acquit la connaissance de ses forces, qui obtinrent bientôt leur consécration sur le champ de bataille de *Marathon*; cette dernière victoire ne fut pas moins décisive pour l'affermissement de la démocratie à l'intérieur que pour l'indépendance d'Athènes au dehors. Selon le jugement d'Hérodote, l'égalité civile montrait partout son action bienfaisante; sous leurs princes, les Athéniens n'étaient pas supérieurs à leurs voisins; citoyens libres, ils furent bientôt les premiers. De là il ressort que, dominés, ils agissaient à dessein avec mollesse, parce que leurs efforts étaient faits en faveur d'un maître, tandis que, sous un régime de liberté, chacun était excité à travailler pour lui-même.

Dans de pareilles circonstances, on ne peut pas s'étonner de voir l'un des hommes les plus purs dont l'histoire ait conservé

le nom, *Aristide* mettre le couronnement à la démocratie absolue, en ouvrant la carrière de l'archontat et des autres fonctions publiques à tous les citoyens, sans égard à la naissance ou au cens, si l'on considère qu'il le faisait pour une génération dont tous les enfants s'étaient rendus également dignes de gouverner, par une égale sollicitude pour les intérêts généraux, une même obéissance aux lois, un même dévouement au bien commun. Les dispositions naturelles du peuple, jointes à la généralisation de la vie politique et aux nombreuses occasions d'acquérir des connaissances, vulgarisèrent l'éducation chez le peuple athénien, au point que l'investiture même de beaucoup d'emplois publics par la voie du sort, ayant été introduite après les guerres des Perses, n'eut point les désavantages qu'elle avait eus dans d'autres États. Cette démocratie perfectionnée par les Athéniens avec toutes ses conséquences, eut une durée de deux cents ans, sauf quelques perturbations; car elle n'était pas un simple accident, mais un état fondé en droit, auquel le peuple même avait apposé le sceau de la légalité en s'en référant aux institutions de Solon. La conviction du peuple athénien, que sa souveraineté était celle de la loi et reposait essentiellement sur l'inviolabilité de celle-ci, en mit au moins la lettre à l'abri de son arbitraire; en outre, sa piété soigneuse n'osait point toucher à ce qui avait été consacré par le temps et la tradition; et même lorsque plus tard la licence de la multitude méprisa ces barrières, on n'abusa pourtant jamais du nom de la liberté pour sacrifier le respect de la loi et de ses représentants à l'arbitraire des individus.

CULTURE INTELLECTUELLE DES HELLÈNES.

§ 29. LA POÉSIE LYRIQUE. Les nouveaux rapports, la vie plus animée, les fêtes religieuses plus éclatantes, créèrent de nouvelles formes avec des conceptions et des buts différents,

non seulement dans la situation politique et les relations civiles, mais aussi dans l'art poétique. La poésie sévère du temps héroïque, avec l'hexamètre symétrique coulant comme un large fleuve, ne correspondait plus à l'animation qui régnait dans les esprits par suite des luttes de parti et des troubles civils, à l'existence remuante et agitée qui se déployait dans l'activité commerciale. C'est tout au plus si, à l'occasion des grandes solennités religieuses, le peuple avait parfois le loisir de prêter l'oreille aux récits des chanteurs nomades, et c'est pourquoi aussi les poésies des rhapsodes furent renvoyées à ces rares occasions; pour les besoins du jour, pour les luttes et les jouissances du présent, il fallait des poètes qui fussent mêlés à la vie militante et poursuivissent des buts pratiques, qui prissent part aux joies et aux soucis, aux sentiments et aux efforts, aux faits et aux intérêts des nouvelles générations. Ainsi naquit la nouvelle poésie lyrique qui n'était pas circonscrite comme l'ancienne dans des hymnes religieux, dans des invocations aux Dieux, mais qui étendait son domaine à toutes les manifestations actuelles, secondait toutes les tendances, reflétait toutes les dispositions d'esprit et toutes les sensations, éveillait et excitait tous les sentiments assoupis, prêtait, dans son opulente diversité, une forme et une expression à toute la vie intérieure. Tantôt, la lyre devint une arme et une trompette de guerre qui, sous l'inspiration de *Callinus* et de *Tyrtée*, enflammait le courage des combattants; tantôt, elle fut, comme chez *Solon* et *Théognis*, l'interprète des opinions politiques et de l'esprit de parti. Sous la main d'*Archiloque* et d'*Hipponax* les iambes lyriques se changèrent en flèches aiguës dirigées contre des ennemis personnels, tandis que chez *Mimnerme* et chez *Alcée* le chant débordait tantôt d'ardeur guerrière, tantôt comme chez *Sappho*, d'amour brûlant et de sereine jouissance de la vie. *Anacréon* fut le chanteur de l'amour, du vin et des désirs sensuels. Après que la musique eut été perfectionnée par *Terpandre* et que la flûte légère se fut mariée à la cithare grave et solcu-

nelle, *Alcman* et *Stésichore* introduisirent dans les fêtes religieuses le chœur, que *Pindare* perfectionna dans ses pompeux chants de victoire, tandis que son contemporain *Simonide* s'acquerrait la plus grande renommée par d'ingénieuses épitaphes ou épigrammes. Au milieu de ces efforts, la forme poétique, la versification, qui, dans les *distiques élégiaques*, ne s'était pas encore sensiblement écartée de l'hexamètre héroïque, prit une variété et un essor plus considérables, jusqu'à ce qu'elle atteignît sa plus haute perfection dans les *chœurs strophiques* avec des mouvements rythmiques. Ce perfectionnement de la poésie lyrique conduisit nécessairement au développement de la *musique* et de la *danse*; car, par suite de l'usage qui existait chez les Grecs de célébrer les fêtes des dieux par des chœurs et des danses rythmiques de jeunes garçons et de jeunes filles, les deux arts étaient intimement liés; et, comme les formes lyriques et les mesures du vers se diversifiaient de plus en plus, la danse acquit par degrés une plus grande variété, depuis la procession circulaire autour de l'autel du sacrifice, jusqu'à la danse mimique et la danse des armes (*pyrrhique*) dans laquelle étaient représentées les actions des héros et des dieux. La haute importance que l'antiquité attribua à la musique, dont les législateurs grecs reconnaissaient l'influence sur les mœurs et sur l'éducation et dont ils recommandaient la culture, permet de conclure que les Hellènes avaient également acquis dans cet art un haut degré de perfection, quoique nous n'ayons pas à cet égard de renseignements bien précis. Mais les exercices et les luttes de chant et de musique formaient à Sparte et à Athènes un élément essentiel de l'éducation et de la jeunesse.

Les différentes sortes de poésie lyrique. Ce fut aussi dans les colonies florissantes de l'Asie Mineure, remarquables par leur bien-être, leur liberté et leur civilisation, et portées à la joie et au plaisir par la beauté de leur climat, que la poésie lyrique prit naissance. Elle se divise en trois espèces principales : la

poésie ÉLÉGIAQUE, la poésie IAMBIQUE et la poésie MÉLIQUE.

1. LA POÉSIE ÉLÉGIAQUE, sous la forme de distiques, comprend les subdivisions suivantes : a. La poésie POLITIQUE qui a pour représentants : *Callinus* d'Éphèse (vers 730), dont on possède encore le fragment d'une élogie guerrière, dans laquelle il excite ses compatriotes à combattre bravement les ennemis; *Tyrtée* d'Attique, qui fut envoyé au secours des Spartiates dans la guerre de Messénie (§ 22); on a prétendu qu'il était boiteux, peut-être pour indiquer d'une manière allégorique la mesure du vers élégiaque; *Solon* (639-559), le sage d'Athènes, poète et législateur, qui poussa par ses élégies ses concitoyens à reprendre l'île de Salamine. b. La poésie GNOMIQUE (sentencieuse). *Théognis* (570-490) se distingua dans ce genre; il faisait partie de l'aristocratie doriennne de Mégare, renversée par les démocrates et dépouillée par eux de sa puissance et de ses richesses. Exilé ou fugitif, il se rendit en Sicile et ailleurs, et soulagea son cœur en composant des élégies sentencieuses, dans lesquelles il engage un jeune homme à conserver les sentiments et la grandeur d'âme de la noblesse doriennne et à détester les vils démocrates, guidés par ces principes pernicieux et égoïstes. Les excès d'une populace débordée qui, après la chute du tyran Théagène de Mégare (630-600), se livrait à de sauvages attentats contre les biens et la vie des citoyens riches, avaient aigri et affligé l'âme vertueuse de Théognis. *Phocylide* de Milet (vers 550), observateur pénétrant de la nature humaine, s'élève par sa propre conscience et sa dignité intérieure, et soumet le monde à une critique rigoureuse. A la poésie gnomique appartiennent aussi les ÉPIGRAMMES (épitaphes) qui, en quelques distiques, expriment une nouvelle ou une bonne pensée; dans la suite, on leur donna souvent un tour inattendu. *Simonide* de Céos brilla dans ce genre, surtout par sa célèbre inscription sur les victimes des Thermopyles. *Critias*, le chef de la faction aristocratique à Athènes s'est aussi distingué comme poète élégiaque. c. La poésie ÉROTIQUE fut fondée par *Mimnerme* (vers 600) de Colophon, établi à Myrène, lequel, dans des chansons plaintives, avec accompagnement de flûte, exprima les douleurs d'un amour malheureux

pour la joueuse de flûte Nanno et se plaint de la vieillesse qui empêche de jouir de la beauté et de l'amour. Comme son contemporain *Alcée*, dont pourtant il ne parvint pas à égaler l'élévation et la vigueur, Mimnerme chanta non seulement le vin et l'amour, mais la guerre et les armes, et il excita le courage des habitants de Smyrne, en leur rappelant les exploits de leurs ancêtres. Ses plaintes sur la vieillesse furent contredites par Solon qui ne voulait point, comme lui, mourir dans sa soixantième, mais dans sa quatre-vingtième année. Ses successeurs sont *Antimaque* et *Hermesianax* de Colophon ; le premier était un ami de Platon qui s'exprima en termes élogieux au sujet de son élégie sur sa maîtresse, tandis que sa grande épopée perdue, la *Thébaïde*, était diffuse et manquait de fraîcheur et de grâce ; le second était contemporain d'Alexandre.

2. LA POÉSIE IAMBIQUE. On cite comme l'inventeur de cette sorte de poésie *Archiloque* (vers 700), issu d'une famille distinguée, mais appauvrie, de Paros. Il célébra d'abord dans des hymnes les divinités de son île, Déméter et Dionysus ; son violent amour pour Néobule, fille de Lycambès, le poussa vers la poésie érotique, jusqu'à ce que le mépris de cet amour le portât à composer les lambes véhéments qui fondèrent sa réputation. Il était proverbial en Grèce de crier à un moqueur : « Tu pillas Archiloque. » La force qu'acquîrent ses poésies railleuses par l'application de nouvelles sortes de vers est indiquée par la tradition d'après laquelle toute la famille de Lycambès, poursuivie par ses satires, tomba dans un désespoir tel que le père et la fille se donnèrent la mort. Archiloque passa une vie agitée, tantôt en Grèce et dans les îles (Thasos), tantôt en Italie ; puis il revint à Paros où il périt en brave dans un combat contre les Naxiens. Sa carrière fut partagée entre les fatigues de la guerre et le culte de la poésie. Comme Archiloque, on rapporte que son successeur *Hipponax* d'Éphèse (vers 510), l'inventeur de l'iambe boiteux (choliambe, forme métrique altérée par le changement du dernier pied en un spondée), poussa au suicide par ses satires deux statuaires de Chio, Bupalus et Athenis, qui avalent, à une statue du poète, exagéré malicieusement la laideur de son visage et la difformité de son corps. La nécessité et les persécu-

lions le rendirent grondeur et amer. *Simonide* de Samos (vers 650), nommé aussi l'Amorgien à cause de son émigration à Amorgos, composa entre autres une poésie sur les femmes, dont nous possédons encore un fragment. Chez lui, l'acreté iambique devient de la satire tempérée, qui flagelle non les torts et les défauts d'individus, mais les faiblesses et les vices de classes entières, de toute la société. — Ce genre de poésie comprend encore les *APOLOGUES* écrits en iambes, ou *fables ésopiques*, du nom de son inventeur prétendu, l'esclave phrygien *Ésope* (vers 560). Les particularités de la vie d'Ésope sont inconnues et appartiennent elles-mêmes en grande partie au domaine de la fable. On raconte qu'il était difforme, qu'il servit comme esclave chez plusieurs maîtres, notamment chez Jadmon de Samos, et qu'enfin il fut précipité du haut d'un rocher par les Delphiens que ses fables piquantes avaient offensés, sous prétexte qu'il avait enlevé du temple une coupe d'or. Les fables en choliambes connues sous son nom viennent de *Babrius* (vers 206 avant J. C.), qui les arrangea d'après d'anciens recueils au temps de la ligue achéenne ou, selon d'autres, sous Auguste. — En raison de son contenu, la fable, empruntée à l'Orient, doit être rangée dans la poésie didactique, car l'historiette rattachée à la vie de la nature et particulièrement au règne animal a un but d'instruction.

3. LA POÉSIE MÉLIQUE ou lyrique, dans le sens étroit du mot, était intimement liée à la musique et à la danse. La variété de la mesure du vers, les divisions strophiques et un rythme propre au chant sont les propriétés essentielles de ce genre. LA LYRIQUE DORIENNE, cultivée par les Doriens dans le Péloponnèse et en Sicile, se rattache principalement au culte de l'Apoïlon dorien, en l'honneur duquel on entonnait des cantiques (*péans*) accompagnés de danses et des hymnes. A la tête des poètes doriens se trouve *Alcman* (vers 620) de Sardes, domicilié à Sparte d'abord comme esclave puis comme affranchi; dans ses hymnes, ses péans et ses chœurs de jeunes filles (*parthénies*), où se reflète la vie civile et morale des Spartiates, on remarquait surtout la vivacité pittoresque de l'expression. Quoique quelques-uns de ces chœurs eussent un caractère religieux ou célébrent la vertu spartiate, il chantait pourtant de préfé-

rence l'amour, le vin et la bonne chère, et se plaignait de la vieillesse qui restreignait toutes ces jouissances. Quelque temps après lui brilla *Stésichore* (vers 600) d'Himère en Sicile, poète fécond qui revêtait d'une forme lyrique des sujets épiques (traditions héroïques). — La poésie mélique atteignit sa perfection chez les Éoliens de l'Asie Mineure, où elle s'appliqua moins au culte public qu'à la vie de société. Les poètes éoliens les plus distingués sont : *Alcée* (vers 610) de Mytilène, aussi grand comme chanteur que comme combattant pour la liberté des Lesbiens, quoique défenseur avant tout des prérogatives de l'aristocratie. Comme adversaire de Pittacus, le noble et patriotique souverain de Lesbos, il fut obligé de quitter sa patrie, jusqu'à ce qu'il se fût réconcilié avec lui. Ses poésies débordent de passion sensuelle, soit qu'il chante les combats ou les misères du bannissement, soit qu'il se livre à la joie des festins ou de l'amour; *Sappho* (vers 610) de Mytilène, poétesse inspirée de l'amour, qu'on a accusée à tort d'avoir mené une vie déréglée. La légende d'après laquelle elle se serait précipitée dans la mer du haut du rocher de Leucade, parce que le beau Phaon l'avait dédaignée, semble avoir son origine dans la fausse interprétation d'une expression figurée de la vertu attribuée à l'Apollon leucadien de purifier l'âme. — Le premier inventa la strophe alcaïque, la seconde le mètre sapphique. *Ibycus* (vers 528) de Rhégium vécut également à la cour de Polycrate de Samos; il fut tué par des brigands. Il imita, dans les chants mythiques, son compatriote Stésichore et chanta, en outre, l'amour avec un feu tout éolien et l'ardeur d'une passion impétueuse. *Anacréon* (vers 533) de Téos vécut également à la cour de Polycrate, jusqu'à ce qu'une invitation du Pisistratide Hipparque l'eût appelé à Athènes. Il passe pour le modèle des poètes érotiques; car, parmi ses nombreuses poésies, les chansons sur l'amour et les joies de la société occupaient la plus large place; elles étaient remarquables par la noblesse du langage, la beauté de la forme, la variété de la mesure. Les véritables poésies d'Anacréon ont été presque entièrement contrefaites et anéanties par ses imitateurs; les chansons anacréontiques qui existent encore et dans lesquelles un aimable vieillard s'enflamme pour l'amour et pour le vin sont

d'une époque postérieure. Les poésies lyriques les plus parfaites sont celles de *Simonide* (559-469) et de *Pindare*, qui se disputèrent la palme de l'art poétique. Simonide vécut quelque temps à Athènes dans le cercle d'artistes qui entourait Iliparque; il se rendit ensuite en Thessalie où il célébra, moyennant récompense, les riches maisons souveraines des Alénades et des Scopades et s'acquit la réputation d'un flatteur et d'un parasite, quoiqu'il lui arrivât bien par ci par là de dire la vérité aux puissants du jour. Il retourna à Athènes au temps de la guerre des Perses, à laquelle il consacra plus d'une poésie excellente; il y vécut dans le commerce de Thémistocle et se rendit ensuite à la cour du tyran Hiéron de Syracuse, où il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, après avoir été couronné dans beaucoup de luttes poétiques. Autant l'antiquité reconnut et honora son talent, autant on blâma sa cupidité et son avarice; cependant ses poésies ne portent nulle part les traces de la vénalité. Elles se distinguent par la douceur et l'élégance et elles ne sont pas non plus dépourvues de vigueur, quoiqu'elles n'aient point l'élévation de celles de Pindare. Son neveu *Bacchylide* s'essaya dans la même carrière; mais il n'atteignit point à la réputation de son oncle. *Pindare* (522-442) était Béotien, de Cynocéphale près de Thèbes. Il fut le poète national le plus estimé des Grecs, non moins recherché et honoré par les cités démocratiques que par les cours des princes et les riches familles nobles. Le fait qu'il composa la plupart de ses poésies par ordre et à prix d'argent n'entacha nullement son caractère et son honneur, parce qu'il ne descendit jamais au rôle de flatteur et parce qu'il savait toujours saisir, dans ses morceaux de circonstance, les côtés propres à inspirer un véritable poète. Pindare brilla dans tous les genres de poésie lyrique, depuis le péan solennel et le dithyrambe enthousiaste jusqu'aux joyeuses chansons de table (*scolies*); mais ses chants de victoire (*épinicies*) pour glorifier les vainqueurs aux grands jeux nationaux d'Olympie, de Delphes, etc., sont les perles de sa poésie. Dans ces hymnes de triomphe, il mettait toujours la gloire du vainqueur en rapport avec le présent et le passé de la race et de l'État dont il était originaire, et l'invitait toujours à

se montrer digne de son bonheur et à relever la capacité dont il avait donné la preuve par d'autres vertus et particulièrement par la plété. Son imagination audacieuse, qui éclatait souvent en images et en comparaisons des plus hardies, son langage sentencieux et solennel, ses tournures rapides et inattendues ont rendu ses poésies obscures et parfois incompréhensibles, au point que dans l'antiquité déjà elles donnèrent lieu à des commentaires. — Outre Sappho, plusieurs femmes se distinguèrent comme poétesses, entre autres *Corinne* (vers 500) de Tanagre en Béotie, célèbre par son esprit et sa beauté, qui fut en relation avec son compatriote Pindare et lui disputa la palme dans des joutes publiques. — Le genre de lyrisme le plus désordonné est le *dithyrambe*, lié au culte de Dionysos, dans lequel il règne une inspiration qui s'élève jusqu'au désordre. Le lesbien *Arion*, célébré par la légende, l'ami de Périandre, appliqua à ce genre de chanson bachique un cachet artiste et digne, en faisant chanter ses dithyrambes par des chœurs qui environnaient l'autel du sacrifice.

LA MUSIQUE GRECQUE. On cite, comme créateur de la musique grecque, *Terpandre* (vers 677) de Lesbos, qui remporta le prix des luttes musicales à Sparte et dans d'autres villes; il changea la cithare à quatre cordes en un heptacorde qui comprenait une octave, ce qui lui permit d'accompagner une plus grande quantité des modes de l'hymne et de varier les strophes du chœur. Il est à supposer qu'il détermina aussi le rapport des modes ou harmonies, qui étaient d'abord au nombre de trois; le *dorien* sérieux et solennel, le *phrygien* enivrant et désordonné, et le *lydien* qui portait à la mollesse par sa douceur; on y adjoignit plus tard le mol *ionien* et l'*éolien* vif et passionné. A Sparte, le style sévère de Terpandre fut maintenu par les éphores dans les cérémonies du culte; on s'en tint également à la cithare à sept cordes. Lorsque Phrynis de Lesbos fit entendre à Sparte une lyre à neuf cordes, les éphores lui en coupèrent deux. Le phrygien *Olympus* dont la vie est peu connue, passe pour l'inventeur de la flûte et du genre enharmonique. La musique grecque reçut de *Thaletas* (vers 620) de Gortyne en Crète, la patrie de la danse des armes, un caractère élevé et solennel,

propre à tranquilliser doucement les âmes troublées. La réputation de Thaletas (vers 620) était si répandue, qu'il fut appelé à Sparte pour rétablir la paix intérieure.

§ 30. *Philosophie primitive des Grecs.* Lorsque la conscience humaine s'éveille, l'âme commence à sortir des sensations vagues et confuses pour entrer en possession d'elle-même ; c'est l'origine de la philosophie, à l'aide de laquelle l'homme cherche à se rendre compte des phénomènes et des rapports extérieurs aussi bien que de ses propres mouvements et de ses propres dispositions. Dans cet éveil, l'esprit humain se tourna d'abord vers le monde extérieur et sa force juvénile s'essaya dans la recherche de la nature. Mais tandis que les Orientaux contemplatifs se plongeaient dans la nature à laquelle se rattachait leur système religieux et dont leur esprit ne pouvait se dégager, les Hellènes mobiles s'élevaient au dessus d'elle et cherchaient à la pénétrer et à la dominer. C'est pourquoi la plus ancienne philosophie des Grecs est une philosophie de la nature, puisque leurs efforts tendirent à sonder l'unité dans la diversité du monde des phénomènes et la stabilité dans le changement éternel. Deux tendances se firent jour : le mode d'intuition *physique* de la philosophie ionienne, qui saisissait le monde dans sa manifestation sensible et recherchait le principe des choses, et la conception *éthique* de l'école dorique-pythagoricienne dans la Basse-Italie, qui s'informait des motifs intimes du développement du monde, de la manière dont la loi et l'harmonie existaient dans les fondements du monde, d'après la détermination morale du bien et du mal. Les recherches philosophiques prirent une troisième direction chez les Eléates (à Elée dans la Basse-Italie) qui posaient la notion de l'être et de l'unité comme principe supérieur et concevaient Dieu et le monde comme un. De même que les deux premières cultivèrent les côtés physiques et éthiques de la philosophie, de même l'école éléatique perfectionna la dialectique et la logique. Comme la poésie épique et

lyrique, la philosophie eut aussi sa formation en Ionie, mais dans un temps où la liberté périssait. Au milieu de la confusion politique qui régnait dans leur patrie et qui amenait peu à peu les États chancelants sous la domination des Perses, les sages de la nature se réfugièrent dans le domaine des pensées, et puisèrent dans la contemplation des éternelles vicissitudes du monde sensible une déplorable résignation au cours de la fatalité physique.

1. L'ÉCOLE IONIENNE prit à tâche d'expliquer les phénomènes de la nature par les forces et les propriétés de la substance même et de résumer toutes les expériences et toutes les observations en certaines grandes propositions sur la nature des choses. Elle suivit de plus une double voie : *dynamique* en admettant un élément unique qui servait de fondement à toutes les choses et d'où résultait et se développait le monde physique au moyen de la condensation et de la raréfaction, en sorte que tout dans la nature s'expliquait par une modification de cet élément; et *mécanique* en représentant toutes les choses comme contenues dans une matière première, en sorte qu'il n'y avait pas, à proprement parler, de changement d'état, mais un simple changement de rapport dans l'espace. A la première direction appartiennent : *Thalès* qui regarde l'eau comme premier principe, *Anaximène* et *Diogène d'Apollonie* l'air, *Héraclite*, le feu et *Phérécyde l'Éther* et la terre; à la seconde appartiennent : *Démocrite*, *Leucippe* et *Anaxagore*, qui faisaient naître le monde d'une agrégation d'éléments simples et indivisibles que les deux premiers désignaient sous le nom d'*atomes* et le dernier sous celui d'*homœoméries*.

a) PHYSICIENS DYNAMIQUES. *Thalès* (635-560) de Milet, estimé comme homme d'État, comme astronome et comme philosophe, mis par l'antiquité au nombre des Sept Sages (§ 26) passe pour le fondateur de l'école ionienne; il part du principe que le monde procède d'un état séminal imparfait, qui est la nature

humide ou l'eau. Initié à la connaissance du ciel, que possédaient les Babyloniens et les Égyptiens, Thalès prédit le premier aux Hellènes une éclipse de soleil qui arriva selon les uns le 28 mai de l'année 585 avant J.-C., selon d'autres le 30 septembre de l'année 610. Il savait, par conséquent, que la lune reçoit sa lumière du soleil et, dans sa révolution autour de celui-ci, coupe l'écliptique. Aussi fixa-t-il l'année à 365 jours. Les Dieux du ciel et de la terre, dont la poésie et la croyance populaire racontaient tant de merveilles, furent relégués par Thalès dans le domaine de la fable; il ne considérait comme divin dans l'univers que la force motrice des choses qu'il désignait comme l'âme du monde par opposition à la matière, mais qu'il dépouillait de toute personnalité. L'essence divine selon lui n'était que le principe de vie qui résidait dans le monde. Son compatriote Anaximène (570-500) considéra davantage l'activité animique inhérente à la matière première et érigea en principe fondamental l'air, qui se manifeste comme force mouvante par elle-même dans le vent, comme cause de la vie dans la respiration, et par suite devenait l'âme du monde et la source de la vie. Diogène d'Apollonie (vers 460) s'accorde en général avec Anaximène; il regarde aussi l'air comme l'esprit vital. Phérécyde de Scyros (vers 540) admit un principe actif, l'éther, et un principe passif, la terre, qui sont rattachés par le temps, dans lequel tout se forme. Héraclite d'Ephèse (vers 500), homme distingué, d'un tempérament sombre et porté à la mélancolie, développa dans un écrit obscur un système établi, non sur l'expérience (empirisme) mais sur la spéculation, dans lequel il préconisait le feu comme principe et source de la vie physique et de la vie intellectuelle; il enseigna, en outre, que tout était soumis à un changement éternel et dominé par une fatalité immuable (*heimarmène*) et que, par conséquent, l'homme devait aspirer à l'indifférence et à la paix de l'âme. Comme Thalès, Héraclite se dégagait, par un rationalisme hardi, de tout le système religieux des Grecs.

b) PHYSICIENS MÉCANIQUES. Anaximandre de Milet (vers 600), disciple et ami de Thalès, fait provenir l'univers d'une pure essence indéterminée, qui, illimitée et impérissable, porte en

elle la force du mouvement et du développement, et produit toutes les choses par la jonction et la séparation de qualités et d'éléments inhérents. Il annonça la rondeur de la terre, inventa le cadran solaire, ainsi qu'une carte géographique en alrain, et calcula le volume et la distance des corps célestes. Mais comme on cherchait en vain chez Anaximandre la cause du mouvement, Leucippe et Démocrite d'Abdère (vers 450) supposèrent comme premier principe un espace vide et des corps simples, indivisibles, qui s'y mouvaient éternellement en vertu des lois de la nature, et furent ainsi les créateurs de l'*atomisme*. Par l'agré-gation et la désagré-gation alternative des atomes, auxquels on attribuait des dispositions diverses et parmi lesquels les atomes de feu ronds représentaient l'âme du monde, se formait l'univers qui n'était, par conséquent, qu'une illusion et une tromperie; c'est pourquoi le rieur Démocrite concluait, comme son antipode le triste Héraclite, en faveur de l'indifférence et de la placidité d'esprit. Anaxagore de Clazomène (500-428) introduisit cette doctrine à Athènes, où le savant philosophe passa la plus grande partie de sa vie dans l'intimité de Périclès, jusqu'à ce que, dénoncé par les adversaires de celui-ci comme athée, il fut obligé de s'enfuir dans l'Asie Mineure. Anaxagore s'écarta de la doctrine de Démocrite, en ce qu'il attribua aux atomes (*homœoméries*) des propriétés déterminées, et fit dériver le mouvement des corps primitifs, non d'eux-mêmes, mais d'une raison supérieure qui, bien que distincte de la matière, y avait cependant apporté la vie, le mouvement et l'ordre, et qui possédait la toute-puissance, la science et la liberté. Pour expliquer comment une chose résultait d'une autre, il admit que chaque chose contenait une parcelle de toutes les autres et que la forme particulière des corps isolés dépendait de l'élément prépondérant.

2. LA PHILOSOPHIE ITALIQUE (DORIENNE). a) L'école pythagoricienne. La doctrine de Pythagore embrassait le monde, l'humanité et l'état; son auteur échangea le premier le nom de sage (*sophos*) contre celui d'ami de la sagesse

(*philosophos*) et jouit d'une grande considération dans l'antiquité comme fondateur de la ligue pythagoricienne, comme inventeur du théorème mathématique qui porte son nom et comme homme politique éminent; mais le perfectionnement de la doctrine appartient à ses disciples. Les Pythagoriciens rapportèrent tout au nombre et à la mesure, en pressentant un profond mystère dans les figures et dans les nombres. Ils exposaient leur doctrine en formes mathématiques, car ils reconnaissaient la nature des choses dans les rapports des nombres et par des combinaisons de nombres s'expliquaient la formation de l'univers. Le monde était pour eux un ensemble harmonique consistant en dix sphères qui se mouvaient régulièrement autour du centre ou de l'unité, c'est à dire de Dieu, le principe de toutes les perfections. Comme feu central, l'unité leur paraît aussi le principe de la chaleur et de la vie, et pénétre ce qui existe : l'âme humaine est une émanation du feu central ou de la divinité; après la mort elle passe par différents corps pour se purifier, jusqu'à ce qu'elle revienne dans un corps humain. La tâche de la vie morale est l'unité harmonique, dont on s'approche le plus sûrement par la prière, le chant, la science (mathématique) et par une vie simple et sobre, mais qui n'existe complètement que chez les dieux, dont nous devons être les émules. Parmi les vertus, la première est la justice, qui se résume dans cette maxime : « Ne fais pas ce que tu ne veux pas que les autres fassent. » C'était une doctrine poétique que celle de l'harmonie des sphères produite par le mouvement oscillatoire des corps célestes tournant à intervalles réguliers.

PYTHAGORE (584-504), né dans l'île de Samos vers 584 avant J. C., était un homme distingué par les avantages du corps et de l'intelligence; sa vie est voilée dans une obscurité mythique et mystique. Après avoir fortifié son esprit par les mathématiques, la géométrie et la musique, et avoir étudié les mœurs et les institutions des peuples les plus policés dans de grands

voyages en Grèce, en Crète et en Égypte, où il fut, dit-on, initié à la sagesse des prêtres, il quitta Samos qui, sous le tyran Polycrate, n'offrait point une carrière assez vaste à ses idées, et se rendit dans la ville de Crotone, colonie grecque de la Basse-Italie, dont les citoyens avaient jusque-là résisté victorieusement aux séductions du luxe, de la mollesse et de la volupté. Au milieu d'une population simple et austère, il conquist bientôt par sa profonde sagesse, par sa moralité, et par sa frugalité qui se contentait de miel, de légumes et de pain, un grand nombre d'auditeurs, de partisans et d'amis, avec lesquels il fonda la ligue pythagoricienne qui acquit bientôt une grande importance politique, au point que, dans Crotone même, un conseil aristocratique de trois cents, composé des membres de l'association, fut chargé du gouvernement, et que les Pythagoriciens s'efforcèrent de donner aux institutions politiques un caractère aristocratique à Locres, à Métaponte, à Tarente et dans d'autres villes. Ils cherchèrent à opposer la souveraineté de l'esprit, l'aristocratie de l'intelligence aux vices du gouvernement des familles et en même temps à enlever à la souveraineté populaire ce qu'elle avait d'oppressif. Durant les vingt années (530-510) de leur domination, ces villes virent fleurir la moralité, l'ordre, la paix et le commerce. — La ligue pythagoricienne se divisa en deux classes, en *ésotériques* auxquels on confiait les doctrines les plus secrètes et les buts les plus élevés de la ligue, et en *exotériques*, qui se rattachaient extérieurement à la ligue, jusqu'à ce qu'ils fussent jugés dignes d'y entrer par la consécration. L'initiation était précédée d'une épreuve rigoureuse de leur conduite et de leur caractère, pendant laquelle les disciples étaient astreints au silence, à l'étude, à l'obéissance et soumis à des exercices ascétiques. Les membres menaient une vie réglée, sobre et austère; ils se livraient en commun à des exercices du corps et de l'esprit, prenaient en commun leurs repas sans pain ni viande, avaient un costume particulier, des assemblées secrètes, des signes de reconnaissance et des mots d'ordre symboliques; il est douteux que la communauté des biens existât parmi eux. Ils étaient si respectueux envers leur maître, que cette assurance : « Il l'a dit ! » tenait lieu de toute

démonstration. On peut considérer comme le filament qui reliait l'ordre, le sens religieux qui se manifestait extérieurement dans des processions et des solennités en l'honneur d'Apollon ; mais les objets principaux des études scientifiques étaient les mathématiques et la musique. Ils cultivaient aussi la médecine et attachaient une grande valeur aux exercices corporels dans les écoles. — La haute puissance de la ligue pythagoricienne excita bientôt l'envie des démocrates qui étaient traités avec un grand mépris par les « frères de l'ordre. » Pythagore lui-même disait : « Fais ce que tu erois noble, au risque même d'être banni ! car la multitude est mauvaise arbitre de ce qui est noble. C'est pourquoi, méprise sa louange, méprise son blâme ! Honore les frères comme les dieux ; tiens les autres hommes pour une foule sans valeur. Livre toujours la guerre aux fèves démocrates) ! » Les Crotoniates, gouvernés par les Pythagoriciens hostiles à tous les tyrans, eurent une guerre avec les Sybarites efféminés, qui étaient dominés par un tyran (510). Mais, après la destruction de la ville, il s'éleva une querelle entre la ligue et le parti populaire conduit par l'ambitieux Cylon, au sujet du partage de la proie et du district conquis ; la maison du chef de la ligue, Milon, fut assaillie, la plupart des membres mis à mort et leurs biens partagés entre les démocrates. Après une période de licence, la réconciliation des Crotoniates s'opéra par l'intermédiaire de la cité-mère achéenne, sur le terrain d'une ligue dont le centre religieux était le temple de Zeus Homorios, « le garde-frontière. » Mais l'indiscipline morale et la faiblesse politique persistèrent. Pythagore mourut à Métaponte dans sa quatre-vingtième année. Malgré les persécutions auxquelles les Pythagoriciens furent en butte, leur école se maintint durant des siècles. Les maîtres les plus connus des temps postérieurs furent Philolaüs et Archytas, contemporains de Socrate. Le penchant de l'homme pour le mystérieux et le merveilleux amena de tout temps des adhérents à l'ordre.

b) L'école éléatique. Tandis que la philosophie pythagoricienne et ionienne concevait tout ce qui peut être perçu par les sens comme dérivant de l'invisible et de l'éternel, et subsistant

en lui, Xénophane (vers 536) de Colophon, le fondateur de l'école éléatique, considérait le monde lui-même comme l'éternel et l'immuable, et devenait ainsi le père du panthéisme, c'est à dire de la doctrine d'après laquelle Dieu et le monde sont un. En affirmant qu'il n'y a point une pluralité de choses immuables, mais seulement un immuable, le *tout*, et que ce tout est Dieu, il se mettait en opposition radicale avec le polythéisme, il prenait pour Dieu l'univers qui, selon lui, n'était ni fini ni infini, ni mobile ni immobile. Lui et ses disciples, Parménide (vers 500), Empédocle d'Agrigente, Zénon (vers 460), et d'autres, pourvus comme leur maître de dons poétiques, reconnurent, comme source de connaissance de la vérité, la raison, dont ils ne cessaient pourtant de déplorer l'insuffisance.—Les Eléates admirent les premiers, comme substance du monde, les quatre éléments, mais en les comprenant sous la forme de l'unité, et perfectionnèrent la philosophie en germe à l'aide de la dialectique. Empédocle (492-432), dont le suicide extraordinaire dans l'Etna servit de sujet à plusieurs traditions, admet un ordre du monde qui repose sur les quatre éléments, et il se répand en plaintes amères sur la limitation et l'instabilité des choses et des connaissances humaines. Sans appartenir précisément à l'école éléatique, il chercha à combiner le principe d'Héraclite avec celui des Eléates.

§ 31. *La plus ancienne histoire écrite (logographie) des Grecs.* Lorsque les traditions héroïques, auxquelles les poètes épiques successeurs d'Homère (§ 16) empruntaient généralement leurs sujets, eurent été épuisées, les Grecs commencèrent à réunir et à transcrire les histoires d'un passé plus rapproché, transmises oralement jusque là. La première histoire écrite ne différait qu'en deux points de la poésie épique des Cyclopes : d'abord, les écrivains désignés comme logographes, historiens ou chroniqueurs, se tinrent plus rigoureusement à la tradition et restreignirent les détails que l'imagination ajoutait à la tradition orale, et en second lieu, ils ne se servirent point du langage

métrique, mais racontèrent les faits sous une forme indépendante et furent ainsi les créateurs de la prose. De même que la poésie épique avait pris une double direction, héroïque et théogonique, de même la prose devint historique à la fois et philosophique. Cette fois aussi, la même querelle s'éleva au sujet de la priorité de l'un ou de l'autre genre ; car tandis que les uns déclarent que le premier prosateur fut Phérécyde de Samos (vers 540) les autres revendiquent cet avantage en faveur du logographe Cadmus de Milet (vers 520). On peut dans tous les cas fixer l'apparition des premiers écrits en prose dans l'intervalle compris entre la 60^e et la 70^e olympiade (540-500). L'activité des anciens historiens consistait principalement dans la recherche, l'assemblage et l'annotation de tous les récits sur la fondation des villes célèbres, sur l'origine et le sort de certaines peuplades ou familles (généalogies), sur l'histoire primitive de certaines provinces et de leurs habitants; en fidèles imitateurs des poètes épiques, ils traitaient de préférence les traditions locales, telles qu'elles circulaient dans la bouche du peuple, ou telles qu'elles avaient été recueillies dans les anciennes transcriptions sacerdotales ou publiques; les monuments couverts d'inscriptions ou de figures leur servaient de pièces à l'appui. Leur exposé et leur style étaient simples et dépourvus d'ornement, quoiqu'on y reconnût encore par ci par là des traces de transmission poétique. Ils semblent avoir été aussi éloignés de toute intention critique, que de toute ordonnance chronologique. La véritable patrie des logographes fut cette même Ionie, où la poésie épique s'était aussi développée et qui l'emporta sur les autres États pour la culture précoce des arts et des sciences. Milet à elle seule posséda trois écrivains qui s'occupèrent de l'histoire de leur ville natale depuis sa fondation : Cadmus (vers 530), Denys et Hécatée (vers 510). Tandis que le premier se bornait à l'annotation des histoires des villes, le second chercha à renfermer l'histoire contemporaine dans un grand ouvrage sur la Perse, et le troisième, qui avait pris part de conseil et

d'action à la guerre de sa patrie contre Darius, avait rassemblé, dans de grands voyages en Égypte, en Asie, en Italie et ailleurs, les matériaux de sa description de la terre et des peuples, qui peut le faire regarder comme le prédécesseur d'Hérodote. Parmi les autres logographes, on cite encore : Hellanicus de Mitylène (histoire primitive de la race humaine jusqu'à l'expédition des Argonautes, etc.) (vers 450), et son contemporain Damaste de Sigée ; Charon de Lampsaque ; Acusilaüs d'Argos ; Phérécyde de Léros (480-416) et Antiochus de Syracuse (423), auteur d'une histoire d'Italie et de Sicile en dialecte ionien. Le reproche qu'Hérodote et les historiens postérieurs ont adressé à Hécatée et à plusieurs autres logographes, d'avoir mis, avec trop de crédulité, le vrai et le faux sur la même ligne, peut servir de preuve que ces écrivains suivaient encore trop exactement les errements des poètes, qu'ils acceptaient trop volontiers les détails d'imagination dont la tradition était parsemée, qu'ils s'efforçaient d'attribuer à leur race tout ce qu'il y avait de glorieux en en écartant ou en atténuant tout ce qui était injurieux, et qu'ainsi ils remplissaient leurs écrits de fables et de contes, défaut dont Hérodote lui-même n'est pas complètement exempt. Les écrits des logographes sont perdus, sauf quelques fragments.

ÉPOQUE FLORISSANTE DE LA GRÈCE.

LES GUERRES DES PERSES.

Le soulèvement des Grecs de l'Asie Mineure (496).

§ 32. Les Perses, par l'assujettissement des colonies grecques sur les côtes de l'Asie Mineure sous Cyrus et la conquête de la Thrace et de la Macédoine sous Darius, avaient été en contact sur différents points avec le monde grec ; leur soif de domination

et la soif de liberté des Grecs devaient bientôt amener des frottements hostiles. Aussi, la tentative faite par les Grecs de l'Asie Mineure pour secouer le joug détesté, alluma-t-elle facilement une guerre générale. Longtemps les colonies helléniques avaient comprimé leurs aspirations vers la liberté parce que les Grecs de distinction, qui étaient établis par les Perses comme princes ou tyrans dans les différentes villes et par suite dévoués à la cour de Suse, parvenaient à maintenir leurs compatriotes dans l'obéissance. Sur ces entrefaites, *Histiée*, prince de Milet fut appelé dans la capitale de la Perse, soit qu'on voulût le récompenser du service qu'il avait rendu en empêchant la rupture des ponts sur le Danube dans l'expédition contre les Scythes, soit que Darius cédât à la défiance que des grands envieux étaient parvenus à éveiller en lui ; *Histiée* passait sa vie dans la joie et la magnificence, mais sous l'œil soupçonneux du roi. Cette situation mêlée de jouissance et de contrainte lui parut insupportable à la longue et lui inspira le désir de revoir sa belle patrie. C'est pourquoi il excita son parent et son successeur *Aristagoras* à provoquer une révolte parmi les Grecs mécontents ; il espérait par là trouver une occasion de retourner. *Aristagoras* y était d'autant mieux disposé qu'il craignait le châtiment des Perses pour avoir conseillé et dirigé une entreprise malheureuse contre Naxos et qu'il était humilié par la hauteur du gouverneur de l'Asie Mineure. Bientôt Milet, où l'historien *Hécatée* agit dans un sens patriotique, d'abord en représentant à ses concitoyens les dangers d'une

révolte et ensuite en les engageant à défendre la mer par une flotte nombreuse, fut sous les armes ainsi que les autres colonies ioniennes pour chasser les tyrans et renverser la domination des Perses. On demanda des secours à Sparte et à d'autres États puissants de la mère-patrie; mais Athènes seule et la petite ville d'Érétrie dans l'Eubée, envoyèrent un petit nombre de vaisseaux. Le soulèvement sembla d'abord réussir. Les Grecs conquièrent et incendièrent Sardes, la capitale de l'Asie Mineure; la révolte s'étendit sur tout le littoral depuis la Carie jusqu'à Chalcédonie sur le Bosphore. Mais la fortune changea bientôt; non seulement l'armée nationale, quelque temps après l'incendie de Sardes, fut défaite par le gouverneur perse sur le rivage d'Ephèse, mais la division des Ioniens et le manque de plan de l'entreprise, aussi bien que la supériorité des ennemis, amenèrent l'année suivante la perte d'un combat naval près de Lade et la destruction de Milet (494). Les Milésiens furent en partie massacrés, en partie amenés en esclavage vers le Tigre inférieur; Aristagoras s'enfuit vers les Thraces au bord du Strymon où il fut tué; Histée qui, envoyé en Ionie, s'était joint aux révoltés, mourut sur une croix; la Carie fut vaincue après une brave résistance, l'Ionie retomba sous le joug des Perses et fut rudement châtiée, et Darius jura de tirer une vengeance sanglante des instigateurs du soulèvement, les Athéniens et les Érétriens.

Les premières expéditions sous Darius (492-490).

§ 33. *Mardonius* (492), beau-fils de Darius, partit le premier pour la Grèce, le long des côtes de Thrace, avec une flotte et une armée, tandis que des hérauts réclamaient, des divers États grecs, la terre et l'eau, les marques ou symboles de la soumission. Mais une tempête jeta les navires contre le cap Athos, et les Thraces tuèrent une partie de l'armée, en sorte que Mardonius, sans avoir rien fait, retourna en Asie avec les débris de son armée. Les hérauts n'eurent pas un meilleur succès. A la vérité, Égine et la plupart des îles fournirent les symboles désirés; mais lorsque les messagers présentèrent la même demande à Sparte et à Athènes, ils furent mis à mort, contre tout droit des gens. Les Spartiates les poussèrent dans un puits, afin qu'ils y cherchassent ce qu'ils souhaitaient. Darius, furieux d'un pareil mépris, envoya une seconde flotte chargée de beaucoup de troupes sous la conduite de Datis et d'Artapherne. Celle-ci traversa l'Archipel où elle contraignit Naxos et les autres Cyclades à se soumettre, et aborda ensuite en Eubée. Après une courageuse défense, Érétrie tomba par trahison au pouvoir des ennemis, qui la détruisirent de fond en comble et emmenèrent les habitants en servitude dans l'intérieur de l'Asie. Les Perses portèrent alors la flamme et le ravage dans toute l'île, puis, conduits par Hippias, ils débarquèrent sur les côtes de l'Attique, et campèrent dans la plaine de Marathon. Les Athéniens firent en

toute hâte demander des secours aux Spartiates ; mais ceux-ci répondirent que, d'après l'ancien usage, ils ne pouvaient partir pour la guerre avant la pleine lune, c'est à dire qu'ils avaient encore dix jours à attendre. Les Athéniens, sous la conduite de dix généraux, marchèrent bravement au devant de l'ennemi. Le plus éminent de ces généraux était MILTIADÉ, le fils de Cimon qu'Hippias avait autrefois fait tuer par méfiance. Comme possesseur d'une partie de terre dans la *Chersonèse* de Thrace (presqu'île de Gallipoli), Miltiade avait été longtemps vassal des Perses, avait pris part à l'expédition contre les Scythes, et connaissait parfaitement la manière, le caractère et la tactique des Perses. Après le combat près de Lade, craignant la vengeance du roi de Perse, il s'était retiré avec sa famille et ses biens sur cinq navires, à Athènes sa ville natale, où sa bravoure et son expérience militaire lui avaient bientôt acquis la plus haute considération. Par son ordre, les hoplites athéniens au nombre de 10,000 hommes, auxquels s'adjoignirent de leur propre chef 1,000 Platéens, attaquèrent l'armée des Perses, dix fois plus considérable, et lui firent essuyer une défaite complète à la BATAILLE DE MARATHON (490). Les vainqueurs firent un riche butin et mirent à leurs ennemis les chaînes qui leur étaient destinées et qu'ils avaient trouvées. Grande fut la gloire des Athéniens qui montrèrent ici, pour la première fois, qu'ils étaient dignes de la liberté démocratique, qu'ils avaient introduite chez eux peu de temps auparavant ; plusieurs siècles plus tard, des orateurs

patriotiques tiraient encore parti de la bataille de Marathon pour exalter le peuple. « Comme avant-garde des Hellènes, » dit une épigramme de Simonide, « les Athéniens ont renversé à Marathon la puissance des Mèdes ornés d'or; » et Pindare appelle Athènes « le pilier qui soutient la Grèce, la ville éclatante et digne de mémoire. » Hippias fut aussi au nombre des victimes. Le lendemain de la bataille, 2,000 Lacédémoniens vinrent au secours des Athéniens. Ils louèrent leur bravoure et ensuite s'en retournèrent. Les Athéniens élevèrent à leurs morts un tombeau avec dix colonnes sur lesquelles les noms des victimes étaient indiqués; ils jetèrent les cadavres des Perses dans des fosses. Aujourd'hui encore, on peut voir sur la plaine de Marathon les traces du tertre funéraire.

§ 34. *Miltiade*, le sauveur de la Grèce, ne jouit pas longtemps de sa gloire. Il persuada aux Athéniens d'équiper une flotte pour conquérir les îles de la mer *Ægée*, qui avaient rendu hommage aux Perses. Mais l'attaque contre l'île de Paros ayant échoué, il fut accusé par Xantippe d'avoir trompé le peuple à l'aide de promesses captieuses. Souffrant d'une blessure qu'il avait reçue à Paros et qui s'était enflammée, le vainqueur de Marathon fut porté devant la justice et condamné à la restitution des dépenses. Mais il mourut avant d'avoir pu payer la somme énorme de cinquante talents. Son généreux fils *Cimon* acquitta l'amende et fit donner une sépulture honorable à son glorieux père. Alors vivait à Athènes un homme qui cherchait à servir sa patrie

avec le plus noble désintéressement et la plus complète abnégation. C'était ARISTIDE, dont le civisme, la droiture et la magnanimité étaient si généralement reconnus, qu'on le nommait le *Juste*. Comme il ne flattait pas le peuple et n'adhérait à aucune mesure dont la légalité n'était pas démontrée, THÉMISTOCLE, que les lauriers de Miltiade empêchaient de dormir, arriva bientôt au premier rang (483). Il était le favori du peuple, et pour ne pas être entravé dans l'exécution de ses plans, il provoqua le bannissement de l'honnête Aristide par l'ostracisme. Ainsi Thémistocle devint le seul chef de la république et employa toute influence à effectuer une augmentation de la flotte, comme unique moyen pour les Athéniens d'obtenir une prépondérance politique et de résister aux Perses. Une sentence de l'oracle de Delphes, qui déclara que le salut des Athéniens reposait sur « des murailles de bois, » vint à propos en aide à la réalisation de ses projets. Les Athéniens adoptèrent sa proposition d'affecter le revenu des mines d'argent à la construction de navires et à l'établissement du port de Pirée. Athènes fut préservée de toutes les calamités, pour avoir possédé un grand homme dans son sein et s'être rangée avec confiance à son avis.

L'expédition sous Xerxès (480-479).

§ 35. *Les Thermopyles.* Darius mourut (485) au milieu de grands préparatifs d'une nouvelle expédition contre la Grèce. Son successeur XERXÈS, gonflé d'or-

gueil, adopta le projet de vengeance de son père et poursuivit les armements dans des proportions telles que, selon ce que rapporte Hérodote d'après la tradition populaire et poétique, il réunit une armée de 1,700,000 hommes et une flotte de plus de 1,200 grands navires (484). Après avoir terminé ses apprêts et étouffé avec un bonheur surprenant une sédition en Égypte, ce qui augmenta encore sa confiance en lui-même, il rassembla toutes les troupes à Sardes et il traversa ensuite à leur tête le territoire d'Ilion pour se rendre sur les bords de l'Hellespont (481). C'était un singulier mélange de nations et de langues, de vêtements et d'armes; pendant sept jours sans interruption l'armée, accompagnée d'une suite innombrable de chariots, de femmes, de serviteurs des deux sexes, de bêtes de somme chargées de bagages, franchit le bras de mer sur les deux ponts de bateaux que le roi de Perse avait fait établir. Chaque nation apparaissait dans son costume et avec ses armes propres; les Perses pesamment équipés étaient montés sur des chevaux ardents, les Arabes demi nus sur des chameaux; les Saques et les peuples de l'Iran oriental portaient des arcs et des haches d'armes, les troupes de l'Asie Mineure et du Caucase des boucliers tressés et des casques de bois; les Éthiopiens étaient vêtus de peaux de lions et de panthères. Après le passage de l'Hellespont, il se rendit de la Chersonèse à travers la Thrace en Macédoine et en Thessalie, tandis que la flotte cinglait le long des côtes et traversait l'ouverture nouvellement creusée par des ouvriers phéniciens entre le

mont Athos et la terre ferme. La Thessalie se soumit sans résistance; la Béotie, Argos et quelques États moindres offrirent avec pusillanimité la terre et l'eau; l'ennemi continua à s'avancer menaçant. La Grèce montra alors ce que peuvent l'union, le courage et le patriotisme. Une ligue, fondée en hâte sous l'inspiration de Thémistocle, réunit la plupart des États de la Grèce sous l'hégémonie de Sparte; au mois de juillet 480, au moment même où l'on célébrait les jeux olympiques, Xerxès déboucha au défilé des Thermopyles, qu'occupait le roi LÉONIDAS avec trois cents Spartiates. Sommé de rendre ses armes, l'intrepide chef répondit : « Viens les prendre ! » et quand on eut fait remarquer que la foule des ennemis était si grande que ses flèches et ses traits obscurciraient le soleil, un autre répondit : « Tant mieux, nous combattons à l'ombre ! » En vain le roi des Perses chercha pendant plusieurs jours à forcer le passage; la lance et l'épée des Hellènes renversèrent des milliers de ses soldats; les 10,000 Immortels eux-mêmes, l'élite de l'armée, ne purent résister aux Grecs favorisés par la nature et la position. Un Grec traître, Éphialtès, conduisit une partie de l'armée des Perses par un sentier sur les hauteurs du mont OËta. Mille Phocéens, qui avaient été placés au sommet, prirent aussitôt la fuite, en sorte que l'ennemi put descendre sans obstacle et attaquer les Hellènes par derrière. A la première nouvelle du danger imminent, Léonidas renvoya les troupes des confédérés. Mais lui-même, avec 300 Spartiates auxquels se joignirent 700 citoyens de la ville de Thes-

pie, résolut de se dévouer pour la patrie. Assaillis des deux côtés, ils combattirent avec un courage de lion, jusqu'à ce que, accablés par le nombre et la fatigue, tous eurent succombé. Deux Spartiates, soupçonnés de s'être retirés du combat mortel, furent déclarés infâmes; l'un s'arracha la vie, l'autre la perdit, pour racheter son honneur, dans la bataille suivante. Léonidas et ses compagnons vécurent longtemps encore dans les chants populaires, et un lion d'airain indiqua dans la suite au passant la place où l'héroïque roi dorien était tombé. Les Perses soumirent alors sans difficulté la Béotie et la Phocide, portèrent le ravage dans l'Attique, et réduisirent Athènes en cendres; mais pourtant les vieux guerriers qui formaient la garnison de la citadelle furent seuls massacrés après une courageuse résistance. Les citoyens en état de porter les armes servaient sur la flotte; les femmes, les enfants et tous les biens avaient été transportés, par le conseil de Thémistocle, à Salamine, à Égine et à Trézène. Un courrier porta à Suse la nouvelle de la victoire du grand roi, dont un seul malheur troubla la joie. Une partie de son armée s'était dirigée vers le Parnasse pour enlever et détruire le sanctuaire de Delphes. Tandis que les Grecs gravissaient un chemin escarpé, des pierres et des quartiers de rochers furent lancés sur eux par des mains invisibles; beaucoup d'entre eux périrent, les autres, épouvantés, prirent la fuite. Les Delphiens ne manquèrent point d'attribuer le salut de leur temple à leur puissant dieu lui-même.

§ 36. *Salamine.* Dans ces circonstances, Thémisto-

cle devint le sauveur de la Grèce. La flotte hellénique, sous le commandement du Spartiate *Eurybiade*, après avoir combattu plusieurs jours avec succès à Artémisium, avait tourné le promontoire Sunium et était entré dans la mer Saronique; la flotte perse, trois fois plus forte malgré les tempêtes et les naufrages qu'elle avait essuyés, l'y suivit bientôt. Les Péloponnésiens, qui se préoccupaient seulement de la conservation de leur propre pays et, à cet effet, avaient fortifié l'isthme par une muraille, conçurent le projet de s'éloigner et d'attirer le combat dans le voisinage de l'isthme de Corinthe, afin d'être protégés par les forces de terre. En vain Thémistocle s'efforça, par tous les raisonnements, de les détourner d'un plan si funeste, de leur démontrer les avantages d'un bassin étroit où la masse des vaisseaux ennemis ne pouvait manœuvrer, et de leur représenter que, par leur retraite, ils livreraient les femmes et les enfants d'Athènes, réfugiés à Salamine, entre les mains des ennemis; l'égoïsme et la grossièreté des Spartiates et des Corinthiens résistèrent à son éloquence. L'esprit supérieur de Thémistocle trouva alors un expédient : lorsque tout était déjà prêt pour le départ, par une nuit obscure il envoya à Xerxès un fidèle serviteur qui lui apprit que les Hellènes étaient désunis et voulaient se retirer : il ne devait pas les laisser échapper, une attaque soudaine lui assurerait la victoire. Aussitôt Xerxès donna l'ordre de cerner l'île et la flotte grecque. Ainsi eut lieu le lendemain le mémorable COMBAT NAVAL DE SALAMINE (480), dont les Grecs sortirent complètement vainqueurs.

Xerxès au désespoir assista, du haut d'une colline voisine, à la destruction de sa flotte, et se retira précipitamment avec une partie de son armée, à travers la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, où des milliers de ses soldats périrent encore de faim, de froid et de fatigue; au rapport d'Eschyle, une foule d'entre eux furent noyés dans le Strymon, dont la glace, pénétrée par le soleil, se rompit sous leurs pieds. Le char de Mithras même, avec ses huit chevaux blancs, fut perdu dans la Thrace. Les Spartiates décernèrent le prix d'honneur de la bravoure à Eurybiade; ils accordèrent la couronne d'olivier à Thémistocle pour sa sagesse et son habileté, et lui offrirent un char précieux.

Dans les *Perses* d'Eschyle, le courrier raconte ainsi la marche de la bataille de Salamine :

L'aile droite marchait la première en bon ordre, le reste de la flotte suivait et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos femmes, vos enfants » et les temples des dieux de vos pères, et les tombeaux de vos aïeux; un seul combat va décider de tous vos biens ! » A ces cris, nous répondons par le cri de guerre des Perses; il n'y avait plus à perdre un instant. Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc, il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien; ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent. Au premier effort, le torrent de l'armée des Perses ne recula pas. Puis, entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires ne furent l'un pour l'autre de nul secours. Ils s'entrechoquent mutuellement de leurs becs d'airain; ils se brisent, les uns les autres, leurs rangs de rames, tandis que la flotte grecque, par une manœuvre habile, les enveloppe, porte de toutes parts ses coups. Nos

vaisseaux sont renversés; la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts; les rivages, les écueils se couvrent de cadavres.

§ 37. *Platée et Mycale*. Les 300,000 hommes d'élite, que Xerxès avait laissés en Thessalie sous MARDONIUS, n'éprouvèrent pas un meilleur sort. A la vérité, ils entrèrent au printemps dans l'Attique qu'ils ravagèrent, et obligèrent les Athéniens qui étaient revenus et refusaient patriotiquement la paix qu'on leur offrait, à retourner sous les huttes de feuillage de Salamine; mais à la grande BATAILLE DE PLATÉE (479), les Grecs, conduits par le spartiate *Pausanias* qui avait sous ses ordres *Aristide*, général des Athéniens, remportèrent sur l'armée ennemie, trois fois supérieure en nombre, une victoire si complète, que 40,000 Perses seulement se sauvèrent vers l'Hellespont. Les autres, y compris leur brave chef, périrent, soit dans le combat même, ou dans l'assaut de leur camp environné de palissades et de tours de bois, soit dans leur fuite. Le butin fut immense. Le même jour les Perses essayèrent, de la part des Grecs qui se trouvaient sur la flotte, une défaite décisive au promontoire de MYCALE où ils avaient amarré et fortifié leurs vaisseaux. Là aussi, c'était un Spartiate, *Léotychide*, qui commandait; mais la palme appartint aux Athéniens conduits par *Xanthippe*, père de Périclès, et aux Milésiens, qui avaient abandonné les Perses. La flotte et le camp des ennemis furent conquis et incendiés; l'épée vengeresse des Grecs fit un carnage effroyable. L'esprit l'avait emporté sur

le nombre, et les Grecs virent se confirmer cette vérité que le patriotisme et l'amour de la liberté, soutenus par la conviction de l'union et de l'unité nationale, peuvent dominer un ennemi d'une force supérieure. La double victoire de Cimon aux bords du fleuve Eurymédon en Pamphylie, sur l'armée et sur la flotte des Perses (469), mit fin pour quelque temps à la guerre. Cependant la conclusion de la paix nommée *paix de Cimon*, qui délivra tous les États de la Grèce de la domination des Perses, est douteuse.

Les Grecs, campés sur les hauteurs du Cithéron, restèrent longtemps en présence des Perses, dont ils étaient séparés par le fleuve Asopus. Mardonius s'efforça en vain, par sa cavalerie et ses archers, de leur faire quitter leur position et de les attirer dans la plaine; Pausanias, personnellement brave il est vrai, mais extrêmement prudent et irrésolu, n'accepta point le combat qu'on lui offrait, et lorsque Mardonius lui eut coupé les vivres, il donna l'ordre de se retirer la nuit dans les environs de Platée. Mardonius vit dans ce changement de position une tentative de fuite, et, dès le matin, il se mit à la poursuite des ennemis. Ceux-ci s'étaient séparés en trois corps d'armée; c'est pourquoi la bataille commença en plusieurs endroits en même temps. La rencontre la plus décisive eut lieu au temple de Déméter, où les Perses, couverts par leurs boucliers, pressèrent vivement les Spartiates et les Tégéates. Ce ne fut qu'après avoir détruit cette muraille de boucliers, que les longues lances des Hellènes leur assurèrent l'avantage. Vainement les Barbares cherchèrent à se frayer un passage dans les rangs ennemis; ils tombèrent victimes de leur courage. Mardonius montra l'exemple de la bravoure; entouré de mille Perses choisis, il attaqua vigoureusement les Hellènes. Mais quand il eut reçu une blessure mortelle

du spartiate Aemnestos, la déroute des siens devint générale. Les Perses se réfugièrent dans leur camp, que les Lacédémoniens tentèrent en vain de forcer. Ce fut seulement lorsque les Athéniens qui, entretemps, avaient combattu avec succès les alliés des Perses, se furent joints aux Spartiates, que les retranchements du camp furent renversés et que les Perses furent massacrés par milliers. Bientôt les troupes des petits États, qui, placées beaucoup plus au nord, n'avaient pas pris part à l'action, se réunirent aux Spartiates et aux Athéniens et augmentèrent la défaite des Perses. Après la victoire, Pausanias fit défendre de toucher au butin et ordonna aux Hélotés d'amonceler tous les trésors. Ceux-ci se répandirent dans le camp et trouvèrent des tentes et des lits ornés d'or et d'argent, des coupes, et des vases d'or; ils enlevèrent aux cadavres leurs bracelets, leurs colliers et leurs sabres d'or. Les Hélotés dérobèrent beaucoup d'objets précieux qu'ils vendirent aux Éginètes; de là vint la grande richesse des Éginètes qui acquirent des Hélotés l'or au prix de l'airain. On prit ensuite un dixième des trésors pour le dieu de Delphes et l'on en fit le trépied d'airain qui se trouvait sur le serpent à trois têtes près de l'autel; un dixième pour le dieu d'Olympe, auquel on consacra un Zeus d'airain; et pour le Dieu de l'isthme un dixième dont on tira un Poséidon d'airain. Le reste, femmes, or, argent et bêtes de somme, fut réparti entre les vainqueurs. — Aucune action indigne ne souilla cette magnifique victoire. Une concubine grecque de Mardonius s'étant jetée pendant le tumulte aux genoux de Pausanias, il lui accorda protection, et il rejeta avec mépris, comme indigne d'un Hellène, la proposition de l'Éginète Lampon qui lui conseillait, pour venger Léonidas, de mettre en croix le cadavre du général persan.

HÉGÉMONIE D'ATHÈNES.

Pausanias, Thémistocle, Aristide, Cimon.

§ 38. A partir de la bataille de Platée, la guerre fut portée principalement sur la mer. Comme les Spartiates n'avaient ni le nombre de vaisseaux ni l'habileté nécessaires, le commandement supérieur passa peu à peu aux Athéniens, qui, d'ailleurs, s'étaient conduits pendant toute la guerre, avec une bravoure et une magnanimité remarquables. Cette transition fut encore hâtée par la trahison du général spartiate *Pausanias*, qui ternit la gloire acquise à Platée par ses tentatives ambitieuses pour s'emparer de la domination de l'Hellade. Lors de la conquête de Byzance (477), *Pausanias* avait fait prisonniers quelques Perses de distinction, parmi lesquels se trouvaient des parents du roi. Il les renvoya à Xerxès à l'insu des autres confédérés, et prétendit ensuite qu'ils s'étaient enfuis secrètement; il fit savoir, en outre, au roi de Perse qu'il l'aiderait à étendre son pouvoir sur Sparte et sur le reste de l'Hellade, à la condition d'obtenir sa fille en mariage et de devenir gouverneur du Péloponnèse. Lorsque le roi de Perse eut accepté sa proposition avec joie, l'ambitieux et vaniteux *Pausanias* devint arrogant au point de méconnaître les lois et les coutumes de Sparte; il s'habilla fastueusement, se livra à la bonne chère, et se fit accompagner et servir par des

satellites mèdes et égyptiens. En même temps, il rendit l'autorité lacédémonienne haïssable par sa conduite âpre et hautaine. Les Spartiates, ayant eu connaissance de ses intrigues, révoquèrent le général infidèle; mais leur influence sur les États démocratiques était déjà tellement affaiblie, qu'ils renoncèrent eux-mêmes au commandement, qui échut alors aux Athéniens. Pausanias, de retour à Sparte, continua à entretenir des relations avec le roi de Perse; il s'efforça d'un autre côté de renverser la législation et la Constitution intérieure; mais sa trahison ayant été découverte par un affidé dont il voulait se servir comme messenger, il mourut de faim dans un temple où il s'était réfugié comme suppliant et dont les Éphores, sans égard pour un lieu d'asile sacré, firent enlever le toit d'airain et fermer les issues. La mère de Pausanias elle-même apporta, dit-on, la première pierre pour murer les portes.

§ 39. Tandis que Pausanias diminuait ainsi la puissance de sa ville natale, les trois généraux athéniens contribuaient puissamment à l'élévation de la leur par des qualités et des talents divers. *Thémistocle* parvint, par sa prudence et son adresse, à faire entourer Athènes d'une forte muraille et compléter l'excellent port de mer du Pirée, que Cimon et Périclès relièrent plus tard à la ville par un double mur en pierres de taille. Par cette entreprise, qui changeait Athènes en un camp assez tort pour braver toute agression par terre ou par mer, *Thémistocle* s'attira la haine irréconciliable des

Spartiates, qui ne voulaient pas souffrir la fortification d'Athènes, afin, disaient-ils, que les Perses, quand ils envahiraient de nouveau la Grèce, ne trouvassent aucun point d'appui fortifié, mais en réalité pour contrarier l'accroissement de puissance de l'active cité. C'est pourquoi ils l'accusèrent dans la suite de participation à la trahison de Pausanias, parce qu'il ne l'avait pas dénoncée, et le citèrent devant un tribunal de la confédération, dont ils avaient la présidence. C'était à l'époque où ses adversaires d'Athènes (471), étaient parvenus à le faire exiler pour dix ans en le frappant de l'ostracisme. Le grand général persécuté s'enfuit, au milieu de dangers sans nombre, en Asie (466) où il reçut un accueil des plus honorables du roi de Perse qui lui assigna pour son entretien trois villes de l'Asie Mineure. Mais le roi ayant réclamé, quelques années plus tard, son concours pour asservir la Grèce, Thémistocle s'empoisonna afin de ne devenir ni traître envers sa patrie ni ingrat envers son bienfaiteur. D'après une autre version, le chagrin et la nostalgie lui brisèrent le cœur. Ses amis enterrirent secrètement sa cendre dans la terre natale. Les générations postérieures croyaient que son tombeau se trouvait sur la petite saillie qui s'incline du Pirée sur la baie paisible. Elles ne pouvaient s'imaginer le grand homme autrement qu'en présence de ses créations. Mais on montrait aussi son tombeau pompeux sur la place publique de la ville de Magnésie où cinq siècles après sa mort, ses descendants jouissaient encore de privilèges notables.

Plutarque dit de Thémistocle qu'on reconnaissait en lui le grand homme rien qu'à son attitude et à son visage. Thucydide trouve qu'en lui l'énergie des dispositions naturelles était des plus admirables; par une pénétration innée, que les études avaient peu secondée, il était, après une courte délibération, le meilleur juge des circonstances présentes et le plus habile à prévoir les événements prochains ou futurs. Il s'entendait bien aussi à exprimer ce qu'il avait dans l'esprit et il appréciait sainement les choses mêmes dont il n'avait qu'une connaissance incomplète. Bref, par la puissance du génie et la promptitude d'esprit, il était l'homme le plus capable de découvrir et d'exécuter rapidement ce qu'il y avait de pratique.

§ 40. *Aristide* servit sa patrie par sa droiture et son désintéressement, comme Thémistocle par sa prudence et son génie politique. La haute confiance que l'on avait dans son caractère décida les îles et les ports grecs à conclure une alliance avec les Athéniens (476), et à s'engager à fournir de l'argent et des vaisseaux pour la continuation de la guerre. La caisse de la ligue fut fondée à Délos dans le même but par Aristide à qui l'on abandonna la disposition des contributions particulières, et l'on désigna les Athéniens pour administrer ce trésor, de même que pour commander la flotte commune. Non seulement les îles et les villes ioniennes, comme Samos et Chios, comme Milet et Byzance, mais aussi les îles éoliennes de Lesbos et de Ténédos, et les communautés doriennes de Chos et de Rhodes, ainsi que les villes grecques de la Chalcidique et des bords thraces, se joignirent à la ligue de Délos. Bientôt pourtant la livraison de vaisseaux devint à charge aux petits États, et ils s'affranchirent volon-

tiers de cette obligation en fournissant une plus grosse somme d'argent, ce qui donna plus tard aux Athéniens l'occasion d'augmenter leur flotte de plus en plus et d'amener peu à peu sous leur domination les îles (Naxos, Thasos, Lemnos, etc.) et les petits États maritimes. En possession d'une puissance navale supérieure, ils ne purent être empêchés par personne de transporter la caisse de la ligue à Athènes, d'en disposer comme de leur propriété et de traiter les alliés contribuables comme des sujets tributaires. Aristide mourut (vers 468), tellement pauvre, que l'État dut supporter les frais de son enterrement et d'ôter ses enfants.

Par l'extension des droits et des facultés civiques aux classes inférieures, Aristide mit le seau à la démocratie complète, mais il posa par là le fondement d'une domination des masses (*ochlocratie*, § 28). Mais le vénérable aréopage, qui se complétait d'anciens archontes, ne s'accommoda pas longtemps d'une pareille constitution et d'une parfaite égalité civile; c'est pourquoi la judicature des mœurs lui fut retirée par les efforts d'Éphialtès et de Périclès, et la juridiction criminelle, à l'exception de quelques cas, fut transférée aux tribunaux ordinaires, aux Éphètes et aux Héliastes. En vain le poète Eschyle, armé de son drame des « Euménides », entra en lice pour défendre ce qui pouvait encore être sauvé de l'ancien temps, — le tribunal « incorruptible, vénérable, sévère, sentinelle éveillée même quand la cité dort; » — la démocratie remporta la victoire (459). Mais dans la suite Ephialtès périt victime de la fureur de la faction aristocratique.

CIMON, fils de Miltiade, mérita bien de sa patrie par

d'heureuses entreprises sur mer, et acquit la faveur du peuple par son affabilité et sa libéralité. Il chassa les Perses de leur dernière station en Thrace et conquit le littoral où les Athéniens alors bâtirent *Amphipolis*; il soumit l'île de Seyros, partagea le pays entre des colons athéniens et fit rapporter avec une grande pompe à Athènes les os de Thésée; il enleva aux Perses la Chersonèse de Thrace et délivra de la domination des Barbares les villes grecques des côtes de l'Asie Mineure. Comme commandant de la flotte, il vainquit les ennemis, non seulement dans le double combat de l'Eurymédon (469), où il détruisit ou conquit deux cents galères, mais il entreprit aussi une brillante expédition vers l'île de Cypre pour l'arracher aux Perses, de concert avec les Égyptiens soulevés (460). — Il employa surtout sa grande fortune à embellir la ville; entre autres édifices, il fit construire l'*académie* avec ses jardins où Platon enseigna plus tard et le *portique* (*stoa*) que la philosophie rendit célèbre. Malgré la faveur populaire que Cimon avait acquise par sa générosité et sa douceur comme par sa bravoure et son civisme, il s'attira un court ostracisme (458) par ses opinions aristocratiques, qui se manifestèrent dans son attachement aux anciennes mœurs et coutumes, aussi bien que dans sa prédilection pour Sparte. Cimon mourut dans l'île de Cypre l'an 449.

LES ATHÉNIENS EN ÉGYPTÉ. A la tête du soulèvement des Égyptiens contre les Perses, se trouvait le libyen *Inarus*, qui avait conclu une alliance avec les Athéniens et conçu le projet de

délivrer le pays avec leur aide et de s'en faire proclamer roi. Dans cette entreprise, à part cela peu connue, le courage et l'héroïsme helléniques se montrèrent également dans tout leur éclat : d'après le rapport de Thucydide, au début de la guerre les Athéniens se rendirent maîtres de l'Égypte ; le roi de Perse envoya alors le perse Mégabaze à Lacédémone, pour exciter les habitants du Péloponnèse à faire une irruption dans l'Attique et obliger ainsi les Athéniens à se retirer de l'Égypte. Cette tentative ayant échoué, Mégabaze retourna en Asie ; le roi envoya alors Mégabyze, fils de Zopyre, avec une forte armée ; celui-ci vainquit les Égyptiens et leurs alliés, chassa les Hellènes de Memphis et les obligea à se retirer dans l'île Prosopittis où il les assiégea durant seize mois jusqu'à ce qu'enfin, ayant desséché le canal et détourné les eaux, il changea en continent la plus grande partie de l'île et y pénétra à pied sec (455). Ainsi échoua cette entreprise des Hellènes après six années de combats ; un petit nombre d'entre eux se sauvèrent à travers la Libye vers Cyrène, la plupart périrent. L'Égypte fut de nouveau soumise au roi, à l'exception d'Amyrte, roi des contrées marécageuses, qui s'était révolté en même temps qu'Inarus et qui ne put être atteint. Inarus, au contraire, qui'avait dirigé toute la tentative des Égyptiens, fut pris par trahison et crucifié. Les Athéniens et les autres confédérés, ignorant de ce qui s'était passé, envoyèrent cinquante trirèmes en Égypte. Surpris par l'infanterie sur terre et par une flotte phénicienne du côté de la mer, ils eurent la plupart de leurs vaisseaux détruits. Ainsi se termina la grande expédition des Athéniens et de leurs alliés en Égypte.

§ 41. *Athènes jusqu'à la paix de Périclès.* La république d'Athènes prit un rapide essor sous la conduite d'hommes pareils. La rebelle *Naxos* (463) fut réduite à l'obéissance et châtiée par l'établissement d'une colonie athénienne ; l'île de *Thasos*, avec ses riches mines sur les côtes de Thrace, tomba au pouvoir des Athéniens ; *Egine*, florissante par ses arts, son com-

merce et son industrie, fut conquise (457) à la suite d'une lutte opiniâtre, et, après l'expulsion de ses habitants qui s'établirent dans le Péloponnèse, peuplée de colons attiques; *Mégare*, avec ses deux excellents ports, devint dépendante d'Athènes, et, comme les Corinthiens avaient pris parti pour leurs compatriotes doriens, le brave MYRONIDAS, avec une troupe de vieillards et de jeunes garçons, leur fit subir une défaite, dans le moment où une armée athénienne combattait en Égypte contre les Perses. Quelle que fût l'envie avec laquelle les Spartiates voyaient la puissance et la grandeur croissante de la ville rivale, leur lutte avec l'égoïste Argos, amie des Perses, qui détruisit la vénérable ville de Mycène à cause de ses sentiments patriotiques, et avec d'autres villes du Péloponnèse, et par dessus tout le terrible tremblement de terre (465) qui renversa la plus grande partie de leur capitale et les précipita dans une guerre de dix ans avec les Messéniens et les Hélotés révoltés, leur rendaient toute agression impossible; ils se sentaient affaiblis au point qu'ils réclamèrent le secours d'Athènes pour forcer la citadelle d'Ithome où s'étaient jetés les insurgés et qui offrait une résistance formidable aux Spartiates peu accoutumés aux sièges. Par l'influence de Cimon et des aristocrates, une armée fut envoyée à leur aide (461). A peine eut-elle franchi l'isthme que les Lacédémoniens méfiants déclarèrent n'en avoir plus besoin et la renvoyèrent. Ce traitement injurieux aigrit les démocrates athéniens, tellement qu'ils provoquèrent le bannissement de Cimon par l'ostracisme (458), se

liguèrent avec Argos, et ensuite (433) assignèrent pour résidence à ceux des Messéniens vaincus qui purent échapper par l'émigration à la vengeance de leurs oppresseurs, la ville de Naupacte, conquise peu de temps auparavant. Ce ne fut que vers la fin de cette *troisième guerre de Messénie* que les Spartiates purent travailler à l'affaiblissement d'Athènes. Sous prétexte de porter secours à la mère-patrie dorienne qu'affligeaient les Phocéens, ils firent envahir l'Hellade par une armée imposante, dans l'intention de créer un contrepoids à Athènes par le rétablissement de l'hégémonie de Thèbes sur les villes béotiennes, laquelle avait été anéantie dans les guerres des Perses. Par la défection de la cavalerie thessalienne, ils remportèrent la victoire dans un combat près de *Tanagra* (436), sur les Athéniens commandés par Périclès. Ceux-ci avaient, par défiance, chassé de leurs rangs l'exilé Cimon qui voulait combattre avec ses compatriotes; mais plus tard, lorsque ses vieux compagnons d'armes eurent trouvé la mort dans une bataille mémorable, ils reconnurent leur injustice et le rappelèrent dans sa patrie. Ainsi l'intortune sauva les Athéniens, en rétablissant la concorde entre les citoyens et en éveillant le patriotisme. De nouveaux succès firent bientôt oublier les pertes. Tous les avantages que les Spartiates et leurs alliés croyaient avoir remportés par la victoire de Tanagra furent rendus vains 62 jours après par Myronidas à la bataille « près des vignobles » (*OEnophyta*) qui rendit les Athéniens maîtres de la Phocide, de la Locride et de la Béotie. Ils remirent le pouvoir aux mains du

parti populaire dans ces trois États et conclurent avec eux alliance et amitié; mais la démocratie se souilla et s'affaiblit par sa dureté et sa cruauté envers les familles nobles dont beaucoup furent mises à mort, beaucoup d'autres bannies ou dépouillées.

Bientôt après, Cimon négocia une suspension d'armes entre Athènes et Sparte pour porter de nouveau la guerre vers l'est. Sous sa conduite, une flotte athénienne confédérée de 200 navires à trois ponts cingla vers l'île de Chypre. Ce fut là que la mort atteignit le héros devant la ville de Citthion. Après deux combats heureux, la flotte rapporta à Athènes les cendres du général. Les Athéniens avaient toutes les raisons d'honorer la famille de Miltiade et de Cimon; elle avait pris une part active à leurs actions les plus éclatantes; elle ne le cédait à aucune autre en patriotisme, et dans tous les temps elle avait prouvé qu'elle possédait un cœur ouvert au peuple. Longtemps encore on vanta l'affabilité, le dévouement au bien public et la libéralité de Cimon qui tenait ses champs et ses vergers à la disposition de tout le monde, qui pourvoyait les pauvres et les nécessiteux de vêtements et de vivres, qui appliquait le butin de la guerre à l'embellissement de la ville ou l'employait à des distributions d'aumônes au peuple ou à des cortèges pompeux. Populaire dans ses manières, mais aristocratique dans ses principes, Cimon fut un partisan et un défenseur des anciennes mœurs, des anciens usages et des anciennes institutions.

Athènes se trouva ainsi à l'apogée de sa puissance et de sa grandeur. Protégée par des murailles, sans rivale sur la mer, en possession de places fortes sur les côtes du Péloponnèse et fortifiée sur le continent hellénique par des confédérés dépendants, elle sem-

blait avoir assuré à jamais sa prépondérance. Mais la grande extension de ses possessions lui devint fatale; elle perdit le fruit de toutes ses victoires et de tous ses efforts par la défaite que lui firent subir les aristocrates et les fugitifs béotiens à la BATAILLE DE CUORONÉE (447), où le brave général *Tolmidas* mourut en héros et où, comme le rapporte Thucydide avec le cœur navré, les Athéniens succombèrent ou furent pris. La Béotie retomba alors sous la puissance de Thèbes, où l'aristocratie, de retour de l'exil ou de la fuite, reprit la domination; Mégare et l'Eubée cherchèrent à se détacher d'Athènes; une armée lacédémonienne menaça les frontières de l'Attique; la force d'Athènes eût été détruite, si l'habile Périclès, en corrompant le chef spartiate, n'était parvenu à conclure une paix en vertu de laquelle Athènes, pour sauver l'Eubée, rendit tous les points dont elle s'était emparée sur le littoral du Péloponnèse. Sparte et Athènes se garantirent alors mutuellement leurs hégémonies, permirent aux autres États de se rattacher librement à l'une ou à l'autre ligue, et se garantirent réciproquement la liberté du trafic et du commerce sur les marchés et dans les ports.



LE SIÈCLE DE PÉRICLÈS.

§ 42. *Périclès l'olympien*. Cet homme d'État et de guerre, distingué par ses grands talents et son éloquence, descendait de l'une des familles les plus éminentes et les plus riches, mais il professait des

principes démocratiques et recherchait la faveur populaire. De concert avec Éphialtès, il dépouilla l'aréopage de sa puissance morale et de ses privilèges aristocratiques (§ 40) et le changea en un simple tribunal dont la juridiction était très bornée. Par l'admission de sa proposition d'allouer trois oboles par jour à chaque citoyen athénien qui siégerait en justice ou serait présent à l'assemblée du peuple, ou qui servirait à l'armée ou sur la flotte, par des spectacles dont il faisait les frais, par de libérales distributions d'aumônes aux classes nécessiteuses, • il se rendit agréable au peuple, si bien qu'il dirigea la république pendant des années, tantôt comme premier archonte, tantôt comme général (stratège); par sa haute intelligence il rendit Athènes libre et florissante au dedans, puissante et respectée au dehors. Elle devint le centre de l'art et de la littérature, la métropole de la civilisation hellénique. Il en éleva la réputation par l'édification de temples (*Parthénon*, temple de Déméter à Eleusis), d'édifices somptueux et de portiques (*Propylées*, Odéon), tandis qu'il encourageait et assurait la navigation et le commerce par l'achèvement du port du Pirée et du long mur mitoyen; par des fêtes somptueuses et des spectacles, il augmenta l'éclat de son administration et réjouit la foule avide; par la culture des arts et des sciences il fonda le développement intellectuel du peuple. Pénétré de la puissance de l'intelligence et initié à toutes les connaissances de son époque, Périclès attirait les savants et les artistes dans sa demeure hospitalière, où la célèbre *Aspasie* de Milet faisait

régnait sa grâce ; il offrait à chacun le moyen et l'occasion de s'instruire et de se distinguer ; il répandit ainsi le goût de l'art, de la littérature et de la poésie jusque dans les classes populaires les plus infimes, ce qui, joint à la participation de tout le monde à la vie publique et politique, éleva l'État entier à un tel degré de culture et de lumière, que presque tous les citoyens étaient également aptes à tous les emplois. Là pourtant se trouvait aussi le germe de la maladie qui plus tard consuma la république, — la trop grande inclination des citoyens pour les offices publics ou judiciaires, qui eut pour conséquence un abandon et un mépris de l'agriculture et de l'industrie. En même temps, Athènes atteignit à l'étranger le plus haut point de splendeur. Des colons athéniens cultivèrent les plaines fertiles de l'Eubée autour de Chalcis et d'Histiæa dont les anciens habitants furent chassés ; les troupes navales replacèrent Samos sous l'obéissance des Athéniens après une guerre de siège de neuf mois ; les vaisseaux athéniens dominèrent la mer Egée et rendirent les habitants des îles tributaires, ce qui fit affluer dans la ville des sommes innombrables. La statue de Pallas Athéné dans le Parthénon portait un vêtement d'or massif. Athènes devint un marché dans lequel abondaient les produits de tous les pays. Tous les actes de Périclès portent le sceau d'un esprit élevé et éclairé. Il était l'expression ennoblie du *démos* souverain, et c'est précisément pourquoi il disposait à son gré de la multitude inconstante. Également grand dans les arts de la paix et dans l'art de la guerre, il employait

les armes de l'esprit et de l'éloquence dans l'assemblée du peuple avec la même habileté qu'il maniait l'épée en campagne et sur la flotte ; car alors toutes les facultés et toutes les forces étaient encore également cultivées, alors régnait encore une unité et une simultanéité de la vie, qui, par la suite, se divisèrent dans diverses directions. C'est pourquoi le siècle de Périclès est vanté avec raison comme la période la plus belle et la plus fortunée de l'histoire grecque ; la grandeur s'y joignait à la simplicité des mœurs, et la culture intellectuelle à la vigueur et au civisme.

Parmi les amis de Périclès, on cite le grand artiste PHIDIAS, qui décora le temple de marbre d'Athéné, le Parthénon au magnifique fronton et à la frise ornée de bas-reliefs, et plaça la statue colossale de la déesse sur le plus haut point de la citadelle, en sorte que l'on pouvait voir son casque du promontoire Sunium. Les fragments du Parthénon qui ont été épargnés par le temps et sauvés de la fureur des Barbares, ont été transportés il y a une trentaine d'années à Londres et déposés dans le Musée britannique. L'énorme statue de Zeus assis à Olympie, le type de toutes les statues et de tous les bustes du roi des Dieux, était également une œuvre de Phidias. Les *Propylées* au milieu desquels régnait un portique élevé avec cinq passages, conduisaient à la citadelle par un escalier en marbre comme l'édifice. L'*Odéon* dans la ville inférieure servait aux concours musicaux. — Athènes eut sous Périclès un éclat extraordinaire. Trois cents galères furent équipées aux frais de particuliers ; la *chorégie* ou représentation pompeuse d'une pièce de théâtre avec des chœurs (§ 43) et la *tritérarchie* ou équipement de trirèmes fournies par l'État, étaient les charges et en même temps les honneurs des riches. On offrait une couronne à celui qui se distinguait par ses galères ou ses rameurs. Ces charges publiques étaient attribuées en raison de la fortune ; le

citoyens peu aisés entraient dans des sociétés (*symmories*) pour supporter en commun les dépenses de l'armement d'une trirème, de l'entretien d'un chœur, de l'appareil d'une fête religieuse, etc.

§ 43. *La poésie dramatique.* Ce fut aussi vers cette époque que se développa le genre de poésie le plus complet, le *drame*. Son origine remonte au culte de Dionysus, où l'on accompagna d'abord de danses et de gestes les chants lyriques (*dithyrambes*) en l'honneur du dieu, jusqu'à ce qu'on en arrivât à la représentation du contenu de ces chants par la parole et par l'action. Ce perfectionnement est attribué à *Thespis*, contemporain de Solon, qui prit pour théâtre un tombereau reconvert de planches. Dès le temps de la guerre des Perses et dans les dix années suivantes florissaient déjà les grands poètes dramatiques *Eschyle*, *Sophocle* et *Euripide*, dont la vie se rattache à la bataille de Salamine, en ce sens qu'*Eschyle*, âgé de 45 ans, était parmi les combattants, que *Sophocle*, âgé de 15 ans, prit part au chœur des jeunes gens qui célébra la victoire, et qu'*Euripide* naquit le même jour. Les trois poètes portèrent le drame sérieux (*tragédie*) à sa perfection. On a conservé sept pièces d'*Eschyle* : *Prométhée enchaîné*, les *Perses*, l'*Orestie*, — trilogie qui comprend *Agamemnon*, les *Choéphores* et les *Euménides*, — les *Suppliantes* et les *Sept devant Thèbes*. Elles portent l'empreinte de la puissante époque de la guerre des Perses, où les hautes idées de liberté et de patriotisme inspiraient de grandes actions, où les âmes des Grecs étaient pénétrées d'un noble enthousiasme. Elles respirent en général la crainte des dieux, le respect des anciennes institutions politiques et les sentiments d'une âme élevée. Les caractères sont partout grands, puissants, titaniques. — L'antiquité portait à 113 et même à 130 le nombre des tragédies de *Sophocle*; il ne nous en reste également que sept : *Électre*, *Œdipe-roi*; et *Œdipe à Colone*, *Antigone*, *Philoctète*, *Ajax*, les *Trachiniennes*. Le siècle de Périclès s'y reflète avec son égalité démocratique, sa

joyeuse sérénité et sa sociabilité intelligente. Chez Sophocle, c'est la beauté, l'harmonie, la tendresse qui dominent. Ses personnages agissent d'une manière plus libre et plus indépendante que ceux d'Eschyle, mais partout cependant on aperçoit au dessus de la liberté de l'individu la lourde main de la fatalité. Comme la poésie de Sophocle entre plus profondément dans la vie intime, elle est plus émouvante encore que celle d'Eschyle, dont la force consiste surtout dans les idées grandioses et le style au niveau des idées. — Nous possédons 19 pièces d'Euripide : *Médée*, *Hécube*, les *Phéniciennes*, *Iphigénie en Aulide* et *Iphigénie en Tauride*, *Ion*, les *Troyennes*, le drame satirique du *Cyclope*, etc. Euripide est le représentant d'une époque déjà amollie, un enfant des doctrines sophistiques et socratiques. Il chercha à remplacer le sentiment vrai de ses deux prédécesseurs par de la sensibilité, et leur génie créateur par des règles apprises, par la politesse et l'élégance du langage. Mais chez lui aussi le haut esprit de l'antiquité se trahit dans la connaissance du cœur humain et la peinture des passions. — Le *chœur*, particulier au drame des Grecs, est issu de la poésie lyrique. Il consista d'abord en 50, puis plus tard en 15 personnes, rassemblées autour d'un *coryphée* (chorège) qui apparaissaient dans les rôles tantôt de vieillards ou de conseillers du roi, tantôt de commensaux ou d'amis, et interprétaient par des discours rythmés, accompagnés de musique, mais plutôt parlés que chantés, l'impression que devait produire sur les spectateurs l'action qui se déroulait devant eux. Sans être un personnage actif, le chœur exprime, soit pendant la pièce, soit dans les entr'actes, avec une impassible tranquillité, ses sentiments intimes sous la forme de conseils, de consolations, d'exhortations et d'avertissements. Il doit donc être considéré comme la pensée personnifiée au sujet de l'action représentée, comme le spectateur idéalisé. Il quitte le cercle étroit de l'action pour se répandre sur le passé et sur l'avenir, sur les temps et les peuples éloignés, pour tirer les grands résultats de la vie et faire connaître les enseignements

de la sagesse. Une autre particularité des tragédies grecques, c'est la triple *unité* de temps, de lieu et d'action : le temps et le lieu étaient réglés par les lois de la vraisemblance ; la simplicité des décorations fixes, la présence continue du chœur et la circonstance que la pièce n'était pas divisée en actes rendait nécessaire la limitation de l'action à un temps très court qui, dans la plupart des cas, n'excédait pas la durée d'un jour. Sous le rapport de l'appareil scénique, il est à remarquer que les acteurs portaient toujours des masques, des robes trainantes et de hauts souliers (cothurnes). — Le spectacle resta toujours un élément essentiel du culte dionysiaque ; c'est pourquoi le théâtre était placé sous la protection de l'État et la surveillance du deuxième archonte. Les magnifiques théâtres environnés de portiques, qui furent élevés à Athènes et dans toutes les villes de la Grèce, contribuèrent beaucoup, par la pompe de leurs représentations, à l'élévation de l'art dramatique. Les citoyens riches ne pouvaient gagner la faveur du peuple athénien plus sûrement qu'en supportant les frais de la représentation solennelle (chorégie) d'une œuvre dramatique. L'émulation n'était pas moins grande entre les tribus qu'entre les poètes ; des tablettes commémoratives conservaient le nom du poète vainqueur et de la tribu qui avait fourni le chœur.

THESPIS d'Icarie en Attique (536), fut le créateur de la tragédie, en ce qu'il fit représenter par un acteur séparé du chœur, comme introduction aux chants dithyrambiques en l'honneur de Dionysus, un épisode dont le sujet était emprunté à la légende dionysiaque et quelquefois à d'autres cycles mythiques. PHRYNICHUS (vers 490), osa faire un pas de plus ; il choisit librement ses sujets, non seulement dans le domaine des légendes des dieux et des héros de la Grèce, mais il envahit même le champ de l'histoire, et, par sa « destruction de Milet, » il émut les spectateurs au point qu'il encourut une punition. Il est vraisemblable que, dans cette pièce, il avait reproché leur inaction aux Athéniens qui ne s'étaient pas conduits d'une

manière bien glorieuse, lors de la révolte des Grecs de l'Asie Mineure. — Son contemporain ESCHYLE d'Athènes (525-456), devint, par l'adjonction d'un second acteur, le fondateur du dialogue, et par conséquent, le véritable créateur de l'art tragique. Dans les concours, où il obtint presque toujours la victoire, Eschyle se présentait d'ordinaire avec trois drames empruntés au grand cycle mythique des Grecs et reliés avec beaucoup d'art (*trilogie*), auxquels il ajoutait encore un quatrième ouvrage, un *drame satirique*, qui devait délasser du sérieux de la tragédie par de joyeuses plaisanteries, en sorte que ses productions dramatiques constituaient, dans leur ensemble des *tétralogies*.

Parmi les pièces qui nous restent de lui (son œuvre en comprenait 70 selon les uns, 90 selon les autres), *Agamemnon* (son retour et son assassinat par Clytemnestre et Égisthe), les *Choéphores* (la vengeance d'Oreste sur les meurtriers de son père), et les *Euménides* (la poursuite d'Oreste par les furies et son absolution finale devant l'aréopage, dont Eschyle prenait la défense contre les démocrates conduits par Périclès, § 40), forment ensemble une trilogie. Le *Prométhée enchaîné* peint les souffrances qu'eut à endurer le Titan rivé à un rocher par l'ordre de Zeus pour avoir apporté le feu aux hommes : le combat du mortel, confiant dans sa force, contre la fatalité supérieure, représentée par le despotique Zeus, avait sans doute une réconciliation pour dénouement dans la pièce perdue, « le Prométhée délivré, » où l'on prétend qu'était développée la doctrine de la subordination de la volonté humaine à la volonté divine. Les *Perses* respirent l'orgueil du poète après la victoire qui couronna la guerre des Perses. Les *Sept devant Thèbes* ont pour sujet le combat et la mort des frères ennemis, Étéocle et Polynice, et les *Suppliants*, la tradition de Danaüs qui s'enfuit de l'Égypte avec ses cinquante filles et cherche un asile à Argos (§ 8). Trois ans après la représentation de l'Orestie, Eschyle mourut en Sicile, où il s'était rendu à cause du chagrin que lui causa l'avènement de la démocratie ou le succès remporté par Sophocle à un concours tragique.

SOPHOCLE de Colone, près d'Athènes (496-405), introduisit un troisième acteur dans la tragédie et restreignit les chœurs. D'une naissance noble, doué d'avantages physiques et intellectuels, et pourvu d'une éducation et d'une instruction solides, Eschyle porta l'art dramatique à la beauté idéale : les qualités qui distinguent ses ouvrages sont la majesté et l'harmonie du langage, l'habileté de l'exposition et du développement de l'ac-

tion dramatique par le dessin profondément accusé du caractère des personnages, dont il parvient à peindre, d'une manière saisissante, la vie intérieure et à motiver ainsi les actes qui en résultent, la clarté du dénouement ou de la catastrophe. Le peuple raffiné du temps de Périclès voulait être seulement ému, mais non secoué par les drames ; c'est pourquoi Sophocle évita le terrible et l'horrible, on leur donna une forme plus douce et plus aimable. Pour l'élévation, la richesse d'imagination et la piété, Sophocle n'égale pas Eschyle ; ses héros touchent par la grandeur morale, purement humaine, qui se brise contre la puissance immuable du destin. Sophocle conserva la forme de la trilogie suivie du drame satirique, sans pourtant relier les pièces d'après leur sujet. La plus parfaite de ses tragédies pour la forme, la disposition, les caractères et le sujet est *Antigone*.

Dans l'*Antigone*, le poète représente la lutte entre les devoirs de la famille et les prétentions de l'État, entre les préceptes éternels, inscrits dans le cœur de l'homme, et les ordres émanés d'une autorité humaine et arbitraire ; il cherche ainsi à démontrer que la revendication absolue et passionnée de ces droits est une erreur des plus funestes. L'*Antigone*, ainsi que la tragédie d'*OEdipe-roi* et le drame d'*OEdipe à Colone*, que Sophocle composa dans un âge très avancé, appartiennent au grand cycle légendaire thébain ; *Ajax-porte-fouet* et *Philoctète* qui, souffrant d'une blessure incurable, languit solitaire dans une île aride, appartiennent au cycle de la guerre de Troie ; dans la première pièce, on montre que l'estime exagérée de la vigueur héroïque sans humilité devant le dieux dégénère en violence sauvage ; dans la seconde, que la loyauté sans taches exempte de toute hypocrisie habile, est une vertu indispensable aux véritables héros. *Électre* est, comme les Choéphores d'Eschyle, une partie de la légende des Atrides ; on y voit l'élévation et la force de l'innocence et de la vengeance féminines, comme émanations du droit de famille, arrivant à une pleine conscience de la résolution et de l'action ; les *Trachiniennes* rappellent la mort d'Héraclès et enseignent que l'homme peut précipiter la destinée par une action inconsidérée et entraîner même ceux qui lui sont chers dans son désastre.

EURIPIDE (480-406), issu d'une famille considérée, se lia de bonne heure avec le philosophe sceptique *Anaxagore*, et partagea par la suite les doctrines des sophistes. C'est de là que naquit son penchant aux raffinements et aux spéculations philosophiques, son éloignement de la vie publique, qui le rendit

étranger au monde hellénique et à la démocratie athénienne dont il était pourtant le peintre des mœurs et l'interprète. Peu connu du peuple, raillé sans relâche par les critiques et les satiriques, affligé dans sa vie domestique par deux mariages malheureux, il accepta dans un âge avancé l'invitation que lui avait adressée le roi Archélaüs de se rendre en Macédoine, où il mourut de la morsure de chiens de chasse que des envieux avaient excités contre lui. Euripide était d'un caractère âpre et sévère. La peinture saisissante qu'il fit des passions et de la misère humaine lui valurent le nom du plus tragique des poètes. Malgré la souplesse de son langage, la richesse et l'abondance de son style, on ne peut méconnaître chez lui la décadence de l'art dramatique. Ses drames se dénouent plus souvent par un artifice ou un dieu de la machine (*deus ex machina*) que par des motifs psychologiques intrinsèques. On y remarque un manque de pitié et de dignité dans la conception de la divinité; les héros et les dieux y sont revêtus de toutes les faiblesses et de toutes les passions humaines, et la religion populaire y reçoit plus d'une atteinte. Euripide dépouilla la tragédie de son idéal et la transporta dans la sphère de la raison; il chercha à faire de l'effet par une émotion sensuelle, par de verbeuses descriptions de sentiments, par un pathos déclamatoire, des sentences, des subtilités et des antithèses, et par un étalage de science. Ces défauts n'échappaient pas aux juges des concours d'art qui accordaient rarement le prix à Euripide; mais ils plaisaient au peuple qui connaissait par cœur un grand nombre des passages, et les orateurs aussi bien que les tragiques postérieurs étudièrent avec soin les œuvres d'Euripide. Parmi ses imitateurs les plus recommandables, sont le rhétoricien *Agathon* et le larmoyant *Carcinus*. *Ion* de Chios était aussi estimé de l'antiquité par sa correction, et *Achæus* d'Erétrie (vers 447), par son habileté dans le drame satirique. — Euripide introduisit l'usage de préparer le spectateur par un prologue et diminua l'importance du chœur par l'augmentation du nombre des acteurs et le développement du dialogue. — Les théâtres grecs étaient en général très grands, parce qu'ils servaient également aux assemblées du peuple; ils étaient habituellement situés

sur des hauteurs avec une belle vue sur la mer et sur la ville. L'intérieur se divisait en 1) un *hémicycle* avec des gradins pour les spectateurs ; 2) un *orchestre* pour le chœur avec un autel de Dionysus au centre ; 3) une *scène* en forme de rectangle long et étroit, de peu de profondeur, avec trois portes au fond. Dans le principe, les poètes eux-mêmes se chargeaient des rôles principaux ; le chœur était composé de citoyens libres ; des juges, choisis par les tribus, décernaient le prix qui consistait en une couronne de lierre. Les femmes ne pouvaient jouer ; longtemps même elles ne purent assister aux représentations dramatiques.

§ 44. *Comédie*. Vers le temps où la tragédie commençait à déchoir, ARISTOPHANE fit fleurir la direction opposée de l'art dramatique, la comédie avec une tendance politique et satirique. De même qu'Euripide rendait hommage au goût du jour et se faisait le panégyriste de tout ce qui existait, de même Aristophane poursuit les personnes et leurs rapports de son blâme et de ses railleries, et, pénétré d'un sentiment de justice et de vérité, oppose, avec un patriotisme impartial, les vertus des générations passées aux vices de son temps. Ses pièces, dans lesquelles des personnes vivantes étaient désignées par leur nom, de telle sorte qu'il fût impossible de les méconnaître, produisirent le plus grand effet. Ainsi, il raille dans les *Grenouilles* et dans les *Thesmophorides*, la poésie à la mode et surtout Euripide avec ses tragédies languissantes ; dans les *Nuées*, il ridiculise, sous le nom de Socrate, les nouvelles doctrines philosophiques qui menaçaient de renverser la croyance populaire, et dans les *Chevaliers* il ose même s'attaquer à Cléon et aux démagogues. Il dénonce et malmène tous les vices, les faiblesses et les inconvénients de la vie politique, morale, littéraire et scientifique d'Athènes et de son temps en général. Le démagogue égoïste et rusé, le bel-esprit superficiel et doucereux, le sophiste incrédule et raffiné comme le dévot mystique et superstitieux, le voluptueux comme le fat, la démocratie légère et passionnée de sa villi :

natale comme le conseil pédantesque de Sparte, toutes les imperfections du présent sont représentées avec autant d'art que de liberté. Cette liberté de l'ancienne comédie disparut avec la démocratie absolue; la comédie moyenne, où l'on n'admit plus la représentation de personnes publiques et dont on retrancha le chœur et les parabases, se mouvait dans le cercle étroit de la vie bourgeoise; elle empruntait ses personnages à une condition subalterne et ne les désignait plus d'une façon trop reconnaissable; elle dirigeait surtout ses plaisanteries satiriques contre la littérature et l'art. La comédie nouvelle se constitua à l'époque d'Alexandre et de ses successeurs; elle tirait ses sujets de la vie de famille, s'appliquait à peindre les mœurs et les caractères, et se composait d'intrigues et d'amourettes. Chez les Grecs de la basse-Italie et de la Sicile, se développèrent aussi les mimes, pièces de gestes, accompagnées de danse et de musique, pleines de joyeuse humeur, qui présentent une image fidèle et caractéristique de la vie inférieure du peuple. Les mimes de Sophron furent goûtées même de Platon.

ORIGINE DE LA COMÉDIE. La comédie, qui ne se rattachait point comme la tragédie au culte public, mais qui jaillit librement des chansons à boire et des jeux grotesques des *dionysiaques* (fêtes de Bacchus) prit naissance chez les tribus doriennes. Elle naquit d'abord des jeux de moût et de lie des vigneronns couronnés de herbe et de roseaux et barbouillés de lie, qui répandaient leur humeur folâtre en discours moqueurs, en danses mimiques (la cordace), en chansons joyeuses et grossières; quelque improvisateur y adaptait une action dans laquelle il représentait un caractère ridicule ou livrait quelqu'un aux moqueries de la foule. La comédie eut cette forme à Mégare; elle fut tirée de son état d'enfance par *Épicharme* de Cos qui habitait Syracuse (470) et par *Sophron*. Leurs pièces plurent par la finesse d'observation, la bonhomie et la franche gaîté.—ANCIENNE COMÉDIE. A la suite des guerres des Perses, les habitants de l'Attique commencèrent à approprier à leur goût délicat, les farces mé-

gariennes. Après les débuts de *Cratès*, l'esprit créateur de *Cratichus* donna à la comédie un essor plus élevé; il eut pour émules *Phérécrate*, *Eupolis* « le gracieux, » *Platon* et plusieurs autres; pendant et après la guerre de Péloponnèse, *ARISTOPHANE* porta ce genre à la perfection. L'ancienne comédie avait, outre le *chœur* et le *dialogue*, pleins d'ironie et de sel attique, la *parabase*, qui, à vrai dire, enlevait toute illusion scénique; c'était une allocution dans laquelle le poète s'adressait directement aux spectateurs pour exposer, en premier lieu, ses souhaits, ses plaintes et ses mérites, mais ensuite pour louer tour à tour les Dieux de l'État et diriger une censure politique contre certaines personnes aussi bien que contre les défauts de la vie publique. Cette sorte d'intermède revenait plusieurs fois dans le courant de la pièce et remplissait les derniers actes d'une série de petites images satiriques. Des soixante pièces d'Aristophane, nous en possédons encore onze, qui témoignent de sa profonde connaissance des hommes, de son amour de la vérité et de son patriotisme, non moins que de la causticité de son esprit et de la richesse de son imagination qui se promène au ciel comme sur la terre, parmi les Barbares comme parmi les Hellènes.

Dans les *Acharniens* (vers 425), Aristophane avait pour objet de montrer sous un jour favorable les avantages et les prospérités de la paix, afin de détourner ainsi ses concitoyens de la prolongation de la guerre du Péloponnèse, que les jeunes Athéniens de distinction voulaient poursuivre pour la satisfaction de leur amour-propre. Dans les *Chevaliers*, le démagogue Cléon et le peuple étaient flagellés avec une verve si mordante et une si grande hardiesse, qu'on ne trouva personne disposé à jouer le rôle principal, en sorte qu'Aristophane lui-même dut se charger de le remplir en se peignant la figure; les *Nuées* (423), décrient, dans la personne de Socrate, l'enseignement des sophistes avec ses conséquences funestes pour la religion, la morale, la famille et les mœurs populaires, et vantent la discipline sévère et l'austérité de l'ancien temps; les *Guêpes* (422), attaquent la soif de procès des Athéniens, qui faisait surgir des délateurs (Sycophantes), et flétrissent la vanité, l'injustice et la cupidité des Héliastes; la *Paix* (421), est une pièce de circonstance à l'aide de laquelle Aristophane cherchait à disposer ses compatriotes en faveur de la paix de Nicias. Dans les *Oiseaux* (414), son chef-d'œuvre, le poète s'efforce, à l'occasion de la malheureuse expédition de Sicile (§ 49), de combattre le penchant des Athéniens à tenter des entreprises hasardeuses et à bâtir des châteaux en l'air, en représentant une république d'oiseaux établie dans les airs

par les Athéniens inquiets. Le désir d'une paix générale est le motif qui a inspiré *Lystrate*, où les femmes de toute l'Hellade s'emparent des affaires publiques, occupent la citadelle, soutiennent leurs prétentions devant le sénat, et obtiennent la conclusion de la paix par une conjuration persistante contre les hommes; les *Thesmophorides* (femmes qui célèbrent les Thesmophories), sont dirigées contre Euripide, qui passait pour haïr les femmes et que les Thesmophorides condamnent à mort, à cause de ses injures contre leur sexe. Mais sous prétexte de railler Euripide et Agathon, Aristophane signale la corruption des femmes d'Athènes; dans les *Grenouilles* (405), la fausse direction de la poésie dramatique est représentée dans la personne d'Euripide, et en même temps la conduite de l'ochlocratie est livrée au ridicule. Les *Harangueuses* (l'assemblée des femmes), où les femmes tiennent une assemblée populaire en costume d'hommes, et prennent la résolution de s'emparer de la direction des affaires publiques, présentent une satire hardie de l'esprit abject et débile de la nouvelle démocratie et, d'autre part, un persiflage des formes de gouvernement idéales de Platon, avec la communauté des biens et des femmes. La dernière pièce du poète, *Plutus* (vers 388), châtie les Athéniens de leur avidité, de leur soif de jouissances et de leur faste, et leur présente comme modèles l'ancienne simplicité et l'ancienne sèvérité des mœurs.

COMÉDIE MOYENNE. Lorsque les 30 tyrans (§ 51), eurent défendu les attaques personnelles sur la scène, l'ancienne comédie fit place à la comédie moyenne *sans chorégie*, dont personne ne voulait plus supporter les frais. Les poètes les plus connus dans ce genre sont : *Antiphane* de Rhodes (vers 380), dont l'esprit de saillie et le talent dramatique se trahissent dans les nombreux fragments que l'on possède encore de lui; *Eubulus* d'Athènes; *Anaxandride*, sage et serein observateur de la vie, qui traita le premier des aventures amoureuses; *Alexis* de Thurium; *Timoclès*, contemporain de Démosthènes, l'un des comiques les plus remarquables par l'excellence du style et la variété des sujets. — **COMÉDIE NOUVELLE.** La comédie nouvelle prit racine dans la période monarchique où la vie politique était moins animée. Elle ne se distingua point par la richesse des inventions; certains caractères fixes d'esclaves rusés, de courtisanes séduisantes (Hétaïres), de militaires fanfarons, d'enfants gâtés, etc., se reproduisaient invariablement. A cette uniformité du sujet répondait la trivialité du langage. Les poètes les plus dignes de mention de la nouvelle comédie sont : *Ménandre* d'Athènes (312-290), qui passait à bon droit pour le maître par la finesse d'observation, les ressources d'invention et la vivacité de

l'action ; aucun de ses contemporains ne posséda plus de sûreté dans la peinture des passions. Il est riche en proverbes, et en sentences. Ménandre servit de modèle au poète comique romain Térence, comme son contemporain *Philémon* fut le précurseur de Plaute ; *Diphilus* de Sinope, qui concourut avec Ménandre et Philémon à Athènes, écrivit, dit-on, cent drames dont nous ne possédons que de minimes fragments.

LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE (431-404).

Première période (guerre d'Archidamus) jusqu'à la paix de Nicias (421).

§ 45. La prospérité des Athéniens emplissait les Spartiates d'envie, et la hauteur avec laquelle les démocrates orgueilleux traitaient les confédérés subjugués, excitait l'indignation et la haine. Bientôt deux puissances hostiles se trouvèrent en présence : la *ligue athénienne* (*symmachie*), dans laquelle entrèrent, de gré ou de force, les colonies ioniennes et la plupart des îles (Lesbos, Chios, Samos, etc.), avec laquelle sympathisa le parti démocratique de tous les États, et dont la force principale consistait dans sa marine, et la *ligue du Péloponnèse*, ayant à sa tête Sparte, à laquelle s'adjoignirent les États doriens et la plupart des États éoliens (la Béotie, la Phocide, etc.) ; c'est sur cette ligue, dont la confiance reposait sur la bravoure de l'armée de terre, que le parti aristocratique des différentes villes fondait ses espérances. Longtemps on hésita à rompre la paix de Périclès, parce que l'on pressentait que la guerre deviendrait une lutte d'opinions et serait une guerre

à outrance dans laquelle chacun apporterait l'ardeur de sa haine et de ses passions. Car une lutte sans but déterminé devait bientôt prendre le caractère d'une guerre d'extermination, qui ne pouvait se terminer que par l'anéantissement de l'un des deux partis. Enfin, plusieurs circonstances se réunirent pour amener une explosion. L'île de Corcyre, en guerre avec sa métropole Corinthe, demanda du secours aux Athéniens; après un combat naval où les pertes se balancèrent, les Corinthiens furent obligés de se retirer. Mais ils virent dans cette intervention d'Athènes une rupture de la paix et élevèrent des plaintes qu'ils croyaient d'autant mieux fondées, que les Athéniens avaient rendu tributaire la colonie corinthienne de Potidée en Macédoine et l'assiégeaient en ce moment, parce que confiante dans l'appui du Péloponnèse, elle refusait de payer le tribut. Un troisième sujet de plainte était l'exclusion de tous les ports et marchés de l'Attique, du petit État dorien de Mégare, dont les habitants vivaient presque entièrement du commerce avec Athènes.

Épidamnus et Corcyre. Une querelle s'était élevée à Épidamnus, colonie fondée par les Corcyriens sous la conduite d'un Corinthien, entre les aristocrates doriens et le parti populaire composé d'une population mélangée. Les premiers furent chassés et demandèrent du secours aux Corcyriens, leurs consanguins et les fondateurs de la colonie, tandis que les démocrates Épidamnus invoquaient la protection des Corinthiens qui, envieux et jaloux de l'accroissement de la puissance maritime de Corcyre saisirent l'occasion de l'affaiblir. Mais les Corcyriens et les émigrés repoussèrent les Corinthiens et obli-

gèrent Épidamnos à se rendre (435). Les Corinthiens, aigris par cet affront, équipèrent une grande flotte pour humilier cette île orgueilleuse ; mais les Corcyriens conclurent une alliance avec les Athéniens, ce qui, à la vérité, ne les empêcha pas d'être vaincus dans un combat naval par la supériorité des Corinthiens, mais ce qui prévint la conquête et la soumission de Corcyre. Les Athéniens, dont les dix vaisseaux avaient assisté au combat sans y prendre part, montrèrent ensuite une attitude si menaçante que les Corinthiens ne purent tirer parti de leur victoire, et durent se retirer comme ils étaient venus ; c'est pourquoi les Corcyriens leur disputèrent l'honneur de la victoire.

§ 46. A la suite des récriminations des Corinthiens au sein de la diète générale du Péloponnèse à Sparte, les Lacédémoniens, après quelques hésitations, réclamèrent d'Athènes la cessation du siège de Potidée, la levée de l'interdiction prononcée contre Mégare, et la restitution de leur liberté à tous les confédérés, et notamment aux Éginètes. Les Athéniens n'ayant pas donné suite à ces demandes, une armée spartiate, sous la conduite du roi *Archidamus*, envahit l'Attique qu'elle dévasta. Périclès alors convoqua dans la capitale et derrière les longues murailles les habitants de la campagne avec leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, et arma une flotte qui aborda sur les côtes du Péloponnèse et exerça des représailles. Quelque temps après, par suite sans doute de l'excès de population, éclata à Athènes une peste terrible, qui enleva des milliers de citoyens, et enfin atteignit Périclès lui-même, après qu'il eut vu périr deux de ses fils et beaucoup de ses amis et de ses partisans (429). Les reproches

injustes du peuple aigri par les souffrances de la guerre, les défiances de ses nombreux adversaires, le chagrin que lui causaient la situation précaire de l'État et la pusillanimité des citoyens, la douleur d'avoir perdu ses fils, quelque indignes qu'ils fussent, d'autres raisons encore, contribuèrent peut-être à abrégér les jours de sa vie. Sa consolation en mourant était qu'aucun Athénien n'avait pris le deuil par sa faute. La mort du grand homme porta un coup des plus funestes à l'État. Il fut remplacé par des démagogues égoïstes, comme le verbeux CLÉON, possesseur de tanneries, et l'esprit de parti éncrva la force intérieure. La masse, arrivée au pouvoir, opprima les notables et les riches, et leur imposa toutes les charges publiques (*liturgies*); des espions et des délateurs menaçaient sans cesse le repos, la sécurité et le bonheur de tout citoyen qui ne paraissait pas entièrement dévoué à l'ordre de choses. Au milieu de ces circonstances critiques, Athènes dut assister à la destruction de Platée, sa fidèle alliée, par les Spartiates et les Béotiens qui massacrèrent les habitants en état de porter les armes et réduisirent à l'esclavage les femmes et les enfants. En revanche les Athéniens parvinrent à reprendre l'île de Lesbos; dans le premier moment d'emportement, le peuple furieux prit la résolution de tuer tous les habitants de Mitylène (427), et de rendre les femmes et les enfants esclaves. Mais le repentir s'éveilla bientôt; une assemblée qui eut lieu le lendemain mitigea la première décision, en ce sens que mille Lesbiens seulement furent punis de mort; on dé-

pouilla les autres habitants de leurs vaisseaux et de leurs murailles et ils furent frappés dans leurs propriétés. Par la faute des Spartiates impitoyables, la guerre avait pris le caractère d'une vengeance sans fin, dont la cruauté s'augmentait incessamment. En outre, Athènes fut affligée d'une seconde peste, et des tremblements de terre répandirent la désolation et la terreur. La nature entière était troublée; les éléments semblaient sortir de leurs cercles et l'ordre des saisons était interverti.

PLATÉE. Avant que la guerre eût éclaté entre Sparte et Athènes mêmes, les Thébains avaient cherché à se rendre maîtres de la ville de Platée, à laquelle ils avaient gardé rancune depuis le temps de la guerre des Perses, parce qu'elle s'était séparée d'eux et avait conclu une alliance avec Athènes. Avec l'aide de quelques aristocrates, ils firent à l'improviste une irruption pendant la nuit; mais le jour suivant, ils furent pris au nombre de 300 et massacrés. La vengeance de cette action avait engendré de nouvelles vengeance, jusqu'à ce qu'enfin la Grèce entière se trouva bouleversée. La troisième année de la guerre; les Spartiates commencèrent le remarquable siège de Platée. Les habitants de la ville envoyèrent les femmes et les enfants à Athènes, à l'exception d'une petite partie des femmes qui leur étaient nécessaires, et ils résolurent de se défendre courageusement. Les ennemis essayèrent longtemps en vain de s'emparer de la ville, au moyen d'une chaussée construite autour des murailles et d'échafaudages de bois; toutes leurs attaques ayant été repoussées, ils interceptèrent les communications pour laisser la place dépourvue de subsistances. Lorsqu'il n'y eut plus aucun moyen de salut, une partie des citoyens fit une sortie hardie, perça les retranchements ennemis, et parvint à gagner Athènes. Ceux qui étaient restés, pressés par la faim, se rendirent enfin à la merci des Spartiates (427). Ils éprouvèrent un sort terrible; vainement

Ils invoquèrent leurs services passés et rappelèrent qu'ils avaient combattu autrefois à côté des Spartiates contre les Perses, et que la plus belle victoire de Sparte avait été remportée sur leur territoire (§ 37). Les vainqueurs mirent les Platéens dans les fers et tuèrent ensuite quiconque ne pouvait pas démontrer qu'il avait, pendant la guerre, rendu un service aux Lacédémoniens ou à leurs alliés. Selon le rapport de Thucydide, ils n'égorgèrent pas moins de 200 Platéens ; 25 Athéniens qui avaient pris part à la défense de la ville subirent le même sort ; les femmes furent réduites en servitude. Les Thébains laissèrent alors pendant environ un an la ville à la disposition des citoyens de Mégare, que les troubles avaient forcés de quitter leur patrie, et de ceux des Platéens qui avaient tenu pour eux ; mais plus tard ils détruisirent la ville de fond en comble et élevèrent un hospice à côté du temple d'Héra, en se servant des toits et des portes des Platéens. Ils firent du territoire un bien public qu'ils louèrent pour 10 ans et que les Thébains cultivèrent. Ce qui contribua beaucoup à cette aversion des Lacédémoniens pour ceux de Platée, ce fut leur complaisance pour les Thébains. Ils y furent engagés par l'espérance d'en tirer de grands services pour la guerre alors imminente.

§ 47. Bientôt après, le général athénien DÉMOSTHÈNES (425), homme de beaucoup d'initiative, s'empara, dans une expédition vers la Sicile, de la ville messénienne de *Pylos* (Navarin), et de là, avec le secours d'Hélotes fugitifs et de Messéniens, il inquiéta le territoire lacédémonien par des brigandages et des dévastations. En vain, les Spartiates cherchèrent à les déloger ; leur attaque fut repoussée et plus de 400 fantassins pesamment armés furent bloqués dans l'île de Spactérie où ils seraient morts de faim, si quelques Hélotes alléchés par l'espoir d'obtenir leur liberté et une récompense ne leur

avaient apporté des vivres dans de légères embarcations. Pendant longtemps les Athéniens, redoutant la bravoure spartiate, n'osèrent aborder; ce ne fut qu'après avoir reçu des renforts qu'ils se hasardèrent à investir l'île; avec l'aide de Messéniens qui connaissaient les localités, ils serrèrent les Spartiates de si près que ceux-ci furent contraints de se rendre; ils furent conduits comme prisonniers à Athènes. Cette issue était due à Cléon, le chef des troupes de renfort, qui arriva par là à une réputation inattendue et chercha dès lors de toutes ses forces à entraver la conclusion d'une paix pour laquelle on était déjà en négociation. Ce fut seulement après que les Béotiens eurent fait éprouver aux Athéniens une défaite sensible à *Délium* où Socrate et Alcibiade remportèrent le prix de la valeur, et que l'habile général spartiate *Brasidas* eut combattu avec succès les colonies athéniennes en Thrace et en Chalcidique, que le parti de la paix, le parti aristocratique qui avait à sa tête *Nicias*, homme riche et libéral, mais vain et irrésolu, obtint peu à peu la prépondérance. Après la victoire des Spartiates près d'Amphipolis, où le brave *Brasidas* succomba tandis que Cléon fut tué dans sa fuite, on conclut la PAIX DE NICIAS (421), par laquelle une trêve d'armes de cinquante ans fut garantie; on s'entendit pour rendre toutes les conquêtes et tous les prisonniers et il fut convenu qu'à l'avenir toutes les difficultés seraient réglées à l'amiable. — Cependant, le parti aristocratique et le parti démocratique se livraient à des luttes acharnées dans la

plupart des villes de la Grèce; nulle part pourtant les querelles ne furent plus sanglantes et plus cruelles qu'à Coreyre où les familles de distinction furent entièrement anéanties; l'île florissante aux riches bois d'oliviers en reçut un coup mortel. Partout où les Spartiates étaient vainqueurs, les aristocrates s'emparaient du pouvoir et frappaient le parti opposé de la mort ou du bannissement; où les Athéniens l'emportaient, les démocrates arrivaient au timon des affaires et traitaient leurs adversaires avec une égale rigueur.

Coreyre. Les discordes de l'île de Coreyre donnent l'image la plus fidèle des horreurs de cette guerre. Après un combat désespéré dans la ville même, où des esclaves affranchis renforcèrent le parti du peuple et où un incendie terrible augmenta le désordre et l'épouvante, les démocrates restèrent les maîtres avec le secours des Athéniens débarqués dans l'île. Une partie des vaincus fut aussitôt mise à mort; les autres se réfugièrent comme suppliants dans le temple d'Héra. « Les démocrates, » raconte Thucydide, se rendirent auprès de ceux-ci, persuadèrent à une cinquantaine d'entre eux de se soumettre à un jugement, et les condamnèrent à mort. Mais la plupart des suppliants, qui ne s'étaient pas laissé persuader, en voyant ce qui arrivait, se donnèrent réciproquement la mort dans le sanctuaire; quelques-uns se pendirent également aux arbres, les autres se tuèrent comme ils purent. Et durant sept jours, les Coreyriens massacrèrent tous ceux qu'ils prenaient pour des ennemis, en élevant, à la vérité, des accusations contre ceux-là seulement qui voulaient renverser la démocratie; mais quelques-uns furent aussi tués par inimitié privée et d'autres par leurs débiteurs. Et l'on appliqua tous les genres de mort, et tout ce qui a coutume d'arriver en pareille situation se passa, et encore

davantage. Car le père tuait le fils, et on les tuait près des sanctuaires dont on les avait arrachés, quelques-uns furent même murés dans le temple de Dionysus et y moururent.

Alcibiade.

§ 48. La conclusion de la paix sans la participation des Corinthiens excita la haine de ceux-ci contre Sparte. Ils se liguèrent, en conséquence, avec Argos, Élis et quelques villes d'Arcadie, pour enlever à Sparte l'hégémonie du Péloponnèse. Ils furent soutenus dans cette tentative par le jeune ALCIBIADE, fils de la sœur de Périclès, qui manifesta alors pour la première fois son habileté et ses talents diplomatiques. Outre une immense fortune, Alcibiade possédait les plus grands avantages extérieurs et intérieurs et une ambition inquiète. Il était beau, spirituel, instruit, excellent orateur, en sorte qu'il aurait été entièrement propre à succéder à Périclès, s'il avait eu plus de calme et de présence d'esprit et était parvenu à maîtriser son égoïsme sans frein. Il appartenait à ces apparitions fatales qui décident du sort des peuples et des pays, à ces natures absolues qui ne peuvent s'accommoder des lois existantes et de l'ordre politique, mais qui choisissent la voie de l'arbitraire. Il croyait pouvoir tout oser, sans égard pour les droits divins ou humains. Son immixtion dans les affaires du Péloponnèse eut pour conséquence une guerre entre les Spartiates et les confédérés; Sparte aurait pu y perdre sa considération, si elle n'était pas sortie victorieuse

de la bataille de MANTINÉE (418). L'appui que les Athéniens prêtaient à la ligue d'Argos, l'exécution imparfaite des conditions de la paix du côté de Spartiates, et le souvenir toujours présent de cruautés sanglantes, ne permirent pas une paix durable entre les États belligérants. La conduite rigoureuse des Athéniens envers l'île doriennelacoenne de Mélos, qui était restée neutre, tant pour ne pas trahir sa métropole que pour ne pas s'exposer à la colère d'Athènes, porta le dernier coup à la paix. Après une résistance héroïque de plusieurs mois, l'île fut obligée de se rendre à merci ; on massacra les hommes ; le reste de la population, les femmes et les enfants, fut emmené en servitude, et le sol fut partagé entre les vainqueurs :

§ 49. L'envie, la rivalité et la haine de races, toujours vives entre Sparte et Athènes, reçurent un nouvel aliment quand celle-ci envoya en Sicile, sous le commandement d'Alcibiade, de Nicias et de Lamachus, la plus belle flotte et la plus belle armée d'hoplites qui fût jamais sortie du Pirée, pour soumettre à sa domination la ville doriennelacoenne de Syracuse (415), et peut-être toute l'île si riche en blé et en huile. L'entreprise échoua pourtant. Les ennemis d'Alcibiade qui en avait été le principal promoteur, profitèrent de son absence pour diriger contre lui une accusation d'impiété en prétendant qu'il avait mutilé les statues d'Hermès et profané les mystères d'Eleusis. Avant même que la flotte eût abordé en Sicile, Alcibiade fut rappelé pour avoir à se justifier devant le tribunal. Car, dans la mutilation crimi-

nelle des statues d'Hermès, accomplie par toute la ville dans une seule nuit, on croyait découvrir une conspiration secrète contre la constitution démocratique, et c'est pourquoi, sur le rapport de l'orateur Andocide, une foule de citoyens respectables furent emprisonnés comme suspects et complices et quelques-uns condamnés à mort. Alcibiade craignit le même sort et il prit ses mesures en conséquence. Au lieu de se présenter devant le tribunal athénien, il s'enfuit à Élis, pour attendre l'issue de l'instruction, et ensuite, à la nouvelle de sa condamnation, se rendit à Sparte où, altéré de vengeance, il chercha à préparer la ruine de sa ville natale et, à cet effet, excita les Spartiates à renouveler la guerre. Selon son conseil, ils prirent une position très forte dans l'Attique, en s'emparant de la petite ville de Décélie, à trois milles d'Athènes et envoyèrent leur habile général Gylippe, avec des troupes du Péloponnèse, au secours de Syracuse. Ainsi, la guerre de Sicile qui, malgré la bravoure du général syracusain Hermocrate, avait eu jusque-là un heureux succès, prit bientôt une tournure funeste pour les Athéniens. Les travaux de fortification destinés à cerner la ville furent percés, et pendant le siège Lamachus (414) périt avec une grande partie des hoplites; l'étroitesse du port empêcha les vaisseaux athéniens d'exécuter les mouvements rapides qui leur assuraient d'ordinaire la victoire; l'armée navale fut bientôt démoralisée et indisciplinée; les navires plus forts des Syracusains et des Corinthiens prirent le dessus et lorsqu'enfin, après la

perte de toute la flotte, Démosthènes, qui avait été envoyé plus tard avec des renforts, et Nicias voulurent se sauver à Catane avec le reste de leur armée, ils furent surpris par les troupes de Gylippus et les Syracusains, séparés, et forcés de se rendre après des combats sanglants. Ceux qui ne périrent pas les armes à la main, furent condamnés (413) à un service d'esclaves dans les carrières; heureux ceux qui moururent d'une mort prompte, comme Nicias et Démosthènes dont les têtes tombèrent à Syracuse par la main du bourreau.

HISTOIRE ANCIENNE DE SYRACUSE. Syracuse fondée en 735 par les Corinthiens, pourvue d'un excellent port, occupa bientôt le premier rang parmi les villes grecques de la Sicile; le second appartint à la colonie rhodienne d'*Agrigente*, sur laquelle régna, au vi^e siècle, le cruel tyran *Phalaris*. Vers le temps où la démocratie absolue prévalut à Athènes, les familles aristocratiques (*gamores*), qui, jusque-là, avaient possédé l'autorité, furent chassées par le *démos* et les habitants serfs des pays environnants. Les aristocrates, pour reconquérir la domination, firent, avec le secours de GÉLON (486), roi de la ville voisine de Géla, une tentative qui avorta; mais les démocrates alors transférèrent à Gélon la tyrannie de Syracuse, vers la même époque où *Théron* devenait monarque à Agrigente. Gélon usa de son pouvoir avec une grande modération; il agrandit la ville, et par la victoire qu'il remporta près d'*Himère* (480), sur Hamilcar, rendit vain l'espoir des Carthaginois de s'établir en Sicile, aussi bien que le plan du roi des Perses de faire assujettir par les Carthaginois le monde grec de l'Occident, en même temps qu'il comptait porter le dernier coup à celui de l'Orient, et ainsi supprimer à la fois de la surface de la terre la liberté et la civilisation. Le frère et successeur de Gélon, Hiéron I (477), s'entoura d'une cour brillante et rassembla autour de lui les poètes les plus éminents de la Grèce (*Pindare, Eschyle, Simonide, Bacchylide*);

mais son règne ne fut pas exempt d'oppression et de violence. Les Syracusains étaient déjà mécontents alors de la monarchie; ils le furent encore davantage, lorsque *Thrasybule*, frère d'*Hiéron*, environné d'espions et de délateurs, se livra à des exactions de tout genre; leur irritation arriva à un tel degré qu'ils chassèrent toute la famille de *Gélon* (466), et établirent une démocratie absolue avec une parfaite égalité de droits pour tous les citoyens. Cette constitution, introduite au milieu de nombreux combats, dégénéra bientôt en ochlocratie, avec un institut analogue à l'ostracisme athénien (*pétalisme*). Syracuse s'affaiblit au point que les autres villes de Sicile, qui jusque-là se trouvaient sous son hégémonie, et particulièrement *Léonte* et *Ségeste*, cherchèrent à s'affranchir et, à cet effet, envoyèrent à Athènes une ambassade (427), ayant à sa tête l'orateur *Gorgias*; après quelque hésitation, Athènes promit son appui. La soif d'aventures du peuple et l'appât des trésors attribués aux *Égestins*, engagèrent les Athéniens dans une entreprise inconsidérée. Le brave et habile général *Hermocrate* contribua d'autant plus au succès des Syracusains, que *Nicias* commit de grandes fautes et, par son irrésolution, son impéritie et sa superstition, laissa échapper toutes les occasions de salut. Bientôt après, *Hermocrate* fut banni de Syracuse par les démocrates soupçonneux; et quand plus tard, confiant dans son esprit patriotique et dans les nouveaux services qu'il avait rendus en exil, il se crut autorisé à revenir à la prière de quelques amis, il s'éleva sur la place publique un combat dans lequel le célèbre général trouva la mort (408).

DÉFAITE DE L'ARMÉE ATHÉNIENNE. Thucydide décrit de la manière suivante la reddition de *Nicias* avec sa division sur les bords du fleuve *Asinarus* et les souffrances des prisonniers athéniens : « Le jour venu, *Nicias* mit son armée en marche. Les Syracusains et les alliés continuaient de les harceler de toutes parts, ne cessant de tirer des flèches et de lancer des javalots. Cependant les Athéniens s'avançaient vers le fleuve *Asinarus* (*Falconara*), toujours tourmentés par les chocs répétés d'une nombreuse cavalerie, et par une multitude de troupes, mais dans l'espérance d'être plus tranquilles s'ils pouvaient

passer le fleuve : d'ailleurs, les tourments de la soif les y attiraient. Ils y parvinrent; tous s'y précipitèrent en désordre; c'était à qui passerait le premier. Les ennemis les pressaient et rendaient le passage difficile. Obligés de se serrer en avançant, ils tombaient les uns sur les autres et se foulaient aux pieds. Se heurtant contre les javelots de leurs voisins, s'embarrassant dans les ustensiles, les uns se tuaient aussitôt, les autres étaient emportés par le courant. Les bords étaient escarpés; les Syracusains avaient gagné l'autre rive : ils tiraient d'en haut sur des infortunés, livrés la plupart au plaisir d'étancher leur soif, et qui se mettaient eux-mêmes en désordre dans un fleuve profond. Ils y descendirent et firent un grand carnage des malheureux qui s'y étaient plongés. Bientôt l'eau fut troublée; mais toute bourbeuse et sanglante, on la buvait encore, on se la disputait les armes à la main. Enfin, les morts étaient entassés dans le fleuve; l'armée était défaite : les uns avaient péri dans la rivière, les autres, atteints dans leur fuite par la cavalerie. Nicias se rendit à Gylippe; il avait en lui plus de confiance qu'aux Syracusains. Il se remit à la discrétion des Lacédémoniens et de ce général, en le priant d'arrêter le carnage. Gylippe alors ordonna de faire les Athéniens prisonniers. On emmena vivants tous ceux que les Syracusains n'avaient pas cachés; ils en avaient caché beaucoup. On envoya à la poursuite des trois cents qui avaient échappé à la garde pendant la nuit; ils furent arrêtés. Le nombre de ceux qui furent pris en masse et qui étaient prisonniers de l'État, n'était pas considérable. Ceux qui furent dérobés par des particuliers étaient en grand nombre. La Sicile en fut remplie. On raconte que plusieurs Athéniens, en récitant certains passages émouvants d'Euripide, avaient tellement ébranlé et touché le cœur de leurs maîtres que ceux-ci leur avaient enlevé leurs chaînes. Le tragique avait vécu assez longtemps pour recevoir les témoignages de gratitude des prisonniers ainsi délivrés.

§ 50. Des bruits sinistres apportèrent à Athènes la première nouvelle du terrible combat; et lorsque

ces bruits se furent confirmés, il n'y eut presque pas une famille qui ne portât le deuil. Les confédérés athéniens se séparèrent et se joignirent à Lacédémone; une armée spartiate avait investi le bourg de Décélie en Attique et empêchait les communications; une flotte spartiate, équipée par le conseil d'Alcibiade et soutenue par Tisapherne, gouverneur de l'Asie Mineure au nom des Perses, cherchait à anéantir la souveraineté navale d'Athènes; l'Eubée même tomba enfin au pouvoir du Péloponnèse, tandis qu'à Athènes un parti oligarchique, conduit par *Pisandre*, s'efforçait de renverser la constitution démocratique et était d'intelligence avec Sparte. A l'aide des associations particulières qui se trouvaient dans la ville, Pisandre et ses compagnons parvinrent à écarter la démocratie absolue, à instituer un *conseil des quatre cents* qui s'élevaient entre eux et à limiter la communauté du peuple à cinq mille citoyens, qui ne furent jamais convoqués pour une assemblée du peuple ou l'exercice de leurs droits civiques. La flotte qui attendait à Samos sous le commandement de Thrasybule, se prononça contre cette nouveauté et maintint l'ancien ordre de choses. Alcibiade qui était devenu l'ennemi des Spartiates et désirait se réconcilier avec ses compatriotes, se joignit à elle et leur promit le concours du gouverneur perse dont il avait su gagner la confiance. Après quatre mois de calamités, de confusion et de sycophantie, le conseil des quatre cents fut dissous et la démocratie rétablie par la coopération du prudent Thérémène, mais pourtant avec

une limitation de la communauté à cinq mille citoyens. Alors la flotte, sous la conduite d'Alcibiade, quitta Samos et fit voile vers l'Hellespont, remporta, près de *Cyzique* (410), et dans deux autres combats, de glorieuses victoires sur les Lacédémoniens, s'empara des villes de Byzance, de Chalcédoine, et de la plupart des autres localités du littoral, et établit sur le détroit un péage qui fit affluer de nouveaux revenus à Athènes. Tandis que le général en second des Spartiates envoyait dans son désespoir cette dépêche laconique aux Éphores : « Le général Minduras est mort; les soldats ont faim, nous ne savons que faire, » les Athéniens, réjouis d'un pareil succès, rappelèrent Alcibiade, le nommèrent généralissime de l'armée et de la flotte, et jetèrent dans la mer les poteaux sur lesquels ses fautes étaient inscrites. Mais il ne fut pas en état de rendre à la république bouleversée sa grandeur passée. Quelques mois après avoir fait une brillante entrée à Athènes au milieu des acclamations populaires, il fut dépouillé du commandement supérieur, parce qu'en son absence son général en second perdit la bataille navale d'*Éphèse* (407). Il se rendit en Thrace, les regards sans cesse dirigés vers sa patrie infortunée. Un vent favorable souffla une fois encore du côté des Athéniens. Sous la conduite du valeureux *Callicratidas* qui, dans son noble patriotisme, méprisait le secours des Perses et travaillait à la conclusion d'une paix, les Spartiates attaquèrent Lesbos et tinrent les vaisseaux athéniens bloqués dans le port de Mitylène. Les Athéniens con-

centrèrent leurs dernières forces et envoyèrent au secours de leurs frères une flotte montée par des citoyens libres, des affranchis et des esclaves. Un grand combat naval fut livré près des *Arginusæ* (406), îles voisines de Lesbos; Callicratidas y périt, beaucoup de navires furent détruits de part et d'autre, mais les Athéniens restèrent vainqueurs. Cependant, une violente tempête, jointe à la division des chefs, les empêcha de profiter de la victoire et de recueillir les cadavres ainsi que les malheureux combattants qui auraient pu encore être sauvés avec les débris des vaisseaux. Cette négligence fut imputée à crime aux commandants; six d'entre eux furent condamnés à mort par l'assemblée du peuple, au mépris de la loi, et obligés de boire la coupe empoisonnée. Les efforts de Socrate et d'autres patriotes pour sauver les infortunés généraux échouèrent contre la haine de parti. Tous moururent avec le courage de l'innocence, en bénissant leur patrie et leurs concitoyens.

Quelques années après, Alcibiade termina aussi d'une façon violente sa carrière pleine de vicissitudes. Avant la bataille d'*Ægos-potamos*, il donna de bons conseils aux généraux athéniens et les prémunit contre la ruse de Lysander; mais l'orgueil des uns et la trahison des autres firent mépriser ses avis. Après la chute d'Athènes, les chefs de l'aristocratie attentèrent à sa vie. Il se rendit alors dans l'Asie Mineure pour agir auprès des Perses en faveur de sa patrie. Mais les Spartiates excitèrent contre lui la défiance du satrape Pharnabaze. Par l'ordre de celui-ci, sa demeure fut environnée de troupes; la maison fut livrée aux flammes, et Alcibiade en cherchant à se

sauver à travers l'incendie, fut percé de flèches (404). Son amante Timandre lui rendit les honneurs funèbres; il était âgé de 44 ans.

Chute d'Athènes.

§ 51. Après le combat naval des Arginuses, les Spartiates eurent de nouveau recours à leur excellent général, l'entreprenant et artificieux LYSANDER, qui, auparavant déjà, avait su habilement tirer parti de la faveur du nouveau gouverneur de l'Asie Mineure, *Cyrus le Jeune*, pour augmenter, avec le secours des Perses, la flotte lacédémonienne. Lysander profita bientôt après de la négligence des généraux athéniens qui avaient permis à leurs hommes d'équipage de visiter le pays; il les surprit à l'improviste près du « fleuve des chèvres » (*Ægos-POTAMOS*), sur le bord uni de l'Hellespont, non loin de Sestos, et s'empara de tous leurs vaisseaux, à l'exception de huit que *Conon* sauva à Chypre et du fin voilier *Paralus* qui porta la triste nouvelle à Athènes.

La flotte de Lysander était nombreuse et accoutumée à l'obéissance, tandis que, à la suite des divisions de partis, la discipline de la flotte attique s'était de plus en plus relâchée. L'équipage athénien, qui avait vainement offert quatre fois le combat, s'abandonna à la plus coupable incurie; les soldats de terre et de mer reposaient dans les tentes, jouaient aux dèss ou se livraient à d'autres divertissements. Tout à coup Lysander, bien informé de ces circonstances, arriva de Lampsaque avec toute la flotte du Péloponnèse : ce ne fut pas une bataille,

mais une boucherie; les Athéniens étaient abattus par troupes, pris ou massacrés; les navires étaient capturés ou détruits sans résistance. Trois mille Athéniens, avec plusieurs de leurs chefs, furent ensuite conduits à Lampsaque et sacrifiés à la vengeance des Spartiates.

La puissance d'Athènes était anéantie. Lysander assujettit les îles et les villes liguées avec les Athéniens, et leur imposa des formes de gouvernement aristocratiques; puis, de concert avec le roi Agis, il cerna Athènes, déchirée par les fureurs des partis, du côté de la terre et du côté de la mer, et força la ville (404), dont la population excessive souffrit bientôt d'une effroyable disette, à se rendre sans condition. Les longues murailles et les travaux de fortification furent abattus aux sons de la flûte, au milieu de railleries grossières; les vaisseaux, à l'exception de douze, furent livrés aux Spartiates, les fugitifs et les bannis furent ramenés. La constitution démocratique fut alors abrogée sous la présidence de Lysander, et l'administration fut conférée à 30 Athéniens de distinction, alliés à Sparte, qui reçurent de pleins pouvoirs illimités pour organiser l'État dans un sens aristocratique au moyen de nouvelles lois. Ces oligarques connus sous le nom des TRENTE TYRANS, ayant à leur tête *Critias*, procédèrent par le meurtre et l'exil, non seulement contre la démocratie, mais contre les aristocrates moins exaltés qu'eux. *Critias* fit saisir et condamner au poison l'ancien chef des aristocrates, *Théramène*, qui ne voulait pas le suivre plus longtemps dans son chemin san-

glant. Sous ce règne de terreur, Athènes toucha à sa perte. Trois mille citoyens seulement jouissaient d'un droit complet de bourgeoisie; de riches domiciliés (métèques), furent massacrés et dépouillés; en huit mois, plus de 1,200 personnes furent livrées à la mort. Heureusement, le patriotique chef des démocrates THRASYBULE qui, retiré dans la place-frontière de Phylé, avait rassemblé autour de lui les fugitifs et les bannis, parvint à s'emparer du Pirée et à attirer les oligarques au combat. Critias périt les armes à la main; ses collègues tombèrent par trahison entre les mains des vainqueurs, qui les firent mourir, rétablirent la constitution démocratique dans son ancienne forme modérée, réglèrent d'après l'équité les droits de possession et de propriété, et, par la concession d'une amnistie, rendirent l'ordre et la tranquillité à l'État affaibli. Mais les mœurs ne s'accordaient plus avec les anciennes lois et les anciennes institutions politiques; le repos et la mollesse remplaçaient l'endurcissement physique des jours passés; la soif des jouissances et des commodités de la vie engendrait une répugnance pour la discipline et les fatigues de la guerre; des « amies » (Hétaïres) aux mœurs légères, détruisaient l'esprit de famille et renversaient le foyer domestique de l'ancien temps.

Les îles et les villes du littoral se réjouirent d'abord de la chute d'Athènes et célébrèrent le général victorieux par des sacrifices et des chants de triomphe; mais l'espoir de reconquérir leur liberté et leur indépendance vint échouer contre l'ambition et

l'avidité des Spartiates, qui aspiraient à compléter leur hégémonie par la souveraineté de la mer. Ils s'emparèrent de Samos et obligèrent les citoyens à émigrer en abandonnant leurs biens; ils enlevèrent aux habitants de Chio leurs vaisseaux et attirèrent par une douceur hypocrite 800 démocrates de Milet qu'ils massacrèrent ensuite; ils chargèrent les îles et les villes maritimes de lourds impôts; ils subjuguèrent Élis, après avoir dévasté par le fer et par le feu le pays consacré, chassèrent de nouveau les malheureux Messéniens de Naupacte (§ 41), et cherchèrent à remplacer partout, par la ruse et la violence, les constitutions démocratiques par une organisation aristocratique, en instituant partout des comités des dix (*décarchies*), que protégeaient des *Harmostes* entourés de soldats. Ils favorisèrent les efforts du cruel DENYS (vers 400) pour devenir tyran de Syracuse et réduire en esclavage ses concitoyens et beaucoup de villes grecques de la Sicile et de la Basse-Italie. Partout la persécution des démocrates, partout la lassitude des esprits, la cessation des aspirations poétiques et idéales, l'épuisement des espérances. On vivait par devoir, sans joie, sans perspective sereine de voir s'accomplir des rêves ou des pensées.

Dans son histoire de la Grèce, *Xénophon* raconte ainsi la mort de THÉRAMÈNE : « Le héraut des Trente ordonna de s'emparer de Théramène qui s'était réfugié à l'autel d'Hestia et invoquait la protection des citoyens. Lorsqu'ils s'approchèrent avec leurs serviteurs, sous la conduite de Satyrus, le plus imprudent et le plus arrogant d'entre eux, Critias dit : « Nous

vous rendons ce Théràmène, qui a été condamné selon la loi ; vous , gardes , prenez-le , emmenez-le , et remplissez votre devoir. » Après qu'il eut ainsi parlé, Satyrus et les gardes l'arrachèrent de l'autel. Théràmène adjura les dieux et les hommes de considérer ce qui se passait. Mais le conseil se tint tranquille , parce qu'il voyait bien que non seulement les gens armés , apostés par Critias , étaient du même sentiment que Satyrus , mais qu'aussi le vestibule de la salle du conseil était occupé par des gardes nombreux ; on savait également que ceux-ci s'étaient munis de poignards. On conduisit alors Théràmène sur la place publique , et il dénonça à très haute voix comment il était maltraité. On raconte de lui le mot suivant. Satyrus lui ayant dit : « Il t'arrivera malheur si tu ne te tais pas , » il demanda : « Et si je me tais , est-ce qu'il ne m'arrivera pas malheur ? » Lorsqu'enfin il eut à subir la peine de mort et qu'il but la ciguë , il répandit le fond de la coupe , en s'écriant : « Que l'on porte cela au beau Critias ! » Je sais bien que de pareilles expressions n'ont aucune importance ; mais je regarde comme un trait admirable chez cet homme , qu'au moment de mourir il avait conservé sa présence d'esprit et sa gaieté sereine. — Ainsi mourut Théràmène. »

LITTÉRATURE PROSAÏQUE DES GRECS.

Philosophie. — Socrate, Platon, Aristote.

§ 52. *Socrate et les Sophistes.* La guerre du Péloponnèse n'atteignit pas seulement le bien-être extérieur des Grecs et la prospérité des États ; les mœurs s'en ressentirent également. L'avidité et l'égoïsme étouffèrent des sentiments plus nobles ; des raffinements de tout genre se donnèrent pleine carrière , et une philosophie fondée sur le mensonge et la tromperie se substitua à la religion et au sentiment moral. Un cœur dur et cruel se cachait souvent sous un vernis d'éducation , et l'esprit de

saillie qu'on nommait *sel attique* ne préservait point de la grossièreté de l'âme et de la dégénération morale. Cette corruption des mœurs fut surtout due aux SOPHISTES, qui étalèrent une fausse sagesse fondée sur des subtilités et des paralogismes, et s'engageaient à ériger le mensonge en vérité et à changer la vérité en mensonge, à l'aide de la rhétorique et des artifices oratoires. Les Sophistes, particulièrement *Gorgias*, *Protagoras* et *Hippias*, attiraient à eux des jeunes gens riches, et leur communiquaient, moyennant de grosses récompenses, la contresagesse qui précipitait l'État vers sa ruine et gangrenait jusqu'au cœur la vie publique et la vie domestique. Ils cherchaient, non la vérité, mais l'apparence de la vérité, et enseignaient la satisfaction des appétits sensuels. *Socrate* (469-399), citoyen d'Athènes, démasqua les Sophistes et éveilla dans le cœur de ses disciples le sentiment de la religion, de la morale et du droit. Il ne faisait pas tomber du haut de la chaire d'ingénieuses propositions; mais il exposait par demandes et par réponses, en pleine rue, à ciel ouvert, ou dans les ateliers des artisans, sa doctrine dont le but était : « Connais-toi toi-même. » Devant sa raison lumineuse, sa vie simple et intègre, et sa dignité morale, les Sophistes se turent, et les jeunes gens les plus riches et les mieux doués, tels qu'Aleibiade, Critias et d'autres, s'attachèrent à lui. Son instruction, sa fidélité à accomplir tous les devoirs civiques, aussi bien à la guerre que dans la ville, l'élévation avec laquelle il enseignait que l'âme pure peut seule saisir la pure vérité, que la moralité est la seule voie qui conduise au vrai bonheur, et que toute vertu et toute intelligence sont inhérentes, à la nature humaine et n'ont besoin que d'un « réveilleur, » lui gagnaient les cœurs de la jeunesse capable d'enthousiasme. Mais, par ses demandes pleines d'ironie, il se fit aussi beaucoup d'ennemis; et comme plusieurs de ses disciples, notamment Critias, s'étaient montrés hostiles à la démocratie, quelques partisans ardents de la souveraineté populaire l'accusèrent de séduire la jeunesse et d'enseigner de faux dieux, parce

qu'il affirmait qu'il suivait en toutes choses la voix d'un dieu intérieur, de son *démon*, que chaque homme possède comme conscience et comme cadence morale. Dans un discours justificatif (*apologie*) Socrate prouva devant les Héliastes la fausseté de l'accusation. Mais au lieu de demander, comme cela arrivait ordinairement, son acquittement avec des supplications et des lamentations, il termina sa défense en assurant qu'il avait mérité de prendre part aux repas publics dans le Prytanée, où les Prytanes (§ 28), les vainqueurs olympiques et d'autres hommes de mérite étaient entretenus aux frais de l'État, et provoqua l'assemblée d'un ton fier et méprisant. Les juges démocratiques en furent irrités et le condamnèrent à mort à une faible majorité. L'exécution du jugement fut différée pendant trente jours, à cause de la solennité religieuse et du pèlerinage à Délos; dans cet intervalle, le prisonnier put recevoir la visite de ses partisans et de ses disciples. En vain quelques-uns de ses amis, et en particulier le riche Criton, s'efforcèrent de le décider à fuir. Socrate rejeta une pareille proposition, dont l'exécution aurait donné un démenti à ses doctrines et terni sa vie entière, et, au milieu d'entretiens élevés sur l'immortalité de l'âme (*Phédon* de Platon), il but la ciguë et mourut avec la sérénité et la tranquillité d'esprit d'un sage (399). Lui-même n'a laissé aucun ouvrage écrit; mais Platon a mis sa doctrine, présentée sous la forme de dialogues, dans la bouche de Socrate.

§ 53. *Platon* (429-348). Parmi les nombreux disciples de Socrate, *Platon* et *Xénophon* (Entretiens mémorables de Socrate) conservèrent le plus fidèlement ses doctrines, tandis qu'*Aristippe* de Cyrène, *Antisthènes* d'Athènes, et d'autres, les défiguraient par des inductions et des conclusions. Le poétique Platon que l'on nommait le *divin*, aussi bien à cause de l'élévation de ses idées que de l'art accompli avec lequel il les exposait sous une forme dialoguée, fut le fondateur d'une école de philosophes, qui porta le nom d'*Académie*, parce qu'il avait coutume

de rassembler autour de lui ses amis avides de science dans le voisinage du bois et du gymnase du héros Académus. D'après sa doctrine, qui, la première, ouvrit la voie à la réconciliation de la nature et de l'esprit, entre le monde et la conscience, l'âme humaine était originairement dans la région des idées pures, vers laquelle s'élèvent encore ses aspirations dans ce monde. C'est par un effort constant vers le bien pendant l'exil terrestre, que l'âme, arrivant de plus en plus à la conscience de son premier état, de sa ressemblance avec Dieu, retourne dans le royaume des idées, après quelques migrations à travers des corps humains. L'état idéal, le retour à la conscience de soi-même, exige la contemplation du *beau* et l'*amour* de deux êtres sympathiques (*amour platonique*), ainsi que la tendance ardente vers l'*harmonie*. Dans cette contemplation consiste, selon Platon, la *philosophie* ou la science qui répond à l'amour pur, et c'est pourquoi il y voit la seule route véritable qui conduise à la connaissance de soi-même et de Dieu et ainsi à la félicité humaine. Les idées seules sont et restent, le monde des phénomènes devient et change, il se comporte à l'égard des idées comme l'apparence à l'égard de l'être, comme ce qui n'est pas vrai à l'égard du vrai. La cause et la liberté supérieure de tout ce qui est et de tout ce qui devient, est Dieu, la plus haute idée, qui est dans toutes les autres idées et contient toutes les autres idées en lui. L'idée de Dieu ne peut être saisie immédiatement, par la pensée humaine, mais seulement dans ses représentations, dans les idées du *vrai*, du *bon* et du *beau*, vers lesquels doivent, en conséquence, être dirigées toutes les actions, toutes les pensées, tous les efforts. Mais si l'âme se laisse détourner du divin et attirer vers le monde sensible du phénomène, en sorte qu'elle fasse dominer ce qui n'est pas sur ce qui est, le terrestre sur l'éternel, la diversité et la variabilité des manifestations sur l'unité du monde des idées, elle tombe dans un état funeste de déchirement et de dissipation, qui devient pire encore après la mort ; car l'âme est obligée de poursuivre sa migration terrestre

dans des corps de plus en plus inférieurs. La doctrine de Platon peut se réduire aux principes suivants: 1) Un monde d'idées, qui a son point de ralliement et son unité dans un espace intellectuel, insaisissable aux sens. 2) Une organisation visible du monde, de forme sphérique, créée harmoniquement d'après l'image du monde des idées, et une âme du monde, placée au centre pour diriger et mouvoir tout. 3) L'homme, comme centre de l'organisme mortel, appartenant par l'âme au monde des idées, par le corps au monde sensible, doué d'une raison qui s'efforce de le conduire sur le chemin de la vertu et de passions et d'appétits sensuels qui le poussent à chercher le but de l'existence dans le monde des sens. L'homme possède, par conséquent, une vie intellectuelle, indépendante de la forme du corps à laquelle elle survit, et une détermination morale avec un libre choix des routes de la vie. Ceux-là seuls qui, dans les voies de la plus haute moralité, aspirent à l'essence des choses, au bien supérieur du monde des idées, sont les vrais *philosophes*, les natures royales, auxquelles, d'après les vues politiques de Platon, la souveraineté de la terre appartient. Car, soutenus par les quatre forces fondamentales (vertus cardinales) de l'âme, la sagesse, la bravoure, la prudence, la justice, ils parcourent le chemin sûr de la moralité et de la vertu, et par là participent à la plus haute félicité, et ainsi, l'État conduit par eux et appuyé sur les mêmes forces, doit se trouver dans les conditions les plus parfaites de bonheur, d'ordre et d'harmonie.

PLATON, né à Athènes en 429, d'une famille noble qui descendait de Codrus, reçut dans sa jeunesse une excellente éducation et se livra de bonne heure à la poésie, jusqu'à ce qu'il fût amené à la philosophie par Socrate. Après la mort de ce sage, ses disciples ayant dû se soustraire par la fuite à la persécution, Platon se rendit d'abord à Mégare auprès d'*Euclide*; après y avoir accru ses connaissances par l'étude de l'ancienne philosophie, il chercha à former et à mûrir son esprit par des

voyages. Il visita Cyrène au nord de l'Afrique, et l'Égypte, siège de la sagesse orientale; puis il parcourut la Basse-Italie où il se lia à Tarente avec le pythagoricien *Archytas*, et étudia l'Etna en Sicile. A Syracuse, une étroite amitié l'attacha à *Dion*, neveu du tyran Denys auprès duquel il eut accès; mais comme le tyran crut reconnaître dans la peinture que Platon faisait des qualités d'un souverain le contraire de sa propre image, il chercha à le faire mourir; avec l'aide de Dion, Platon regagna Athènes. Il tint alors dans l'Académie, où il avait acquis un fonds de terre à l'ouest de la ville, des conférences devant un cercle choisi d'hommes et de jeunes gens avides de science, parmi lesquels Isocrate, Chabrias, Phocion. — Les quatre directions principales de l'ancienne philosophie sont réunies dans la philosophie de Platon, comme dans un foyer: car on y retrouve la substance unique des Éléates comme forme, l'éternelle fluidité d'Héraclite comme caractère de la matière, la raison première d'Anaxagore comme cause du mouvement, l'harmonie des Pythagoriciens comme but suprême; mais tous ces principes furent élevés et élucidés par Platon. Plusieurs opinions règnent, quant à la division des écrits de Platon et à l'époque où ils furent composés. On les répartit le plus naturellement en trois périodes: 1) Pendant la vie de Socrate, Platon semble avoir composé, dans l'esprit socratique, un certain nombre d'écrits qui avaient pour but de recommander la science comme première condition de la vertu, et de l'opposer aux connaissances superficielles des Sophistes; à cette catégorie appartiennent les dialogues: *Hippias minor*, *Lysis*, *Charmidès*, *Lachès*, *Euthydemos*, etc. 2) Après la mort de Socrate et pendant son séjour à Mégare, Platon composa vraisemblablement le *Gorgias*, *Criton*, *Euthyphron*, *Protagoras*, *Theaetetus*, etc., dans l'intention de démontrer l'indépendance des idées et la nécessité d'une vie vertueuse reposant sur la science infuse, ainsi que *Cratylus*, les *Sophistes*, *Parménide*, dans lesquels il affirme, contre les Éléates, la réalité des idées, et développe la différence entre l'essence et le phénomène, entre l'unité et la pluralité. 3) Dans les écrits que Platon composa après son voyage d'Italie et son initiation à la philosophie pythagori-

eiennne, il détermine le rapport entre l'homme et les idées, et entre les idées et le monde sensible, c'est à dire la doctrine de la création et de l'ordonnance du monde des phénomènes, par conséquent la DIALECTIQUE, l'ÉTHIQUE et la PHYSIQUE; à cette classe appartiennent les écrits les plus parfaits sous le rapport du contenu et de la forme : *Philebus*, *Phédon*, le *Banquet* (symposion), *Phédrus*, la *République* (de l'État), et les *Lois*. La DIALECTIQUE, qui cherche, par l'abstraction, la combinaison et l'arrangement, à séparer les idées pures des manifestations sensuelles, les notions de la masse de représentations indéterminées et confuses, est, d'après Platon, le commencement de la philosophie. Il y rattache les *mathématiques*, en tant que le rapport entre les idées et les phénomènes, entre les forces motrices et le mouvement, repose sur le nombre et la mesure. — L'ÉTHIQUE (morale) enseigne le but de la vie, qui consiste à briser la puissance du mal par l'éloignement de l'erreur au moyen de la connaissance du divin et à se rapprocher de la divinité par la sagesse et la vertu. Le *Phédrus* enseigne que les âmes des hommes, immédiatement après leur création, font, à la suite des dieux, un voyage vers le champ de la vérité, siège des idées. Les corps et la manière de vivre qu'elles choisissent se règlent d'après la mesure du ressouvenir qu'elles en ont gardé. Après la mort, elles arrivent au lieu de la récompense ou du châtiment, et après mille ans, elles sont appelées à choisir une nouvelle destinée. Quiconque a choisi trois fois de suite la manière de vivre d'un philosophe, arrive seulement, après trois mille ans, dans le séjour des dieux; les autres âmes voyagent pendant toute la période de dix mille ans dans différents corps, selon leur propre choix; il arrive à beaucoup d'entre elles, plongées dans la sensualité, de ne plus même choisir un corps humain, dont l'organisation pourtant rend l'âme seule capable, par l'abstraction des notions et la perception de l'harmonie dans le monde, de renouveler le pressentiment des idées, à l'aide duquel l'âme peut retourner à sa source divine. — Dans la PHYSIQUE, Platon se rattache à Pythagore, en enseignant que le rapport exact entre la matière, la forme et l'esprit, entre ce qui est mobile, ce qui est mû et ce qui meut, est l'accord,

l'harmonie, la beauté dont la représentation la plus pure est la musique qui a, par conséquent, le même but que la philosophie. Cette harmonie du monde se reproduit dans la vie de l'âme comme moralité pure, et dans la vie humaine comme État parfait. La pensée principale de l'ÉTAT PLATONIQUE gît dans cette phrase : *Faire agir les lois éternelles de la vérité, de la perfection et de l'harmonie dans le domaine de la liberté morale, de la même manière que le créateur les a réalisées dans l'univers*; ce qui ne peut arriver que si les philosophes deviennent rois ou les rois philosophes (dans le sens platonique). L'État de Platon est un idéal de l'imagination; il est possible que son but fût d'offrir à la République déjà si déchuée de son temps un moyen de salut par une nouvelle organisation de la société; mais ses idées sont aussi irréalisables en grand, parce qu'elles restreignent la liberté individuelle; Platon d'ailleurs ne s'élevait pas même à la reconnaissance de la dignité égale de tous les hommes au milieu de la diversité de leur position et de leur cercle d'action, car il laissait subsister l'esclavage. Les classes élevées seules pouvaient être réunies en association fraternelle par la communauté des biens, des femmes et des enfants, s'élever à la sagesse et à la vertu, et devenir ainsi aptes à gouverner. — Platon lui-même devait avoir senti combien ses idées étaient irréalisables, lorsqu'il rejeta la proposition des Arcadiens et des Cyréniens qui lui demandaient de leur ébaucher une constitution politique. — Après la mort de Denys, il accepta l'invitation de Dion et se rendit de nouveau à Syracuse. Il y fut traité avec les plus grands honneurs; mais son espoir et celui de Dion, de faire de Denys le Jeune un prince vertueux et exemplaire, échoua contre la nature perverse du tyran et les séductions des courtisans. Dion fut banni et Platon retourna à Athènes, où il poursuivit ses conférences dans l'Académie et mourut en 348, à l'âge de 82 ans. Avant sa mort, il institua Speusippe, fils de sa sœur, héritier de ses biens et directeur de l'Académie à la condition que les héritiers de celui-ci choisiraient toujours pour successeurs les plus dignes de l'école.

§ 54. *Aristote.* (384-322). A l'opposé de Platon, le créateur

de l'*idéalisme*, son disciple ARISTOTE, de Stagyre en Macédoile, le précepteur d'Alexandre le Grand, devint le fondateur du *réalisme*. Il institua l'ÉCOLE PÉRIPATÉTICIENNE, ainsi nommée, dit-on, parce qu'il communiqua sous une forme scientifique sa philosophie à un cercle choisi de disciples, en se promenant dans les allées ombreuses du Lycée à Athènes (philosophie *ésotérique*), avant de la présenter, dans des exposés populaires, à un public moins distingué (doctrine *exotérique*); cette assertion semble pourtant appartenir en partie au domaine de la fable. Tandis que l'esprit poétique et aventureux de Platon s'élevait dans les espaces invisibles du monde des idées, et considérait la philosophie seulement comme un moyen de purifier les sens et de tendre vers l'immatériel et le divin, l'esprit studieux et critique d'Aristote s'en tenait au monde des phénomènes, allait du particulier offert par la nature et l'expérience (empirisme), au général, et regardait la vérité acquise par la science comme but de la philosophie; pour lui, l'idée, par laquelle Platon commence, est la fin et le terme des recherches. Platon s'élève au dessus de la nature et tire des espaces célestes le contenu et l'objet de sa philosophie, tandis qu'Aristote soumet à son esprit d'observation la terre, la nature et tout ce qu'elles contiennent, coordonne tous les éléments du savoir, et découvre les lois générales au moyen d'inductions claires et conséquentes. Dans leur opposition, Platon et Aristote sont les deux plus hauts génies de l'antiquité, également nécessaires et également estimables; ils sont les deux pôles que l'esprit humain n'a pas encore dépassés, ni dans l'antiquité ni dans le temps moderne, et autour desquels tourneront éternellement toutes les recherches de la vérité. Dans la belle fresque du Vatican à Rome, l'école d'Athènes, Platon étend la main vers le ciel, comme vers le royaume de ses idées, tandis qu'Aristote indique la terre comme le théâtre de ses spéculations. Les écrits d'Aristote restent loin en arrière de ceux de Platon pour la forme et la beauté du style; mais autant ceux-ci se distinguent

par l'élan poétique, autant les autres sont remarquables par la clarté et la pénétration; ils traitent de la LOGIQUE, de la PHYSIQUE et de l'ÉTHIQUE, c'est à dire qu'ils embrassent tout le domaine de la philosophie théorique et pratique.

Les écrits d'Aristote, sur la LOGIQUE ou l'enseignement des lois de la pensée, science qu'Aristote porta à un tel degré de perfection, que tous les siècles suivants jusqu'à nos jours n'y purent rien ajouter, en sorte qu'il doit être considéré comme le créateur de la logique, portent le nom d'*Organum*. Ils ne s'occupent pas seulement des idées, mais développent aussi la doctrine du raisonnement des conclusions et la méthode de la démonstration par principes (*dialectique*); la *rhétorique* ou enseignement de l'éloquence est intimement liée à la logique. — La PHILOSOPHIE THÉORIQUE qui s'occupe de la recherche et du savoir en eux-mêmes, comprend les *mathématiques*, la *physique* (sciences naturelles), et la MÉTAPHYSIQUE. Celle-ci cherche à pénétrer l'essence des choses, l'immatériel, aussi loin que cela est possible par les lois de la pensée. La divinité est l'activité, l'énergie pure et éternelle, qui est en possession de la vie éternelle, de la félicité et du bien suprême, parce que ceux-ci consistent précisément dans l'activité libre de l'esprit, dégagée de toute entrave et de toute impression extérieure. La PHYSIQUE est la science de toutes les choses de la nature qu'Aristote considère sous trois aspects principaux, matière, forme et mouvement. — La PHILOSOPHIE PRATIQUE qui se rapporte aux actions conformes à la raison et à la moralité, embrasse principalement la morale (éthique), la politique et la poétique. L'éthique enseigne que la félicité résulte d'actes de vertu, accomplis par la volonté libre et éclairée; la vertu est, selon Aristote, une activité raisonnable de l'âme; elle seule conduit à la félicité, but de la vie. L'État est le véritable objet de l'activité humaine; il a pour base la famille, qui repose sur le triple rapport déterminé par la nature entre l'homme et la femme, entre les parents et les enfants, entre les maîtres et les esclaves. Les familles forment des communes, les communes des États; le but de chaque aggrégation de citoyens est la félicité de tous les membres, et comme

celle-ci ne se fonde que sur la vertu, la première tâche de l'État doit être la formation de la vertu civique. Pour que l'État prospère, il faut que les intérêts privés soient subordonnés à l'intérêt général. Les écrits d'Aristote sur la politique ont une grande importance, parce qu'il y passe en revue les différentes constitutions, grecques ou autres, avec leurs avantages et leurs défauts, indique ensuite les causes de leur ruine et expose enfin ses propres vues pour la fondation d'un État sur la raison et l'expérience, en n'exigeant des citoyens, pour toute vertu, que la modération, la moyenne, ou le sage milieu entre les extrêmes, sans reconnaître dans l'État ou dans les citoyens un idéal auquel, d'ailleurs, ils ne peuvent atteindre; un mélange des différentes formes de gouvernement, avec la prépondérance de la classe moyenne, lui semble la meilleure constitution. Cet ouvrage d'Aristote, dont on n'a que des fragments, se distingue par une grande clarté et une impartialité exemplaire. Son disciple *Dicéarque*, développa la constitution de Sparte dans l'esprit du maître. — La poétique d'Aristote traite des lois de l'art poétique. Ses prétendus principes des *trois unités* de temps, de lieu et d'action, dans la poésie dramatique furent maintenus en France jusque dans les derniers temps. Ses doctrines souvent mal comprises servirent, pendant tout le moyen âge, de règles aux spéculations philosophiques. A sa mort, Aristote institua son disciple le plus intime, *Théophraste* (né à Lesbos en 370), qui enrichit la botanique et la minéralogie, son successeur dans le Lycée et l'héritier de sa vaste bibliothèque. La succession du grand philosophe, qui comprenait environ 500 manuscrits, tomba des mains de Théophraste dans celles d'un citoyen athénien; les héritiers de celui-ci enterrèrent les travaux d'Aristote pour les sauver de la fureur des rois de Pergame. Ce ne fut qu'au temps de Sylla que les écrits furent découverts et livrés à la publicité.

§ 55. *Aristippe, Antisthène et Diogène, Euclide*. Soerate avait assigné à sa philosophie dirigée vers la vie pratique, la félicité comme but, et comme moyens l'effort vers la ressemblance divine et l'exercice de la vertu. Cette doctrine de la

félicité prit différentes formes entre les mains de ses disciples. Le riche et délicat ARISTIPPE (vers 380), de Cyrène, enseigna que les sensations agréables étaient le bien suprême, auquel on n'arrivait qu'en alliant les jouissances matérielles et intellectuelles, de telle sorte qu'on ne succombât pas à la passion. Il fut le fondateur de l'école *cyrénaïque*, qui établit un art de la jouissance comme but de la vie, philosophie qui convenait fort aux gens de distinction. En commerce avec le tyran Denys, avec la belle hétéaire Laïs de Corinthe et avec de riches marchands d'Égine et de Cyrène, Aristippe trouva l'occasion de répandre ses doctrines. Son principe qu'on doit s'assujettir les convenances et non s'assujettir aux convenances, fut admis par un autre disciple de Socrate, ANTISTHÈNE (vers 422), qui en déduisit toutefois une doctrine tout opposée. Tandis que le riche Aristippe excitait à jouir de la vie, le pauvre athénien Antisthène prouvait qu'un retour à l'état de nature, que le manque de besoins, la frugalité et les privations étaient le but suprême des efforts humains. Par sa propre austérité il cherchait à démontrer que la liberté intérieure de l'âme peut se passer de jouissances extérieures; il raillait les classes élevées, adonnées à la volupté et à la mollesse, et dirigeait surtout ses enseignements vers les étrangers qui vivaient à Athènes. Son mépris n'atteignait pas seulement le luxe, mais aussi l'éducation, les règles de politesse et le raffinement des principaux d'Athènes; il s'ensuivit que plusieurs de ses disciples dédaignèrent non seulement les jouissances sensuelles et les formes de sociabilité d'une époque civilisée, mais même la culture intellectuelle fondée sur l'art et sur la science, et la bienséance établie sur les convenances. — DIOGÈNE (414-324), de Sinope, poussa le plus loin la continence des disciples d'Antisthène; il renonça à tous les plaisirs et à toutes les commodités de la civilisation, pratiqua l'héroïsme du renoncement, mais pourtant, au fond du tonneau qui lui servait de domicile, il excita l'admiration du grand Alexandre. Diogène appelait le monde sa patrie, recommandait la

communauté des femmes et des biens, et parlait toujours du manque de besoins et de la liberté de l'individu. Son école, à laquelle appartenait aussi *Cratès*, prit le nom de *cynique*, du gymnase *Cynosarge*, où Antisthène enseignait; par allusion on donnait souvent à Diogène le nom de *Cyon* (chien), parce que la vie misérable qu'il menait semblait convenir à un chien plutôt qu'à un homme. A la vérité, le grossier manteau de philosophe, le gros bâton d'olivier sauvage, la large besace et la coupe de bois que portaient les Cyniques, étaient souvent des masques de la vanité que Socrate voyait déjà percer à travers les trous du manteau de Diogène; mais parfois aussi une grande âme habitait sous cette sale enveloppe. Par la suite seulement, lorsque les Cyniques dépouillèrent toute pudeur et tout sentiment d'honneur et prêtèrent une valeur à la négligence des usages extérieurs, l'école entière tomba dans le mépris. Comme l'école cyrénaïque avait été la mère de l'école *épicurienne*, l'école cynique fut la mère de l'école *stoïque*. Un troisième disciple de Socrate, EUCLIDE, fonda l'école de Mégare. Comme les Athéniens menaçaient de mort tout Mégarien qui serait rencontré dans leur ville, Euclide se rendait la nuit, déguisé en femme, dans la maison de Socrate, pour s'instruire auprès de ce sage, et le matin il s'en retournait. Euclide combina la philosophie de Socrate avec celle des *Éléates*; il enseignait qu'il n'y a qu'un bien, véritable et immuable, qui fonde la félicité de l'homme; on y atteignait par une conduite vertueuse. Mais comme il joignait à la *dialectique* socratique, le *scepticisme* (système du doute) *éléatique*, il posa le fondement aux subtilités et aux paralogismes, pour lesquels l'école de Mégare ne fut pas moins décriée que l'école des sophistes.

Histoire : Hérodote, Thucydide, Xénophon.

§ 56. C'est vers ce temps que fleurirent les principaux historiens grecs. Le premier qui substitua aux histoires, à la *logo*

graphie la véritable *histoire*, et à cause de cela fut surnommé le père de l'histoire, est HÉRODOTE (484-408), de la ville dorienne d'Halicarnasse. Après l'extinction de la liberté de sa ville natale, il vécut quelque temps à Samos et entreprit ensuite de grands voyages vers l'Égypte, la terre des merveilles, et la Libye jusqu'au territoire de Cyrène, en Syrie et à Babylone, en Asie Mineure et en Perse, en Grèce et dans les pays pontiques aux bouches du Danube, où il rassembla, à l'aide de ses propres observations et de récits oraux, les matériaux de l'histoire qu'il composa plus tard en neuf livres et qu'il consacra aux neuf Muses. Sa vieillesse s'écoula à Thurium dans la Basse-Italie, où il s'était rendu avec une colonie. A l'endroit où s'élevait autrefois Sybaris, il écrivit les dernières parties de son ouvrage, mais la mort semble l'avoir surpris avant qu'il en eût terminé l'ensemble (444). Hérodote décrivit dans le dialecte ionien, qui n'était usité alors que pour l'histoire en prose et qu'il pouvait s'être rendu familier à Samos, les combats des Grecs avec les Perses, mais en y intercalant à l'occasion l'histoire ancienne des peuples orientaux et grecs, et en y glissant à la vérité sous la dictée des prêtres, des interprètes et des guides des étrangers, plus d'une fable empreinte de la vanterie et du merveilleux de l'Orient. Le but de son histoire, écrite *pour le peuple* avec beaucoup de cordialité et de simplicité, est de montrer comment l'amour de la liberté, l'ordre raisonnable, l'intelligence et la sobriété des Hellènes l'emportaient sur le servilisme, le manque d'organisation et la vaine pompe de l'Orient. La pureté de sentiment et la bonne foi de l'auteur, qui resplendissent dans toute sa narration, donnent à l'œuvre une noble empreinte et une haute consécration. On y rencontre partout l'idée religieuse que l'histoire n'est que le résultat d'un ordre moral du monde, et que la divinité a assigné à chaque être une carrière déterminée et des limites fixes, dont la transgression attire le châtiment et la ruine sur le coupable, qu'elle prête de la force aux faibles et aux humbles, tandis qu'elle renverse les présomptueux et les

orgueilleux. C'est pourquoi Hérodote ne se permet un jugement que là où la divinité même a déjà prononcé. Chez lui l'histoire c'est la justice, dont les sentences reposent sur des vérités morales et religieuses. L'exposé, d'après un plan très méthodique, des résultats acquis par des recherches multiples, prêtait à l'œuvre le caractère d'une épopée grandiose; aussi, l'histoire d'Hérodote fut-elle déjà qualifiée d'*homérique* dans l'antiquité. Chez lui, comme chez Homère, plane sur l'ensemble et sur toutes ses parties, une tranquillité sereine que recouvre la gracieuse abondance du discours. Le plan avait été conçu avec la vigueur de la jeunesse, il fut poursuivi avec une ardeur non moins juvénile; aussi, le langage, le sujet et le récit sont en parfaite harmonie. — Les livres d'histoire d'Hérodote excitèrent, dit-on, l'émulation du noble athénien THUCYDIDE (470-402), rejeton d'une famille princière de la Thrace où il possédait des mines d'or (§ 19). Thucydide fut banni, à l'époque de la bataille d'Amphîpolis, parce qu'on attribua à son arrivée tardive la prise de cette ville par les Spartiates; il consacra le temps de son long exil à la rédaction de l'*histoire de la guerre du Péloponnèse*. En 403, il fut rappelé à Athènes où bientôt après il fut traîtreusement assassiné. Sous beaucoup de rapports, il forme un contraste avec Hérodote. De même que l'un a une haute idée de la guerre des Perses, de même l'autre professe une haute opinion de la civilisation d'Athènes à l'époque de la guerre du Péloponnèse; tandis qu'Hérodote parle la langue simple et claire du peuple et excite l'imagination du lecteur, Thucydide par son langage concis et son style lourd s'adresse à la partie instruite de la nation et occupe plutôt l'intelligence et la raison; tandis que le premier a une tranquillité et une ampleur épiques, le second présente tout avec une vivacité dramatique. Tous les accessoires et les détails gracieux disparaissent; dans la grande tragédie de la guerre civile et révolutionnaire de vingt-sept ans, chaque peuple, chaque État a son rôle étroitement et rigoureusement tracé; personne n'en peut sortir.

La tendance à réunir partout autant de phénomènes que possible dans un seul foyer, afin de n'affaiblir aucune impression générale par la diffusion, est la cause de sa concision obscure, où l'on ne peut voir que la lutte d'une puissante plénitude d'idées aux prises avec une langue encore peu développée. Le ton varie considérablement selon le sujet ; il s'élève de la simplicité du style narratif à la plus grande hardiesse de structure des périodes oratoires et à la plus énergique verve poétique. Dans la peinture des caractères, Thucydide montre la plus profonde connaissance des hommes, et dans les harangues, souvent difficiles à comprendre, il trace une image fidèle des opinions, des opérations et des mobiles des personnes, des partis et des États. Aristocrate de naissance et de sentiment, le salut de la patrie est pourtant la seule règle de son jugement. Thucydide qui envisageait l'histoire en homme d'État et lui assignait une destination politique, ne traite pas les événements au point de vue épique, mais au point de vue critique. Il ne voit que des forces humaines en action ; des faits, en tant qu'ils aient été arrangés par des hommes, il veut déduire des conséquences pratiques pour les situations analogues de l'être collectif. La nature de son sujet, la guerre, le conduisit aussi à un ordre chronologique d'après les étés et les hivers, et l'unité que l'ingénieux homme d'État avait saisie dans la pluralité des faits, est une idée politique et, comme telle, manque de coloris poétique et de forme épique. En un mot, la poésie de Thucydide se montre moins dans la disposition de l'ensemble que dans les parties de l'œuvre prises isolément. L'histoire de Thucydide se termina à la 21^e année de la guerre du Péloponnèse. — Son continuateur XÉNOPHON (446-356), se distingue par la clarté, la légèreté et l'élégance du style et par l'harmonie de l'arrangement ; mais il reste loin en arrière de Thucydide pour la profondeur des pensées et la fidélité historique. Quoiqu'Athénien, Xénophon est un apologiste des Spartiates, et surtout de leur roi Agésilaüs, qu'il accompagna dans son expédition contre les Perses et dont

il avait aussi écrit la vie. C'est pourquoi ses *histoires helléniques* sont empreintes de partialité; les deux grands thébains, *Pélopidas* et *Épaminondas* notamment, sont tout à fait relégués dans l'ombre. Son histoire finit à la bataille de Mantinée (362). Xénophon écrivit aussi l'histoire de l'éducation de Cyrus l'ancien (*Cyropédie*), sorte de roman politico-philosophique dans lequel il présente le fondateur du royaume des Perses comme l'idéal d'un souverain élevé selon les idées de Socrate, et oppose les avantages d'une monarchie sagement conduite, dans laquelle règnent l'ordre et la tranquillité et où les sujets mènent une vie agréable, à la constitution républicaine et aux mœurs turbulentes de ses concitoyens. Ce livre est un mélange de vérités et de fictions. Banni d'Athènes, Xénophon passa les dernières années de sa vie dans le Péloponnèse, d'abord dans une solitude champêtre, sur une terre que lui avaient assignée les Spartiates, ensuite, après la bataille de Leuctres, à Corinthe où il mourut dans un âge avancé. — Nous ne possédons que des fragments et des extraits de l'*histoire de Perse*, qui fut composée par le médecin grec *Clésias* (vers 400), de Cnide, contemporain de Xénophon, retiré à la cour de Perse. Il en est de même de l'*histoire de Sicile* du syracusain *Philistus* (433-356), qui prit Thucydide pour modèle, et par son ouvrage d'une couleur politique et oratoire, prêta à l'occident grec un reflet semi-romantique.

1. XÉNOPHON. Si Thucydide se distingue par ses aspirations vers le sublime, l'essence du génie de Xénophon est une harmonie générale : son originalité consiste dans la mesure, qui se révèle dans sa manière de vivre par cette diète qu'il nous décrit lui-même, par cette vigilance soigneuse à maintenir un rapport exact entre le corps et l'esprit, pour conserver la santé de l'homme intérieur et extérieur. Cette circonspection l'aurait conduit bien près du but de tous ses efforts, le bel achèvement (*calocagathie*), si la sobriété et l'aridité de l'esprit, inséparables de natures semblables, ne l'en avaient éloigné. Dès l'antiquité,

on louait dans l'historien Xénophon un grand naturel, une naïveté et une simplicité de vues et d'exposition, qualités qui s'affermirent par l'influence de la doctrine socratique, une grâce sans apprêt et une délicatesse de style et de langage, un sentiment religieux et filial, qui présente partout l'intervention de la divinité dans les destinées humaines comme dernière raison des événements et attache une grande valeur à l'observation de pratiques extérieures de religion, aux sacrifices et aux divinations.

2. CTÉSIAS. Comme *Ctésias*, en qualité de médecin du roi Artaxerxès, à côté duquel il se trouvait à la bataille de Cunaxa (§ 57), avait puisé à des sources orientales qui étaient inaccessibles aux historiens grecs, ses récits s'écarterent des leurs sur beaucoup de points; et comme, par manque de sentiment patriotique, il se plaçait au point de vue perse aussi décidément qu'Hérodote au point de vue grec, il s'attira la déconnaissance de ses compatriotes et le reproche de partialité et de manque de véracité. Son œuvre en 23 livres : traitait l'histoire de l'Assyrie, de la Médie et de la Perse jusqu'à son retour dans sa patrie, l'an 399. Son but principal était de combattre les nombreuses erreurs et les préjugés que les Grecs nourrissaient à l'égard des Perses, tant par ignorance que par vanité nationale. — Un écrit moins important de Ctésias sur l'Inde, dont on n'a conservé que de courts fragments, était plus riche encore que l'histoire de Perse en nouvelles incertaines et en fables.

3. PHILISTUS de Syracuse, né vers l'an 433, fut lié avec Denys l'ancien et avec Denys le jeune. Il soutint le premier de conseil et d'action dans ses efforts pour s'approprier le gouvernement de Syracuse. A la vérité, la méfiance du tyran l'envoya pour quelque temps en exil; mais après l'avènement au trône de Denys le jeune, il revint et acquit une grande influence par la flatterie. Il agit de toutes ses forces contre le noble Dion et son ami Platon, et provoqua le bannissement du premier et le renvoi du second. Mais lorsque Dion revint l'an 353 et conquit Syracuse par la force des armes, Philistus trouva la mort, soit de sa propre main soit dans la captivité. Son œuvre se divise

en deux parties : la première, écrite en exil, comprenait l'histoire ancienne de la Sicile, jusqu'à la conquête d'Agrigente par les Carthaginois (409) en 7 livres ; la seconde, l'histoire des deux Denys en 6 livres. Philistus fut nommé un imitateur de Thucydide ; mais il semble avoir pris pour modèles sa concision et son uniformité dans l'ensemble, plutôt que son abondance d'idées et son brillant talent d'exposition dans les détails. Cicéron l'appelle un esprit clair, fécond en pensées, concis, un Thucydide en petit.

LA RETRAITE DES DIX MILLE (400).

§ 57: Le meilleur ouvrage de Xénophon est l'*Anabasis* ou le récit de l'expédition du jeune Cyrus contre la Perse et du retour de l'armée grecque sous la conduite de l'historien athénien lui-même. Depuis ses luttes avec les Grecs, le royaume de Perse s'était toujours affaibli. Des soulèvements en Bactriane, en Égypte et dans d'autres provinces où les gouverneurs abusaient d'un pouvoir sans limites ; des intrigues de cour ourdies par des égoïstes débiles qui commettaient d'horribles méfaits et se livraient à toutes les convoitises et à toutes les débauches ; des combats perpétuels pour la possession de la couronne qui devenait la proie du vainqueur, tandis que les vaineux étaient écartés par d'affreux supplices, formaient les principaux éléments de l'histoire de Perse depuis le meurtre de Xerxès par l'hyrcanien Artabane (l'an 465), jusqu'à la mort de Darius Nothus (405). Au milieu de ces circonstances, CYRUS LE JEUNE, second fils du roi Darius et gouverneur de l'Asie Mineure, conçut le projet de ravir la

souveraineté à son frère aîné Artaxerxès II, surnommé Mnémon. A cet effet, il rassembla une armée considérable, dont le noyau était composé de mercenaires spartiates et d'autres troupes grecques, et s'avança vers la Perse. Une rencontre eut lieu dans la plaine de *Cunaxa*, à quelque distance de Babylone; les Grecs restèrent vainqueurs, mais Cyrus tomba sur le champ de bataille. Artaxerxès fit couper la tête et la main droite de l'infortuné, récompensa les meurtriers et s'attribua l'honneur de la sanglante vengeance. Les Hellènes furent alors sommés de se rendre, et quand ils eurent refusé, les Perses invitèrent leur général *Cléarque* et les autres officiers à une conférence, et les firent égorger traitreusement, dans l'espoir de se rendre ainsi maîtres des troupes sans chefs. Mais l'athénien Xénophon qui avait pris part, comme volontaire, à la campagne, se mit à la tête de l'armée, et, de concert avec le spartiate *Cheirisophe*, les conduisit, au milieu des plus incroyables difficultés, à travers l'Arménie jusqu'à la mer Noire et de là à Byzance. Sans connaissance du pays ni de la langue et sans guides de confiance, ils durent gravir des montagnes impraticables, passer à gué des torrents rapides, traverser des contrées inhospitalières, couvertes d'une neige épaisse, harcelés par les Perses et assaillis par les habitants. Lorsque, du haut d'une colline, ils découvrirent la mer, ils éclatèrent en longues acclamations et la saluèrent comme la fin de leurs souffrances et de leurs embarras. Ce retour d'un pays lointain montre, autant que les guerres

des Perses, combien l'éducation, l'honneur et la liberté l'emportent sur la bassesse et l'obéissance passive d'une masse qui se laisse conduire machinalement.

Xénophon donne dans l'*Anabasis* la description suivante de la joie de l'armée à l'aspect de la mer Noire : « En cinq jours ils arrivèrent au mont sacré nommé Theches. Lorsque les premiers aperçurent la mer du haut de la montagne, ils élevèrent une grande clameur. Xénophon et les Hellènes de l'arrière-garde l'ayant entendue, ils s'imaginèrent que l'avant garde était aussi attaquée par les ennemis ; car par derrière ils étaient constamment poursuivis par les habitants de la province dévastée. Ceux de l'arrière-garde en avaient tué quelques-uns dans une embuscade, ils en avaient pris d'autres vivants et gagné ainsi vingt boucliers tressés, recouverts de peaux de bœufs non tannées. Le bruit devenant de plus en plus fort et de plus en plus rapproché, ceux de derrière se précipitèrent sur ceux qui criaient. Xénophon crut qu'il s'agissait de quelque chose de particulièrement important, s'élança sur son cheval, et courut au secours avec Lyeius et ses cavaliers. En cet instant ils entendirent les soldats pousser des cris incessants : La mer ! la mer ! Alors toute l'avant-garde aussi se mit à courir ; on fit avancer en toute hâte même les bêtes de somme. Lorsque tous eurent gravi le sommet, ils s'embrassèrent les uns les autres, chefs et capitaines, et pleurèrent de joie. Tout d'une fois, les soldats, comme à un signal donné, rassemblèrent des pierres, élevèrent une grande colline et y placèrent une quantité de peaux non tannées, de massues et de boucliers pris sur l'ennemi » A son retour, l'armée entra au service du roi de Thrace Seuthès ; après un mois rempli de gloire, elle se joignit à l'armée spartiate qui était entrée en campagne contre les Perses dans l'Asie Mineure.

*) Xerxès eut pour successeur son fils *Artaxerxès I^{er} Longue-Main*, dont le règne de quarante ans (465-425), abonda en malheurs de tout genre. Après sa mort eurent lieu plusieurs changements dynastiques, accompagnés de fratricides, de trahisons et de cruautés. *Darius II Nothus*, s'empara enfin de son antagoniste par la ruse, le fit périr sur le bûcher, et régna ensuite, dans la mollesse et la volupté, pendant près de vingt ans (423-404), au milieu de soulèvements et d'intrigues de femmes. *Artaxerxès II Mnemon* régna de 404 à 360.

§ 58. *La guerre de Corinthe et la paix d'Antalcidas.*
Les Perses, irrités de l'appui que les Grecs avaient prêté à Cyrus dans son entreprise, résolurent de se venger d'eux. A cet effet, *Tisapherne*, l'adversaire et le successeur de Cyrus dans le gouvernement de l'Asie Mineure, chercha à assujettir de nouveau les villes ioniennes du littoral, qui étaient alors tributaires des Spartiates. Celles-ci invoquèrent le secours de Sparte; une armée de la ligue du Péloponnèse fut envoyée sous un chef spartiate. Les succès furent d'abord insignifiants; mais quand, par l'influence de *Lysander*, le vertueux *Agésilas* (398-361), l'ami de Xénophon, eut été placé sur le trône et eut obtenu la direction de l'expédition contre les Perses, la situation des choses ne tarda pas à changer. *Lysander*, qui avait espéré conduire *Agésilas* selon ses souhaits, se vit bientôt trompé dans son attente; traité avec un mépris injuste par le roi jaloux de sa considération, il se dirigea vers l'Hellespont et de là se rendit à Sparte, tandis qu'*Agésilas*, après avoir remporté près de *Sardes* (396), une victoire sur *Tisapherne* qui, à la suite de cette défaite fut rappelé

et puni à mort du chef de haute trahison, ravageait et dévastait la Bithynie et la Phrygie, et songeait à porter la guerre dans l'intérieur du royaume de Perse. Déjà les Spartiates rêvaient de grandes conquêtes dans des pays lointains, lorsque le nouveau gouverneur de l'Asie Mineure parvint, par la corruption et la séduction, à leur susciter des ennemis plus proches dans la mère-patrie. Les Béotiens, les Corinthiens et les Argiens, envieux de la puissance croissante de Sparte et froissés par son égoïsme et son orgueil, furent aisément amenés par l'or des Perses à conclure une alliance contre l'État prédominant. Athènes humiliée se joignit bientôt à eux. Un différend territorial entre la Locride, soutenue par les Thébains et la Phocide appuyée par les Spartiates, provoqua l'explosion de la guerre. Lysander partit en hâte pour la Béotie, afin de détourner, par un coup rapide, le danger imminent, et de se venger ensuite de l'ingrat Agésilas; mais dans la *bataille d'Haliarte* (395), contre les Thébains et les Athéniens réunis, il perdit la victoire et la vie. Agésilas alors dut interrompre sa course triomphale en Asie Mineure et accourir pour sauver sa patrie. Il gagna à la vérité la *BATAILLE DE CORONÉE*; mais vers le même temps la *victoire navale près de Cnide* (394), remportée par la flotte grecque-phénicienne, sous la conduite du général athénien Conon, entré au service de la Perse, anéantit la puissance maritime de Sparte, coûta la vie au commandant de la flotte, *Pisandre*, et porta un coup sensible à la prépondérance de Sparte. Conon rendit leur indépendance

aux îles de Chios, de Lesbos, de Samos, chassa les harmostes et les décarques spartiates (§ 51), et, avec l'aide de la Perse, effectua le rétablissement des fortifications de la ville et du port d'Athènes et la construction de nouveaux navires. En même temps, Thrasybule faisait de brillantes conquêtes sur l'Hellespont ; mais il fut tué par suite de ses exactions en Pamphylie. Le jeune héros *Chabrias* (389) d'Athènes sauva la nouvelle souveraineté maritime de sa ville natale. La guerre fut transportée sur l'isthme dans le voisinage de Sicyone et de Corinthe ; c'est pourquoi elle fut nommée la guerre corinthienne. On combattit longtemps sans qu'aucun fait d'armes éclatant se produisît. Quiconque surpassait les autres en finesse ou en effronterie, était reconnu maître : il n'y avait point de batailles rangées, on retournait aux rencontres de la chevalerie. Tout droit des gens était foulé aux pieds ; on ne respectait plus les lieux d'asile du temple et de la religion. La guerre prit seulement une tournure menaçante pour les Spartiates, quand l'habile général *Ipicrate* d'Athènes, qui fonda une nouvelle tactique, en se servant de soldats armés à la légère (*peltastes*), de petits boucliers et de petites épées, et en donnant à l'armée des *Hoplites* une organisation et un armement plus rationnels, surprit une division spartiate (*mora*), et l'anéantit dans sa retraite. Plus préoccupés de la conservation de leur prééminence que de la grandeur et de la liberté de la Grèce, les Spartiates tournèrent les regards vers la Perse. Ils envoyèrent *Antalcidas*, homme rusé et peu soucieux de l'hon-

neur de Sparte et du maintien de l'hellénisme contre les Barbares, auprès du gouverneur persan, pour demander l'amitié du « grand roi, » et par là, la continuation de l'hégémonie spartiate. Ainsi fut conclue la honteuse PAIX D'ANTALCIDAS (387), par laquelle on déclara soumis aux Perses les États grecs du continent asiatique avec l'île de Chypre, tandis qu'on reconnaissait comme libres et indépendants tous les autres États helléniques et toutes les îles, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros qui restaient aux Athéniens. Par ce traité humiliant, qu'imposait un roi étranger, les côtes occidentales de l'Asie Mineure furent perdues à jamais pour l'Hellade et pour la liberté. La dissolution de toutes les ligues helléniques et le démembrement des petites communautés, opérés par Sparte, ne conduisaient pas à la liberté, mais à l'impuissance, et l'emploi de troupes mercenaires, de plus en plus fréquent à partir de ce moment, eut pour conséquence de désaccoutumer de plus en plus les citoyens de l'exercice des armes et d'accélérer par là la ruine de leurs constitutions libres. Le fidèle allié d'Athènes, *Evagoras* de Chypre, devint un vice-roi tributaire des Perses.

La guerre thébaine (379-371).

§ 59. Sparte était devenue, par la guerre du Péloponnèse, la première puissance de la Grèce; mais elle avait abusé de son autorité pour opprimer les autres États, et s'était attiré, comme Athènes

avant elle, la haine de ses confédérés. Les Spartiates avaient abandonné depuis longtemps la simplicité et l'austérité de mœurs de Lycurgue; les guerres à l'étranger leur avaient apporté des richesses; celles-ci avaient engendré la cupidité et la soif de jouissances, qui, à leur tour, avaient donné naissance à une armée de vices. Dès le temps de la guerre des Perses, des rois et des généraux s'étaient laissé acheter à prix d'argent; depuis lors, la corruption alla toujours grandissant. L'ancien oracle : « L'amour de l'argent, et rien d'autre, perdra Sparte, » était déjà près de s'accomplir. En même temps, les chefs se livraient à d'imprudentes extorsions et souillaient le nom spartiate par des brigandages en pays ennemi comme chez leurs confédérés. Lysander et ses adhérents firent affluer l'argent étranger dans la capitale doriennne. D'énormes richesses s'accumulèrent dans quelques familles, tandis que les pauvres mouraient de faim. Les citoyens riches formèrent une corporation prédominante et exclusive, qui se rendit peu à peu maîtresse des citoyens moins aisés; non seulement cette noblesse composait le conseil à vie, mais elle dirigeait aussi les résolutions de la grande assemblée nationale. La diminution des anciennes maisons puissantes par les maladies et les guerres, concentrait de plus en plus la propriété foncière dans un petit nombre de mains, surtout depuis que l'éphore *Epitadeus* eut aboli l'inaliénabilité des biens, et donnait naissance à une sorte de noblesse d'argent jadis inconnue. En même temps, la puissance royale

s'affaiblissait de jour en jour, tant par suite de la division et de la jalousie des deux maisons régnautes héréditaires, qu'à cause de la déconsidération que faisaient rejaillir sur elles leur avidité et leur vénalité. L'autorité des cinq éphores (§ 21), s'accrut d'autant plus. Les Éphores, dit Xénophon, ont la faculté de punir qui ils veulent, et d'exécuter la condamnation sur-le-champ; ils peuvent citer tout magistrat, l'arrêter et l'accuser. A leur arrivée, les rois doivent se lever de leurs sièges, suivre sans retard leur assignation judiciaire, soumettre à leur surveillance de censeurs même leurs relations domestiques. Ils étendirent par degrés leur juridiction sur tout le domaine politique, convoquèrent et dirigèrent les réunions du peuple, nommèrent les envoyés et les généraux et leur donnèrent des instructions écrites, exercèrent une censure sur les mœurs et la manière de vivre et disposèrent de tout comme les représentants de la grandeur du peuple. — La paix d'Antalcidas, qui avait pour gardiens et pour exécuteurs Sparte et le roi de Perse, raffermir la prépondérance des Lacédémoniens, car ils tirèrent parti de la stipulation qui assurait la liberté de toutes les villes grecques, pour dissoudre toutes les unions d'États et confédérations, affaiblir toutes les ligues, et pour étendre et renforcer, par contre, leur propre hégémonie dans le Péloponnèse. Ils conquirent et détruisirent *Mantinée* (386), qui ne les servait pas avec assez de complaisance, et forcèrent les habitants à demeurer dans des villages ouverts; ils envoyèrent de nouveau dans toutes les villes

leurs partisans aristocratiques et les investirent de pouvoirs et d'honneurs; ils livrèrent la ville de *Phlius* (380), sur les frontières nord-est de l'Arcadie, à une troupe d'oligarques bannis entre les mains desquels ils remirent le sort des citoyens; ils exercèrent par toute la Grèce une autorité arbitrale, et nulle part on n'osait résister aux ordres d'un Spartiate. Mais l'abus de leur supériorité fut le prélude de leur propre chute. La ville grecque d'Olynthe en Macédoine avait réuni librement quelques cités voisines dans une *confédération chalcidique*, sur laquelle elle exerçait une sorte de souveraineté, sans pourtant violer l'égalité de droits des membres de la ligue. Les Spartiates interdirent cette confédération comme contraire à la paix d'Antalcidas (382); les Olynthiens ne voulant point la dissoudre, ils envahirent leur territoire, assiégèrent leur ville et les obligèrent à se soumettre après une lutte de trois années. — En traversant la Béotie (380), le commandant spartiate (Phoebidas), se laissa persuader par les chefs du parti aristocratique de Thèbes, qui lui demandaient son appui pour renverser la constitution démocratique et pour établir une domination oligarchique (380). L'entreprise réussit; les conducteurs du parti populaire furent en partie mis à mort, en partie bannis, en partie emprisonnés; les oligarques s'emparèrent du pouvoir et, confiants dans la garnison spartiate qui occupait la citadelle, gouvernèrent d'une manière violente et oppressive. Les Spartiates punirent pour la forme leur général Phœbidas d'une légère amende, mais ils n'évacuèrent

pas la Cadmée et cherchèrent à tirer avantage de la situation des choses.

§ 60. Mais la vengeance atteignit bientôt les Spartiates. Les démocrates fugitifs se rassemblèrent à Athènes, d'où ils entretenrent des relations avec les mécontents de Thèbes. A la sollicitation de ceux-ci, quelque temps après, ils retournèrent secrètement, en costumes de paysans, par différents chemins, se rejoignirent dans la maison d'un ami, Charon, et, pendant la nuit, s'étant déguisés en chanteuses, ils surprirent les chefs des oligarques au milieu d'une orgie. Après les avoir tués, ils appelèrent le peuple à la liberté, rétablirent la constitution démocratique et obligèrent la garnison spartiate à se retirer de la citadelle. Il en résulta une guerre entre les Thébains et les Lacédémoniens. Thèbes était alors dirigée par deux hommes que distinguaient leur amour de la liberté, leur patriotisme et leur vertu autant que leur science militaire et leur courage, ÉPAMINONDAS et PÉLOPIDAS; en combinant leurs facultés, ils cherchèrent à élever leur patrie : Épaminondas introduisit une nouvelle stratégie, l'ordre de bataille oblique, et Pélopidas, l'un des anciens fugitifs, fonda le *bataillon sacré*, dont les guerriers unis par les nœuds de l'amitié la plus étroite et avides de gloire et de liberté, repoussèrent victorieusement toutes les attaques des Spartiates. Les Athéniens auxquels les Spartiates avaient cherché à enlever leur port du Pirée par un coup de main, comme ils s'étaient emparés de la citadelle de Cadmée, se rangèrent d'abord du côté des Thébains, et leurs généraux

Iphicrate, *Chabrias* et *Timothée*, fils de Conon, causèrent de grands dommages aux Lacédémoniens sur terre et sur eau; ils amenèrent même un certain nombre d'îles et d'États maritimes, tels que Chios, Rhodes, Samos, Mitylène, à former, mais cette fois avec reconnaissance de leur liberté et de leur indépendance et droit de suffrage au conseil, une deuxième *ligue athénienne*; la victoire de Chabrias, près de Naxos (375), où la flotte spartiate fut anéantie, rendit aux Athéniens l'hégémonie maritime. Mais quand Thèbes soumit à sa domination les villes moindres de la Béotie, et détruisit Thespie aussi bien que Platée (374), alliée aux Athéniens depuis les jours de Marathon et nouvellement reconstruite, parce que ces deux cités n'avaient pas voulu se joindre à elle, l'ancienne jalousie se réveilla. Par l'intermédiaire de la Perse, Sparte et Athènes conclurent une paix, en vertu de laquelle l'hégémonie sur terre était garantie à la première, l'hégémonie sur mer à la seconde; pour les autres villes Helléniques, le principe du gouvernement local fut maintenu; Thèbes se refusa à dissoudre sa ligue récente et à affranchir les villes de Béotie : « Cela arrivera, » dit Épaminondas, « quand les Périèques de Sparte seront libres; » les Lacédémoniens envahirent de rechef le territoire thébain : mais Épaminondas et Pélopidas leur firent essuyer, malgré leur brave résistance, une défaite terrible à la BATAILLE DE LEUCTRES (371). Quatre cents citoyens spartiates et six cents Périèques restèrent sur le champ de bataille, et le nombre des vaincus qui prirent la fuite

fut si considérable qu'Agésilas conseilla de laisser sommeiller pour cette fois l'ancienne loi de Sparte, qui déclarait infâmes tous ceux qui avaient déserté le combat et les privait du droit de porter les armes. Parmi les victimes se trouvait le chef de l'armée, le roi Cléombrote. Les Spartiates supportèrent héroïquement la triste nouvelle; les éphores ordonnèrent un armement général des citoyens et interdirent toute plainte, et le lendemain les parents de ceux qui étaient morts parurent avec un visage serein, tandis que les parents de ceux qui avaient survécu avaient un air de profonde affliction. — Les cités grecques s'affranchirent de la prédominance de Sparte, rétablirent le gouvernement populaire et frappèrent de mort ou d'exil les aristocrates institués par les Spartiates. La fureur des partis se déclina encore une fois dans toutes les localités, mais nulle part aussi effroyablement qu'à Argos où, au temps du *scytalisme*, environ douze cents citoyens aristocratiques furent tués à coups de bâton. Ainsi la Grèce se suicidait de sa propre main et détruisait sa prospérité morale et matérielle.

Hégémonie de Thèbes sous Epaminondas et Pélopidas.

§ 61. Les Béotiens n'étaient ni aussi intelligents, que les Athéniens, ni aussi vigoureux et aussi violents que les Spartiates. Aussi leur prééminence était-elle seulement l'œuvre de leurs deux grands

généraux, dont la vertu et le génie élevèrent pendant quelque temps tous les citoyens; l'éclat de Thèbes descendit au tombeau avec le cadavre d'Épaminondas. Pélopidas était prudent, habile et brave, homme d'action plutôt que de paroles, et, malgré sa richesse et sa haute naissance, ardent partisan des principes démocratiques; Épaminondas généreux, expérimenté à la guerre, et aussi juste, aussi désintéressé et aussi pauvre qu'Aristide. Le sentiment de sa dignité et de sa haute mission lui faisait mépriser les trésors et les jouissances, et l'unique manteau qu'il possédait le paraît mieux que toutes les pompes de la terre. Son corps avait été endurci et assoupli dans les palestres, son esprit pénétrant s'était fortifié par l'étude et la réflexion, et, quoique d'un naturel taciturne, il montrait à l'occasion une éloquence persuasive : il consacrait ses loisirs à chanter et à jouer de la flûte. — Après la bataille de Leuctres, Épaminondas entra dans le Péloponnèse et s'approcha de la capitale sans murailles de la Laconie, qui, depuis cinq siècles, n'avait été attaquée par aucun ennemi. Sparte se trouva alors dans un grand embarras. Les Arcadiens, les Argiens et d'autres États confédérés passaient du côté des Thébains; dans les villes des Périèques, on signalait des mouvements insurrectionnels; les Hélotés n'étaient pas sûrs. Mais la grandeur spartiate et le talent d'Agésilas se révélèrent dans ces circonstances difficiles. Les excellents préparatifs de défense du vieux roi et la contenance décidée des Spartiates, hommes, femmes et enfants, détournèrent

Épaminondas de toute agression. Après avoir ravagé le territoire lacédémonien jusqu'aux côtes du Sud, pressé par le froid et les privations, il revint dans l'Hellade (369). Mais pourtant, avant son retour, il répara une ancienne injustice. Il appela à la liberté les Messéniens, victimes d'une politique hostile aux peuples (comme les Polonais de nos jours), restitua aux descendants des anciens habitants le pays de leurs pères (§ 22), et fonda la ville de Messène, à laquelle l'éminence d'Ithome, abreuvée de sang (§ 41), servait de citadelle. Le caractère populaire des Messéniens, d'ailleurs doux et flexible, était si rebelle aux influences étrangères, que, dans une dispersion de près de trois cents ans, ils n'avaient rien perdu de la pureté de la langue et des mœurs doriennes. L'édification de Messène fut pour Sparte une blessure mortelle. — Après le retour de l'armée, les *Béotarques* furent accusés par l'envie d'une faction adverse, d'être restés en fonctions plus longtemps que la loi ne le permettait. Alors Épaminondas, sur qui les autres chefs rejetaient la faute, dit aux juges : « J'ai outrepassé la lettre de la loi et mérité la mort. Écrivez donc sur mon tombeau : Celui qui git ici a vaincu près de Leuctres, cherché à Sparte un ennemi redouté, rétabli la Messénie. Il expia par sa mort la transgression d'une loi dans l'intérêt général. » Les magistrats instructeurs restèrent interdits et ne prononcèrent point de sentence. — A partir de ce moment les Thébains dominèrent en Grèce; ils renouvelèrent leurs expéditions dans le Péloponnèse et, avec l'appui de la Perse, obligèrent

même les Athéniens à renoncer à l'hégémonie maritime qu'ils venaient d'acquérir. Mais leur prééminence fut bientôt disputée par quelques princes belliqueux de la Thessalie et par une confédération démocratique, nouvellement formée en Arcadie, avec Mégalopolis comme capitale. L'audacieux Pélopidas trouva la mort dans un combat contre les premiers (364), et les Béotiens durent se contenter d'une paix incertaine et d'une soumission apparente; quant à la confédération arcadienne, d'abord alliée des Thébains, elle s'enfla d'orgueil au point d'aspirer elle-même à la prééminence, elle assujettit le petit pays d'Élide et s'empara du temple et du trésor d'Olympie. Épaminondas alors retourna dans le Péloponnèse. La division se jeta bientôt parmi les Arcadiens; les uns s'allièrent aux Lacédémoniens, tandis que les autres cherchaient une protection auprès des Thébains. Lorsqu'Épaminondas entra pour la quatrième fois avec une armée dans la péninsule, et s'approcha de nouveau de la capitale de la Laconie, les Spartiates sous la conduite d'*Agésilas*, rassemblèrent toutes leurs forces et, soutenus par Athènes et par les aristocrates de l'Arcadie, s'avancèrent au devant du général thébain. La sanglante BATAILLE DE MANTINÉE (362) tourna à l'avantage des Thébains; mais la victoire fut achetée au prix de la mort d'Épaminondas. Un javelot lui était entré dans la poitrine; mais il ne le laissa tirer de la blessure qu'en apprenant la défaite de l'ennemi, et il rendit alors son âme de héros (361). L'année suivante, le roi *Agésilas*, qui avait vu la plus haute splendeur et

le plus profond abaissement de Sparte, mourut aussi à l'âge de 80 ans, après son retour d'une campagne aventureuse en Égypte. — L'affaissement général de la Grèce rendit alors nécessaire la paix qu'Épaminondas mourant avait conseillée. A la vérité, Athènes tenta encore, dans la *guerre sociale*, de faire rentrer sous son obéissance les États maritimes qui s'étaient détachés d'elle ; mais ceux-ci, soutenus par Mausole, roi de Carie, lui opposèrent une vigoureuse résistance, jusqu'à ce que les menaces de la Perse détournèrent la république démocratique de nouvelles tentatives de conquête ; les Athéniens renoncèrent à leur domination sur mer et contribuèrent ainsi à rendre la Grèce, composée de républiques libres, de plus en plus semblable à un corps déchiré ; tous les États se trouvaient tellement affaiblis et disjointes qu'aucun d'eux ne pouvait élever des prétentions non contestées à l'hégémonie. Samos seule resta longtemps encore au pouvoir des Athéniens, qui y conduisirent une cléruchie.

En THESSALIE, les anciens habitants d'origine pélasgique avaient été vaincus par des immigrants belliqueux, et réduits, comme les Périèques de Laécédémone, à la condition de paysans serfs (*pénestres*). Mais les vainqueurs à leur tour furent fréquemment asservis par quelques chefs de familles nobles (dynastes), qui opprimaient les principales villes à l'aide de soldats et de gardes du corps. Les plus puissants parmi ceux-ci furent Jason de *Phéaræ* et, après qu'il eut été tué par sept jeunes gens épris de liberté, son neveu ALEXANDRE (370) qui, arrivé par le meurtre, à la dignité de *tagus*, se souilla par d'horribles cruautés exercées sur des associations ou sur des particuliers,

sans respect des droits divins ou humains. Pélopidas, dont le peuple opprimé avait invoqué le secours contre le tyran, entra deux fois en Thessalie : à sa première expédition il accorda un différend pour la possession du trône de Macédoine et amena comme otages à Thèbes le jeune *Philippe* et trente Macédoniens nobles ; mais à son retour il fut fait prisonnier par Alexandre, et fut délivré quelque temps après par la prudence et la bravoure d'Épaminondas (369). Dans sa seconde campagne contre Alexandre, Pélopidas mourut glorieusement près de Pharsale. Entre ces deux expéditions eut lieu son ambassade à la cour de Perse vers laquelle Sparte et Athènes s'étaient également tournées. La cour de Suse, où Pélopidas acquit une très grande considération par la renommée de ses exploits, comme par sa dignité et sa grâce personnelles, s'efforça de renouveler la paix d'Antalcidas, de rétablir la Messénie (369), d'enlever à Athènes sa nouvelle hégémonie maritime et d'instituer les Thébains gardiens de la paix, en remplacement de Sparte. Ceux-ci pourtant manquaient de l'énergie morale et physique nécessaire pour occuper une semblable position, quels que fussent les efforts d'Épaminondas pour leur assurer la souveraineté de la mer par la création d'une flotte. Mais la dissolution totale de toutes les confédérations grecques et les hostilités continuelles entre les États, hostilités pour l'aplanissement desquelles Épaminondas fut obligé de se rendre quatre fois dans le Péloponnèse, attestaient que le temps d'une forte hégémonie était passé. Au milieu de ces déchirements politiques, les âmes devenaient de plus en plus farouches. On détruisait les villes sans remords, on dévastait les provinces, on renversait les constitutions et les lois fondamentales, on massacrait les esclaves ou on les vendait à l'encan, on ne respectait aucun sanctuaire, on s'entretenait devant les autels des dieux. Selon la remarque d'Isocrate, il régnait une méfiance si profonde que l'on craignait moins ses ennemis que ses propres concitoyens.

PÉRIODE MACÉDONIENNE.

Philippe de Macédoine (364-336).

§ 62. Au nord de la Grèce est située la Macédoine âpre et montagneuse, dont les habitants se composaient d'un assemblage de peuples d'origine différente, parmi lesquels pouvaient se trouver aussi des tribus pélasgiques et grecques. Ces dernières habitaient l'ancienne province d'*Émathie*, dont la capitale *Édesse*, nommée plus tard *Egea*, était la demeure primitive des rois macédoniens, qui se prétendaient descendus des Héraclides d'Argos. Établis d'abord sur les hauteurs boisées du mont *Scardrues*, les Macédoniens étaient descendus peu à peu dans les vallées de l'*Axius* et sur le littoral, et avaient étendu leur royaume à l'est jusqu'au *Strymon*, et au sud jusqu'aux monts *Cambuniens* et à l'*Olympe*. La guerre, la chasse et l'entretien du bétail étaient les seules occupations de ce peuple montagnard, qui n'estimait point quiconque n'avait pas tué un ennemi, et dont les familles nobles interrompaient la vie uniforme et simple de tous les jours par des banquets et des tournois. Les Macédoniens joignaient la ruse à la bravoure. Quelque temps tributaires des Perses, ils profitèrent des victoires des Grecs pour secouer le joug étranger, et *Alexandre I^{er}* (498-454), qui s'alliait tantôt avec les Perses, tantôt avec les Grecs, battit une partie de l'armée perse qui fuyait à travers la Macédoine après la bataille de Platée. La nouvelle d'une attaque prochaine, qu'il porta au général spartiate dans la nuit qui précéda le combat décisif, contribua surtout à la victoire de Pausanias. Quelques rois intelligents, qui, comme chefs des armées, grands-prêtres et juges, jouissaient d'une considération pareille à celle des rois grecs du temps patriarcal, et notamment le sage *Perdiccas II* (vers 425), et

Archelaüs (413-399), ami de la poésie et de la civilisation helléniques, chez qui Euripide séjourna et dont le peintre *Zeuxis* orna le palais et le temple de Pella, firent de la Macédoine l'émule de l'Hellade policée par l'introduction de l'organisation militaire et des institutions grecques, sauf pourtant que la liberté et l'égalité de droits de tous les citoyens n'acquiescent pas la même extension qu'en Grèce; la culture hellénique ne devint pas, dans son essence, la propriété du peuple macédonien; elle toucha seulement, dans ses raffinements extérieurs, les classes élevées et particulièrement le monde de la cour. A Archelaüs qui fut tué à la chasse par des courtisans qu'il avait offensés, succéda *Amyntas II* (399-369); pendant son règne de trente ans, la Macédoine fut conduite au bord de l'abîme par des guerres de succession et des dissensions intestines. Non seulement la nouvelle confédération des Olynthiens (§ 59), lui enleva sa capitale *Pella*, jusqu'à ce qu'il en fût remis en possession par le secours des Spartiates, mais il eut aussi à lutter contre les Illyriens belliqueux et les habitants des montagnes de la Macédoine, qui secondaient un anti-roi, et il ne put maintenir sa domination qu'avec l'aide de la noblesse thessalienne. Ces troubles persistèrent après la mort d'Amyntas; les intrigues de cour, les querelles de prétendants au trône et les assassinats au sein de la famille royale agitèrent le pays au point que les Thessaliens et les Thébains furent obligés tour à tour d'intervenir comme arbitres et de rétablir l'ordre. Les deux fils aînés d'Amyntas moururent après un règne de peu de durée, le premier, *Alexandre* (369-368), par les machinations de sa belle-mère intrigante et criminelle, Eurydice, et de la main de son beau-frère Ptolémaïs; le second, *Perdiccas* (368-360), dans une bataille malheureuse contre les Illyriens et les montagnards. Ce fut dans de pareilles circonstances, lorsque les ennemis à l'extérieur et à l'intérieur, les luttes des factions menaçaient d'anéantir la nation, que le trône échut au plus jeune fils d'Amyntas, à PHILIPPE, homme très propre à attirer à lui la souveraineté disputée en

Grèce depuis la bataille de Mantinée. Il avait vécu quelques années (368-365) à Thèbes comme otage, et là, comme dans d'autres villes grecques, ils s'était familiarisé avec l'organisation, les mœurs et la culture des Hellènes; c'est pourquoi il aima et favorisa toujours la civilisation grecque et ses propagateurs, tout en conservant les coutumes de son peuple et en partageant même l'ivrognerie de sa noblesse. Philippe alliait à la prudence, à la finesse et à l'habileté d'un homme d'État, les aptitudes d'un général, l'activité et la persévérance d'un guerrier et la magnanimité, la générosité d'un souverain. Il laissait aux peuples vaincus leurs mœurs et leurs institutions et leur rendait ainsi la perte de leur liberté moins sensible. Aucune troupe mercenaire ne pouvait se mesurer avec son excellente armée, composée de fantassins pesamment armés, de cavaliers exercés et d'une brave garde. Son infanterie, armée de longues lances, d'épées et de grands boucliers formait la PHALANGE qui, si insuffisante qu'elle puisse paraître d'après nos idées, avait une action décisive par la nouveauté et l'imprévu. En possession de richesses considérables, il parvenait à assurer le succès de ses entreprises par la corruption non moins que par le bonheur de ses armées, et son esprit cauteleux, qui ne reculait pas même devant le parjure, lui faisait découvrir toutes les occasions dont il pourrait tirer avantage.

La guerre sacrée.

§ 63. Un heureux hasard éleva Philippe au trône de Macédoine précisément dans le moment où les Grecs, par leur dépravation, leur fureur de parti, et leur mollesse, s'étaient rendus indignes de la liberté républicaine, qui ne peut exister qu'avec la vertu, la simplicité et la pureté de mœurs. Les

Thébains, qui étaient toujours restés en arrière de la civilisation des autres Hellènes, dégénérent de plus en plus dans leur prospérité; les hommes étaient ergoteurs et grossiers; leur énergie et leur audace s'amollirent par les excès de table et les jouissances sensuelles; et, si les belles et honnêtes femmes et jeunes filles de la capitale entourée de jardins et de prairies, portaient encore comme auparavant leurs voiles blancs abaissés jusqu'aux yeux, par contre l'austérité et la fierté nationales manquaient aux jeunes Thébaines, qui avaient adopté les mœurs plus libres du midi. Les *Athéniens* s'adonnaient aux plaisirs des sens et dissipaient les revenus publics en pompes vaines; à *Sparte*, régnait une insupportable inégalité de droits et de fortunes, depuis que, par la loi d'Épitaheus (entre 400 et 450), les biens publics eurent été déclarés biens privés et que chaque possesseur eut obtenu la faculté de disposer de sa part (*clerus*), par testament ou donation. Par dessus tout l'augmentation croissante des troupes mercenaires, qui détruisait chez les uns le sentiment patriotique, chez les autres le courage militaire, était la source de vices innombrables. Dans les États isolés il n'y avait plus de noblesse, plus de vertu, plus de droit; la liberté était excessive, la force insolente, la fidélité vénale. — A peine Philippe eut-il, par des guerres favorables contre les Illyriens et les Thraces, étendu son territoire vers l'ouest et vers l'est, soumis à sa domination les villes grecques d'Amphipolis et de Potidée, et bâti, dans le voisinage de la première, la ville

forte de *Philippe*, sur une hauteur escarpée, au milieu d'une contrée riche en anciennes mines d'or, que les *guerres sacrées* (355-346) lui offrirent l'occasion souhaitée de s'immiscer dans les affaires intérieures des Grecs. Les Thébains notamment voulurent tirer parti de sa prépondérance pour subjuguier la Phocide, où, de temps immémorial, des citoyens et des paysans libres vivaient en confédération, et à cet effet ils se servirent de la *ligue amphictyonique* (§ 14) de Delphes, devant le tribunal de laquelle ils accusèrent les Phocéens de s'être approprié et d'avoir livré à la culture quelques terrains appartenant au temple et chargés d'une ancienne malédiction. Le tribunal des Amphictyons, grâce aux voix de quelques membres de la ligue entièrement dévoués aux intérêts de parti des Thébains, condamna les Phocéens à une lourde amende, et quand ils refusèrent d'acquitter la somme qui dépassait de beaucoup les ressources du pays pauvre, prononça le ban sur eux et abandonna aux Thébains l'exécution du châtement. Les belliqueux Phocéens tirèrent alors une vengeance sévère des Delphiens efféminés, qui, en haine de leurs voisins, avaient surtout poussé à leur condamnation. Ils investirent la ville de Delphes et imposèrent aux habitants des charges et des impôts excessifs; ensuite, ils s'emparèrent du riche temple, en enlevèrent les trésors qui servirent à enrôler une armée considérable avec laquelle ils résistèrent durant dix ans à toutes les attaques de leurs ennemis, et prirent même quelques villes de Béotie. Les rudes Phocéens étaient

commandés par deux vaillants frères *Philomèle* et *Onomarque*; ils avaient un point d'appui solide dans la ville de Delphes. Ces circonstances désastreuses pour eux engagèrent les Thébains à invoquer le secours du roi de Macédoine qui, pendant les embarras de la Grèce, avait renforcé sa puissance et étendu son royaume de toutes parts. Philippe accepta leur invitation, soumit d'abord la Thessalie, alliée aux Thébains, et pénétra ensuite, par le défilé des Thermopyles, dans la Phocide même (352). Onomarque fut tué en combattant et son cadavre fut mis en croix par les Macédoniens; trois mille prisonniers furent jetés à la mer comme sacrilèges; l'année précédente, Philomèle s'était donné déjà la mort, après la bataille malheureuse de *Néon* (353), en se précipitant du haut d'un rocher, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis. Après une brave résistance, les Phocéens furent obligés de se rendre sous les plus dures conditions. Ils furent chassés, comme maudits, de la ligue des Amphictyons, et remplacés par Philippe (346), qui s'était donné l'apparence d'un combattant sacré et avait fait entrer ses soldats en campagne, couronnés du laurier de l'Apollon pythien; les villes phocéennes furent rasées; les habitants émigrèrent ou furent emmenés en esclavage; ceux qui restèrent devinrent tributaires. Depuis lors, Philippe passa pour hellène et prit part à la ligue des Amphictyons et aux jeux olympiques, et les Grecs désunis choisirent le pieux défenseur du sanctuaire et de l'oracle d'Apollon pour arbitre dans leurs différends intérieurs.

La *guerre sacrée* eut les conséquences les plus funestes, non seulement pour les Phocéens, grossiers de leur nature et devenus de plus en plus sauvages par cette longue lutte et par leur contact avec des troupes barbares, mais aussi pour toute l'Hel-lade. Le pillage du temple et le mépris de la croyance populaire, qui se rattachèrent à la guerre, éteignit complètement le respect des dieux dans le cœur des Grecs. Des vases, des couronnes d'or et des œuvres d'art d'une valeur inappréciable tombèrent entre les mains de soldats incultes et de leurs chefs, qui les offrirent à des personnes vénales ou pratiquèrent l'usure la plus vile avec le bien sacré. L'augmentation de l'argent par le monnayage des offrandes consacrées, augmenta le relâchement et la corruption des mœurs qui régnaient déjà, et la perte du trésor du temple, qui servait de banque de dépôt et de bourse, porta au crédit public et aux relations commerciales un coup sensible et mit tout l'argent aux mains de banquiers et d'usuriers.

Philippe poursuivit promptement l'extension de son royaume. Pendant la guerre phocéenne déjà, il avait conquis et ruiné de fond en comble Torona et d'autres villes grecques de la Chalcidique (348), obligé, par force et par trahison la riche ville d'Olynthe qui pouvait mettre en campagne 10,000 fantassins pesamment armés et 1,000 cavaliers, à se rendre après un siège de trois ans, l'avait changée en un monceau de ruines et en avait vendu les habitants ou les avait dispersés dans des contrées lointaines de la Thrace (342); bientôt Ambracie fut également prise et occupée par une garnison macédonienne; les villes grecques des bords de la mer furent complètement subjuguées et les habitants en partie transplantés dans l'intérieur du pays, tandis

qu'une population macédonienne et barbare envahissait les sièges de la civilisation hellénique; les princes thraces, et particulièrement Cersoblepte, l'ami des Athéniens, furent vaincus et asservis, et par la conquête de Byzance et de Périnthe (Héraclée), Philippe voulait s'ouvrir le chemin du littoral de l'Hellespont et de la Propontide. Mais ce dernier projet échoua. Le patriotique orateur *Démosthènes* décida les Athéniens à protéger les villes menacées et, soutenus par Rhodes, Chios et Mitylène (340), à leur prêter par mer un secours si énergique, que Philippe dut enfin renoncer à les assiéger.

Démosthènes et Eschine.

§ 64. L'art oratoire (*rhétorique*) florissait alors à Athènes; *Isocrate* surtout l'avait perfectionné, soit par son exemple en composant des discours qui servaient de modèles par l'éclat de la forme et l'élégance du langage, soit par des préceptes et des instructions, en désignant, dans l'école d'orateurs qu'il avait fondée pour l'éducation d'hommes d'État, la vie publique, l'administration et le barreau comme offrant le théâtre le plus convenable au talent oratoire. Son disciple le plus célèbre fut *Démosthènes* qui, dès sa jeunesse, eut son but tellement en vue, qu'il lutta avec une persévérance incroyable contre les obstacles que lui opposait sa nature. Personne ne possédait autant que lui le don d'exciter, d'enchaîner et d'inspirer ses auditeurs; vivacité d'expression, passage du sérieux au plaisant; sarcasmes amers et traits d'esprit, tout lui servait d'armes. Ses discours politiques sont les plus importants, surtout les douze harangues dirigées contre Philippe (*philippiques*), parmi lesquelles quatre portent le nom d'*olynthiennes*. Celles-ci avaient pour objet d'enflammer les Athé-

niens à combattre le roi de Macédoine et à soutenir les États qu'il attaquait, et en particulier Olynthe; Démosthènes y représentait les entreprises de Philippe comme tendant à la perte de la Grèce. Il devint ainsi le chef du parti patriotique qui s'efforçait de maintenir l'ancienne liberté et l'ancienne vertu républicaines, tandis que son grand adversaire *Eschine* se trouvait à la tête du parti macédonien et, dans la persuasion que les forces des Athéniens étaient insuffisantes et que leur opposition ne ferait qu'empirer la situation, se montrait aussi ardent à défendre Philippe que Démosthènes à l'attaquer. Aussi, lorsque le sénat athénien vota une couronne d'or à Démosthènes, parce que son éloquence avait décidé l'envoi d'une flotte de secours vers Byzance assiégée par Philippe et ainsi sauvé la ville, Eschine chercha à faire révoquer cette résolution en contestant ses mérites dans une brillante harangue. Démosthènes saisit cette occasion et, dans sa harangue justificative « pour la couronne, » vainquit son contradicteur, au point que celui-ci encourut un châtiment et, de dépit, se retira à Rhodes où il fonda une école oratoire. Démosthènes est un caractère vraiment tragique : il voit sa patrie en danger et malgré tous ses efforts il ne parvient pas à la détourner de sa perte; son esprit lumineux reconnaît les voies et moyens de salut, mais le peuple aveuglé repousse ses sages avis. Profond homme d'État, citoyen animé du patriotisme le plus pur, orateur entraînant, parce que sa parole était l'expression de la conviction la plus sincère et jaillissait de son cœur, Démosthènes est l'ornement de sa ville natale dans un temps de découragement et de mollesse. Le chagrin que lui causaient la dégénérescence de ses contemporains, l'affaissement des anciennes vertus civiques, l'abandon de l'amour de la liberté, prêta à ses harangues un caractère sérieux et sombre et un ton souvent douloureux. La lutte engagée par Démosthènes contre le puissant roi de Macédoine dans des circonstances si défavorables, au milieu d'un peuple inconstant et désaccoutumé du service de la guerre, atteste sa grandeur

morale et son noble enthousiasme, capable de tout sacrifice ; son exemple et son influence personnelle rendirent les Athéniens de son temps accessibles aux idées élevées, ramenèrent pour un moment les sentiments d'autrefois et firent taire l'égoïsme devant les intérêts de la patrie. Les classes populaires les plus pauvres mêmes offrirent, sur la proposition de Démosthènes, les aumônes de fête (*theoricon*) dont elles jouissaient depuis longtemps, pour augmenter la somme nécessaire à l'équipement d'une nouvelle flotte ; et lorsqu'enfin, l'on en vint à un combat décisif, les Athéniens n'envoyèrent pas seulement des mercenaires en campagne, mais les jeunes citoyens, inspirés par Démosthènes, prirent eux-mêmes les armes.

LES ORATEURS ATTQUES. Dans un état démocratique, l'éloquence est une qualité indispensable à l'homme politique ; aussi les hommes politiques les plus célèbres de l'antiquité, les *Thémistocle* et les *Périclès*, brillaient-ils en même temps comme orateurs populaires. Mais leur éloquence était un don de la nature ; leurs harangues étaient pour la plupart des inspirations du moment, des improvisations ; leur talent était inné, leurs paroles naturelles, simples et sans ornements, calculées seulement pour convaincre les auditeurs et les entraîner. Lorsque, par l'extension croissante de la souveraineté du peuple aux classes inférieures, la vie publique et judiciaire se fut développée et que l'éloquence eut ainsi conquis une plus vaste carrière, beaucoup de ceux qui voulaient se consacrer aux affaires de l'État, cherchèrent à suppléer par l'art au manque de dispositions naturelles. Ils y furent d'abord aidés par les Sophistes, et surtout par le sicilien *Gorgias* qui vécut longtemps à Athènes. Les sophistes constituèrent cet art séducteur qui porte encore leur nom aujourd'hui, et qui consiste surtout à saisir, à enchaîner et à gouverner l'esprit des auditeurs, au moyen d'une *dialectique* reposant sur des subtilités, des apparences de vérité et des paralogismes, et d'une *rhétorique* pleine d'antithèses, de figures et de tournures inattendues. Les riches bénéfices que *Gorgias*, *Hippias*, *Protagoras*,

Prodicus et d'autres tirèrent de cet art, attirèrent à Athènes d'autres hommes capables et instruits de toutes les contrées du monde grec, et particulièrement de la Sicile et de la Basse-Italie, qui étaient alors le siège de tous les arts oratoires; la rhétorique devint ainsi la science par excellence, et elle s'insinua, non seulement dans les discours politiques ou les plaidoyers, mais dans toutes les branches de la littérature, dans la tragédie par *Euripide*, dans l'histoire par *Thucydide*. — Le zèle des savants collectionneurs alexandrins nous a conservé les harangues de dix orateurs attiques, parmi lesquels *Andocide* (468-394), a gardé le plus l'empreinte de l'ancienne simplicité, tandis que ses contemporains *Antiphon* (479-411), le précepteur de l'historien *Thucydide*, qui fut puni de mort par le conseil des quatre cents dans la guerre du Péloponnèse (§ 50), pour avoir pris part au renversement de la constitution démocratique, ouvrit déjà la voie aux rhéteurs postérieurs par l'établissement d'une école d'orateurs et la composition de plaidoyers de commande. Il en fut de même de *LYSIAS* (458-378), qui, né de parents syracusains, se rendit à Athènes sur l'invitation de Périclès, partit en 444, avec la colonie attique, pour Thurium dans la Basse-Italie, où il se perfectionna dans son art, et ensuite, à son retour à Athènes, érigea une école d'éloquence et prépara des discours sur commande à prix d'argent. Ses harangues étaient au nombre de plus de cent, mais nous n'en possédons que trente-deux; on en louait la pureté et la clarté du langage, sans affectation exagérée, la netteté de l'exposition, la simplicité et la grâce du style, mais on y blâmait une certaine aridité. Son *épitaphe* en l'honneur des guerriers tombés à la guerre, dont l'authenticité est pourtant fort contestée, appartient au genre des apologies ou *panégyriques*, qui se généralisèrent depuis lors. Après la chute des trente tyrans, *Lysias* retourna à Athènes avec *Thrasybule* auquel il s'était joint. — A partir de ce moment, l'art oratoire prit une tendance décidée vers l'artifice, grâce au perfectionnement du théâtre avec ses mimes et à l'accroissement des affaires diplomatiques et des négociations dans lesquelles se décidait le sort des États grecs. Le chef de ces orateurs distingués par le douceur du

style, la perfection de la structure des périodes et l'harmonie du langage fut l'athénien ISOCRATE (436-338), qui se laissa mourir de faim à l'âge de 98 ans après la bataille de Chéronée pour ne pas survivre à la liberté de la Grèce. Les plus célèbres de ses 21 discours sont ses panégyriques sur les Athéniens pour démontrer que ce n'était pas aux Spartiates qu'appartenait l'hégémonie que leur avait attribuée la paix d'Antalcidas (§ 58), mais aux Athéniens, et pour engager ceux-ci à s'unir et à livrer la guerre aux Perses. La harangue apologétique, qu'il travailla et lima dix ans, est un chef-d'œuvre de style, dont on ne peut contester l'élan et l'élévation patriotique; cependant elle laisse le lecteur froid. La disposition ingénieuse des périodes, l'harmonie des phrases, des mots et même des syllabes isolées, ont été admirées par l'antiquité et présentées comme des modèles. Malgré cela, Isocrate était un orateur sans profondeur et sans but pratique : il a rendu un service plus grand par l'alliance de la rhétorique avec la vie. — ISÉE (vers 420-348), disciple de Lysias et d'Isocrate, et comme eux chef d'une école d'orateurs et auteur de harangues commandées et payées, chercha, comme Isocrate, à tirer l'éloquence de l'école et à l'introduire dans l'arène de la publicité; ses onze plaidoyers, dans lesquels la force et la dignité se joignent à l'élégance et à la politesse, sont dirigés vers la vie pratique. — DÉMOSTHÈNES (385-322), fils d'un honorable citoyen, avait une fortune médiocre qui lui fut enlevée en grande partie par des tuteurs avides; il profita des leçons d'Isocrate et d'Isée avec un tel succès qu'il devint le modèle le plus parfait des orateurs politiques. Son ardeur et sa persévérance ne sont pas moins admirables que son talent, ses nobles sentiments patriotiques et la grandeur morale de son caractère. Cette dernière qualité manquait à son adversaire ESCHINE (389-314), qui, selon l'opinion générale, se vendit à Philippe. Émule de Démosthènes, Eschine montre, dans les trois harangues que nous avons de lui, une grande supériorité à peindre les caractères, les mœurs et les passions; il avait gardé, de son premier métier de comédien, une grande habileté d'exposition et d'action. Un autre orateur et homme politique d'Athènes, *Démade*, était du même

sentiment qu'Eschine; nous ne possédons aucune de ses harangues, vraisemblablement parce qu'il ne les a pas écrites, mais improvisées. Plein de talent comme orateur et comme administrateur, mais de mœurs relâchées et d'un caractère corruptible, après une vie agitée, il fut mis à mort par ordre d'Antipater sous l'inculpation de trahison (319). — Un autre disciple d'Isocrate, l'athénien LYCURGUE (408-323), fut, comme Démosthènes et *Hypéride*, l'un des adversaires déterminés de Philippe de Macédoine. La harangue qui reste de lui compte, malgré sa couleur théâtrale, parmi les meilleures productions de l'éloquence antique, et donne une excellente idée de la dignité morale de l'homme dont le nom était un épouvantail pour tous les criminels d'État et les dilapidateurs des deniers publics. *Hypéride*, le troisième orateur patriotique, homme de grand talent, mais sans dignité morale et sans consistance, qui fut mis à mort par ordre du gouverneur macédonien Antipater, 322 avant J.-C., ferme la série des grands orateurs attiques. Cependant le corinthien DINARQUE (361), le dernier nom de la collection alexandrine, possède encore quelques vestiges de l'éloquence attique, qu'il s'est appropriés par son éducation à Athènes.

Décadence de la liberté grecque.

§ 65. Avant de quitter Athènes, Eschine eut l'occasion de rendre un service signalé à son haut protecteur Philippe, qui l'avait gagné par son affabilité et ses présents. Les Locriens d'Amphissa étaient accusés, comme autrefois les Phocéens, de s'être emparés d'une partie de terre consacrée à Apollon delphien et d'y avoir fait passer la charrue (339). Le tribunal des Amphictyons, auprès duquel Eschine se trouvait comme député athénien, imposa aux coupables une forte amende et, comme ils ne l'acquittaient

point, chargea, sur sa proposition, le roi de Macédoine de l'exécution de la sentence, comme membre le plus puissant de la ligue. Philippe, de retour d'une expédition victorieuse contre les Scythes du Danube, accourut en Grèce, conquit et châtia Amphissa, et rendit la plaine de Crissa, objet de la querelle, au temple de Delphes; mais il occupa aussi, à l'improviste, la forte ville d'Elatée, qui était la clef de la Béotie et de toute l'Hellade. Cet acte d'autorité tira les Athéniens de leur insouciance et leur fit prêter l'oreille aux paroles patriotiques de Démosthènes. Il ménagea lui-même, comme envoyé d'Athènes, une alliance avec Thèbes et provoqua l'armement de troupes considérables. Mais cette armée mal exercée, rassemblée en hâte et commandée par de mauvais généraux, ne put résister à l'invincible phalange des Macédoniens. Malgré la bravoure du bataillon sacré de Thèbes, qui resta tout entier sur le lieu du combat, Philippe gagna la BATAILLE DE CHÉRONÉE (338), qui anéantit pour jamais la liberté de la Grèce. Alexandre, le fils de Philippe, alors âgé de dix-neuf ans, fit ses premières armes à Chéronée. Sa tente était dressée sur la rive gauche du Céphise, sous un chêne qui, au temps de Plutarque, portait encore le nom du grand prince. Au reste, le roi de Macédoine traita les Grecs, et surtout les Athéniens qui, par leurs armements énergiques et leurs énormes préparatifs de défense, trahissaient l'intention sérieuse de repousser vigoureusement une agression contre leur ville, avec douceur et aménité, pour les accoutumer à la domination macédonienne; car il se proposait, à la tête de tous

les États helléniques, d'attaquer le royaume des Perses, et c'est pourquoi il convoqua au printemps une assemblée nationale à Corinthe (337), pour conclure une paix et une ligue helléniques sous la haute direction de la Macédonie et préparer le transport de l'armée. Déjà il avait été nommé généralissime et avait assigné à chaque État le nombre de troupes qu'il aurait à fournir, lorsque, pendant les brillantes fêtes du mariage de sa fille à Pella, il fut tué par un garde, *Pausanias*, soit par une vengeance privée, soit, selon d'autres, par les suggestions d'*Olympias*, l'épouse répudiée de Philippe. Le meurtrier, massacré sur la place par les soldats irrités, ne put fournir aucun renseignement ; mais Olympias honora sa mémoire et fit aussitôt mettre à mort la seconde femme de Philippe, Cléopâtre, et son jeune fils.

CHÉRONÉE. Un tombeau commun, orné de la statue colossale d'un lion, dont les fragments existent encore, reçut tous les Thébains qui avaient succombé. L'orateur Lycurgue peint dans les termes suivants l'ardeur des Athéniens à l'approche menaçante de Philippe : « Aucun âge ne se déroba au salut de l'État, dans ces jours où le pays fournissait les arbres, les morts, les cercueils, les temples les armes. » On donna la liberté aux esclaves comme récompense du combat, le droit de cité aux étrangers et aux domiciliés, le rétablissement de l'indigénat aux émigrés et aux infâmes ; par contre, les fugitifs furent déclarés traîtres. A la place de l'immoral et léger *Charès* qui avait été investi du commandement supérieur à Chéronée, on choisit pour général le vertueux Phocion. Cette énergie détourna Philippe d'une agression contre l'Attique. Comme l'ennemi ne paraissait pas, l'ardeur et l'enthousiasme patriotiques des Athéniens s'éteignirent peu à peu. — *Thèbes* subit un sort plus funeste ; elle dut racheter ses morts et ses prisonniers pour

une rançon considérable, céder l'autorité gouvernementale à un comité de la faction macédonienne, admettre une garnison macédonienne dans la Cadmée, frapper de mort ou d'exil beaucoup d'adhérents au parti national, dissoudre la ligue béotienne et affranchir les villes soumises. Sparte également, n'ayant pas voulu céder à l'arbitre étranger, expia son opposition par la dévastation de son littoral et la perte de plusieurs localités et de plusieurs terres. Démosthènes qui, pour la seconde fois, avait été paré d'une couronne civique en récompense de l'alliance qu'il avait négociée entre Thèbes et Athènes, fut, après la bataille, cité en justice par ses adversaires; il fut non seulement honorablement acquitté, mais honoré de la mission de prononcer la *harangue des cadavres* aux victimes de Chéronée dont Philippe avait envoyé les cendres à Athènes. Lysiclès, au contraire, l'un des généraux athéniens, fut puni de mort. Après le combat, Philippe ayant bu avec excès au banquet de victoire et s'étant rendu ensuite sur le champ de bataille où il raillait, en dansant, les Athéniens vaincus, l'orateur Démade, qui se trouvait près de lui, dit : « Le hasard l'a donné le rôle d'Agamemnon, et tu joues celui de Thersite. » Ces paroles firent rentrer le monarque en lui-même.

Les beaux-arts des Grecs.

§ 66. Les beaux-arts, c'est à dire l'architecture, la plastique ou sculpture et la peinture, furent très florissantes en Grèce, depuis Périclès jusqu'à la mort d'Alexandre. Le vif et profond sentiment du beau, inné chez les Grecs et nourri par le milieu dans lequel ils vivaient, et le besoin de donner à ce sentiment une manifestation extérieure, firent acquérir à l'art chez les Hellènes une importance et une extension, un apogée de perfection dont l'histoire de tous les temps et de tous les peuples ne présente aucun autre exemple. L'art se mêlait en Grèce à toute l'existence populaire; il formait un élément de la vie publique; le sens artiste était un don commun à toutes les classes. Les

Grecs ont été de merveilleux artistes, uniquement parce que chez eux l'art n'était pas quelque chose de spécial, une direction de l'esprit à côté d'autres tendances également légitimes, mais parce que leur vie entière, religion, mœurs, état, manière de penser et de sentir, tout était artistique de part en part, en un mot, parce que l'essence de l'hellénisme et l'essence de l'art ne sont absolument qu'une seule et même chose. Ce n'étaient pas seulement les magnifiques temples avec leur richesse de sculptures et leurs figures idéales des dieux, qui offraient un vaste domaine à l'activité esthétique et au sentiment créateur de la forme; les édifices publics et les théâtres, les rues et les places, les fontaines et les portes étaient également ornées d'œuvres d'art. Les Hellènes ne croyaient pouvoir mieux honorer un homme illustre qu'en lui érigeant une statue ou en exposant son buste ou *hermès*; et chaque ville se faisait un honneur de posséder beaucoup de statues dans ses rues et ses marchés. La belle conformation physique des Grecs, que ne dénaturait aucune mode, aucune façon disgracieuse de s'habiller, et l'étude de corps nus dans les attitudes les plus diverses, facilitée par les exercices gymnastiques dans les palestres, favorisaient le développement de l'art plastique. — On distingue dans l'art grec *trois périodes principales* : 1) L'époque antérieure à la guerre des Perses, pendant laquelle dominait le *style sacré* ou *sévère*. Chez les Grecs, comme chez les Orientaux, l'art fut d'abord au service de la religion; les anciennes images des dieux, exécutées par des artistes sacerdotaux ou sous une autorité sacerdotale, d'après un canon sacré ou d'après d'anciennes traditions, sont encore bien éloignées de la liberté et de l'idéale beauté humaine des temps postérieurs. Un saint respect défendait d'enlever aux statues le type déterminé par des ordonnances anciennes et des formes traditionnelles; les artistes devaient représenter les dieux sous des formes raides, anguleuses, telles qu'ils les avaient reçues de l'Orient. Car il est difficile de contester l'influence de l'art égyptien sur l'art grec, par l'intermédiaire des îles de Crète, de Rhodes, de

Samos, de Chio, les plus anciens sièges de la sculpture grecque en bois, en airain et en pierre. *Dédale* est le représentant mythique de cet art sacré de l'Orient qui s'étendit de la Crète vers les Cyclades et le Péloponnèse; et les Samiens *Rhæcus* et *Théodore* s'illustrèrent en ornant le temple d'Héra dans leur île. A une époque postérieure même, aucune personne divine ne pouvait être figurée dans une animation passionnée ni sous un costume inconvenant ou une forme trop sensuelle. La circonstance qu'un certain nombre d'élèves se groupaient autour d'un maître célèbre et formaient une école, où sa méthode restait dominante, contribuait à maintenir à l'art un certain style et un certain caractère. On trouve de pareilles écoles avant et pendant la guerre des Perses, notamment à Sicyone où *Canachus* avait rassemblé beaucoup de jeunes gens autour de lui, à Argos où *Argélade* jouissait d'une grande considération, et dans l'île d'Egine où *Callon* et *Onatas* déployèrent une grande activité, ainsi que l'atteste le groupe de sculptures éginétiques du cycle mythique de la guerre de Troie, qui se trouve actuellement à Munich. — Les plus anciennes sculptures étaient de bois (*ciselure, toreutique*); dans la suite on les recouvrit d'or ou d'ivoire ou bien on les peignit; un peu plus tard, on fit des statues d'airain, d'abord en plaques de métal, jointes au moyen de pointes et de clous ou de soudures, puis en métal fondu. L'usage de faire les images des dieux en marbre vint des îles de Paros et de Naxos. 2) *Le style élevé* que perfectionnèrent *Phidias*, d'Athènes (§ 42), et *Polycète*, d'Argos (vers 420), élève d'Agélade, fleurit au temps de Périclès, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse. Protégé par le généreux Périclès, qui employa les trésors d'Athènes à ériger de superbes édifices (§ 42) et à les orner d'œuvres d'art, Phidias sculpta les statues de *Pallas*, les plus beaux ornements d'Athènes, et la statue de *Zeus* à Olympie, sur le visage de laquelle il y avait une telle expression de toute-puissance et de miséricorde, de paix et de repos, que son aspect, comme le disaient les anciens, faisait oublier à l'âme sa souff-

france terrestre, et qu'on tenait pour malheureux celui qui n'en avait pas joui avant sa mort. Polyclète était remarquable par l'exécution exacte et la représentation agréable de vigoureuses figures humaines; on citait particulièrement son *porte-lance* et sa statue colossale d'Héra à Argos. *Myron* (vers 420), l'un des sculpteurs les plus estimés en métal, en marbre et en bois, appartient également à cette époque. Il était surtout habile à saisir la vie de la nature dans ses manifestations les plus diverses : sa *tache* allaitant son veau, comme son *discobole* et son *Héraclès*, étaient rangés parmi les œuvres les plus recommandables de l'art grec. Les élèves les plus distingués de Phidias furent *Alcamène* et *Agoracrite*. 3) Le *beau style* survécut à la liberté de la Grèce et eut même une seconde floraison après la mort d'Alexandre. A cette période appartiennent les trois grands artistes : *Praxitèle*, d'Athènes, *Scopas*, de Paros, et *Lysippe*, de Sicyonc. Le premier donna surtout à *Dionysus* et aux figures qui se rattachaient au mythe dionysiaque (*Satyres* et *Silènes*), le type qui a persisté depuis lors; en outre, ses statues d'*Aphrodite* (*Vénus*), notamment celles de Cos et de Cnide, et son *Eros* (Amour), sont célèbres. Scopas, quelque peu plus ancien, emprunta aussi la plupart de ses sujets au mythe de Dionysus et d'Aphrodite; de plus, on remarquait son *Apollon à la lyre* (citharède) et son *groupe de dieux marins* conduisant Achille vers l'île de Leucé. Autant les deux artistes précédents se distinguaient dans la sculpture en marbre, autant Lysippe brillait surtout dans la fonte de l'airain; il étudiait les corps nus pour rendre avec autant de perfection que possible la figure humaine dans ses attitudes les plus variées; mais il ennoblissait la nature en l'idéalisant. Parmi ses œuvres, les plus célèbres étaient un *Zeus* colossal à Tarente, un *Héraclès* à Corinthe, le quadrigé d'Hélios, dont les chevaux étaient très vantés, et par dessus tout ses *statues d'Alexandre*. — Ces artistes élevèrent la plastique à son point culminant, où elle semble s'être maintenue plus longtemps que la littérature, avec cette différence pourtant que l'époque suivante s'en tint généralement

aux compositions antérieures et n'enrichit l'art d'aucune nouvelle invention, tandis qu'en revanche l'habileté technique ne descendait pas du degré de perfection où elle était arrivée précédemment. Au temps même des successeurs d'Alexandre et de la puissance romaine, l'art était abandonné exclusivement aux Grecs, et, sous ce rapport, il conserva son ancien rang, comme le prouvent les œuvres qui existent encore aujourd'hui et qui appartiennent en grande partie à l'époque postérieure. Mais il ne put se soustraire à l'influence du jour, qui visait à l'effet, ainsi que l'atteste le groupe émouvant de *Laocoon*, mourant avec ses deux enfants dans son combat contre les serpents. — La PEINTURE parcourut également ces trois périodes. *Polygnote* de Thasos, contemporain de Périclès, illustra la *Stoa* (portique), d'Athènes, de scènes de la guerre des Perses et un édifice de Delphes des magnifiques sujets homériques de la guerre de Troie. — *Zeuxis* d'Héraclée dans la Basse Italie apporta un soin particulier au dessin et chercha le beau idéal, tandis que *Parrhasius*, d'Ephèse, attachait plus de prix à la délicatesse et à la grâce. Les qualités d'*Apelles* semblent avoir consisté dans la correction du dessin, la vigueur de la composition et la beauté du coloris. L'antiquité parlait avec ravissement de son Aphrodite (Anadyomène) sortant de l'onde, de son Alexandre portant la foudre et de son Artémis au milieu de jeunes filles sacrifiant.

Dans l'architecture grecque régnaient surtout la symétrie et l'harmonie de toutes les parties, en sorte que chaque construction forme un bel ensemble avec une structure organique, qui se présente au spectateur avec une gravité sereine et solennelle et lui place devant les yeux l'importance sacrée de la mesure et de la loi. Parmi les principales parties constitutives des édifices publics de la Grèce, sont les colonnes, qui comprennent trois ordres, distincts surtout par leurs chapiteaux : l'ordre dorique, vigoureux et sans ornements, l'ordre ionique grêle, au chapiteau séduisant, plein de grâce et de beauté, et l'ordre corinthien, richement historié. Les colonnes étaient principalement

appliquées à l'entrée des temples et aux portiques ou colonnades. Les temples les plus célèbres étaient celui de Pallas ou le Parthénon d'Athènes, ceux de Zeus à Olympie et à Agrigente en Sicile, celui d'Héra à Argos, celui d'Apollon à Phigalia en Arcadie, celui de Déméter à Eleusis, etc. Comme les habitations particulières des anciens étaient petites et sans apparence, leur art architectonique ne pouvait se montrer que dans les édifices publics, tels que les théâtres (§ 43), les hôtels de ville, les monuments funéraires; parmi ces derniers, le tombeau de Mausole, roi de Carie, à Halicarnasse, est devenu si célèbre (§ 61), que tous les monuments du même genre ont reçu le nom de *mausolées*. — La sculpture atteignit chez les Grecs le plus haut degré de perfectionnement, tellement que les chefs-d'œuvre qui nous ont été conservés passent encore pour des modèles de beauté. On compte parmi les plus importants de ces chefs-d'œuvre, dont, pour la plupart, on ne connaît ni les auteurs, ni l'époque de création : 1) Les *statues et bas-reliefs du Parthénon*, qui appartiennent à l'école de Phidias; lord Elgin les fit transporter à Londres il y a une trentaine d'années et les fit déposer dans le musée britannique (marbres d'Elgin, § 42); 2) l'*Apollon du Belvédère*; 3) le *groupe du Laocoon*, admirable production des artistes rhodiens Agésandre, Polydore et Athénodore; 4) le *gladiateur mourant* (tous les trois à Rome); 5) la *Vénus de Médicis*, le *groupe des Niobides* (attribués par quelques-uns à Scopas), et l'*Apollino* qui se trouve à Florence; 6) le *gladiateur Borghèse*, la *Diane* de Versailles, et la *Vénus de Milo* (Mélès) à Paris; 7) le groupe connu sous le nom du *Taureau Farnèse*, à Naples, etc. — Nous ne possédons plus de peintures antiques, sauf les sujets mythologiques et historiques sur des vases grecs en terre cuite, et quelques peintures murales découvertes dans les ruines d'anciens édifices (Bains de Titus et surtout à Pompéï, comme la *noce de Aldobrandin*, et un certain nombre de paysages trouvés récemment à la reconstruction d'une maison de l'Esquilin, à Rome. Les Grecs étaient également maîtres dans l'art de tailler les pierres et de graver (*glyptique*), comme l'attestent de nombreuses monnaies et gemmes, et des anneaux avec des camées d'un travail merveilleux.

ALEXANDRE LE GRAND (336-323).

Tentatives de soulèvement des Grecs.

§ 67. Après la mort de Philippe, son fils ALEXANDRE, âgé de 21 ans, monta sur le trône de Macédoine; généreux, apte à concevoir tout ce qu'il y a de grand et de noble, il avait reçu d'Aristote une éducation grecque. Aussitôt qu'il se fut affermi sur le trône, il fut, comme son père, reconnu par les Grecs généralissime contre les Perses, mais de telle sorte que, conformément aux traités corinthiens, tous les États et les villes helléniques restaient libres et indépendants, exempts de toute imposition et obligés seulement de former l'arrière-ban de l'armée. Mais, auparavant, il eut à soutenir une lutte opiniâtre contre les *Gètes* et d'autres peuples barbares qui étaient descendus des hauteurs de l'Hémos sur son territoire. Tout à coup un faux bruit de sa mort se répandit dans la Grèce et remplit les Hellènes de l'espoir de recouvrer leur indépendance. Des armements furent faits dans le Péloponnèse; à Athènes, les harangues provocatrices de Démosthènes, qui avait annoncé la fin tragique de Philippe, en habits de fête et le front couronné de fleurs, trouvèrent plus d'écho, et à Thèbes on massacra une partie de la garnison macédonienne et l'on en assiégea le reste dans la citadelle. Mais Alexandre accourut avec la promptitude de l'éclair. Thèbes fut conquise (336), les maisons

et les murailles furent rasées, à la suite d'une sentence des autres villes de Béotie, hostiles aux Thébains, les biens furent répartis et les habitants, au nombre de trente mille, jusqu'aux prêtres et aux hôtes macédoniens, vendus comme esclaves avec leurs femmes et leurs enfants et disséminés par tout le pays. La citadelle, la maison et la famille du poète *Pindare* (§ 29), et les temples et les sanctuaires des dieux furent seuls épargnés. Une garde fut placée dans la citadelle solitaire pour veiller sur les temples et sur les tombeaux des morts. Le territoire de la ville fut partagé entre les localités rétablies d'Orchomène, de Thespies et de Platée. Ce traitement rigoureux, ce châtement sévère de beaucoup de méfaits passés des Thébains, effrayèrent les autres Grecs; les Athéniens, qui aperçurent avec inquiétude les feux macédoniens sur le mont Cithéron, demandèrent grâce, et le vainqueur, bientôt repentant de sa sévérité, se laissa fléchir; sur les représentations de Demade, il se désista de la prétention qu'il avait d'abord élevée en demandant qu'on lui livrât dix citoyens athéniens, y compris Démosthènes, et il pardonna. Cette indulgence et la bienveillance qu'Alexandre témoigna aux Hellènes et particulièrement aux Athéniens pendant la campagne de Perse, retinrent ces derniers de prendre part à la révolte des Spartiates, qui seuls n'avaient pas envoyé de délégués à la diète de Corinthe, et d'autres habitants du Péloponnèse contre *Antipater*, qu'Alexandre avait laissé derrière lui pour gouverner la Macédoine. Celui-ci parvint ainsi à se rendre maître du soulèvement, après la

sanglante BATAILLE DE MÉGALOPOLIS (330), où le roi spartiate, *Agis II*, mourut en héros avec 5,000 des siens. Alexandre, alors à l'apogée de sa fortune, accorda de nouveau grâce aux Spartiates suppliants. Mais lorsqu'Alexandre, peu de temps avant sa mort, eut enlevé Samos aux Athéniens qui avaient excité sa colère en accueillant chez eux son trésorier infidèle *Harpalus* (324), qui s'était enfui avec des sommes énormes, et qu'il eut fait annoncer à Olympie, au temps des jeux, que tous les Grecs fugitifs ou bannis eussent à rentrer dans leur patrie, les Athéniens, comme la plupart des autres États de l'Hellade, prirent les armes contre Antipater, pour affirmer l'indépendance de la Grèce; la guerre *lamique* en fut la conséquence (§ 81). Démosthènes alors, qui, peu de temps après, avait été contraint par le parti macédonien de s'enfuir à Egine, pour s'être prétendument laissé corrompre par Harpalus, fut ramené avec honneur de son exil volontaire, afin que l'homme, dont les Athéniens avaient reconnu la fidélité à sa patrie, secondât ses concitoyens de conseil et d'action dans un temps si difficile; et c'est à son activité et à celle d'*Hypérides* qu'il faut principalement attribuer le concours que prêtèrent aux Athéniens, dans cette guerre d'indépendance, beaucoup de villes grecques du Péloponnèse, de l'Hellade et de la Thessalie, et l'enthousiasme avec lequel les citoyens marchèrent contre les Macédoniens et leurs confédérés béotiens.

La bataille de Mégalopolis est l'une des plus sanglantes qui

furent livrées dans les limites de l'antique Hellade. A la tête d'une armée considérable que le roi lacédémonien avait rassemblée au moyen de l'or perse, près du temple de Poséidon, sur le Ténare, lieu de rendez-vous de tous les racleurs grecs, Agis et ses guerriers spartiates combattirent avec le courage et le mépris de la mort de l'antiquité contre la toute-puissance macédonienne. Agis ne survécut point à sa défaite; blessé au pied, il fut emporté par les siens sur son bouclier. Mais bientôt les ennemis l'atteignirent. Il s'arrêta, se fit donner ses armes et choisit la place où il voulait mourir. Là, il se coucha et combattit sur les genoux, contre les Macédoniens qui le poursuivaient, jusqu'à ce qu'une lance l'atteignit à la poitrine et lui ravit le jour. Vers le même temps, *Alexandre d'Epire*, oncle du roi de Macédoine, combattait, dans la Basse-Italie, les Lucaniens contre lesquels les Tarentins avaient invoqué son secours; mais il perdit par trahison la vie en combattant (329).

Chute du royaume de Perse (324-330).

§ 68. Situation de la Perse. Sous le roi Artaxerxès II (404-360), le royaume de Perse alla de plus en plus au devant de sa ruine. Tandis que la cour voluptueuse et relâchée, avec ses intrigues de femmes et ses cruautés, offrait une image effroyable de dépravation orientale, où régnaient sans frein tous les vices et toutes les passions, à l'intérieur du royaume se répandait une licence sauvage, qui se manifestait sous la forme tantôt du despotisme d'en haut, tantôt de l'anarchie d'en bas et avait pour suites l'oppression, les révoltes et les cruautés sanglantes. Quelques États et quelques provinces s'affranchirent et le « grand sultan » de Suse n'eut pas le pouvoir de les ramener à l'obéissance; dans d'autres, des Satrapes ou des princes entreprenants dominaient arbitrairement et violemment, soit en leur propre nom, soit

comme vassaux tributaires du « grand roi » ; la monarchie perse, composée d'États sans droit commun, sans administration régulière, sans cohésion, courait inévitablement à sa dissolution ; le culte simple et primitif de la lumière et du feu avait dégénéré en un sacerdoce riche en cérémonies avec des temples, des idoles et des sacrifices pompeux ; une vaine sanctification avec des préceptes de purification, des prescriptions et des rites superstitieux, remplaçait la force morale et l'influence de l'ancienne religion populaire. Ainsi, le royaume se présentait de toutes parts comme un édifice vermoulu, qu'un seul coup violent pouvait renverser. Lorsque Artaxerxès eut succombé par le poison après un règne de quarante-six ans, son fils *Artaxerxès III Ochos* (360-338) livra toute l'autorité aux mains de l'eunuque égyptien *Bagoas*, monstre à face humaine qui devint ministre et général. Les éléments isolés du royaume se seraient déjà dissous dès lors, si le monarque altéré de sang et son effroyable compagnon n'avaient maîtrisé le soulèvement des provinces à l'aide de nombreuses troupes de mercenaires et de bandits d'origine grecque. La Phénicie se délivra de la domination perse, restaura l'ancienne constitution fédérale et fit de Tripolis la capitale commune (350) ; mais la chute horrible de Sidon, où 40,000 hommes se précipitèrent dans les flammes, pour se soustraire avec leur famille aux tortures et aux mauvais traitements, et changèrent la ville en un amas de décombres, rendit les autres plus traitables, et raffermi la puissance des Perses dans le pays syrien du Liban. Il en fut à peu près de même en Égypte, où *Nectanébos II* de Memphis, le fils de *Tachos* auquel Agésilas avait autrefois porté secours (§ 61) et le petit-fils de ce Nectanébos I qui, ligué avec *Evagoras de Cypre* s'était rendu indépendant de la Perse sous Artaxerxès Memnon, fut obligé, après plusieurs victoires, de céder devant la tactique de l'armée mercenaire et de s'enfuir en Éthiopie ; après quoi, Ochos et Bagoas surpassèrent, dans leurs fureurs, leurs pillages et leurs cruautés, les méfaits de Cambyse (347). Dans l'Asie Mineure, deux frères

Mentor et *Momnon* de Rhodes, chefs de bandes habiles, mais perfides, à l'âme scélérate, exercèrent un pouvoir non moins funeste aux Hellènes et aux Barbares. L'union des méchants est rarement durable. Après un règne de 22 ans, Ochos lui-même fut empoisonné avec toute sa maison par Bagoas, qui ne pardonnait point au tyran perse la profanation des sanctuaires égyptiens et le massacre du taureau Apis. Après un court interrègne, *Darius Codoman*, homme d'un naturel doux, distingué par sa bravoure et ses vertus domestiques, fut orné du bandeau royal. Il se délivra du cruel Bagoas qui cherchait à attenter aussi à sa vie, en lui faisant boire la coupe empoisonnée que le scélérat lui avait destinée, et gouverna ensuite avec autant de modération et de justice que le permettaient les circonstances difficiles; en sorte que beaucoup de Grecs notables, pour échapper au despotisme macédonien, prirent du service dans l'armée des Perses. Mais la fin de la grande monarchie s'avancait à grands pas. Darius eut à expier les crimes de ses prédécesseurs.

§ 69. Au printemps de l'année 334, Alexandre ouvrit la campagne contre la Perse, avec une armée peu nombreuse, mais brave, conduite par les meilleurs généraux tels que Perdikkas, Clitus, Parménion, Héphestion, Craterus, Ptolémée, Antigone et d'autres. Les fantassins macédoniens et grecs pesamment armés en formaient l'élite; des cavaliers macédoniens et thessaliens couvraient les flancs, tandis que des archers illyriens et thraces, ainsi que des fantassins armés à la légère servaient de tirailleurs et de vedettes. Des historiens et des savants de tout genre, comme Anaximène, Callisthène, Aristobule et d'autres, se trouvaient dans la suite du roi. En traversant l'Hellespont, Alexandre, assis au gouver-

naïf de son navire royal, fit des libations aux dieux de la mer dans une coupe d'or; arrivé sur le rivage verdoyant, il jeta, du haut du bord, sa lance sur le sol asiatique et ensuite sauta le premier tout armé sur la rive. A l'endroit où avait été située la sainte Ilion, il sacrifia à Zeus et à sa fille martiale Pallas Athéné, échangea ses armes contre les anciennes qui avaient servi à la guerre sacrée et célébra la mémoire des héros par des luttes et des jeux. Achille était son modèle et il portait continuellement avec lui les chants homériques. Il excitait par là chez les Grecs le sentiment national et la soif de gloire, tandis qu'il enthousiasmait les Macédoniens par son ardeur chevaleresque et sa bravoure; ce que pouvait une pareille armée sous un pareil chef, on le vit bientôt dans la *première bataille du Granique* (334), où céda la puissance guerrière des Perses, de beaucoup supérieure, et où le roi même, entraîné par son audace, fut en danger de perdre la vie. Déjà un chef perse agitant son glaive au dessus d'Alexandre, lorsque Clitus, d'un coup ferme, abattit le bras levé du Barbare. Les combattants qui avaient succombé furent honorés par des statues et leurs parents furent affranchis des impôts et du service. La partie occidentale de l'Asie Mineure jusqu'au mont Taurus fut le fruit de cette victoire qu'Alexandre même, dans une lettre aux Athéniens, représenta comme remportée en commun par les Macédoniens et par les Grecs. Le gouverneur de Lydie se soumit sans résistance et ouvrit les portes de Sardes; Halicarnasse, bravement et habilement défendue par des

mercenaires grecs sous la conduite de Memnon, fut prise d'assaut; les autres villes helléniques se rendirent pour la plupart volontairement et saluèrent avec joie le héros parent de leur race, qui promit de rétablir l'ancienne constitution démocratique. La grande valeur qu'Alexandre attachait à son origine grecque, lui fit étaler son titre d'Hellène avec une certaine ostentation, de manière à présenter une guerre de conquête comme une expédition de vengeance et de représailles pour la destruction antérieure de villes et de temples grecs; la majorité des Grecs favorisa d'autant mieux ses intentions qu'une partie de l'éclat et de la gloire qui environnèrent bientôt son front, s'étendit ainsi sur toute la nation. Les îles de Lesbos, de Chios et autres tombèrent au pouvoir d'Alexandre, lorsque l'entrepreneur Memnon, qui s'était efforcé, avec l'argent perse, d'entraîner les Spartiates et d'autres États grecs au combat contre les Macédoniens, mourut tout à coup, et que les peuples étrangers de l'Asie Mineure qui se rapprochaient des Grecs par la langue, la religion et la civilisation, les Lydiens, les Pamphiliens et les Cariens, lui rendirent hommage quand il traversa le littoral du sud pendant l'hiver et conservèrent leurs institutions (334-333). Dans la ville phrygienne de *Gordion*, quartier général de l'armée, il coupa de son épée le nœud ingénieux de l'ancien char du roi Midas, parce qu'un oracle avait promis la domination sur l'Asie à celui qui le dénouerait. Il se rendit ensuite, au milieu de beaucoup de périls, dans la terre montagneuse de Cilicie, où il s'attira en se

balgnant dans l'eau profonde du Cydnus, une maladie dangereuse, dont il ne fut sauvé que par l'habileté du médecin grec *Philippe* et par sa propre foi dans la vertu humaine; une lettre de Parménion l'avait en effet averti à Tarse qu'il eût à se défier de Philippe, parce que celui-ci, vendu à l'ennemi, voulait l'empoisonner. Alexandre prit le remède avec une entière confiance, en tendant en même temps l'écrit mensonger au médecin. Philippe, qui se savait complètement innocent, acheva bientôt la guérison par ses soins attentifs et les agréments de sa conversation.

§ 70. Darius Codoman, qui était resté trop longtemps insouciant dans son palais d'or de Suse et avait négligé d'occuper les routes des montagnes, s'avança alors en personne au devant du roi de Macédoine, avec une armée innombrable de fantassins, de cavaliers et de chariots et se plaça en ordre de bataille dans le voisinage des défilés qui conduisent de la Cilicie vers la Syrie. Alexandre qui s'était déjà avancé par les portes syriennes vers la ville de Myriandre, revint rapidement pendant la nuit et fit éprouver à l'ennemi supérieur en nombre une défaite complète dans la BATAILLE D'ISSUS (333). Tous ceux qui ne tombèrent pas furent mis en fuite ou faits prisonniers. L'infortuné monarque, digne d'un meilleur sort, s'enfuit dans l'intérieur de son pays avec les débris épars de sa lâche armée qui n'avait compté de braves que les soldats grecs; pendant ce temps, Alexandre se disposa à subjuguer la Palestine et la Phénicie, pour ne pas laisser derrière lui ces

pays encore insoumis, et son général Parménion s'empara de la riche *Damas* avec le trésor royal. Le butin fait près d'Issus était considérable en vases et en ustensiles d'or et d'argent et en tapis précieux, aussi bien que le nombre des prisonniers, parmi lesquels se trouvaient la mère, la femme et les deux filles de Darius, qui furent traitées par le vainqueur avec le respect et la magnanimité qui convenaient à leur rang. Darius, brisé par les revers, offrit à Alexandre toute l'Asie antérieure avec la main de sa fille pour prix de la paix et une énorme rançon pour sa mère et son épouse qui était la plus belle femme de la Perse; mais le roi de Macédoine repoussa fièrement cette proposition. « Si j'étais Alexandre, » dit Parménion, « à ce prix je renoncerais à la guerre. » — « Moi aussi, » lui fut-il répondu, « si j'étais Parménion. » Alexandre aspirait à la possession de tout l'Orient.

§ 71. La Palestine et la Phénicie se soumirent sans résistance; Tyr seule, avec la fierté que lui inspirait son ancienne grandeur et la confiance qu'elle plaçait dans sa forte position, rejeta obstinément l'invitation de se rendre. Alexandre alors entreprit le remarquable siège de Tyr, qui dura sept mois. Il fit construire, de la terre ferme vers l'île, une chaussée avec des tours d'où les soldats cherchèrent à s'emparer de la ville à l'aide de catapultes et d'autres engins, tandis que, du côté de la mer, Tyr était bloquée par les vaisseaux des villes soumises du littoral et des îles de Rhodes et de Chypre; car l'année précédente on avait dissous la flotte macédonienne, tant on se

croyait sûr de vaincre. Mais les Tyriens déjouèrent ces moyens d'attaque en imaginant, de leur côté, de placer des chaînes de barrage sous les eaux et firent une résistance désespérée. C'est pourquoi Tyr fut sévèrement traitée, lorsqu'à la fin elle succomba (332). Ceux des habitants qui n'avaient pas été tués ou n'avaient pas pris la fuite, furent vendus comme esclaves, et la ville fut rasée en grande partie; pour donner au commerce du monde une autre direction, le roi, après la conquête de l'Égypte, fit construire, sur un bras du Nil, ALEXANDRIE, qui, selon ses prévisions, devint bientôt, par son heureuse situation, le centre du commerce et de la civilisation qui affluait de l'Occident vers l'Orient. *Gaza*, la forte ville-frontière, bien armée et bien défendue, eut un sort pareil à celui de Tyr. En revanche, l'Égypte, qui se soumit volontairement et, en haine des Perses, accueillit les Macédoniens comme des libérateurs, fut traitée avec indulgence et conserva ses institutions, ses mœurs et ses particularités religieuses et civiles, afin que le plan qu'avait conçu Alexandre de fondre l'organisation grecque et l'organisation égyptienne, pût être réalisé plus facilement. Le disciple éclairé d'Aristote ménagea et respecta les superstitions et les antiques formes du culte des habitants des bords du Nil. De Memphis, Alexandre entreprit une expédition fatigante et périlleuse vers l'oasis Siwah, aux forêts de palmiers, aux vastes prairies et aux champs de blé, avec la source jaillissante du soleil dans le temple fameux de *Zeus Ammon*, dont les prêtres le reconnurent pour un fils de leur Dieu, ce qui lui valut une

grande considération aux yeux des Orientaux superstitieux et crédules, et prêta à son apparition l'aurore d'une mission supérieure. Bientôt le bruit se répandit que le Dieu, sous la forme d'un dragon, s'était approché d'Olympias dans la nuit des noces et avait engendré le divin fils.

§ 72. Alexandre avait laissé à dessein au roi de Perse le temps de rassembler de nouvelles troupes, afin de déterminer un coup décisif. Après avoir établi en Égypte une nouvelle administration, composée en partie d'indigènes, en partie d'employés macédoniens et grecs, il se mit en marche avec son armée accrue de nouveaux renforts, pour poursuivre, par Tyr et Damas, sa campagne vers l'est; il traversa sans difficultés, sur des ponts de bateaux, l'Euphrate, près de Thapsaque, et le Tigre, près de la ville actuelle de Mossoul, et, avec une armée vingt fois plus forte, battit, dans la BATAILLE D'ARBELLE ET DE GANGAMELA (octobre 331), non loin de la ville disparue de Ninive, les troupes innombrables des Perses, qui s'étaient rassemblées des lointaines provinces de l'est dans les plaines babyloniennes. L'attaque téméraire du héros macédonien qui, à la tête des plus braves cavaliers, pénétra l'aile droite des ennemis et mit Darius en fuite, décida la victoire, qui eut pour suite la conquête de Babylone, avec ses champs fertiles disposés en jardins, ainsi que la prise des anciennes capitales de Suse, de Persépolis et d'Écbatane avec leurs immenses trésors. Les ruines de Persépolis et de Pasargade, où étaient situés les antiques palais des Achéménides et les tombeaux de Cyrus et

de Darius (Hystaspes), témoignent encore aujourd'hui de l'éclat de ce berceau de la famille des rois perses. A la suite d'une orgie, Alexandre, excité par la belle danseuse attique Thaïs et suivi d'un essaim de débauchés, porta lui-même la torche ardente dans les édifices somptueux de Persépolis, pour venger l'incendie d'Athènes et la profanation des sanctuaires helléniques. Ce fut le dernier sacrifice d'une ancienne vengeance. Persépolis passait pour la tête et le siège souverain du royaume perse; sa ruine indiquait le commencement d'une nouvelle ère et d'un nouveau régime. Lorsque Darius eut appris qu'Alexandre avait traversé les défilés presque impraticables des montagnes, forcé Suse et Persépolis, et qu'il était entré en Médie pour continuer à le poursuivre, il désespéra de sa fortune, s'enfuit d'Ecbatane, l'agréable résidence d'été des rois de Perse, et se retira dans la Bactriane montagneuse; mais il fut assassiné (330) par le perfide gouverneur *Bessus* et quelques grands qui l'avaient trahi. Alexandre déplora le sort de son malheureux adversaire et fit crucifier, selon l'usage des Perses, le meurtrier qui avait pris le titre de roi, mais qui avait bientôt été vaincu et fait prisonnier par les Macédoniens dans la Sogdiane. Lorsque Darius eut été déposé dans le caveau de ses ancêtres à Persépolis, le roi de Macédoine fut considéré par les Perses comme son héritier et son successeur.

§ 73. Par une marche des plus hardies sur le neigeux mont Hindoukhou, le Caucase indien, où les soldats expiraient presque de faim et de fatigue, l'audacieux conquérant s'empara, dans les deux

années suivantes (329-328), des pays de montagnes au sud-est de la mer Caspienne et aux bords de l'*Oxus* (Amu) et du Jaxartes (Sir), de l'*Aria*, de l'*Hyrcanie*, de la *Bactriane*, et de la Sogdiane (Turkistan, Afghanistan, etc.) qui étaient habitées par des peuplades endurcies et belliqueuses d'origine et de foi iraniennes; il rendit ces contrées accessibles et les relia par des chaussées aux autres pays. Sa haute intelligence ne se portait pas seulement sur la guerre et les conquêtes; il voulut aussi rendre les sauvages montagnards aptes à concourir au nouvel ordre de choses, par la puissance de la civilisation grecque. Mais l'hellénisme relâché et affaissé ne parvint pas à se greffer sur le monde oriental. Quatre villes nouvellement fondées, qui portaient son nom (Alexandrie) et transplantèrent la culture, la langue et l'art grecs à ces limites extrêmes du monde connu, devinrent le centre du commerce de caravane et se sont vraisemblablement conservées jusqu'à nos jours, quoique sous d'autres noms (Hérat, Candahor). A Bactres, Alexandre célébra son mariage avec la fille du prince de Bactriane, *Roxane*, « la perle de l'Orient, » qu'il s'appropriâ après l'assaut de la forte citadelle dans laquelle les princes du pays avaient réfugié leurs femmes et leurs trésors, comme récompense du haut fait le plus hardi. Ce mariage devait être l'indice que la guerre était terminée entre l'Hellade et l'Iran et qu'à l'avenir les deux peuples tendraient vers un nouveau but dans une entente fraternelle; Alexandre exprima cette pensée d'une autre manière encore. Depuis la mort

de Darius, il voulait être considéré extérieurement aussi comme le grand roi de Perse, et c'est pourquoi il empruntait de plus en plus les formes et l'ostentation des despotes orientaux. Il reçut les Asiatiques dans le costume des rois mèdes et avec le diadème royal; il accueillit avec plaisir les génuflexions et les marques de vénération idolâtre; il s'entoura de massiers et de domestiques perses. Les peuples vaincus ne devaient pas voir en lui le conquérant, mais le souverain légitime. Aussi s'efforçait-il de se concilier la nature âpre, uniforme et concentrée des Orientaux en entrant dans leurs habitudes, dans leurs idées et dans leurs fantaisies. Cette conduite irrita les dignitaires macédoniens; égoïstes et arrogants, ils voulaient, à titre de seigneurs et maîtres des provinces soumises, faire peser sur les vaincus le joug du plus fort et joindre à la toute-puissance des anciens gouverneurs l'arbitraire de rudes conquérants. Quelques-uns seulement, comme Héphestion et Craterus avaient assez de pénétration, de désintéressement et de bonne volonté pour entrer dans les vues d'Alexandre, et pour seconder ses desseins; la plupart se sentaient humiliés et l'accusaient d'ingratitude; durant des années, ils avaient dû suivre l'essor de son ambition et de sa soif de conquêtes, pour voir ensuite les fruits de leurs victoires passer aux mains des vaincus. A la tête des mécontents, se trouvait Parménion, qui, à Arbelle, avait presque entièrement renversé le plan de bataille par son attitude irrésolue, et son brave, mais violent fils PHILOTAS, le chef de la cohorte des

nobles. Ils éveillèrent dans l'armée le désir de revoir la patrie, afin de terminer la campagne et de partager le butin. Une conjuration se forma à Prophtasia; elle fut découverte, et comme dans l'instruction Philotas en fut reconnu complice, il fut condamné à mort dans le camp et percé par les lances de ses compagnons d'armes, selon les anciens usages macédoniens (329). Et afin que son père Parménion, qui gardait les trésors à Ecbatane avec une forte garnison, n'apprit point la nouvelle de l'événement et n'abandonnât point le roi, deux capitaines reçurent l'ordre de le tuer. Ils s'approchèrent de lui au moment où il se trouvait dans le jardin du palais de la capitale médique et lui portèrent le coup mortel. — L'année suivante, lorsqu'Alexandre se préparait déjà à la campagne de l'Inde, une circonstance analogue eut un autre dénouement non moins sombre. A un sacrifice célébré à Marakanda (328), le banquet de réjouissance s'était prolongé bien avant dans la nuit. Alexandre y avait pris part au milieu de ses grands, et il fut loué sans réserve par des flatteurs et des sophistes grecs; ce qui excita la colère de Clitus, guerrier violent, qui avait sauvé la vie du roi sur les bords du Granique. Il prononça contre celui-ci des paroles outrageantes, qui dégénérèrent bientôt en injures amères. Le roi irrité arracha enfin la lance des mains d'un garde et la dirigea contre le général qui tomba sanglant sur le sol; le plus profond repentir suivit soudain cet acte d'empchement. Alexandre désespéré se précipita sur le cadavre, et durant trois jours il pleura le

mort sans prendre de sommeil ni de nourriture. Le philosophe et historien rhétoricien *Callisthènes*, neveu d'Aristote, perdit également la faveur du roi par ses paroles de blâme. Il fut mis aux fers et emmené dans l'Inde où il mourut de maladie.

Callisthènes d'Olynthe, fils de la sœur d'Aristote, né en 360, fut élevé avec Alexandre; après s'être perfectionné dans les sciences à Athènes, il accompagna le roi dans ses expéditions, en Asie, avec l'intention d'en écrire l'histoire et de les livrer à la postérité. Le succès que son exposé pompeux des premières années trouva auprès du roi et de son entourage et l'admiration qu'éveillèrent ses aperçus de rhéteur enflèrent son amour-propre et le remplirent d'orgueil et de présomption. Flatté autrefois et complaisant d'Alexandre, il s'érigea en censeur, surtout à partir du moment où Anaxarque, non moins éloquent que lui, l'emporta dans la faveur de la cour. Il se plut à jouer le rôle de républicain, vanta l'ancienne époque de liberté, insulta au cérémonial et aux génuflexions, et irrita le roi et ses courtisans par des remarques amères et des discours piquants. Il fournit ainsi à son adversaire l'occasion de le mettre de plus en plus en état de suspicion. Un jour que, dans un festin princier, il avait été invité à faire d'abord l'apologie des Macédoniens, puis ensuite à montrer le revers de la médaille, il excita la colère du maître par la peinture des calamités que la domination macédonienne avait attirées sur la Grèce, tellement qu'Alexandre le punit d'une façon cruelle, pour se débarrasser du rhéteur incommode qui lui était déjà suspect. D'après une version, il le fit enfermer dans une cage et voyager sept mois avec l'armée jusqu'à ce qu'il mourût misérablement (328). Rien n'a été conservé de ses nombreux écrits sur l'histoire naturelle et notamment sur l'histoire. *Callisthènes* semble avoir été d'un caractère chancelant et inégal; aussi les appréciations diffèrent-elles à son sujet. Rhéteur et sophiste par son éducation, il avait donné à ses œuvres historiques l'empreinte de cette époque, l'emphase et l'absence du naturel.

L'expédition de l'Inde (327-325).

§ 74. Vers la fin du printemps de l'année 327, Alexandre, à la tête d'une armée composée de cavaliers et de fantassins de tous les pays, quitta les montagnes de la Bactriane et de la Sogdiane et se dirigea vers le fleuve Caboul (Cophen), et l'Indus. L'armée eut à surmonter de grandes difficultés et à livrer des combats contre la nature et contre les populations belliqueuses, avant de pouvoir frapper aux « portes verrouillées » de l'Indoustan. Lorsqu'Alexandre eut enlevé d'assaut la forteresse qu'on disait inaccessible au vol de l'oiseau (Aornos), il fut élevé au dessus d'Héraclès. Les Hellènes flatteurs le comparèrent de plus en plus au héros invincible, et la campagne de l'Inde fut placée au niveau de la marche triomphale de Dionysus. Ainsi l'expédition vers le pays d'or, fertile en légendes et en merveilles, auquel « le romantique édifice des géants » devait donner la perfection, fut mise dans le demi jour de la tradition mythique. Cependant les montagnards aguerris, excités par leurs pénitents et leurs prêtres, opposèrent au conquérant du monde une résistance plus vigoureuse que les lâches sujets du roi de Perse. Plus d'une fois, pendant l'assaut de fortes citadelles, la vie d'Alexandre fut mise dans le plus grand danger. La jalousie réciproque des nombreux petits princes du pays aux cinq fleuves (Pendschab), facilita pourtant la victoire des Macédoniens. A peine Alexandre

avait-il franchi l'Indus près de la ville actuelle d'Attok, que plusieurs d'entre eux, et notamment le riche souverain de Taxila, s'unirent avec lui contre Porus, le plus puissant roi de la contrée au delà de l'*Hydaspes* (Dschelum). Le passage de ce fleuve en vue de l'ennemi, le combat des éléphants qui suivit et dans lequel le brave et magnifique Porus fut blessé et fait prisonnier, et 20,000 Indiens couvrirent le champ de bataille, appartiennent aux plus grands faits d'armes de l'antiquité. Deux villes furent fondées : *Bucéphale* (en mémoire du cheval de bataille d'Alexandre), et *Nicée* (ville de victoire), pour enchaîner aussi ces pays à la culture grecque. Alexandre s'avança ensuite péniblement vers l'est jusqu'à *HYPHISIS*, sur les frontières du pays aux cinq fleuves; il se disposait déjà à ajouter à son vaste empire les *pays du Gange* avec leur grande fertilité, leur civilisation et leur ancienne magnificence. Mais les Macédoniens murmurèrent si haut qu'Alexandre commença, non sans résistance intérieure, la retraite qui lui était demandée avec violence. Douze autels de pierre, en forme de tours, au bord du fleuve, devaient indiquer la limite de l'est de la conquête; des armes et des ustensiles d'une grandeur démesurée furent enfouis pour éveiller dans la postérité la croyance qu'une « race de géants » s'était avancée autrefois jusque-là. Après qu'Alexandre eut rendu à Porus et aux autres princes ses alliés, leurs États placés sous la suprématie macédonienne; après qu'il eut soumis, par une incursion hardie et au risque de sa propre vie, le peuple belliqueux des *Malliens* et édifié encore une

ville sur les frontières du pays aux cinq fleuves, il descendit l'Indus dans des navires qu'il avait fait construire sur l'Hydaspes, pour chercher un autre chemin de retour, ouvrir au monde les régions inexplorées du Sud, et frayer de nouvelles voies au plus vaste commerce entre l'Orient et l'Occident, qui devait avoir son point de départ et d'appui dans la ville de *Pattala*, sur le delta de l'Indus, fortifiée par lui et pourvue de ports et de chantiers.

§ 75. Cette entreprise, conçue par le génie d'Alexandre, lui fut des plus fatales (325). Pendant que son habile pilote *Néarque* cinglait le long des côtes du *Béloudehistan* actuel, Alexandre s'avança avec ses troupes à travers les déserts effroyables de la *Gédrosie*, « le pays de la pauvreté, » plein de sable mouvant, rougeâtre et ardent, et de dunes légères, où le soleil le plus brûlant, la soif dans une plaine aride, la faim et la fatigue, dévorèrent en deux mois les trois quarts de l'armée. Au commencement, l'on trouvait encore dans les immenses étendues de sable quelques groupes de palmiers, qui offraient un peu d'ombre contre l'ardeur du soleil, et des tamarins en fleurs, des bosquets de myrrhes et de nards, dont les feuilles odorantes servaient de couche et dont les nombreux marchands phéniciens, qui suivaient l'expédition, recueillaient le suc précieux qu'ils chargeaient sur leurs chameaux ; mais bientôt toute végétation cessa, lorsque l'armée entra dans le désert de sable. Les guerriers héroïques, qui avaient bravé l'épée et la lance dans plus d'un combat, qui avaient échappé dans plus d'un assaut aux traits de l'ennemi, succom-

baient dans la solitude aride et stérile, soit aux souffrances du besoin et de la fatigue, soit aux rigueurs du climat, au soleil, à la poussière ardente qui enflammait les yeux, à la gelée de la nuit. Le soldat, préoccupé seulement du soin de sa conservation, oubliait la discipline et l'obéissance, rejetait avec indifférence son riche butin d'or, d'argent, de pierres précieuses et de tapis, disputait à ses compagnons d'armes l'eau rare des sources découvertes çà et là. Le trafiquant phénicien, plus endurci, conservait seul, au milieu du désordre général, son âpreté au gain et obtenait des guerriers moribonds les objets les plus précieux en échange d'aliments et de boissons. Alexandre partagea généreusement toutes les fatigues et tous les dangers avec ses soldats les plus infimes et récompensa ceux qui furent sauvés en leur offrant, dans la riche et fertile oasis de *Pura*, des présents et des fêtes où la jouissance fut tout aussi excessive que l'avait été la privation. Abondamment pourvus de provisions, ils traversèrent alors la Carmanie populeuse, où Néarque, après une navigation périlleuse et surprenante le long de côtes incultes et inhospitalières, opéra sa jonction avec le gros de l'armée.

Dernières années d'Alexandre.

§ 76. Après son retour, Alexandre châtia les gouverneurs et les employés infidèles qui, pendant son absence, s'étaient livrés à des exactions; ensuite il poursuivit avec ardeur le plan de rapprocher les

peuples soumis de leurs vainqueurs et d'en faire une seule nation, avec une organisation grecque. Il favorisa, par des présents, les mariages de ses généraux et de ses guerriers avec des jeunes filles du pays et épousa lui-même une fille de Darius. Les noces furent célébrées pendant cinq jours à Suse; au delà de 10,000 Macédoniens prirent à cette occasion des femmes perses, et cette imposante cérémonie devait former le couronnement de son vaste plan d'union et de fusion. Par cette conduite, Alexandre blessa les Macédoniens et les Grecs; selon l'opinion desquels les vainqueurs devaient avoir la domination sur les vaincus. La haute idée d'un empire ennobli par la civilisation grecque et florissant par l'activité commerciale et industrielle, avec égalité de droits pour tous, leur était incompréhensible. L'armée macédonienne n'était pénétrée d'aucune pensée de conquête universelle. Au milieu des richesses de l'Asie, dans l'ivresse du triomphe de la gloire et de la souveraineté, elle avait renoncé à la simplicité primitive, sans pourtant s'élever à un degré de civilisation qui l'eût rendue capable de prendre à tâche la fondation durable d'États sur une base solide. Lorsqu'Alexandre leva des jeunes gens parmi les indigènes et les enrôla dans l'armée du royaume après les avoir armés et exercés à la macédonienne; lorsqu'il augmenta l'élite de ses troupes de cavaliers de la Parthie et de l'Iran, et attira même dans son entourage des grands de Perse, la fierté des Macédoniens se sentit profondément blessée; ils remarquaient bien que le roi voulait se mettre en mesure de se passer d'eux avec

le temps, s'assurer contre le retour de scènes semblables à celles d'Hyphasis, et réunir des forces plus vigoureuses pour de nouvelles entreprises. L'aigreur et l'irritation allaient toujours croissant; cette disposition des esprits s'accrut jusqu'à la révolte ouverte, lorsque le roi, dans le camp d'Opis, sur les bords du Tigre, annonça l'intention de congédier les vieux soldats et de les renvoyer dans la patrie. Au milieu de clameurs sauvages, ils demandèrent tous leur congé avec arrogance. Ce fut seulement quand Alexandre eut fait noyer quelques-uns des chefs des mutins dans le Tigre et eut dit ensuite fièrement aux autres d'aller où ils voudraient, qu'ils furent pleins de repentir et de confusion. Ils entourèrent le palais et demandèrent à haute voix grâce et pardon. Il les fit attendre longtemps avant d'exaucer leurs prières. Enfin il se réconcilia avec eux et renvoya dans leurs foyers les anciens compagnons d'armes, au nombre de dix mille, chargés de présents et investis de droits d'honneur, sous la conduite du brave Craterus.

§ 77. Alexandre, dans l'origine, ne s'était environné que par politique du cérémonial perse; plus tard il le fit par amour du faste oriental et prouva que les natures élevées et bien douées elles-mêmes perdent facilement l'équilibre sur le sommet vertigineux de la prospérité. Sa cour de Babylone, destinée à devenir le siège de son empire universel, étincelait du plus haut éclat; de brillantes ambassades de la Grèce, de l'Italie et de beaucoup d'autres contrées voisines ou lointaines, lui apportaient leurs hommages et louaient ses hauts faits dans leurs panégy-

riques; les fêtes et les festins somptueux se succédaient sans relâche. Pourtant il ne perdait jamais de vue son but, c'est à dire la fondation d'une monarchie universelle avec l'égalité de droits politiques pour tous les citoyens, avec l'organisation et la langue helléniques, avec un système d'administration régulière et éclairée. Afin d'ouvrir de nouvelles voies aux relations du monde, il se rendit dans l'automne de 324 à Ecbatane, où la grande fête de Dionysus fut célébrée par des sacrifices et des processions, des luttes à cheval, en char et à pied, des concours dramatiques et artistiques, des festins et des banquets; on y déploya une pompe inouïe. Mais le cœur du roi n'était pas disposé à la joie. Son fidèle ami de jeunesse, Héphæstion à qui il était resté attaché dans toutes les circonstances comme Achille à Patrocle, tomba dangereusement malade au milieu des plaisirs et des joyeux repas auxquels il s'était livré avec trop peu de réserve, et mourut à la fleur de l'âge. Aucun coup plus rude n'aurait pu l'atteindre; c'était un présage de son propre trépas. Les brillantes funérailles qu'il disposa à Babylone en mémoire d'un ami si cher, comptèrent parmi les dernières actions du héros. Le deuil de son compagnon de jeunesse n'était pas encore expiré, lorsqu'une fièvre chaude, provoquée par l'intempérance et l'excitation, l'atteignit au milieu de grands projets de nouvelles conquêtes en Arabie (323); il mourut dans le palais d'été de Nebucadnetzar, et si promptement qu'il n'eut pas le temps de prendre des dispositions exactes pour sa succession. Lorsqu'on lui demanda à qui il laissait son royaume,

il répondit : Au plus digne. Les combats sanglants qui éclatèrent après son décès, empêchèrent l'inhumation. L'année suivante seulement, la dépouille mortelle fut enlevée de Babylone sur un somptueux char funèbre, pour être portée dans la sépulture royale à *Ægæ*. Mais Ptolémée, gouverneur d'Égypte, persuada au conducteur du cortège de lui abandonner le cadavre et le fit déposer à Alexandrie pour conserver au pays du Nil le dieu tutélaire. Alexandre resta le héros de la poésie et de la tradition dans l'Orient et dans l'Occident. Son caractère aventureux et romanesque, auquel tout semblait accessible et pour lequel l'étrange et l'extraordinaire avaient seuls du charme; son enthousiasme pour le monde disparu des héros homériques qu'il voulait tirer de leur pénombre dans la réalité et animer de nouveau, la magie d'une jeunesse pleine de hauts faits non interrompus et d'entreprises grandioses, remplirent ses contemporains et la postérité d'étonnement et d'admiration, et plus l'astre éclatant se coucha promptement, plus il apparut rayonnant aux générations postérieures.

§ 78. L'expédition d'Alexandre répandit dans l'Orient la culture et la langue grecques et l'activité européenne; par contre, les trésors, la mollesse et les débauches s'introduisirent en Grèce et en Macédoine et y détruisirent la force morale. Aussi, depuis lors l'Asie Mineure et l'Égypte deviennent le centre de l'activité intellectuelle, littéraire et industrielle, tandis que la terre hellénique, dont la civilisation et la langue pénètrent peu à peu tout l'empire d'Alexandre, ne peut plus briller que par l'arrière floraison de son art, les trésors de ses conquêtes intellectuelles et ses

anciens souvenirs. — La connaissance des pays et des peuples fut étendue et rectifiée et une nouvelle organisation militaire, plus savante, fut fondée à l'aide des sciences mathématiques. Mais l'emploi d'éléphants, dont on fit usage à la guerre depuis la campagne de l'Inde, fut un pas en arrière vers la maladresse de l'Orient. Par le réseau de colonies qu'Alexandre étendit sur toute l'Asie, le commerce prit un essor et un développement qu'il n'avait jamais eus jusque-là. Les sciences empiriques et pratiques, notamment les mathématiques, la mécanique et l'histoire naturelle, à la culture et à l'enrichissement desquelles Alexandre consacra de grosses sommes d'argent, prirent une nouvelle face et acquirent un fondement plus large; en revanche, l'art et la littérature déclinerent de plus en plus, malgré la sollicitude que leur avait portée le héros macédonien et ses efforts pour exciter par de riches présents les artistes, les poètes et les écrivains à produire des œuvres immortelles. La statuaire, à la vérité, se maintint encore à sa hauteur technique (§ 66); mais l'influence de l'Orient avec sa préférence pour les œuvres colossales, fantastiques et surchargées se fit bientôt sentir (colosse de Rhodes), et aucun mortel n'a le pouvoir de faire descendre du ciel la véritable poésie, qui est un don des dieux.

Les successeurs d'Alexandre.

§ 79. Alexandre n'ayant laissé aucun héritier capable de régner, mais seulement un frère imbécile (Philippe Arrhidée) et deux enfants mineurs, dont le plus jeune ne vint au monde qu'après sa mort, son empire tomba en ruines aussi promptement qu'il avait été conquis. Les paroles attribuées au héros mourant : « On se livrera à des jeux très belliqueux en l'honneur de ma mort, » reçurent bientôt leur accomplis-

sement. Après beaucoup de guerres sanglantes et cruelles, dans lesquelles toute la maison d'Alexandre fut ruinée de fond en comble, et tous les liens de la nature furent honteusement profanés, ses généraux attirèrent à eux les pays isolés et les érigèrent en royaumes indépendants. D'abord, la plus haute considération s'attacha à l'ambitieux et avide PERDICCAS, d'une race princière de la province macédonienne d'Orestis, à qui Alexandre, sur son lit de mort, avait confié son sceau ; après avoir fait jeter, à une revue de l'armée, son adversaire *Méléagre*, chef de l'infanterie, avec trois cents de ses compagnons, sous les pieds des éléphants, il prit possession de la dignité d'administrateur du royaume pour le roi Philippe et le fils que Roxane mit au monde bientôt après et que l'armée salua avec transport comme le jeune roi *Alexandre*. Mais lorsque Perdicas, allié avec le brave et prudent EUMÈNES, secrétaire du roi, de la ville grecque de Cardie dans la Chersonèse, assaillit le gouverneur d'Égypte, PROLÉMÉE, pour lui ravir son pays, il fut tué aux bords du Nil par ses propres soldats mutinés ; après quoi (321) ANTIPATER, le rude et sévère dominateur de la Macédoine et de la Grèce, fut érigé en administrateur du royaume et s'occupa d'une nouvelle répartition des terres. Tandis que celui-ci demeurait en Europe avec la famille royale et avec CASSANDRE, son fils ambitieux et passionné, le belliqueux ANTIGONE, doué de grandes qualités militaires, acquit le plus grand pouvoir en Asie avec son fils DÉMÉTRIOS qui reçut plus tard le surnom de *Poliorcète*, c'est à dire assiégeant de villes, à cause de sa supé-

riorité dans les sièges et dans l'art des fortifications. Il chercha à attirer dans son parti Eumènes, le défenseur constant des droits de la maison royale d'Alexandre, et lorsque tous les moyens de séduction eurent échoué, il dirigea contre lui une guerre de plusieurs années, dans laquelle le Cardien déploya autant de courage que de talent militaire. Craterus, le valeureux chef des vétérans, qu'Antigone avait appelé à son secours, perdit la victoire et la vie (321) dans une lutte ardente contre le général grec. La guerre entre Antigone et Eumènes n'était pas encore terminée, lorsqu'Antipater mourut (319), après avoir institué pour son successeur dans la régence du royaume le caduc *Polysperchon*, petit prince épirote, qui avait autrefois conduit avec Craterus les vétérans dans la patrie. Cassandre, le fils hautain d'Antipater, irrité d'avoir été mis à l'écart, se lia avec Antigone et Ptolémée, arracha par la force des armes à son rival la souveraineté de la Macédoine et de la Grèce; il fit alors condamner à mort *Olympias*, la mère passionnée d'Alexandre, qui avait comblé la mesure de ses forfaits sous l'administration de Polysperchon, par le meurtre cruel du roi Philippe Arrhidée et de son épouse Eurydice, petite-fille du roi Philippe, ainsi que d'un grand nombre de nobles macédoniens, et la fit lapider par les parents de ceux qu'elle avait immolés (316). La vieille reine, écrasée sous les pierres, tomba à terre sans plaintes ni larmes, les cheveux ornés et couvrant son corps de ses vêtements. Cassandre ensuite épousa Thessalonice, la sœur du grand Alexandre, bâtit sur le golfe ther-

maïque la ville de *Thessalonique*, et dans la riche contrée d'Olynthe détruite, *Cassandree*, qui devaient porter à la postérité son nom et celui de son épouse, reconstruisit Thèbes et gouverna avec autorité le pays macédonien et hellénique. Durant quelques années encore, il tint dans une étroite captivité la reine Roxane et son jeune fils Alexandre; puis il les fit poignarder et enterrer secrètement (311). Ainsi mourut celle qui avait été autrefois admirée comme « la perle de l'Orient » et deux ans après (309), le dernier rejeton d'Alexandre et d'une concubine, *Héraclès*, âgé de dix-sept ans, but la mort dans une coupe empoisonnée que lui avait tendue dans un festin, le misérable Polysperchon, à l'instigation de *Cassandre*.—Pendant ce temps, *Eumènes*, le général le plus fidèle et le plus expérimenté du grand roi, dont la tente et l'autel étaient les saints foyers de l'armée, le siège du conseil de guerre, avait accompli dans l'orient lointain des faits d'armes merveilleux contre *Antigone*. Mais envié comme étranger et dédaigné comme écrivain par les Macédoniens fiers de leurs armes, il tomba enfin dans sa propre armée par la noire trahison des « porteurs de boucliers d'argent, » et fut tué en prison (316), avec plusieurs de ses compagnons, par ordre de son antagoniste. A partir de ce moment, *Antigone* fut seigneur et maître de l'Asie. Il s'empara du trésor de Suze et augmenta le nombre de ses troupes mercenaires, tellement qu'il put défier tous les autres généraux et les forcer de le reconnaître comme administrateur et souverain du royaume. Mais comme il ne cachait point qu'il

aspirait à la domination sur l'empire d'Alexandre, quand il eut enlevé à son allié SÉLEUCUS le gouvernement de Babylone, la méfiance et le danger réunirent les quatre principaux généraux, Ptolémée, Séleucus, Lysimaque (qui avait pris possession de la Thrace) et Cassandre (en Macédoine) dans une ligue contre Antigone et son fils Démétrius (312). Ils se livrèrent alors, avec des succès divers, en Asie et en Grèce, une guerre, pendant laquelle Séleucus, après la victoire remportée près de Gaza sur Démétrius Poliorcète, parvint à s'emparer, avec une faible armée, de la Babylonie et des provinces de l'Est, fait qui parut si remarquable aux contemporains et aux générations postérieures, qu'on désigna l'an 312 comme le point de départ d'une nouvelle supputation de temps, nommée *ère des Séleucides*. En revanche, Démétrius fit subir à Ptolémée près de la ville de Salamine dans l'île de Cypre, une grande défaite navale, à la suite de laquelle Antigone et son fils prirent le titre de roi, en quoi leurs adversaires les imitèrent. Ainsi, après un long intermède, fut fait le dernier pas vers la dissolution du royaume d'Alexandre. Mais une agression avortée d'Antigone contre l'Égypte, et la vaine tentative de Démétrius pour conquérir l'île de Rhodes (304), courageusement défendue par les habitants à l'aide d'énormes machines de fortification (notamment la célèbre *Helepolis*, tour à neuf étages avec des toits de défense) tinrent pendant quelques années encore la fortune de la guerre en suspens, jusqu'à ce que la grande BATAILLE D'IPSUS, en Phrygie, dans laquelle l'octogénaire Antigone tomba

et Démétrius s'enfuit, décida du sort de l'Asie en faveur des alliés. Tandis que Démétrius, comme aventurier « roi de mer, » allait çà et là dans les eaux grecques et les pays du littoral, ses adversaires entreprirent un nouveau partage des terres. Ce fut un temps horrible et sombre, qui ne fut orné d'aucune fleur de poésie et où l'on ne retrouve aucune trace d'aspirations idéales.

§ 80. La guerre continua en Europe (296), et Démétrius parvint même, après la mort de Cassandre, à s'emparer du trône de Grèce et de Macédoine que se disputaient ses fils, et à s'y maintenir durant sept ans (294-288) *. Mais son orgueil et sa soif de conquête l'en firent déchoir. Il fit des préparatifs pour soumettre de nouveau l'Asie; mais par là non seulement il perdit la Macédoine que lui ravit le brave et affable *Pyrrhus*, roi d'Épire (286), mais il fut si étroitement serré en Asie Mineure par les forces combinées de Lysimaque, de Séleucus et de Ptolémée, qu'il ne lui resta plus d'autre parti que de se rendre. Il chercha un asile auprès de Séleucus, qui le retint jusqu'à sa mort dans une captivité convenable à Apamée sur le haut Oronte, lui permit toutes les jouissances, mais lui rendit toute fuite impossible par une surveillance sévère. Le découragement, la débauche et la volupté détruisirent en peu de temps sa constitution robuste, au point que dès la troisième année de captivité il descendit au tombeau (283), à l'âge de cinquante-quatre ans. Pourtant, son fils ANTIGONE GONATAS parvint enfin (273), après des hasards divers, à la possession durable de la

Macédoine, qui, pendant ce temps, avait été démoralisée par les attentats les plus odieux, dépeuplée par les guerres incessantes et ravagée par les incursions des *Gaulois celtiques* (280), qui tuèrent le roi Ptolémée Ceraunus et remplirent ensuite le pays entier jusqu'au golfe de Corinthe, de brigandages, de meurtres et de dévastations. Après beaucoup de partages et de dominations passagères, les États suivants furent enfin formés de la monarchie universelle d'Alexandre :

1. MACÉDOINE ET GRÈCE;
2. ROYAUME SYRIEN DES SÉLEUCIDES;
3. ÉGYPTE SOUS LES PTOLÉMÉES;
4. PERGAME, BITHYNIE ET QUELQUES ÉTATS PLUS PETITS
DANS L'ASIE MINEURE.

*) Après la mort de Cassandre, ses deux fils se disputèrent le trône. L'aîné, *Antipater*, tua sa mère Thessalonice, fille du roi Philippe, le dernier membre de l'ancienne famille royale de Macédoine, parce qu'il croyait qu'elle lui préférait son frère *Alexandre*. Celui-ci alors demanda du secours à *Pyrrhus*, roi d'Épire, et à *Démétrius Poliorcète*, et, avec leur appui, il obligea son frère *Antipater* à prendre la fuite. Mais quand ce dernier eut été mis à mort par son beau-père *Lysimaque* auprès duquel il s'était rendu, *Alexandre* chercha à se débarrasser par la ruse de son allié *Démétrius*, qui ne voulait plus quitter la Macédoine. Mais celui-ci le prévint, le fit mourir, et fut alors élu roi par les Macédoniens, d'autant plus que son épouse *Phila*, fille d'*Antipater*, était parente de leur maison royale. Il chassa ensuite *Pyrrhus* et régna avec arbitraire et violence, jusqu'à ce qu'il expiât tous ses méfaits en tentant de regagner les pays asiatiques. Après qu'il eut été battu et fait prisonnier (288), *Pyrrhus* et *Lysimaque* se partagèrent la souveraineté de la Macédoine; mais, poussé par son avidité, le dernier dépouilla

son compagnon de sa part et réunit alors la Macédoine à ses autres possessions de la Thrace et de l'Asie Mineure. Il fut pourtant en butte aussi à des infortunes domestiques. A l'instigation de sa seconde femme Arsinoé, il fit tuer en prison son excellent fils Agathoclès par le méchant Ptolémée « l'éclair » (Ceraunus), que les intrigues de son ambitieuse belle-mère *Bérénice* avaient dépossédé de son droit au trône d'Égypte en faveur de son frère Ptolémée Philadelphie; Lysandra, l'épouse de la victime, s'enfuit aussitôt vers Séleucus et lui demanda vengeance. Sorti victorieux d'une bataille décisive dans la plaine de Curupedion, en Phrygie, où Lysimaque même perdit la vie, Séleucus voulut alors prendre possession de la Thrace et de la Macédoine; mais il fut tué trahisonnellement à Lysimachie, sur l'Hellespont, par Ptolémée Ceraunus, qui séjournait chez lui; celui-ci s'empara ensuite (280) de la Macédoine, obligea la veuve de Lysimaque à l'épouser et fit tuer les enfants de celle-ci sous les yeux de leur mère. Mais le règne sanglant de Ptolémée ne dura que deux ans. Il tomba en combattant les bandes des *Gaulois*, qui possédèrent à leur tour la Macédoine durant deux années d'exactions et de brigandages, jusqu'à ce qu'enfin, battus par Sosthènes et les nobles du pays, ils poursuivirent leurs migrations vagabondes; les uns se tournèrent vers l'Asie Mineure (§ 85), les autres servirent comme mercenaires (277). *Antigone Gonatas* arriva alors au pouvoir (275), dont il fut pourtant encore dépouillé temporairement par *Pyrrhus* d'Épire, revenu d'Italie (272). Ce ne fut qu'après la mort de celui-ci devant Argos, qu'Antigone jouit paisiblement de la possession de la Macédoine et de la Grèce.

MACÉDOINE ET GRÈCE.

Derniers efforts de la Grèce. Ligue achéenne.

§ 81. La guerre lamique (§ 67, ainsi nommée parce que la ville de *Lamia*, en Thessalie, en fut le centre), dans laquelle, comme au temps ancien, des citoyens

athéniens et des confédérés (Étoliens, Argiens, Eléens et autres), tinrent la campagne sous l'excellent général *Léosthènes*, prit d'abord une tournure favorable aux Hellènes. Léosthènes se fraya un passage à travers la Béotie, vainquit les Macédoniens en Thessalie et obligea les habitants de cette contrée à se joindre à l'armée grecque confédérée. Antipater fut étroitement assiégé dans Lamia et il était déjà près de se rendre, lorsque la mort du brave Léosthènes dans une sortie, et l'arrivée du général *Léonnatos*, de l'Asie, changèrent l'état des choses. A la vérité, Léonnatos fut vaincu et tué par les Grecs dans une bataille rangée ; mais par là Antipater gagna du temps pour se retirer de la ville assiégée ; il se ligua avec le vaillant Craterus et assaillit à l'improviste, avec un renfort de troupes, l'armée hellénique qui était déjà sur le point de se dissoudre (322). Dans le combat, près de Crannon, le sort tourna contre les Grecs. Athènes, abandonnée par les confédérés, fut obligée d'accepter les dures conditions de paix que lui imposa Antipater avec Phocion et DEMADES, les chefs du parti macédonien, et qui amenèrent la ruine de la constitution démocratique. La participation à l'autorité publique fut subordonnée à la possession d'une fortune déterminée, et plus de 12,000 citoyens, qui ne possédaient pas le revenu le plus minime de 2,000 drachmes, furent déclarés déchus de leur droit de bourgeoisie et obligés de se domicilier dans une colonie pénitentiaire de Thrace, s'ils ne préféraient pas, comme mercenaires, finir leurs jours sur la terre attique dans la pauvreté et la

servitude, ou bien errer comme des mendiants sur les terres et dans les plantations helléniques. Un certain nombre de riches aristocrates, ayant à leur tête Phocion, homme intègre, mais peu soucieux de la liberté et de l'indépendance de sa patrie, dirigèrent le gouvernement dans le port de Munychie, sous la protection d'une garnison macédonienne. Les chefs du parti de la guerre s'enfuirent (322), mais ils furent arrachés des sanctuaires où ils avaient cherché un abri; DÉMOSTHÈNES s'empoisonna devant l'autel du temple de Poséidon, à Calaurie, sur les côtes de l'Argolide, afin de ne pas tomber entre les mains de ses ennemis; il voulut mourir en patriote libre, comme il avait vécu. « Le trépas est un magnifique lieu d'asile! » cria-t-il à Archias, partisan des Macédoniens, qui voulait le faire prisonnier; « il préserve de la honte! » Ses cendres furent déposées plus tard dans sa ville natale; sa mémoire resta en grand honneur. Les persécuteurs furent plus heureux avec d'autres proscrits; l'orateur *Hypérides* fut livré à Antipater avec plusieurs de ses adhérents et mourut au milieu des tourments. Mais quelques années plus tard, *Phocion*, âgé de quatre-vingt cinq ans, fut obligé à son tour, avec quelques compagnons, de boire la coupe empoisonnée (317), lorsque, pendant la lutte de parti qui s'était élevée en Macédoine entre Polysperchon et Cassandre, les démocrates revinrent pour quelque temps au pouvoir à Athènes et que les exilés et les fugitifs rentrèrent dans leur patrie. Mais bientôt après, l'influence de Cassandre plaça à la tête de l'État athénien son ami DÉMÉTRIUS

DE PHALÈRE, habile homme d'État, orateur et philosophe de l'école d'Aristote, amateur ardent des arts et des sciences, mais aussi des plaisirs et du faste. Son exemple, pendant les dix années de son administration (317-307), eut pour conséquence d'étouffer, dans la mollesse et les jouissances matérielles, les nobles aspirations et l'amour de la patrie et de la liberté; la complaisance envers les puissants anéantit tout sentiment d'honneur et de dignité humaine. On s'en aperçut surtout lorsque DÉMÉTRIUS POLIORCÈTES, beau et plein de talents, mais livré à tous les vices, s'empara à deux reprises (307, 301 et 297) d'Athènes, et détruisit toute moralité par les déportements les plus honteux; les Athéniens l'honorèrent alors comme un Dieu, lui érigèrent des autels et des statues et partagèrent les excès du libertin qui s'était avancé sous le masque d'un libérateur. Ce fut une époque maudite, pleine d'horreur et d'avilissement; seul, l'orateur *Democharès*, fils de la sœur de Démosthènes, avait conservé une étincelle du feu sacré des anciens jours. — L'Hellade était enchaînée à la Macédoine par des garnisons et des forteresses (les « trois chaines, » *Demetrias*, *Chalcis*, *Acrocorinthe*). Athènes essaya une fois encore, sous *Glaucon*, le « buveur d'eau, » et *Chremonides*, de s'affranchir de la puissance macédonienne. Ce fut en vain (263). Après une lutte courageuse de trois années, la bourgeoisie, épuisée, dut céder et devenir tributaire du souverain étranger. Cette issue de la dernière guerre de liberté fut le coup de mort d'Athènes. Elle disparut de la scène du monde

comme puissance politique et intellectuelle, tout en restant encore néanmoins, durant plusieurs générations, un siège de culture et d'érudition.

§ 82. Sous le fils de Démétrius, ANTIGONE GONATAS, la puissance macédonienne trouva une violente antagoniste dans la LIGUE ACHÉENNE (250), à laquelle ARATUS de Sicyone prêta une telle importance et une telle force, qu'elle put aspirer à l'hégémonie du Péloponnèse et même de toute la Grèce. Cette ligue, qui s'appuyait sur la confédération qui avait existé de temps immémorial entre les douze villes achéennes, fut la dernière branche qui poussa à l'arbre déjà desséché de la liberté hellénique; elle prit à tâche de soustraire l'organisation politique de la Grèce aux déchirements et aux démembrements des intérêts locaux et particuliers des villes et de faire renaître l'esprit national, l'énergie et l'unité par la fondation d'une communauté fédérative. « Zeus l'assembleur, » (*homagryrios*) agitant sa lance, et *Déméter panachéenne*, l'antique déesse d'Ægion, à la couronne de victoire, furent honorés comme les dieux protecteurs de la nouvelle alliance. Après que le brave Aratus fut parvenu à affranchir sa patrie, la riche et artistique Sicyone, de son tyran Nicoclès, et à la rattacher à la ligue achéenne, qui consistait en communes démocratiques indépendantes et était dirigée par des généralissimes (stratèges) et par une diète avec des secrétaires d'état (*grammateus*), l'année de la mort d'Antigone Gonatas (243) il délivra *Corinthe* de la garnison macédonienne et amena aussi à la ligue cette ville avec sa forte citadelle. Bientôt

Mégare, Trézène, Épidaure et d'autres localités suivirent l'exemple. L'essor des Achéens excita l'envie des autres États. Les Macédoniens prirent, sous le roi Démétrius II, une attitude menaçante, et s'allièrent avec les ÉTOLIENS sauvages et belliqueux, qui, après s'être longtemps effacés, avaient également constitué en ligue leurs bourgs ouverts, gouvernés démocratiquement, mais sans unité politique, et plutôt pour protéger leurs brigandages que pour fortifier une organisation reposant sur un fondement moral. *Sparte* surtout, qui n'avait pas oublié son ancienne hégémonie sur les États du Péloponnèse et où précisément deux rois généreux AGIS III (242-237) et CLÉOMÈNES III s'efforçaient de ramener la force et la valeur d'autrefois, considérait avec chagrin et jalousie l'extension croissante de la ligue achéenne dans le Péloponnèse. Depuis qu'on avait décidé à Sparte que plusieurs lots de terre pouvaient échoir à un seul possesseur (§ 59, 63), tous les biens fonciers étaient arrivés peu à peu entre les mains de quelques riches oligarques, qui gouvernaient l'État au moyen des éphores choisis dans leur sein. Toute la propriété territoriale de la communauté dorique se trouvait à la discrétion d'environ cent familles; les autres citoyens spartiates n'avaient plus ni biens ni droits; par leurs dettes, ils étaient tombés dans la dépendance la plus oppressive des riches, qui se livraient à des excès tandis que les autres étaient dans le besoin. Les gymnases étaient vides, les banquets en commun avec des aliments frugaux étaient tombés en désuétude; les meubles précieux et les riches fes-

tins avaient remplacé la simplicité et la sobriété d'autrefois. La situation des Périèques qui s'étaient élevés à un degré d'aisance par leur activité industrielle ou commerciale, celle même des *Hélotes*, qui avaient au moins le nécessaire de chaque jour, était de beaucoup meilleure que celle des Spartiates appauvris. Les deux rois cherchèrent à remédier au mal en poussant à la *suppression de la dignité d'éphore*, à l'*abolition des créances*, à une nouvelle *répartition des biens* et au *rétablissement des institutions de Lycurgue*, ainsi que de l'ancienne simplicité et de l'ancienne sévérité doriques. Mais l'entreprise échoua contre l'égoïsme des riches. Agis, malheureux dans la campagne contre les Étoliens, fut renversé par ses ennemis (237), attiré hors du sanctuaire où il s'était réfugié, et cruellement étranglé avec sa mère et sa grand-mère, deux femmes généreuses qui dépensaient noblement leur grande fortune. Agis était un roi ardent et magnanime, jeune et beau, dont la vive imagination était remplie de la grandeur et de la magnificence de l'ancien état militaire de Sparte. Les tentatives du roi Cléomènes (236-220), qui épousa la généreuse et patriotique veuve d'Agis, eurent un résultat plus favorable. Une campagne heureuse contre la ligue achéenne qui, dans l'intervalle, s'était accrue par l'adjonction d'Argos, de Mégalopolis et d'autres villes, lui donnèrent le courage de frapper un coup décisif. Il fit tout à coup saisir et mettre à mort les éphores dans un banquet, exila quatre-vingts des oligarques les plus notables et introduisit alors, au moyen d'une assemblée populaire, ces réformes

radicales qui pouvaient seules amener la renaissance de Sparte. Un nouvel esprit se répandit dès lors sur l'État rajeuni ; on vit reparaître la bravoure, la simplicité et les bonnes mœurs des anciens jours ; le brave roi, investi d'un pouvoir plus étendu par la nouvelle organisation politique, soumit Argos et Mantinée (225) et s'efforça de rendre à sa ville natale son ancienne prépondérance dans le Péloponnèse. Par là, il éveilla l'envie dans le cœur d'Aratus, dont l'âme étroite ne pouvait s'éprendre d'enthousiasme pour la rénovation de la Grèce. Aussi, lorsque Cléomènes fit des préparatifs pour assiéger Corinthe, repoussa-t-il ses propositions de paix, appela-t-il en aide le roi de Macédoine, *Antigone Doson* (233-221) et, après lui avoir rendu l'acropole de Corinthe, plaça-t-il la ligue achéenne sous le protectorat de la Macédoine, action honteuse qui jeta une ombre sur toute sa vie. Les Spartiates ne purent résister à ces puissances combinées. Cléomènes dut restituer Argos et assister à la destruction de Mantinée dont les habitants furent en partie tués, en partie réduits en servitude ; et quand il tenta un coup décisif, non loin des frontières du nord de la Laconie, il perdit par la DÉFAITE DE SELLASIE (222) tous les avantages de ses efforts antérieurs. Environné d'une petite troupe de fidèles, Cléomènes se sauva à Sparte, où, la tête appuyée contre une colonne, il jouit d'un court repos, exhorta ses concitoyens à se rendre, et ensuite se hâta de gagner le bord de la mer pour se transporter à Alexandrie où se trouvaient déjà sa mère et ses enfants. Là, il chercha à obtenir l'appui de la cour

d'Égypte pour délivrer sa ville natale ; sa prière était sur le point d'être exaucée, lorsque le roi Ptolémée Evergète mourut, et son successeur, dépendant d'autres influences, non seulement refusa tout secours, mais fit emprisonner dans la citadelle Cléomènes et ses compagnons. Un jour, ils se précipitèrent, armés de poignards, dans les rues de la capitale égyptienne, appelèrent le peuple à la liberté, et, leurs cris n'ayant pas trouvé d'écho dans la foule étonnée, ils se plongèrent eux-mêmes leurs poignards dans le cœur (220). Ainsi mourut Cléomènes qui, au jugement de Polybe, était un homme vraiment princier et royal, doué de talents et de vertus rares, qui fut conduit à sa perte par son enthousiasme pour une grande époque disparue et pour un droit mort, au milieu d'une population déchue. Sa mère et ses deux enfants, ainsi que la belle et chaste veuve de Panteus, le plus jeune des compagnons du roi, moururent par la main du bourreau, sur l'ordre du vindicatif et débauché Ptolémée.

§ 83. Après la bataille de Sellasie, le roi de Macédoine entra à Sparte en vainqueur clément, rétablit le conseil des anciens, les éphores et le pouvoir des oligarques, et obligea les habitants à conclure une alliance offensive et défensive (*symmachie*) avec la ligue achéenne qui se trouva dès lors sous la suprématie macédonienne. Après son retour, Antigone Doson mourut subitement d'une hémorrhagie, et il fut remplacé par le jeune Philippe III (221-179) au nom duquel il avait jusque là gouverné l'empire fidèlement et consciencieusement. Philippe était un

jeune homme entreprenant et décidé, qui, par la suite, montra de grands talents pour la guerre, mais qui ne possédait aucun amour pour la Grèce et regardait comme légitimes tous les moyens d'arriver à la domination universelle qu'il ambitionnait. Au commencement de son règne « la guerre des confédérés » qui dura six ans, éclata entre les Achéens et les Étoliens, à cause des incursions de ceux-ci dans la Messénie, riche en troupeaux et en pâturages (221-215); le Péloponnèse en souffrit cruellement et beaucoup de localités furent dévastées par les brigandages des Étoliens. Il n'y eut plus aucune sécurité pour les biens ni pour les vies; les temples mêmes des Dieux furent pillés sans respect. Cette guerre ruineuse brisa les dernières forces des États grecs et enleva toute autorité et toute fermeté morale à Sparte déchirée par la fureur sauvage des partis, laquelle s'était jointe à la ligue étolienne en haine des Achéens. Aussi, lorsqu'Aratus eut été empoisonné par les intrigues macédoniennes, et que le brave et magnanime Philopoemen fut devenu stratège de la ligue achéenne et eut déclaré la guerre (214) aux Lacédémoniens hostiles, dominés par le rude tyran *Machanidas*, ils ne purent résister longtemps. Machanidas fut vaincu dans la *bataille de Mantinée* (208) et tué de la propre main de Philopoemen, action qui fut applaudie par la Grèce entière, réunie aux *jeux néméens*. Depuis lors, la considération de Sparte fut complètement perdue; et, bien que la confusion qui survint bientôt en Grèce par l'intervention des Romains retardât pour quelque temps encore une

ruine totale, la chute de la capitale laconienne, couronnée de gloire autrefois, n'était pourtant plus éloignée. Vingt ans après la bataille de Mantinée (188), Philopoemen se transporta devant les murs de Sparte, où, peu de temps auparavant, le cruel tyran Nabis, successeur de Machanidas, avait été tué par les Étoiliens pendant une revue de l'armée, fit exécuter quatre-vingts des citoyens les plus notables, et obligea ensuite la ville humiliée à faire partie de la ligue achéenne, à en adopter la Constitution et à abolir entièrement les institutions de Lycurgue. Les querelles incessantes qui, depuis lors, éclatèrent entre les anciens ennemis, favorisèrent la domination des Romains qui se firent les arbitres entre les parties belligérantes. — Quelques années plus tard (183), dans une guerre contre les Messéniens qui, sous le tyran Déinocrate, voulaient se rendre indépendants de la ligue achéenne, Philopoemen tomba au pouvoir de l'ennemi et fut contraint de boire la coupe empoisonnée. Après la mort du « dernier des Grecs, » qui joignait la bravoure d'un général à l'habileté d'un homme d'État, et dont la simplicité, la droiture et la sincérité rappelaient les vertus des Aristides et des Épaminondas, la puissance de la ligue achéenne déclina, et les Romains purent se rendre maîtres, sans grands combats, de tout le pays. La liberté qu'ils accordèrent d'abord à tous les États helléniques de se soustraire à la domination macédonienne hâta la dissolution et excita la fureur des partis et le brigandage au point qu'il n'y eut plus de garantie pour la vie ou la propriété, que les fonde-

ments de la société chancelèrent sous les luttes sociales des pauvres et des débiteurs contre les riches et les détenteurs de biens, et que l'assujettissement final à la loi romaine fut considéré comme un bienfait.

NABIS. Niebuhr dit de ce Nabis : « C'était un homme entreprenant et résolu, personnellement estimable comme général, inventif, mais avec cela un brigand ; c'était un véritable monstre, et l'on ne peut croire à tout ce qui a été raconté d'horrible de lui. Il semblait avoir pris à tâche de déraciner l'ancienne souche spartiate ; les uns étaient massacrés, les autres bannis ; encore ceux-ci n'étaient-ils pas en sûreté contre les bandits stipendiés que, semblable aux Médicis, il avait dans toutes les villes. D'autres étaient dépouillés ; il admit les riches dans sa famille, maria les femmes et les filles des expulsés, soit avec ses soldats, soit avec des esclaves émancipés, et forma ainsi une nouvelle bourgeoisie lacédémonienne ; mais il fit de Lacédémone un repaire d'assassins et de scélérats. Il dépouillait ses sujets, et s'ils ne pouvaient pas satisfaire à ses demandes, il les torturait de la façon la plus cruelle. » Pour réunir toute l'autorité entre les mains du chef de l'État, Nabis poursuivit tous ceux qui se distinguaient par leur naissance, leur fortune, leur considération et leur réputation. Il s'enrichit, avec ses troupes mercenaires, au moyen de rapines par terre et par mer.

ASIE ET ÉGYPTÉ.

L'empire syrien des Séleucides.

§ 84. Les plus heureux parmi les successeurs d'Alexandre furent *Séleucus (Nicator)* et *Ptolémée*. Le premier parvint, après des guerres longues et victorieuses, à s'assujettir tous les pays compris depuis l'Hellespont et la mer Méditerranée jusqu'à l'Indus

et au Jaxartes. La Syrie et la Mésopotamie formèrent pourtant le pays principal, où les noms nationaux des provinces et des villes laissaient pour ainsi dire reconnaître une Macédoine asiatique. Le premier Séleucus y avait déjà fondé la brillante ANTIOCHE, sur l'Oronte, avec laquelle *Séleucie*, sur le Tigre, pouvait seule rivaliser. Par ces villes et par les quarante autres que lui et ses fondateurs (*Séleucides*) fondèrent, la civilisation et la langue grecques, et l'organisation hellénique dominèrent de plus en plus en Orient. Mais à la culture grecque se joignirent le luxe oriental et la mollesse asiatique, favorisés par les richesses que faisaient affluer le trafic commercial et les impositions élevées. Les plaisirs et les vices de tout genre avaient établi leur siège au sein de la cour et exerçaient leur influence dissolvante et démoralisatrice sur le peuple. Jamais le servilisme n'affecta une forme plus vile, nulle part les sujets ne descendirent à des flatteries aussi déshonorantes que dans le royaume syrien-babylonien. Ils ne se contentèrent pas d'élever des temples et des autels à leurs souverains et de leur rendre les honneurs divins, ils donnèrent même à Antiochus II le surnom de « dieu. » La religion dégénéra en un culte mixte gréco-oriental. De sanglantes horreurs, des dominations de femmes et de favoris, une corruption de mœurs et une abjection générales forment, avec des guerres pleines de vicissitudes contre l'Égypte, contre les peuples de l'Asie Mineure, contre des provinces soulevées de l'Est, le contenu de l'histoire des Séleucides, parmi lesquels ANTIOCHUS III (le grand), mérite seul une

mention à cause de sa campagne dans le Bactriane et dans l'Inde, de sa guerre avec l'Égypte et de sa lutte malheureuse contre les Romains. Quelques années après la bataille de Magnésie, ayant pillé le temple de Baal, à Elymaïs, au sud de la mer Caspienne, pour remplir ses caisses vides des trésors qui y étaient renfermés, il fut tué par les habitants (†187). La Syrie, après la défaite de Magnésie, n'avait pas cherché une seconde solution par les armes. Depuis que les Romains eurent pris pied en Asie, leur pouvoir en Syrie s'accrut d'année en année, jusqu'à ce qu'enfin *Pompée* changea le royaume en une province romaine. Un empire composé des peuplades les plus diverses, sans cohésion intime, où aucune administration commune et populaire, aucune représentation provinciale, aucun gouvernement propre n'engendraient d'une façon quelconque l'amour de la patrie et de la liberté, ne pouvait être contenu que par l'épée, comme il avait été conquis, et devait par là succomber devant l'ennemi avec l'affaïssissement de son énergie guerrière et de sa constitution militaire imparfaite et inefficace.

SÉRIE DES SÉLEUCIDES. Séleucus Nicator (†280); Antiochus I Soter (†262); Antiochus II, le dieu (theos), empoisonné par la reine Laodice (247), qu'il avait éloignée de sa cour avec ses enfants pour plaire à son épouse égyptienne Bérénice. La femme vindicative, dont le fils, Séleucus, succéda à son père, poursuivit avec une fureur diabolique sa rivale privilégiée qu'elle fit mourir avec son enfant, et remplit ensuite le royaume de crimes horribles. Séleucus II, Callinicus, mourut en 227, dans un combat malheureux contre Attale I, de Pergame; son

frère Antiochus, qui lui avait longtemps disputé le trône, tomba sous les coups d'assassins celtiques; Séleucus Céraunus (†224); Antiochus III (†187); Séleucus Philopator (†176).

§ 85. Sous des gouvernants aussi énervés et aussi vicieux que la plupart des Séleucides, quelques hommes entreprenants parvinrent à fonder de petits États indépendants. Ainsi s'affranchirent et s'étendirent bientôt (250) jusqu'à la mer Caspienne, les *Parthes*, belliqueux et bien équipés (dans la Boukharie actuelle), sous la conduite d'ARSACE, chef de hordes scythes nomades. Cent ans plus tard (150), le royaume parthe des *Arsacides* comprenait déjà tous les pays entre l'Euphrate et l'Indus et résistait seul avec bonheur aux armes des Romains, conquérants du monde. Dans la Parthie, comme dans la Bactriane et dans le royaume mède d'*Atropatène*, l'ancienne religion perse du feu, traversée par quelques rayons plus lucides de philosophie hellénique, se maintint durant des siècles dans le peuple, et forma une digue contre l'hellénisme envahissant : — Lysimaque, le brave général d'Alexandre, avait d'abord rattaché en grande partie l'Asie Mineure à son royaume de *Thrace*; mais quand plus tard un malheur domestique l'eut entraîné, dans sa vieillesse, à des guerres dans lesquelles il périt, tandis que son royaume tomba presque tout entier dans les mains de Séleucus, il se forma dans l'Asie Mineure différents petits États indépendants, notamment : 1) La GALATIE, que des troupes de peuples galliques, qui avaient dévasté longtemps la Grèce et la Macédoine, avaient fondée après leur défaite près de Delphes, et qui s'affermir par la victoire remportée près d'Ancyre sur Séleucus (280). Elle se divisait, d'après les races des Trogmès, des Tectosages et des Tolistoboyens, en trois districts, avec les villes d'Ancyre, de Pessinus, de Tavia, et en douze circonscriptions (tétrarchies), gouvernées chacune par un tétrarque pour les affaires de la guerre, par un juge (dicaste) pour les affaires de la paix. Le grand conseil de 300 membres, réuni dans le bois

de chênes (*Dryanetum*), décidait dans les circonstances critiques. La guerre et le maniement des armes (au service de leurs voisins efféminés), formaient avec les brigandages dans les provinces environnantes, leurs principales occupations. *Attale* dut, à la lutte qu'il soutint contre eux avec succès, son élévation au trône de Pergame; 2) le royaume de PERGAME, que gouvernèrent, depuis le milieu du III^e siècle, *Eumènes I* (263-241), *Attale I* (241-197) et *Eumènes II* (197-159), amis et protecteurs des sciences et des arts, mais en même temps serviteurs et flatteurs des Romains; et 3) le royaume de BITHYNIE, où, pendant le même temps, régnèrent *Nicomède*, son fils *Prusias* et le fils dénaturé de celui-ci, *Nicomède II*, assassin de son père. Ici aussi de nouvelles villes furent fondées (entre autres *Lysimachie*, en Thrace, *Nicomédie*, en Bithynie). Elles s'élevèrent à un grand éclat et exercèrent une influence civilisatrice sur les peuples barbares des environs. *Pergame*, où l'on inventa le *parchemin* fait de peaux de chèvre et d'âne, rivalisa avec Alexandrie pour la culture de la science et de l'art grecs, et sa bibliothèque était la plus célèbre après la bibliothèque alexandrine. Le roi *Attale I*, riche et généreux protecteur de tous les artistes et de tous les savants, fit arriver dans son royaume la peinture à un haut degré de perfection technique. Les arts d'agrément, dans lesquels l'habileté fait plus que l'esprit, pouvaient bien être encouragés par la générosité des princes; mais le génie, pittoresque aussi bien que poétique, n'était pas à leur disposition. Malgré l'éclat de la cour et malgré le titre de chef de l'État, l'organisation de Pergame conserva toujours un caractère communal et républicain, comme Florence sous les Médicis. *Eumènes II*, fils et successeur d'*Attale*, suivit les traces de son père.

Le royaume égyptien des Séleucides.

§ 86. Sous les trois premiers Ptolémées, l'Égypte fut, comme au temps des Pharaons, une puissance

dominante, et la nouvelle cité royale d'Alexandrie surpassa en trésors, en magnificence et en floraison artistique les anciennes capitales de Memphis et de Thèbes. Le commerce et l'industrie prirent un rare essor, favorisé par la situation avantageuse du pays. Des relations commerciales furent nouées avec l'Arabie et l'Inde; l'ancien canal de Nécho fut de nouveau rendu navigable, des voies furent ouvertes aux caravanes vers le sud et vers l'ouest pour communiquer avec les peuples du désert; la Méditerranée fut sillonnée de navires marchands et purgée des pirates; des villes et des places de commerce furent fondées sur les côtes de la mer Rouge; la Phénicie et la Palestine, si importantes pour le trafic du monde, furent jointes au royaume, ainsi que la côte méridionale de l'Asie Mineure et beaucoup d'îles comme Samos et les Cyclades. Les principaux promoteurs de cette nouvelle vie intellectuelle et industrielle étaient des Grecs qui, répandus sur tout le pays et domiciliés dans les nombreuses villes, excitaient les indigènes à partager leur activité et leur vivacité. Mais, pour ne point heurter un peuple plein de préjugés et attaché à ses traditions, les premiers Ptolémées se conduisirent avec beaucoup de prudence et de réserve. Ils laissèrent subsister les ordres hiérarchiques, l'organisation des castes et l'ancienne division des terres, et évitèrent tout changement trop brusque. La religion consista en un mélange d'éléments grecs et d'éléments égyptiens; elle eut pour centre le magnifique culte de Sérapis et d'Isis, auquel on appliqua le culte hellénique des

puissances physiques du monde souterrain. Alexandrie devint le siège d'une littérature universelle; la langue grecque fut la langue judiciaire et officielle.

LES PTOLÉMÉES. PTOLÉMÉE LAGUS ou SOTER (†280), le sage fondateur du royaume des Ptolémées, qui avait son siège et son centre dans la vallée close et peu accessible du Nil et étendait ses bras sur la grecque *Cyrène*, au nord de l'Afrique, et sur la *Phénicie*, la *Palestine* et la *Cœlésyrie*, avec le Liban, riche en cèdres, et l'Anti-Liban, posa les fondements de trois institutions, sur lesquelles reposait la grandeur de l'Égypte, d'une vaste puissance militaire et maritime, d'une organisation de l'administration, des impôts et de la justice, très étendue et bien articulée, sous un absolutisme monarchique, et du fameux *Muséum*, qui communiquait avec le palais royal et contenait des locaux pour la bibliothèque alexandrine aux nombreux rouleaux de livres, et des habitations pour les savants et les poètes. PTOLÉMÉE PHILADELPHÉ (†247), qui lui succéda, donna une plus grande extension et une assise plus solide aux créations de son père. Il se livra à des prodigalités pour déployer à sa cour un luxe inouï et introduisit dans sa capitale toutes les jouissances intellectuelles et matérielles que peuvent procurer la richesse et la civilisation. 740,000 talents égyptiens (au delà de trois milliards de francs), furent amassés sous les deux premiers Ptolémées; les revenus s'élevèrent jusqu'à 14,800 talents (environ 68 millions). PTOLÉMÉE EVERGÈTES (bienfaiteur) (247-221), joignit à l'amour des arts et des sciences la bravoure et l'ardeur belliqueuse. Il ébranla, par une guerre couronnée de succès, la puissance flasque des Séleucides, étendit les limites de son empire vers toutes les directions et ouvrit de nouvelles voies au commerce, notamment au commerce de caravanes. Des établissements furent fondés en Abyssinie, sur la côte des Troglodytes, dans l'Arabie méridionale où résidaient les Sabéens et les Hômarites, dans le pays des Ethiopiens, et l'île de Chypre bien située pour le commerce et la navigation, fut définitivement jointe à l'empire. Dans l'Asie Mineure, les provinces du

sud, la Carie, la Cilicie et la Lycie furent arrachées aux Séleucides et enrichies de nouvelles villes (Bérénice, Arsinoé, Philadelphie). Ptolémée Evergète rapporta d'une expédition de trois ans (216-213), en Syrie, près de 40,000 talents d'argent, une quantité de vêtements et de vases précieux et environ 2,500 idoles. L'inscription fastueuse d'Adula rapporte ce qui suit de cette campagne : « Le maître partit pour l'Asie avec une armée à pied et à cheval, avec des escadres et des éléphants éthiopiens et troglodytes que son père et lui avaient pris dans ces contrées et qu'ils avaient dressés à la guerre en Égypte. Après qu'il eut soumis les princes et conquis, avec les troupes et les éléphants, tous les pays en deçà de l'Euphrate, la Cilicie, la Pamphylie, l'Ionie, l'Hellespont et la Thrace, il franchit l'Euphrate et assujettit la Mésopotamie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, la Médie et le reste du pays jusqu'à la Bactriane ; et après qu'il eut fait rechercher tous les objets sacrés que les Perses avaient enlevés de l'Égypte et qu'il les y eut fait rapporter avec les autres trésors, il envoya des armées par les canaux (du bas-Euphrate et du Tigre). La sœur et l'épouse de Ptolémée Evergète (car chez les successeurs d'Alexandre les mariages entre frères et sœurs étaient communs), était la belle *Bérénice*, dont la *chevelure*, fort célébrée, donna le nom à une constellation. La décadence du royaume égyptien commença avec PTOLÉMÉE PHILOPATOR (221-204) ou *Tryphon* (débauché) qui joignait la cruauté à la plus grande intempérance et à la plus grande dépravation. Une guerre malheureuse avec le roi de Syrie, Antiochus III, causa un tort considérable à l'empire, malgré la victoire des Égyptiens à *Raphia* (217), et, après la perte de la Judée, de la Syrie et des provinces de l'Asie Mineure, fournit aux Romains le prétexte d'une intervention funeste, qui, pendant la minorité de PTOLÉMÉE EPIPHANES (204-181), dont Rome exerça la tutelle, s'affermir et s'étendit au point que les rois suivants se trouvèrent entièrement sous l'influence romaine.

LES JUIFS SOUS LES MACCHABÉES.

§ 87. La Judée fut longtemps une cause de querelle entre les Séleucides et les Ptolémées. Ceux-ci, avec l'aide de belliqueuses tribus arabes de la frontière de l'est, s'emparèrent d'abord du pays et le rendirent tributaire, mais ils laissèrent subsister les anciennes institutions, la législation mosaïque et les traditions. Satisfaits lorsque les impôts étaient payés et que le grand-prêtre acquittait la redevance annuelle de vingt talents d'argent, les rois égyptiens garantirent la liberté religieuse et civile, et consentirent à ce que le *grand-prêtre*, avec le *grand-conseil des septante* (*synedrium*) veillât sur la pureté de la doctrine et des mœurs, présidât au culte et aux affaires intérieures et jugeât en dernier ressort, et à ce que les sacrifices et les saints temps de fête fussent célébrés selon l'usage. Beaucoup de Juifs se transportèrent à Alexandrie où ils acquirent des richesses et de la puissance. Ils remplirent beaucoup de hautes fonctions publiques et s'enrichirent par le commerce lucratif, en sorte que d'immenses trésors, provenant des dons des croyants à l'étranger; furent amassés dans le temple de Jéhovah à Jérusalem. Mais Antiochus III (le grand) soumit la Judée aux Séleucides, après la victoire du *mont Panéas* (198), près des sources du Jourdain, et il l'accabla d'impôts, surtout lorsqu'il dut acheter une paix des Romains pour des sommes d'argent fabuleuses. Son second successeur,

Antiochus Épiphanes (« l'illustre, » 176-164), que le peuple nomma « l'insensé » (Épimanes), à cause de ses vices et de ses méfaits, pillà même les trésors du temple de Jérusalem et conçut le projet d'abolir les institutions judaïques et le culte de Jéhovah, et d'introduire la culture grecque et le paganisme hellénique comme dans ses autres États. La résistance opiniâtre des Juifs amena des persécutions si cruelles, que le peuple, poussé au désespoir, se souleva enfin et combattit courageusement et victorieusement les Syriens dans une guerre d'escarmouches, sous la conduite du prêtre MATATHIAS, de l'illustre famille des *Hasmonéens*, et de ses cinq fils héroïques, les *Macchabées*. Le plus âgé de ceux-ci, JUDAS MACCHABÉE (†160) obtint, après quelques combats favorables, une paix par laquelle le rétablissement du culte juif fut accordé. Son frère SIMON (†135) affranchit entièrement la Judée de la domination et du tribut syriens et, en qualité de prince et de grand-prêtre, administra avec sagesse et équité le pays et le culte de la patrie. Sous son fils, *Jean Hircan* (135-107), les limites du territoire furent étendues et les *Iduméens* (Edomites) soumis à la loi juive, en sorte que son petit-fils, ARISTOBULE (107-79), reprit même le titre de roi. Mais la floraison de l'état juif, opérée par l'héroïsme des Macchabées, ne fut pas de longue durée. Des querelles intestines, des haines de sectes et la jalousie héréditaire des véritables Juifs envers les *Samaritains* et les *Galiléens*, paralysèrent la vigueur du peuple et le livrèrent enfin à la domination de Rome. Le dernier Macchabée fut tué par l'Iduméen HÉRODE

(« le grand »), qui se plaça ensuite, avec l'aide des Romains, sur le siège de David et régna sur la Judée (de l'an 30 avant, jusqu'à l'an 6 après J.-C.). Pour s'attacher les Juifs, qui le haïssaient comme étranger, il fit agrandir et embellir le temple de Salomon; mais à la fin de son règne, il dégénéra par méfiance en tyran sanguinaire, et attenta même à la vie de JÉSUS DE NAZARETH, envoyé pour la délivrance de l'humanité déchue.

§ 88. Il existait alors parmi les Juifs différentes *sectes* ou partis, parmi lesquels les plus célèbres sont les *Pharisiens* et les *Sadducéens*. Les premiers s'en tenaient strictement à la loi mosaïque et aux *prophètes*; mais en l'interprétant d'une manière arbitraire et forcée, ils prescrivaient une foule de préceptes extérieurs et mesquins, à l'observance exacte desquels ils attachaient une grande valeur, et arrivaient par là à l'hypocrisie et à la fausse dévotion, tandis que les Sadducéens, qui se composaient de riches et de notables, comprenaient la loi mosaïque dans un sens moins littéral et cherchaient à la mettre en harmonie avec les mœurs, les doctrines et les opinions grecques. Les nombreux Juifs qui habitaient Alexandrie, allèrent plus loin encore dans cette dernière voie; ils cherchèrent à combiner la sagesse juive avec la philosophie païenne et parlèrent enfin la langue grecque. *Ptolémée Philadelphé* fit traduire en grec, par 72 savants de cette école alexandrine-juive, les écritures hébraïques de la Bible (284) et les plaça dans sa bibliothèque. Cette traduction, connue sous le nom de version des SEPTANTE, fut très utile dans la suite à la propagation du christianisme parmi les païens. Une autre secte juive, celle des *Esséens* ou *Esséniens*, croyait être agréable à Dieu et obtenir le salut par la retraite du monde, par de pieux exercices de pénitence (*ascétisme*) et par la communauté de biens des membres de l'ordre. Ils habitaient par groupes dans la soli-

tude, à l'ouest de la mer Morte, se livraient à l'agriculture, à l'entretien du bétail, aux industries irréprochables et paisibles, et chaque individu renonçant à la propriété privée, ils mettaient en commun leurs biens et leurs profits pour l'usage de tous. Ils rendaient des services à l'humanité souffrante en visitant les pauvres et en traitant les malades. Les Esséniens avaient de l'analogie avec les *Thérapeutes égyptiens* qui, dans le désert aux bords du lac Maréotique, habitaient en petites sociétés autour d'une église, lisaient et expliquaient les saintes écritures et menaient une vie simple en travaillant en commun. Le « livre de la sagesse » semble être l'un des plus beaux fruits de cette tendance d'esprit.

LA CIVILISATION ET LA LITTÉRATURE ALEXANDRINES.

§ 89. Non seulement la situation extérieure du monde se transforma dans la période alexandrine, mais la vie de l'esprit et de l'âme, la manière de penser et les idées, les arts et les sciences subirent également de grandes modifications. Ce qui était autrefois exclusivement national perdit sa nature raide et réservée et sa légalité traditionnelle. On y substitua des créations de l'art, qui cherchaient leur valeur tantôt dans l'exubérance du sujet, dans le pompeux étalage d'une obscure érudition, tantôt dans l'élégance de la forme et les enjolivements oratoires. L'activité littéraire devint, comme le maniement des armes, la spécialité d'une classe particulière qui, étrangère à la vie active, exploitait tout le domaine de la science et préparait cette matière incommensu-

nable pour le commun des lecteurs sous des formes poétiques ou rhétoriques, en accordant la préférence au merveilleux, à ce qui était obscur et étrange. Ainsi se forma, entre les mains d'une classe savante, une littérature universelle, dans laquelle la sagesse orientale s'alliait à l'antique génie grec en productions romantiques contre nature. — Les notions de droit et de politique des anciens États primitifs et la séparation stricte des nationalités n'eurent plus de place ni de valeur dans la nouvelle situation du monde : la puissance des circonstances données poussait à la reconnaissance d'intuitions et de lois cosmopolites. — Pour la religion et le culte on renonça aux idées, aux formes et aux rites traditionnels, soit en mélangeant les éléments étrangers et les éléments indigènes pour en arriver à une confusion religieuse et à un amalgame de mythes, soit en représentant hardiment l'ancienne mythologie comme une superstition et une invention humaine et en cherchant à remplacer la religion populaire par d'insipides conceptions de l'entendement ou par des spéculations philosophiques et des préceptes de morale pratique. — L'art plastique servit à la vie réelle en dirigeant son activité vers l'embellissement des villes et des palais royaux plutôt que vers l'édification de temples sublimes, vers des monuments splendides et des figures humaines plutôt que vers des statues de dieux, ou rendit hommage au goût de l'époque pour les exagérations, soit par la grandeur colossale ou par l'afféterie et le raffinement de ses productions.

Les nouvelles circonstances du temps exercèrent la plus désastreuse influence sur la poésie ; l'expression naïve de la vie intérieure fut défigurée et étouffée par l'érudition et la recherche toujours croissante. Étranger au sérieux de la vie, l'art poétique devint un jeu, non pour l'enfance, mais pour l'âge mûr, un jeu qui manque de but, comme celui de l'enfance, mais qui n'a pas l'innocence sereine de celui-ci, ou qui ne peut tout au plus se reporter en arrière que d'une manière fugitive. C'est pourquoi, en opposition avec la vie luxueuse et conventionnelle de la réalité, on cultiva surtout l'*idylle* ou *poésie bucolique*, peinture d'une vie champêtre et pastorale, pleine d'innocence et de simplicité et encore près de la nature ; genre de poésie qui ne peut naître qu'à une époque d'extrême raffinement qui, rassasiée de sa propre abondance, cherche parfois à satisfaire son goût trop subtil, à apaiser ses désirs par les images d'un simple état de nature. Dans cette poésie idyllique, le caractère *plastique* de l'ancienne poésie fut remplacé par une amplification *picturale*, et le génie, qui crée sans en avoir conscience, par une tendance à combiner l'originalité cherchée du sujet avec une naïveté feinte et affectée. Le plus important poète idyllique fut le sicilien THÉOCRITE (vers 280), qui vécut alternativement à Syracuse et à la cour d'Alexandrie et qui a écrit, en dialecte dorique et fréquemment sous la forme dialoguée, des poésies diverses qui, malgré toute la grâce que son talent parvenait à y répandre, manquent pourtant de naturel et pèchent par leur ornementation artificielle. Les plus connus parmi ses imitateurs sont : BION de Smyrne et MOSCHUS de Syracuse, qui vivaient cent ans environ après Théocrite (175). Comme ces poètes bucoliques, les poètes comiques un peu plus anciens, Ménandre, d'Athènes, et son contemporain Philémon, dont quelques fragments nous sont seuls parvenus, eurent la plus grande influence sur la poésie romaine, qui leur emprunta leurs caractères et leurs intrigues, leur philosophie pratique et leurs sentences morales ; les poètes tragiques, au contraire, connus sous le nom de *pléiade*, parmi

lesquels on compte aussi l'obscur poète de Cassandre, *Iycophron*, n'eurent ni talent ni importance. Les poètes qui vécurent à Alexandrie, dans le III^e siècle, sous les Ptolémées (Philadelphie, Evergètes, Philopator), *Callimaque*, de Cyrène, et *Apollonius* le Rhodien, se distinguèrent par leurs travaux d'érudition et de critique dans le Muséum et par la richesse de leurs connaissances, plus que par leurs productions poétiques. Le premier, polymathe fécond, composa des *hymnes* et des *épigrammes* qui ont été conservés en grande partie, ainsi que des *élégies*, dont nous ne possédons que quelques fragments et les imitations romaines de Catulle; on ne peut contester au poète le talent créateur, la force d'imagination, la possession complète de la matière et de la langue; mais ce qui le rend fréquemment raide et froid, c'est la combinaison préconçue de l'original et du réel, en vue de plaire à la cour. La royauté dite par la grâce de Dieu est conférée, à chaque occasion, à la jeune monarchie militaire des Ptolémées, la puissance et la force célébrées comme sources uniques du droit, Dieu et le prince placés dans la parenté la plus étroite. Apollonius, d'abord disciple, puis ennemi du précédent, s'est fait connaître surtout par une épopée imitée d'Homère sur l'expédition des Argonautes (*Argonautica*), où se trahit, à part quelques peintures et descriptions bien réussies et le flux tranquille de la narration, plus de zèle et d'érudition que de talent et de goût. Par suite de la prédilection de l'époque pour la science, la *poésie didactique* devait surtout être cultivée. Et, en effet, les œuvres de cette nature appartiennent aux meilleures productions de cette période. L'astronomie était une matière particulièrement affectée. Ainsi *Aratus*, de la ville de Soles, en Cilicie, instruit par des voyages et des rapports avec des poètes, des philosophes et des sages, composa, à la sollicitation du roi de Macédoine, Antigone Gonatas, un poème didactique en hexamètres, lequel comprenait deux parties: « *Apparitions d'étoiles*, » et « *Signes de temps* » (*phænomena* et *diosemeia*), en suivant ici l'astronome Eudoxus, là Théophraste. Le style en

est élevé et simple, quoique sans élan; le ton est sérieux et digne, le langage pur, parfois antique; l'ensemble, traversé de maximes imposantes, respire un esprit philosophique et un sentiment pieux sans superstition.

Poésie. LA PLÉIADE TRAGIQUE qui fleurit sous Ptolémée Philadelphe (vers 280) se composait de : *Sosithéus* (fragments d'un drame satyrique *Lithyrses*); *Homère* le jeune; *Philiscus*; *Æantiades*; *Alexandre l'Étolien*; *Dionysiades*, et *Lycophron* l'obscur de Chalcis dans l'Eubée. Nous possédons encore du dernier un poème difficile à comprendre, *Cassandra* ou *Alexandre*, prédictions de cette prophétesse troyenne que Priam, son père aveuglé, fait garder prisonnière dans une tour donnant sur les bois et sur la mer, et qui annonce la ruine de Troie et la destinée des différents héros. L'auteur remonte jusqu'à l'enlèvement d'Io et d'Europe, jusqu'aux Argonautes et aux Amazones, et finit à Alexandre le Grand, non sans faire beaucoup d'autres excursions dans le riche domaine de la mythologie et de l'histoire. Il voulait donner un aperçu et une critique poétiques-historiques des combats généraux entre l'Asie et l'Europe, et en prenant la guerre de Troie pour centre, montrer en arrière et en avant les fautes et les mérites de chacune, indiquer les dernières complications, ici par Alexandre le Grand et ses successeurs, là par la puissance croissante de Rome, pour arriver à une réconciliation finale, à un partage amiable de la domination universelle. Le poème, qui rappelle beaucoup, par sa disposition et son exécution le « cantique des cantiques » de l'Ancien et « l'Apocalypse » du Nouveau Testament, est un trésor des plus rares connaissances des mythes et contient une foule de renseignements géographiques et historiques; mais considéré au point de vue poétique, il est d'autant moins attrayant, que la forme, la langue et l'expression sont souvent lourdes et trop recherchées, ce qui contribue à en rendre la lecture pénible. Tout le plan consiste à rattacher à un fil apparent une masse de matières les plus hétérogènes; aucune idée n'est exprimée dans sa forme naturelle; toutes sont noyées dans des

périphrases ; au mot propre on en substitue un autre difficile à déchiffrer.

Histoire naturelle, mathématiques, astronomie. Si l'essor et l'inspiration poétiques ne parvinrent plus à s'élever à leur hauteur antérieure, les sciences exactes ou positives se développèrent d'autant plus, et acquirent un grand éclat à l'époque alexandrine. De savants *critiques et grammairiens*, tels qu'*Aristarque, Eratosthènes, Aristophane* et d'autres, classèrent les œuvres des anciens poètes et écrivains grecs et ébauchèrent un catalogue type (*canon*), purgèrent le texte des fautes et des interpolations, et éclaircirent par des notes les passages obscurs. La riche *bibliothèque alexandrine* établie dans le somptueux *Muséum* leur offrit à cet effet des matériaux dignes d'envie. — L'histoire naturelle, l'astronomie et les mathématiques, avec les arts et les industries qui reposent sur leur application, furent cultivées d'une façon toute spéciale. Déjà, à l'époque de floraison de l'Hellade, les sciences mathématiques et particulièrement l'astronomie n'avaient pas échappé à l'esprit actif et investigateur du peuple grec ; mais elles avaient toujours été cultivées comme sciences auxiliaires pour la vie pratique, pour la supputation du temps, pour la détermination et la distribution de l'année et des fêtes religieuses, pour la fixation du calendrier, plutôt que pour elles-mêmes ; c'est ainsi que peu de temps avant que la guerre du Péloponnèse éclatât, l'athénien *Méton* avait établi le « nombre d'or » qui fut longtemps en usage. Mais l'intimité plus grande avec Babylone et l'Égypte rendit les Grecs de l'époque alexandrine plus savants en astronomie et conduisit à des études et à des travaux assidus. Ainsi, sous le premier Ptolémée, *EUCLIDE* esquaissa d'abord un système de géométrie et de stéréométrie qui a servi jusqu'à nos jours de fondement aux mathématiques, et singulièrement hâté les progrès de l'arithmétique et son application à la construction de navires et à d'autres arts ou industries de la vie pratique. L'astronomie et la géogra-

phie mathématique furent cultivées par le multiple *Eratosthènes* (sous Ptolémée Evergète, vers 270) le savant fondateur d'une chronologie sûre, et surtout par le profond investigateur *Hipparque* (au II^e siècle). Le syracusain *Archimède* contribua au perfectionnement de la statique, de la mécanique, et d'autres parties des mathématiques. La médecine, qu'*Hippocrate*, de la famille des Asclépiades de Cos (460-372 avant J.-C.) avait d'abord tirée du clair obscur merveilleux où la tenaient les prêtres, pour l'amener à la lumière de l'expérimentation scientifique, fit aussi des progrès significatifs par l'extension de la botanique et l'introduction de l'anatomie à Alexandrie. Eratosthènes donna un fondement scientifique à la connaissance des pays et des peuples. En revanche, l'histoire, qui ne prospère réellement que sous un régime de liberté publique, perdit son ancienne vigueur et son ancienne simplicité et dégénéra en une rhétorique raffinée, prit plaisir à la pompe oratoire et aux déclamations et rechercha les succès du monde plus que la vérité. Des Orientaux de naissance même sortirent de leur taciturnité ordinaire et composèrent en langue grecque des ouvrages d'histoire sur leur patrie; ainsi, le prêtre babylonien *Bérose* écrivit vers 265 avant J.-C. l'histoire primitive des Babyloniens, des Assyriens et des Mèdes, d'après des monuments et des légendes, avec des exagérations sans nombre dans la chronologie et la série des rois, et son contemporain *Manéthon* produisit dans son histoire d'Égypte trente dynasties de pharaons.

Histoire. Les deux historiens les plus importants de la première période macédonienne, *THÉOPOMPE* de Chios et *EPHORUS* de Cume en Eolide (né vers 405) contemporains de Philippe et de son fils, sortaient de l'école d'éloquence d'*Isocrate* à Chios et appliquèrent à l'histoire les règles de la rhétorique. Aussi l'exposé purement historique fut-il remplacé chez eux par une ornementation oratoire, qui se complaisait fréquemment en déclamations diffuses. Théopompe qui, selon le jugement d'Iso-

crate, avait besoin d'un frein comme Euphorus d'un éperon, écrivit à l'instar d'Hérodote une *Histoire grecque* (Hellenica) depuis la fin de l'ouvrage de Thucydide jusqu'à la bataille de Cnide (410-394) et une grande histoire avec beaucoup de digressions sur l'époque de Philippe; œuvre à laquelle il s'était préparé par de longs voyages et des observations personnelles, mais à laquelle on reprocha les récits merveilleux, les exagérations et le penchant à blâmer. Ephorus, suivant sa nature plus tranquille, prit pour sujet l'histoire plus ancienne, et composa la première *Histoire universelle* depuis la conquête de Troie jusqu'aux guerres sacrées (345); il passait pour peu délicat, se laissait souvent induire par son amour du merveilleux à raconter des histoires fabuleuses et, conformément à son caractère de rhéteur, trouvait plaisir aux exagérations. Les deux historiens qui accompagnèrent Alexandre dans sa campagne, ANAXIMÈNE de Lampsaque et CALLISTHÈNE d'Olynthe, affectionnaient également les déclamations et les constructions ingénieuses des phrases; des harangues inventées, des peintures détaillées de batailles sans connaissances militaires et d'autres produits d'une vaine rhétorique remplaçaient chez tous ces écrivains la vérité, le jugement et la fidélité historique. Les mêmes défauts furent aussi partagés par un autre historien d'Alexandre, CLITARQUE, dont la façon d'écrire grossière, affectée et emphatique, aussi bien que les amplifications oratoires, étaient déjà proverbiales dans l'antiquité. Les *mémoires* de Ptolémée Lagus et de l'architecte ARISTOBULE de Cassandrie semblent seuls posséder de la vraisemblance, parmi tout l'essaim d'historiens que suscita l'expédition d'Alexandre (*Onésicritus*, *Néarque*, etc.). Les « vingt-huit livres d'histoires » du contemporain d'Aratus, POLYARQUE d'Athènes ou de Naucratis, lesquels vont de l'invasion de Pyrrhus dans le Péloponnèse jusqu'à la mort du roi Cléomène (272-221) se distinguaient par l'abondance du sujet presque tragique et plein de péripéties, et par la vivacité de la narration dramatique. Malgré sa partialité pour Cléomène, son héros principal, et sa recherche visible de l'effet, Polyarque appartient aux derniers maîtres de l'histoire patriotique. A part quelques fragments et quelques

extraits, les œuvres de tous ces historiens ont été perdues ; mais les historiens grecs de la période romaine ont, en grande partie, puisé chez eux. On n'a pas conservé davantage les livres d'histoire de Jérôme de Cardia, ami et compagnon d'Eumène, sur son temps, ni l'ouvrage de TIMÉE sur la Sicile, non plus que les écrivains désignés sous le nom d'ATTIDES. On appelle ainsi un certain nombre d'écrivains du troisième siècle, qui, comme Philochorus (vers 280) Androtion, Démon, Ister, ont rapporté tous les événements de l'histoire attique d'après la succession des rois et des archontes, dans une manière sèche et sous la forme d'annales. Autant la perte de ces œuvres et d'autres encore est regrettable au point de vue de leur contenu historique, autant elle semble l'être peu sous le rapport de l'art, de la fidélité et de l'authenticité.

§ 90. *Situation politique. Système religieux et politique (Épicuriens et Stoïciens).* A partir de l'anéantissement de la liberté grecque, diverses transformations s'opérèrent dans la manière de voir des Hellènes. Les notions strictes sur l'État et la souveraineté du peuple, d'après lesquelles l'homme s'élevait à la dignité de *citoyen*, et le membre légitime d'une communauté politique jouissait seul de la loi et de la protection de l'État, tandis que l'étranger ou quiconque n'appartenait pas à la société politique étroitement limitée, était considéré comme sans droit et même comme ennemi, ces vues rigides sur l'exclusivisme politique reçurent une atténuation. Le sentiment de la personnalité humaine, l'individualisme s'accrut et affaiblit le civisme, et par là l'intérêt entier aux affaires publiques et le patriotisme des anciens jours ; l'étroite limitation de l'organisation de communes urbaines démocratiques fut dissoute et remplacée par des États fédératifs et des lignes d'États avec une administration unitaire ; ainsi dépérit le gouvernement démocratique dont les petites républiques s'étaient montrées si jalouses jusque là ; les grandes monarchies qui sortirent de l'empire d'Alexandre et auxquelles beaucoup d'États grecs épars furent incorporés, accoutumèrent

le monde hellénique à la sociabilité politique et l'habituerent à l'idée de n'être plus qu'un membre d'un vaste ensemble et de sacrifier le gouvernement propre et autonome à une unité politique supérieure. Le sentiment national même et l'étroite opposition de l'hellénisme et de la barbarie s'affaiblirent par la fusion de l'élément grec et de l'élément oriental dans les États alexandrins et furent remplacés par l'idée cosmopolite de citoyens du monde, idée qui trouva surtout des défenseurs dans les écoles des philosophes stoïques. Les grandes villes de commerce, avec leur population bigarrée, possédant toutes les mêmes tendances, la même civilisation, la même soif de richesses et de jouissances, étaient les sièges naturels de cette intuition cosmopolite. Depuis longtemps le devoir général de la défense n'était plus attaché exclusivement au droit de bourgeoisie et à l'honneur du citoyen; au lieu des citoyens pesamment armés, des mercenaires entraient en campagne; ceux-ci n'étaient pas réunis par le sentiment commun du patriotisme, mais par le lien de l'honneur militaire et de la fraternité d'armes, ils faisaient du service un métier et considéraient moins le bien et la liberté de l'État et du peuple que leur propre avantage. — Les idées religieuses subirent une transformation analogue à celle qui s'opérait dans la politique et le droit. La foi naïve, enfantine d'autrefois, qui s'imaginait les dieux comme des hommes plus parfaits, prenant part aux joies et aux douleurs des mortels, en relation directe avec la race humaine dont ils gouvernaient les destinées, cette foi avait depuis longtemps disparu des cercles éclairés et l'on s'en moquait comme d'une superstition. Les recherches philosophiques qui combattaient la vérité de la pluralité et ne reconnaissaient qu'un seul principe primitif, persistant tranquillement au milieu des variations des choses, avaient ébranlé le polythéisme dans ses fondements, et comme les résultats philosophiques étaient au dessus de la portée du peuple et ne pouvaient satisfaire le besoin d'idéal qui réside dans le cœur de l'homme, les consciences étaient troublées. On comprenait par là que les

anciens gouvernements devant avoir, comme représentants de la masse du peuple, le bien de tous en vue, se fussent élevés en gardiens et en protecteurs de la croyance populaire et eussent exilé ou puni plusieurs philosophes comme athées. Mais l'ardeur des investigations et le besoin de progrès intellectuel ne peuvent être retenus par aucune barrière extérieure. Lorsque la notion de la personnalité et de la liberté individuelle eut vaincu les formes restrictives de l'ancien système politique, l'intuition philosophique domina aussi peu à peu le polythéisme populaire et l'ancien monde païen courut par là au devant de sa ruine. Dès que le peuple eut été convaincu que la conception religieuse dominante était insoutenable intrinsèquement, le doute rongea comme un ver la racine et le noyau du polythéisme, malgré les appuis solides qui lui restaient extérieurement. Une nouvelle école philosophique, fondée par *Pyrrhon* d'Élis (vers 330), contemporain d'Alexandre, favorisa la confusion et l'incertitude, en érigeant le doute en principe supérieur et en cherchant à établir la doctrine désespérante que *l'esprit humain ne peut absolument rien savoir avec certitude*. Le fondateur de ce système connu sous le nom de septicisme, *Pyrrhon*, n'affirmait que l'insuffisance du savoir humain ; quelques-uns de ses disciples allèrent jusqu'à contester toute certitude, non seulement à la connaissance intellectuelle, mais aussi à la connaissance sensuelle, rejetèrent presque tous les articles de foi de la philosophie, et enfin doutèrent même de la certitude du doute. Si le pyrrhonisme avait déjà ébranlé la croyance polythéiste du peuple, celle-ci reçut une blessure plus dangereuse encore du sicilien *Euhémère* (vers 315), homme savant, spirituel et expérimenté. Il composa sous le titre « d'Histoire sainte » un ouvrage dans lequel, à l'aide de prétendus documents et inscriptions, découverts, disait-il, pendant ses nombreux voyages dans l'île bienheureuse de *Panchaea*, il cherchait à démontrer que les êtres adorés dans le culte grec du peuple n'étaient que des hommes divinisés, et qu'ainsi toute la théogonie hellénique n'était qu'une production de l'artifice, de

la tromperie et de l'inintelligence, démonstration qui enlevait au polythéisme tout sens profond, tout fondement idéal, ravalaît la croyance païenne à l'état de bouffonnerie, de formalisme plat et vain, et déchirait le lien entre la foi, la science et le sentiment moral. La forme attrayante en langage populaire, avec une ornementation orientale, assura bientôt l'accès de « l'euhémérisme » dans les cercles instruits et dans toute la littérature, malgré les illusions et les mensonges évidents du livre. Le poison doux et longuement distillé de l'incrédulité avait opéré ; il se répandit de plus en plus dans toutes les couches du peuple hellénique. — Par suite de l'insuffisance de la religion dominante, les populations cherchèrent dans la philosophie le repos de leur âme et le soutien de leur vie, en sorte qu'on peut dire que l'époque de la ruine de la croyance populaire a été l'époque de floraison de la philosophie, non dans ce sens que de nouveaux systèmes grandioses aient été imaginés, mais parce que la philosophie était l'expression propre du temps, parce qu'elle fut accueillie et cultivée dans tous les lieux et dans tous les cercles d'activité, parce que la nouvelle sagesse servit de base à la vie publique, à la société et à la littérature. Des écoles de philosophie, qui se rattachaient aux sages de l'ancien temps, cherchèrent à en introduire les doctrines dans la vie et à leur donner une application pratique. Les adhérents d'une école se divisaient en disciples proprement dits ou membres (*ésotériques*), auxquels toute la doctrine était communiquée sous une forme scientifique, et en partisans extérieurs (*exotériques*), qui n'en connaissaient que les préceptes principaux. Les écoles philosophiques les plus influentes furent, — outre l'école *péripatéticienne* d'Aristote, et l'école *académique* de Platon, qui subit quelques modifications à la doctrine primitive de son fondateur et agit ainsi comme *première, deuxième et troisième académie*, — l'école *épicurienne*, fondée sur les principes d'Aristippe, et l'école *stoïque* qui suivait les préceptes épurés des *Cyniques* (§ 55). Épicure et Zénon indiquaient à l'homme des buts et des cercles d'activité opposés ;

car tandis que le premier permettait de libres rapports, par le *plaisir*, avec le monde sensible extérieur dont on devait user et jouir dans les limites de la prudence, le dernier, en prescrivant le repos (apathie) et la discipline (ascétique) du sage, interdisait strictement toute espèce de divertissement. Tous deux trouvèrent, pendant leur carrière, une consolation et un encouragement dans le maintien sincère de la vérité qu'ils avaient reconnue.

ÉPICURÈ (de l'île de Samos, élevé à Athènes et établi dans l'Asie Mineure, 342-270), rajeunit la doctrine cyrénaïque d'Aristippe. Sa philosophie, divisée en *logique*, en *physique* et en *éthique*, et proleessée dans une attrayante maison de campagne située près d'Athènes, enseignait que la connaissance de la vérité repose seulement sur l'impression momentanée de l'intuition et du sentiment; qu'il n'existe pas d'être distinct de la matière, mais que la matière, comme l'âme et les dieux, consiste dans la réunion accidentelle d'*atômes*; le but, la fin de l'existence chez les dieux comme chez les hommes était la félicité qui consistait, pour les premiers, en ce qu'ils étaient délivrés des embarras de la formation et du gouvernement du monde (c'est pourquoi Épicure dépouille les dieux de toute influence sur le monde et sur l'humanité), pour les seconds en une délivrance de toutes les situations douloureuses qui pouvaient troubler le contentement. Cette philosophie qui, chez le vertueux et aimant Épicure, avait encore une contenance et une forme nobles, dégénéra par la suite en une doctrine de jouissance et de volupté. Car tandis qu'il plaçait la félicité dans la frugalité du sage et donnait la préférence aux jouissances intellectuelles sur les jouissances sensuelles, comme plus durables et plus pures, et reconnaissait la vertu et la prudence comme les voies les plus sûres pour conduire à la félicité, ses disciples perdirent bientôt de vue la ligne de démarcation entre le quietisme raffiné du sentiment et l'attrait des plaisirs matériels auxquels ils s'adonnèrent sans réserve, et arrivèrent enfin à cette sensualité qui méprisait toute aspiration élevée, intel-

lectuelle et religieuse, et dans la satisfaction de laquelle l'épicurisme dégénéré chercha le but de la vie. Le caractère et les mœurs d'Épicure étaient à l'abri du reproche, quelque incomplets et superficiels que puissent être son point de vue et sa doctrine. Les besoins modestes de l'existence en commun qu'il menait avec ses disciples et ses adhérents, étaient satisfaits par des contributions communes ; on vantait la concorde affectueuse, la douceur et la philanthropie des habitants du jardin. — Le stoïcisme énergique, rajeunissement de l'école cynique, forme un contraste avec cette philosophie de l'amollissement. ZÉNON, marchand de Cypre (vers 330), renonça à son commerce et se voua à la philosophie, à Athènes ; il y resta attaché avec une grande fermeté et une grande force de caractère, jusqu'au moment où il se laissa mourir de faim dans un âge avancé. D'une constitution faible, qu'il endurcit par des exercices contre toutes les fatigues et toutes les privations, Zénon avait une conduite et des mœurs pures, était sobre et modéré, maître de ses désirs et de ses passions, bref et résolu dans ses discours, d'une nature rude et sombre. Sa doctrine, consistant en un mélange de principes platoniques et cyniques, prit le nom de stoïque à cause du portique (*stoa*) d'Athènes, où il l'enseignait. Cette philosophie se proposait le même but que la philosophie épicurienne, c'est à dire une félicité reposant sur une sage frugalité, mais elle procédait par des moyens opposés. D'après les stoïques, le bonheur de l'homme consiste dans sa ressemblance avec la divinité ; il y arrive, sur la route de la sagesse, par la pénétration des choses divines et humaines et par un sens droit du bien et du mal, et sur le chemin de la vertu par une vie conforme à la nature, par la compression de tous les désirs, de toutes les passions, de tous les mouvements déraisonnables, et par l'accord de la volonté humaine avec la nature et la raison. Le stoïcien supporte les accidents et les circonstances de la vie, la joie et la douleur, le bonheur et le malheur, avec un calme inébranlable, parce que tout lui a été prédestiné par une nécessité éternelle ou une destinée (*fatum*), et qu'une résistance à ce qui est inévitable ne serait pas conforme à la nature ; dans la première disposition du monde a été déposé le germe de tous

les phénomènes pour l'éternité, en sorte que toute création porte en elle-même la nécessité de toutes ses destinées et qu'il n'existe aucune trace de hasard. Chez les stoïciens, le suicide n'est pas un crime. Leur physique enseignait qu'au commencement des choses la matière primitive (éter) et la raison primitive (feu) avaient été unies et informes comme loi de nature (zeus) créatrice, motrice et vivifiante. Ce principe éthéré-igné, doué d'intelligence et de volonté, créa le monde visible qu'il meut et gouverne et qu'il ramènera à lui par l'embrasement de l'univers. Comme la nature du monde, ses parties, et surtout les astres, étaient des êtres divins, mais tout était soumis à la nécessité physique (heimarmène).

§ 91. RÉSUMÉ. Nous avons vu par ce qui précède comment le génie grec anéantit et brisa peu à peu les formes raides et les limites étroites de l'organisation orientale, amena la liberté personnelle et l'égalité de droits pour tous les citoyens à un développement et à un perfectionnement complets, et enfin, dans ses luttes contre toute limitation de la liberté individuelle, soit par la tradition ou les mœurs, par la loi ou la convention, se perdit dans l'inconsistant, l'incohérent et l'aventureux. D'après cette marche interne, on peut distinguer dans la civilisation hellénique *trois périodes* : une ancienne, qui se rattachait encore à l'Orient par la religion et l'art, la politique et les institutions civiles, qui maintenait la tradition et les statuts des pères, supportait la domination patriarcale des rois et des familles nobles et considérait une séparation et une démarcation des individus selon leur état et leur profession, selon leur race et leur famille, comme une règle politique nécessaire. Cette période de limitation

orientale céda devant l'impulsion des efforts énergiques en faveur de la liberté, qui trouvèrent leur plus haute expression dans les guerres des Perses. Les anciennes divinités, symboles physiques, devinrent, dans la croyance populaire, des hommes idéalisés; les idoles échangèrent leurs formes rigides, consacrées par la tradition et la coutume, contre des corps humains, pleins de vie et de mouvement; la puissance des familles, qui reposait sur la piété, s'effaça devant l'autocratie de la commune avec égalité de droits pour tous les citoyens; l'organisation de l'état, aux droits et aux devoirs strictement limités, fit place à la complète liberté politique; la division d'après la vocation, la race et la famille, perdit son importance en présence de l'étroite division de l'humanité hellénique en citoyens nés libres, en domiciliés sans droits politiques et en esclaves ou serviteurs sans liberté personnelle, sans biens ni droits naturels. Dans cette période intermédiaire le peuple hellénique s'est approché le plus de l'accomplissement de sa tâche, à savoir la pénétration et domination du monde réel par le pouvoir de l'esprit et de l'intelligence, il est entré en opposition avec l'Orient qui, dans ses recherches incomplètes de la divinité, ne peut concilier l'esprit et la matière; cette opposition se réfléchit dans les longues guerres contre les Perses. Les Grecs cherchèrent alors à dominer et à élever intellectuellement la vie réelle par la poésie et l'art, à concentrer, par l'activité créatrice de la pensée, ce qui était séparé et divers, dans l'unité de la conception, à donner une âme à la

matière corporelle, à transfigurer le monde pratique en idéalité. Périclès disait des Athéniens : « Nous aimons le beau avec mesure et la sagesse sans amollissement ; » ce fut dans cette période le signe caractéristique de l'hellénisme en présence de la barbarie. L'art donnait une empreinte idéale à toute l'existence ; il faisait, comme plastique, du corps humain ennobli et glorifié le type de la beauté corporelle et le séjour de l'esprit divin dans ses divers rayonnements ; il dévoilait, comme art poétique, l'opulent monde de sentiment qui sommeillait dans la profondeur de l'âme ; il enlaçait la vie des dieux et des hommes dans le tissu coloré de la mythologie ; il érigeait les catastrophes que l'éternel destin fait descendre sur les fronts éminents en monuments qui avertissaient le crime et l'orgueil ; il montrait à la race égarée la caricature de sa propre conduite politique dans l'ingénieux miroir de la comédie ; il réjouissait les fêtes par la musique et les joyeuses chorégies ; il donnait à tous les actes de l'homme libre une expression plus noble, un but plus élevé. Il n'y avait de digne du citoyen hellénique que ce qui pouvait être admis dans le domaine de l'art ; tout ce qui n'avait en vue que les besoins ou les commodités de la vie, tout ce qui ne servait que de moyens d'acquérir, était abandonné aux esclaves ; ainsi l'art était le signe distinctif de l'hellénisme ; l'histoire aussi, prit chez Hérodote, Thucydide et Xénophon la forme d'une œuvre d'art, et le premier acte des Hellènes, la construction de leur langue, est un fait artistique. Car la langue grecque doi

être considérée comme une œuvre d'art par dessus toutes ses sœurs, à cause du sentiment qui y règne pour l'harmonie et la perfection des sons, pour la clarté de la forme, pour la loi et l'organisme. Cette direction artistique se manifesta même dans le soin du corps. Les exercices dans les palestres, la glorification de l'homme fort et beau, la haute importance que prêtait au vainqueur la couronne remportée dans les jeux nationaux, aux yeux de la Grèce entière, ces coutumes et d'autres éveillaient et excitaient le sens du beau, de la forme noble. Le génie grec chercha à pénétrer de la même manière la mystérieuse vie de la nature et à comprendre comme unité les formes changeantes du monde des phénomènes, non en s'efforçant d'étudier l'individu et en s'élevant d'une manière expérimentale à des principes généraux, car les sciences naturelles avec leurs pénibles détails d'observation convenaient peu à l'esprit grec, mais en cherchant à sonder l'essence commune ou l'idée éternelle dans ce qui est présent, imparfait et passager. Le procédé inverse qu'employa Aristote, formait déjà la transition vers la troisième période, dans laquelle on renversa les bornes nécessaires aussi à la liberté parfaite, on courut les aventures, on substitua un vague et flasque cosmopolitisme au patriotisme énergique, une autonomie sans consistance des communes et un individualisme dissolvant à une confédération solide, on renia les dieux indigènes ou on les mélangea de formes et d'idées étrangères, on attacha moins de valeur dans l'art à la conception grandiose qu'à

la perfection technique ou aux difficultés vaincues, et l'on rangea les jouissances matérielles parmi les buts les plus importants de l'existence terrestre. Dans cette troisième période, l'hellénisme franchit les limites indigènes et nationales et porta la conquête intellectuelle dans les anciens sièges de la civilisation orientale, d'où lui-même avait reçu les premiers rayons de lumière; mais cette extension de la langue, des mœurs et des éléments d'éducation grecs dans l'Orient lointain, eut aussi pour suite un mélange d'éléments étrangers, une dégénération de l'essence hellénique qui devint alors un moyen de culture entre les diverses nations. Le désir de coloniser au loin, trait caractéristique de la nature hellénique, qui avait conduit les générations antérieures à fonder des places de commerce sur les côtes des Barbâres, s'éleva dans ces temps de licence sans bornes à une hauteur aventureuse, en sorte que l'hellénisme, à la suite des expéditions d'Alexandre, s'avança jusqu'aux limites extrêmes du monde connu et prit un caractère romanesque. Le génie grec abandonna alors les hauteurs artistiques et idéales et se mêla à la vie commune; ses efforts devinrent plus pratiques, ses productions se dirigèrent davantage vers les besoins et les inclinations des hommes; la sculpture servit à embellir l'existence, et, au lieu de faire jaillir des étincelles divines de l'âme humaine, chercha à obtenir la faveur et le succès par de belles formes; la poésie céda la place aux intérêts matériels et aux sciences; elle qui autrefois avait pénétré toute la vie du monde grec, ne fut plus qu'une fleur

humble et modeste, une plante d'agrément dans un vaste jardin; la science même fut mise au service du monde réel et pratique qu'elle s'efforça d'enrichir et de diversifier; la philosophie descendit des régions spéculatives et érigea des lois universelles et des règles de conduite, non seulement pour concevoir le monde et les secrets de la création, mais aussi pour approfondir la destination de l'humanité et pour supporter avec fermeté toutes les vicissitudes de la vie terrestre. Les Hellènes conservèrent aussi ce domaine pendant leur asservissement et leur sujétion politiques. Le génie grec fut le gardien de la sainte étincelle divine, même sous l'empire de la sensualité, de la matière, du glaive; la langue, la sagesse et l'art helléniques restèrent les porteurs et les véhicules de la partie intellectuelle et divine de l'humanité dans l'existence terrestre.

TABLE DES MATIÈRES.

L'HELLÈNE ET SES HABITANTS.

§ 1. La terre-ferme	5
§ 2. Les îles grecques	13
§ 3. Système théogonique des Grecs	16
§ 4. Les dieux olympiens	18
§ 5. Les divinités chthoniques (terrestres)	23
§ 6. Le monde héroïque	25

LA GRÈCE AVANT LES GUERRES DES PERSES.

§ 7. <i>Temps pélasgiques</i> . Pélasges	30
§ 8. Colonisation orientale	35

L'ÂGE HÉROÏQUE ET MYTHIQUE DES HELLÈNES.

§ 9. Tribus helléniques. — Héraclès (Hercule) et Thésée	37
§ 10. Les sept devant Thèbes	40
§ 11. Expédition des Argonautes	41
§ 12. Guerre de Troie	43
§ 13. Les migrations des Doriens	45
§ 14. <i>Les colonies grecques</i>	48

Poésie épique (héroïque) des Grecs.

§ 15. Son origine	55
§ 16. Homère	56
§ 17. Les cycliques. Hésiode	61
§ 18. <i>Organisation hellénique</i>	63
§ 19. Institutions religieuses et jeux	64

§ 20. Les plus anciennes formes de gouvernement en Grèce	68
§ 21. Législation de Lycurgue	70
§ 22. Guerres messéniennes	76
§ 23-25. Solon, législateur des Athéniens	80
<i>La tyrannie.</i>	
§ 26. Naissance de la tyrannie	89
§ 27. Pisistrate et ses fils	93
§ 28. Achèvement de la démocratie athénienne	95
<i>Culture intellectuelle des Hellènes.</i>	
§ 29. La poésie lyrique	98
§ 30. Philosophie primitive des Grecs	107
§ 31. La plus ancienne histoire écrite (logographie) des Grecs	114
<i>ÉPOQUE FLORISSANTE DE LA GRÈCE.</i>	
<i>Les Guerres des Perses.</i>	
§ 32. Le soulèvement des Grecs de l'Asie Mineure	116
§ 33-34. Les premières expéditions sous Darius	119
<i>L'expédition sous Xerxès.</i>	
§ 35. Les Thermopyles	112
§ 36. Salamine	121
§ 37. Platée et Mycale	128
<i>Hégémonie d'Athènes.</i>	
§ 38-40. Pausanias, Thémistocle, Aristide, Cimon	131
§ 41. Athènes jusqu'à la paix de Périclès	137
<i>Le siècle de Périclès.</i>	
§ 42. Périclès l'olympien	141
§ 43-44. La poésie dramatique	145
<i>La guerre du Péloponnèse.</i>	
§ 45-46-47. Guerre d'Archidamus jusqu'à la paix de Nicias	155
§ 48-49-50. Alcibiade	163
§ 51. Chute d'Athènes	172
<i>LITTÉRATURE PROSAÏQUE DES GRECS.</i>	
§ 52. Philosophie. Socrate et les sophistes	176
§ 53. Platon	178
§ 54. Aristote	183
§ 55. Aristippe, Antisthène, Diogène, Euclide	186
§ 56. Histoire : Hérodote, Thucydide, Xénophon	188
§ 57. LA RETRAITE DES DIX MILLE (400)	191
§ 58. La guerre de Corinthe et la paix d'Antalcidas	197
§ 59-60. La guerre thébaine (379-371)	200
§ 61. Hégémonie de Thèbes sous Épaminondas et Pélopidas	206
<i>PÉRIODE MACÉDONNIENNE.</i>	
§ 62. Philippe de Macédoine	212
§ 63. La guerre sacrée	214
§ 64. Démosthène et Eschine	219
§ 65. Décadence de la liberté grecque	221
§ 66. Les beaux-arts des Grecs	227